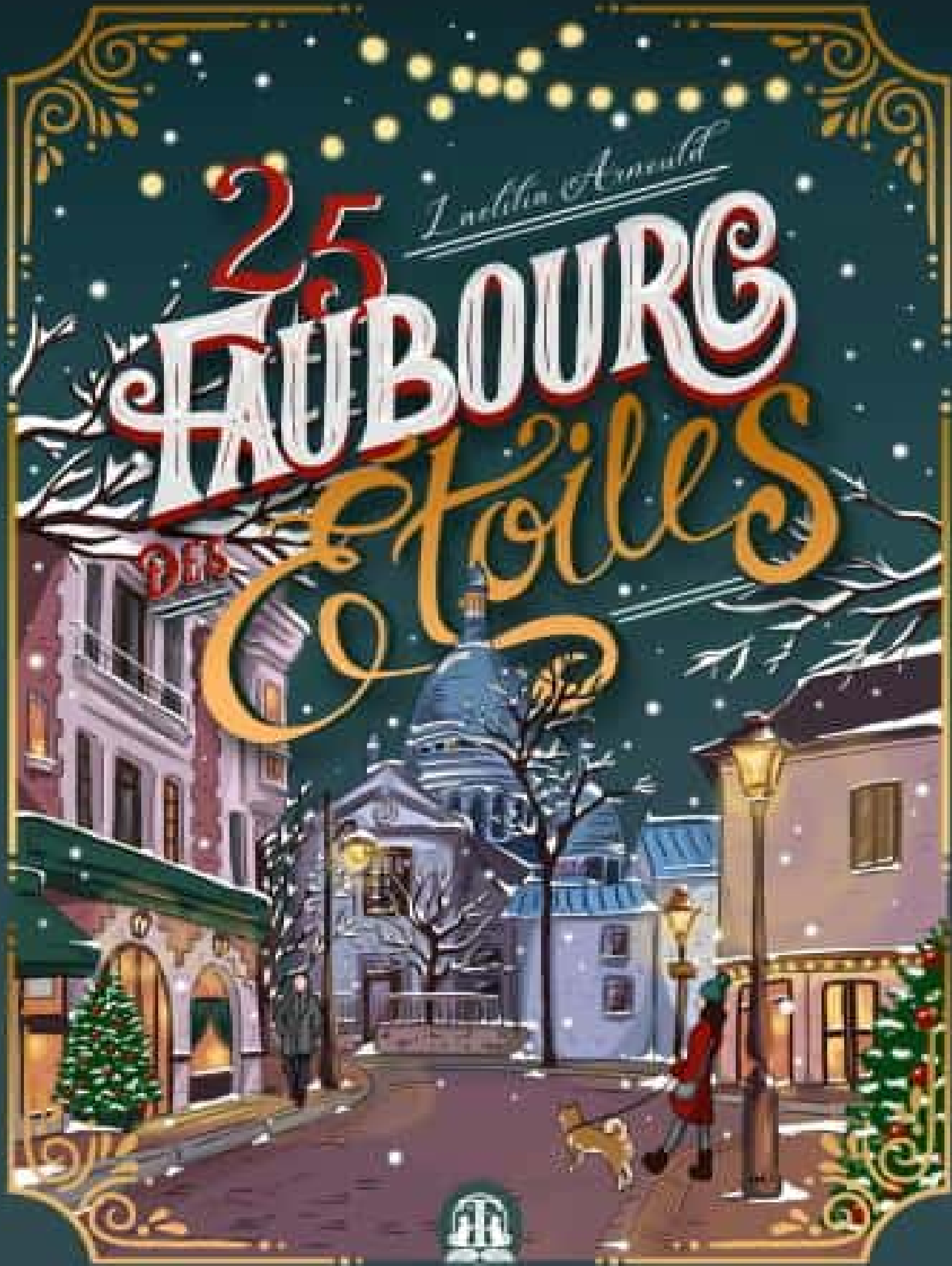


Lucy Arnold

25 FAUBOURG Étoiles



Laetitia Arnould

25 FAUBOURG DES Étoiles

Twinkle  Éditions

OceanofPDF.com

Collection : FALLING STAR

Illustrations et conception graphique : Lætitia Arnould

Corrections : Régine Arnould

et Sandrine - Au service de votre plume

Suivi éditorial : Jeremy Arnould

© Twinkle Éditions, 87200 Saint Junien

OceanofPDF.com

*À mon adorable maman, à ma famille et
à mon petit Orion, qu'on retrouve
beaucoup dans le personnage de Sherwood...
À la magie qui réside dans les ruelles
escarpées de Montmartre (surtout quand il neige)
et aux Noëls passés, présent et futurs...*

OceanofPDF.com

Note de l'éditeur

Le récit que vous vous apprêtez à lire est en majorité écrit à la première personne du singulier et au présent de l'indicatif. Lorsque le sujet est inversé, notamment dans le cas de certains verbes d'incise du premier groupe dans les dialogues, l'autrice a choisi d'appliquer la règle du « é » euphonique, autrement dit le changement du « e » en « é » (ex : répété-je, chanté-je, etc.), afin d'éviter une suite de deux syllabes atones.

OceanofPDF.com

Note de l'autrice

Cette fiction se déroule à Paris, principalement entre les quartiers haussmanniens du IX^e arrondissement et les ruelles escarpées de Montmartre. Pour les besoins de l'intrigue, j'ai volontairement modifié la topographie de certains lieux et j'ai choisi de ne pas mentionner les dernières actualités ou de dater l'action. Ainsi, le Paris de « 25 Faubourg des étoiles » est un Paris un peu hors du temps, qui pourrait tout aussi bien être celui d'hier ou de demain.

Chapitre 1 : Soir d'automne

(Bougie aux senteurs de crème de noisettes et pommes caramélisées)

Rue du Faubourg-Montmartre - 26 novembre, au petit matin

Le front posé contre un carreau de la grande fenêtre de l'appartement, une tasse de chocolat chaud à la main, j'observe distraitement le quartier encore endormi. Les façades des bâtiments et le bitume m'apparaissent derrière une pellicule de givre qui apporte un soupçon de magie hivernale à ce mélange de modernité citadine et de vieilles pierres qui me fait face. Petit à petit, je prends mes marques ici, et je m'habitue à contempler, à chaque réveil, la rue en contrebas. Cela fait deux mois, jour pour jour, que j'ai été parachutée dans le IX^e arrondissement de Paris. Un rendez-vous chez un notaire, une succession inattendue, et j'ai troqué mon destin de rat des bois périgourdins contre le tourbillon de la vie des rats des villes.

Toute à mes pensées, je sirote mon breuvage favori lorsque je sens un doux pelage effleurer mes jambes.

— Déjà réveillé, Sherwood ?

Je pose ma tasse sur le rebord de la fenêtre et me baisse pour gratifier mon petit chien d'une caresse. Il me répond d'un long bâillement, renifle mes grandes chaussettes en laine puis bondit souplement sur le canapé. Là, il tourne sur lui-même, s'installe confortablement et laisse échapper un long soupir. Il a quitté tôt son panier, aujourd'hui. Peut-être sent-il que, malgré mon calme apparent, tout en moi bouillonne à l'idée que ce jour marque un nouveau tournant – un de plus – dans mon existence.

— Tu peux rester dormir encore un peu, le rassuré-je. Il est très, très tôt. Je te confie l'appartement, d'accord ?

À mon intonation interrogative, Sherwood me jette un coup d'œil et dresse les oreilles, puis il se pelotonne davantage, ses pattes ramenées sous son museau, et émet une sorte de ronronnement dont il a le secret.

Je rejoins la cuisine, me déleste de ma tasse et prends une grande inspiration avant d'ouvrir la porte de mon appartement.

— Souhaite-moi bon courage, chuchoté-je à l'intention d'un Sherwood qui n'a qu'une hâte : celle de replonger tranquillement au pays des rêves de friandises, de câlins, de promenades et de jeux.

Je ferme doucement la porte et me glisse sur le palier, la tête pleine de pensées qui s'entrechoquent. Si je pensais être faite uniquement pour la vie à la campagne et les randonnées en forêt, je me suis découvert une certaine capacité d'adaptation à mon nouvel environnement, et le charme intemporel de mon nouveau chez-moi me plaît beaucoup. Malgré tout, il m'arrive encore, comme à cet instant, d'avoir du mal à croire que je vis là, désormais.

N'ayant pas eu d'enfants, ma grand-tante Cécile m'a couchée sur son testament et a fait de moi la propriétaire d'un triplex au cœur d'un quartier historique de la capitale, rue du Faubourg-Montmartre. À mon appartement s'ajoutent une location et une petite boutique qui est restée fermée à la clientèle depuis un certain temps.

Le *Faubourg des Étoiles*, c'est son nom, m'apporte une ambition nouvelle, mâtinée de sueurs froides. Bien sûr, j'adore remettre tout en ordre, réinventer l'assortiment et parfaire une décoration à la splendeur désuète. Néanmoins, on ne naît pas avec la bosse du commerce, croyez-moi, et je ne me destinais pas vraiment à quitter ma petite bulle d'artiste provinciale pour endosser un rôle dans lequel business, gestion et communication occupent des places primordiales. La crainte de ne pas avoir les épaules pour tenir un magasin m'a conduite à repousser la date d'ouverture, encore et encore, jusqu'à aujourd'hui.

Aujourd'hui.

Aujourd'hui est un nouveau jour, je le sens au plus profond de moi, et une boule se forme dans ma gorge tandis que je quitte mon appartement et dévale l'escalier en colimaçon qui mène à mon fonds de commerce.

Rapidement, je me mets au travail. Je dois faire abstraction de mon trac et détourner mes pensées de mes vieux démons. Plus facile à dire qu'à faire. À mesure que je parachève la décoration de la vitrine du *Faubourg des Étoiles*, mon inconscient imagine des feuilles de comptes, des déclarations à l'Urssaf, des calculs interminables, et je me dis qu'avant d'étudier la science des civilisations étrangères à Limoges, le fait d'avoir suivi des cours d'économie et de gestion à l'institut universitaire de Périgueux m'a définitivement donné le dégoût des chiffres et une incurable phobie administrative.

Souffle, Avril, souffle !

Je m'enjoins mentalement au calme. Ce n'est pas le moment de faire une crise d'angoisse. La perspective de recevoir mes premiers clients d'ici quelques heures, de tenir des comptes et de promouvoir mes articles m'effraie indubitablement, mais je dois prendre sur moi et afficher une dynamique confiante et enjouée.

L'échoppe doit rouvrir dans les meilleures conditions.

Tout en optant pour une respiration approfondie destinée à faire baisser la pression, je dispose des pommes de pin près d'un lutin en résine à la mine réjouie. Je mise beaucoup sur la décoration pour attirer les chalands, car bien qu'idéalement placée, la boutique qui propose des plaids, mugs, grosses chaussettes, bouillottes et autres produits destinés à faire de son chez-soi le parfait *Home sweet home*, est restée longtemps fermée et je crains qu'on ait oublié jusqu'à son existence.

C'est un pari un peu fou de vouloir refaire prospérer ce magasin et j'ai la peur panique d'aller droit dans le mur, mais mes parents, actuellement en voyage à l'autre bout de la Terre, ont su me mettre le coup de pied – virtuel – nécessaire pour que je me décide à passer un cap dans ma vie. Dans leur dernier appel en *visio*, plusieurs mois auparavant, j'ai eu le sentiment que je les décevais. Constatation douloureuse. Même s'ils ne l'avouent pas directement, je sais très bien qu'ils ne voient en moi qu'une jeune femme un brin loufoque, une célibataire endurcie, créative mais peu ambitieuse, et surtout trop rêveuse. Leur prouver que je peux rester celle que je suis tout en étant une femme réfléchie, raisonnable et responsable sera mon défi de cette fin d'année. Et je dois m'y atteler dès aujourd'hui.

Leitmotiv du jour : volonté, bonne humeur et confiance en soi. *On y croit !*

— C'est parti ! lancé-je pour moi seule, les poings sur les hanches.

Je hoche la tête pour m'encourager et je recule de deux pas pour contempler le résultat de mes efforts, avant d'apporter la touche finale à la décoration.

Ça fait plus d'un mois que je m'emploie à la mise en beauté de la vitrine, passant de l'envie de déposer ça et là citrouilles, guirlandes de feuilles rousses et chaudrons de sorcières pour célébrer dignement l'automne et Halloween, à celle de vouloir voir des rennes, des elfes et des étoiles de Noël un peu partout. Au vu du calendrier, j'ai finalement opté pour la deuxième option et j'ai apporté l'esprit de Noël dans chaque recoin de la

boutique, jusque dans les rayonnages et les niches où sont disposés les articles mis en vente, y compris mes propres créations de bougies naturelles, qui se déclineront au fil des saisons. À l'idée de voir repartir des clients avec mes petits pots odorants, j'en éprouve une joie tout enfantine. Et un regain d'appréhension.

Souffle encore, Avril ! Souffle...

Je secoue mes mèches brunes et appuie sur un interrupteur relié à une guirlande. Aussitôt, des petites diodes se mettent à luire au cœur du décor que j'ai entièrement mis en place pour rattraper mon retard sur les devantures déjà parées de lumières des boutiques, officines et autres commerces des Grands Boulevards. J'espère offrir, à mon tour, un joli spectacle aux passants qui s'arrêteront pour l'observer. J'imagine des enfants, des parents, des célibataires, des couples et des familles entières, momentanément immobilisés devant mon magasin pour s'émerveiller de tout ce que j'ai accompli. Si je ferme les paupières, je peux presque voir les étoiles dans leurs yeux. C'est magique, Noël...

Quelques secondes plus tard, prise d'une énième frénésie décorative, je prends un peu de hauteur pour accrocher ma dernière guirlande pile là où je me la représente mentalement – ce qui n'est pas une mince affaire, car l'endroit idéal est particulièrement élevé et je ne mesure même pas un mètre soixante. *Qui a dit que la soupe faisait grandir ? J'aimerais bien le savoir !*

— Besoin d'un coup de main, Avril ?

— ... ?

L'intrusion soudaine manque de me faire perdre l'équilibre, juchée que je suis sur un tabouret instable, probablement aussi vieux que l'immeuble. Je me rétablis de justesse et me retourne.

— Ah, c'est toi, Violette ! m'exclamé-je.

Deux yeux ronds, perdus dans un visage lunaire rehaussé de deux macarons de cheveux roux flamboyants, me scrutent avec insistance. Violette est ma locataire et, au fil des semaines, elle est surtout devenue mon amie. D'humeur joviale et toujours égale, volubile et enthousiaste, elle vit dans l'appartement qui jouxte le mien, et nous passons beaucoup de temps ensemble, les jours où elle ne travaille pas dans l'agence de communication qui l'emploie.

— Qui veux-tu que ce soit ? remarque-t-elle avant de faire claquer son chewing-gum à la forte odeur de cannelle. J'te rappelle que tu n'as pas encore de client, ma chouette.

Sourire aux lèvres, je descends de mon piédestal.

— Peut-être, mais c'est pour bientôt. J'ai décidé d'ouvrir ce matin !

Les yeux de Violette s'arrondissent un peu plus.

— Ce matin. Tabarnak ! Mais c'est génial ! Tu comptais me l'dire quand, maudite cachottière ?

— Eh bien... maintenant ! rétorqué-je d'un ton goguenard.

J'ouvre grand les bras pour désigner l'ensemble de la boutique.

— Tadaaaa ! Qu'en dis-tu ?

Violette regarde partout autour d'elle. Rapidement, sa bouche forme un O parfait.

— Attends... t'as fait tout ça t'seule ? C'te nuit ?

Je souris. Quand Violette est surprise et qu'elle ne cherche plus à masquer son accent québécois, il n'est pas rare de l'entendre avaler des syllabes et s'exprimer à grand renfort de *tsé*, *chu*, *ché* et autres contractions et expressions chantantes, qui n'ont pas toujours de sens pour moi.

— Une partie de la nuit seulement, expliqué-je. Ça fait un moment que je fais des croquis pour savoir exactement ce que je veux obtenir visuellement, et j'ai presque tout réalisé avec les anciens ornements de ma grand-tante Cécile. Je me suis levée tôt pour parfaire l'ensemble avec des objets trouvés dans un carton qui prenait la poussière dans l'arrière-boutique. Cécile gardait tout un tas de choses...

Mon amie hoche vivement la tête.

— J'te l'confirme. Cet endroit ressemble à la cave d'un brocanteur.

— Exact !

Je lui adresse un clin d'œil complice et me penche en avant pour refermer une boîte vide. En me redressant, je replace une mèche de cheveux un peu folle derrière mon oreille.

— Je veux bien de ton aide, Violette, si ta proposition tient toujours. J'aimerais accrocher cette suspension ici, mais je n'y arrive pas. Quand je positionne un côté, c'est l'autre qui retombe.

— Oui, bien sûr ! On va régler ça.

Violette opine de la tête en contemplant des boules rouges, des pommes de pin, des guirlandes à l'aspect naturel et des jolis ornements en bois, de

tradition germanique ou scandinave.

— Tu as opté pour une vitrine de Noël, en fin de compte ?

— On dirait bien, oui. Après tout, nous sommes à l'aube de la période de l'avent et les autres boutiques brillent déjà de mille feux. Si je perds plus de temps, je vais faire comme à Halloween. Autrement dit, je vais imaginer, commencer à décorer, ne pas me sentir prête et tout remballer. En gardant un tel rythme, je crois que j'ouvrirai le magasin pour Pâques.

Violette secoue l'index.

— Ah non, avec c'te décor-là, t'as plus le droit de tchoker !

Comme je hausse un sourcil interrogateur, elle précise :

— De te *défiler*, si tu préfères...

Je ris.

— Ne t'inquiète pas. Je suis peut-être morte de trouille, mais je suis bien décidée à ouvrir pour de bon. Et pas plus tard que ce matin !

Mon amie bat des mains.

— Chu *full* contente¹ de l'entendre !

— Et moi je suis aussi excitée que tétanisée. Dis, tu peux tenir ça comme ça ?

Au comble de l'agitation, Violette se hisse sur une chaise en bois et je lui tends une extrémité de la guirlande. À l'autre bout de la vitrine, je remonte sur mon tabouret branlant, en priant pour qu'il tienne encore le coup quelque temps.

Deux minutes plus tard, la décoration récalcitrante est enfin fixée. Violette et moi sortons immédiatement pour lever le rideau métallique et juger de l'effet de la vitrine, vue de l'extérieur.

Le vent s'engouffre dans la boutique en déplaçant quelques feuilles jaunies abandonnées sur le bitume par un buisson isolé sur une terrasse de café. Saisie par le froid, je pense brièvement à la maison périgourdine de mes parents et aux milliers de feuilles qui virevoltent derrière les fenêtres, à cette époque de l'année. Même si je fais tout pour me convaincre que j'ai fait le bon choix en venant ici, j'ai un petit pincement au cœur à l'idée de ne pas être en Dordogne pour les fêtes. D'un autre côté, rester là-bas serait revenu à passer Noël seule, une fois de plus. Mes parents sont en voyage, je n'ai pas de frères et sœurs, et il y a belle lurette que mes amis d'enfance sont partis aux quatre coins du monde, espaçant de plus en plus les

retrouvailles comme les simples appels téléphoniques. Les contacts se perdent, les souvenirs restent.

— Sti qu’c’est beau !

Cette exclamation me fait reprendre mes esprits et je me tourne vers mon amie. Violette a repris son juron favori : « sti », ou « osti », dont les Québécois usent à tout va, si j’en crois les explications qu’elle m’a fournies à ce sujet.

— Avril ! claironne-t-elle. C’est superbe !

— Vraiment ?

Bien campée sur le trottoir, bras croisés, Violette me gratifie d’un clin d’œil en ouvrant grand la bouche, d’un air plus comique que malicieux.

— Dis tout de suite que c’est mon genre de boulshitter ? me lance-t-elle avec un faux air de défi qui me fait pouffer de rire.

— De boulchi-quoi ?

— De boulshitter : de raconter des cracks, des conneries, quoi !

— Ah je vois, je vois... Alors non, je ne pense pas que ce soit ton genre.

Une fois de plus, mon amie fait claquer son chewing-gum, dont l’odeur épicée, si particulière, est perceptible même en pleine rue, entre les effluves de cuisine du café-restaurant d’à côté et ceux, âcres, des pots d’échappement.

— Tu verras que chu la fille la plus franche du monde, ponctue-t-elle en posant ses poings sur ses hanches.

Je l’observe à la dérobée.

— Alors tu dénotes avec mes certaines de mes anciennes fréquentations, et honnêtement, je te fais un vrai compliment.

Ses lèvres esquissent un sourire modeste, elle parodie une révérence et nous éclatons de rire.

Lorsque je reporte mon attention sur la devanture, un long soupir de satisfaction m’échappe et un sentiment de fierté enfle dans ma poitrine. Violette a raison. Le *Faubourg des Étoiles* a des allures de conte de Noël nordique et on s’attendrait presque à en voir sortir une équipe de lutins enjoués. J’ai peut-être mis longtemps à trouver l’ambiance que je voulais pour cette vitrine qui perdurera jusqu’à début janvier, mais mon attachement à cette période de l’année a fini par bien m’inspirer.

Je lève les yeux sur l’enseigne et observe le nom du magasin, subtilement délié dans une typographie au charme rétro. Si j’ignore pourquoi ma grand-

tante a choisi ce nom pour sa boutique, je ne veux surtout pas en changer. Jamais. Il est si poétique ! Et les étoiles me font rêver depuis que je suis petite fille.

— J'adore le nom de la boutique, confié-je tout bas, attendrie.

— Il est chouette, oui. Allez, rentrons ! décide Violette en se frottant vigoureusement les mains. Je ne suis pas assez habillée et ce froid humide me gèle les os. C't'hiver, sûr qu'il va tomber des peaux de lièvre !

— Si tu le dis.

Un nouveau rire m'échappe à cette expression typiquement québécoise. Par « tomber des peaux de lièvre », comprenez « neiger abondamment ». Eh oui, ça ne s'invente pas !

Je pose un dernier regard sur mon magasin et je sens mon cœur frétiller de joie.

L'instant n'est plus aux doutes. Non. L'instant est beau. Émouvant, même.

La décoration de l'échoppe est devenue l'illustration parfaite de ma nouvelle existence, de mon amour pour les fêtes et de mes souvenirs d'enfance. Tout va bien se passer...

Nous rentrons et j'expire longuement avant de refermer la porte sur l'extérieur. Au contact de l'air, mon souffle se transforme en un petit nuage vapoureux et, lorsque je me retourne, je remarque que Violette est en train d'enfiler un bonnet béret vert émeraude, qui met sa chevelure rousse en valeur.

— Bon, je vais te souhaiter bon courage mais j'peux pas rester là à attendre que le curé se mouche² ! déclare-t-elle en attrapant son sac à main couvert d'écussons brodés. Mon boss est un vrai tortionnaire et si j'ai cinq secondes de retard, il va m'tuer ! Au fait, tu as déjà sorti le pitou³ ?

— Ne t'en fais pas pour Sherwood, il va avoir droit à sa balade matinale, confirmé-je. Ensuite il roupillera derrière le comptoir et pourra rester là si je n'ai pas trop de clients. Dans le cas contraire, il montera à l'étage jusqu'à sa prochaine promenade. J'envisage d'ailleurs de lui trouver d'autres coins à découvrir. J'aime bien varier ses sorties.

Violette pose un index sur ses lèvres.

— Il y a bien l'espace canin du square des Batignolles, dans le XVII^e. Ou le parc des Buttes-Chaumont, dans le XIX^e. Ça pourrait lui plaire, ces endroits-là. On en reparlera si tu veux, car là, je dois vraiment filer !

— Oui, ne t'inquiète pas. Je vais regarder sur un plan pour savoir où me diriger. Ne te mets pas en retard.

— Passez une bonne journée, le pitou et toi !

— À ce soir, Violette. Bon courage avec ton boss !

— Je croise les doigts pour toi, ajoute mon amie en joignant le geste à la parole.

Elle se redresse et pose brièvement son sac à ses pieds, le temps de se cacher sous un gilet marron et ocre, en grosses mailles. Dix secondes plus tard, la porte se referme derrière ses talons et dans un tintement de grelot.

Le temps de voir Violette disparaître sur la droite pour rejoindre le garage où l'attend sa Mini Cooper, je file à l'étage. Sherwood est posté à la fenêtre, sans doute en train de guetter le départ de Violette.

— On va se promener ?

Il tourne vers moi son adorable bouille toujours souriante, puis me rejoint en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. Nous nous préparons et sortons rapidement, pour une première balade dans la fraîcheur matinale de ce jour d'automne.

Une demi-heure plus tard, je retrouve la douceur réconfortante de la boutique. Le temps a changé en cette fin novembre, et les cheminées exhalent une odeur particulière dans la promesse de l'hiver.

Je me défais de mon manteau rouge, laisse à Sherwood le soin de rejoindre sa place, puis, les mains un peu tremblantes, je retourne la pancarte « ouvert/fermé » ventousée à la porte vitrée, pour que le bon côté apparaisse depuis le trottoir. Enfin, je pivote sur moi-même et m'encourage à haute voix :

— On va tout déchirer, Avril ! On. Va. Tout. Déchirer !

Un bâillement aigu, entre le jappement et le cri du loup, me répond. Depuis le petit coin que j'ai aménagé pour lui dans l'arrière-boutique qui donne derrière le comptoir, Sherwood a décidé de paresser pendant que je m'activerai au comptoir. C'est fou de voir à quelle vitesse ce petit shiba inu s'acclimate à sa nouvelle vie et à chaque situation. Dès l'instant où j'ai

installé un panier au rez-de-chaussée, il a décrété que cet endroit ferait une excellente couchette de jour.

— Tu es d'accord avec moi ? l'interrogé-je en ajustant l'emplacement de quelques bougies sur la surface lisse du comptoir.

Mon toutou me regarde en plissant les yeux et en remontant ses babines. À cet instant, je mets quiconque au défi de dire que les chiens ne peuvent pas sourire. Je le rejoins en quelques enjambées et me penche vers lui pour le caresser. Ses petites oreilles triangulaires se couchent de chaque côté de ma main et il bâille avec encore plus de conviction. Quand je me redresse, il se love au creux de son panier, dans cette position craquante qui le fait ressembler à un renard blotti dans son terrier.

Je tire doucement la porte, sans toutefois la fermer, pour lui donner suffisamment de tranquillité sans qu'il se sente seul. Pour ce premier jour, j'ai envie de le savoir tout près de moi et je suis sûre que s'il pouvait approuver ce choix de vive voix, il le ferait. C'est un petit chien qui a besoin de compagnie et qui craint la solitude.

Le cœur délesté d'une appréhension qui persistait encore, je regarde par-delà la vitrine et me mets à sourire, plus confiante. Les chiens et les chats ont ce pouvoir de nous faire aller mieux. Je l'ai su dès que j'ai pris Sherwood dans mes bras, alors qu'il n'était pas plus grand qu'une de mes bottines.

Il est pile neuf heures quand je me dirige vers la porte en bois mouluré, verre et fer forgé, du magasin. Malgré la pluie qui se met à tomber contre la paroi vitrée, le quartier s'anime et une bouffée d'adrénaline me submerge. J'en ai des palpitations et des fourmillements dans tout le corps. Une dizaine de clients, pour la matinée, voilà tout ce dont je rêve. Ce serait un excellent début !

Un brin nerveuse, je fais les cent pas un moment puis retourne au comptoir, replace un flacon d'huiles essentielles, aligne des galets de diffusion aromatiques et un renne en résine qui fait de la balançoire. J'ai pris soin de décorer ce coin-là de la boutique aussi. Ici, une longue guirlande de sapin agrémentée d'étoiles rouges, de cœurs en bois et d'étoiles en rotin. Là, une somptueuse cloche en verre qui protège une composition hivernale faite de branches de houx et de pins, comme on nomme les cônes de conifères, par chez moi. Tout est prêt, et alors que j'admire le fruit de mon travail avec l'attendrissement d'une mère poule

pour ses poussins, le grelot de l'entrée tintinnabule et mon cœur manque un battement.

Un client ! Cinq minutes à peine après l'ouverture ! *Youpiiiiie !*

Intérieurement, j'ai envie d'entamer une danse de la joie, mais je parviens à me maîtriser et j'accueille le nouveau venu avec un large sourire – un peu crispé, peut-être – et un grand « Bonjour monsieur ! ».

Le client potentiel me regarde avec des yeux hagards. Visiblement tendu ou confus, il fait un tour sur lui-même, raide comme un robot, et embrasse la boutique d'un regard circulaire. C'est un homme d'une trentaine d'années tout au plus, de grande taille, à la peau couleur caramel, avec une charmante fossette sur la joue. Ses cheveux, crépus, sont coupés très court. Il porte un pardessus beige qui lui donne un air de lieutenant Columbo et tient un attaché-case entre ses doigts.

— Bonjour, répété-je après un raclement de gorge peu distingué.

À cet instant, l'inconnu semble comprendre que j'existe et que je me suis adressée à lui.

— Euh, oui. Bonjour ! J'ai vu la mention « ouvert » sur la porte. C'est... ?

— ... c'est ouvert, oui, terminé-je à sa place. Puis-je vous aider ?

Je me mordille la lèvre inférieure. Est-ce ainsi qu'il faut entrer en matière dans le monde du commerce ? Suis-je suffisamment courtoise ? Aimable ? Trop hardie ? Je n'en sais fichtre rien !

Le nouveau venu me jette un coup d'œil et prend une grande inspiration.

— Oui. Enfin, je crois. Je cherche mademoiselle Violette Pelletier. Je croyais qu'elle vivait ici, mais j'ai peut-être fait erreur.

En l'espace de quelques secondes, mes espoirs s'effondrent. Je n'accueille pas mon premier client, mais une vague connaissance de ma locataire et amie.

— Vous êtes au bon endroit, monsieur, confirmé-je. Mais vous avez manqué Violette de peu. Elle est sortie il y a un peu plus d'une demi-heure.

Ses lèvres se tordent en un pli ennuyé.

— C'est vraiment dommage, dit-il en regardant nerveusement sa montre.

Comme il fait déjà mine de quitter les lieux, je réfléchis à toute vitesse. Vais-je le laisser repartir comme ça ? Non. Je compte bien attirer cet homme vers mes étagères et je choisis un – tout petit – mensonge pour le retenir :

— Violette ne va sans doute plus tarder, monsieur. Elle avait... une course à faire. Voulez-vous patienter ici jusqu'à son retour ? Ainsi, vous éviterez l'averse...

Dans les rues de Paris, il s'est mis à pleuvoir à grosses gouttes et l'inconnu hésite sur le pas de la porte, comme s'il doute de ce qu'il veut réellement faire.

— Je peux l'attendre quelques minutes, admet-il après un court silence.
Je croise les mains devant moi.

— N'hésitez pas à faire le tour de la boutique pour passer le temps. Et si vous avez besoin d'un conseil, je suis là.

Il approuve l'idée et revient sur ses pas.

Postée derrière le comptoir, je l'observe avec la discrétion d'un caméléon et la curiosité d'un quokka. Son regard passe d'un article à un autre, ne s'arrêtant ni sur les bouillottes enveloppées de tricot, ni sur les coussins de Noël ou les théières au design scandinave. Il a l'air pressé et décidément nerveux. Toutes les cinq à dix secondes, son regard est attiré par la porte ou par sa montre. Il déglutit. En mon for intérieur, je dois bien admettre que j'ai un peu honte de lui avoir menti, mais toutes les occasions sont bonnes à prendre pour attirer la clientèle. Du moins, c'est ce que je pense à cet instant, même si je dois admettre que cette idée me met mal à l'aise.

Lorsqu'il consulte sa montre pour la huitième fois, je sens une nouvelle onde de chaleur me monter aux joues et je m'en veux un peu plus. Violette ne rentrera pas avant ce soir, je le sais, puisque généralement, elle reste sur son lieu de travail pour sa pause déjeuner.

Seconde après seconde, la pince du remords me tord un peu plus l'estomac.

Mes doigts pianotent nerveusement sur le bord de ma caisse enregistreuse.

L'inconnu regarde encore sa montre.

Bon, OK ! Je vais jouer franc jeu, ou je vais m'en vouloir pendant les cinq prochaines années de mon existence, au moins !

— Excusez-moi, monsieur, mais je pense que Violette serait rentrée à présent. Je suppose qu'elle a dû se rendre directement à son travail après son passage à la... boulangerie, et je ne voudrais pas vous faire perdre plus de temps... Peut-être voulez-vous que je lui transmette un message ?

Pendant une fraction de seconde, l'homme à la fossette semble se perdre dans ses réflexions. Quand je le vois subitement s'emparer d'une bonbonnière en verre teinté, ornée d'une feuille d'érable pourpre et ceinturée d'une ficelle nouée, un petit hoquet m'échappe. Ma bougie passe de sa main droite à sa main gauche dans un mouvement de va-et-vient qui me fait presque loucher.

— Je crois que je vais vous demander de lui transmettre *quelque chose*, plutôt, répond-il au bout d'un moment.

Il se dirige vers la caisse et pose sa trouvaille devant moi.

— Je suis certain que ce petit cadeau lui rappellera des souvenirs, articule-t-il avec un timide sourire.

Un peu désorientée par ce revirement de situation, je consulte distraitemment l'étiquette de la bougie « Soir d'automne ». En créant cette composition, j'ai choisi des senteurs chaudes et réconfortantes, comme celles des pommes caramélisées et de la crème de noisettes.

— Je vous l'achète, poursuit-il, sans doute au cas où je ne l'aurais pas compris. J'aimerais que vous la remettiez à Violette dès son retour, en lui disant que c'est de la part d'Auguste. Je vais m'absenter pour un séminaire d'entreprise, mais...

Il secoue la tête, l'air dépité.

— Dites-lui que j'aimerais beaucoup la revoir, s'il vous plaît.

Je n'ose plus rien dire à présent, frappée par l'émotion qui se lit sur son visage. Gagnée par une bouffée de nervosité, je suis prise d'un accès de mutisme soudain.

— Pouvez-vous faire ça pour moi ? insiste-t-il.

Sa fossette se creuse davantage et il plisse les paupières en guettant ma réponse.

— Oui, euh... Je n'y manquerai pas, parviens-je enfin à répondre, pendant qu'une série d'interrogations me passent par la tête.

Tour à tour, je me demande si cet homme est une ancienne connaissance de Violette, ou son actuel amant – dont elle ne m'aurait pas parlé !

Stupidement, trop ébahie pour être concentrée, je lui tends le sac en papier dans lequel je viens de placer la bougie.

— Cela vous fera douze euros et cinquante centimes.

Il tend la main puis interrompt son geste et lève un sourcil interloqué.

— Je vais régler mon achat mais gardez le paquet, dit-il. Ce sera plus facile pour le transmettre à Violette.

Il sourit.

Je ne comprends pas tout de suite mon erreur.

— Oh oui... bien sûr. Désolée.

Il me montre sa carte de paiement et je ramène la bougie vers moi. En me mordillant les lèvres et avec des gestes d'automate aux rouages désaxés, je lui retourne le boîtier noir aux touches colorées pour qu'il y insère sa carte et finalise son règlement.

Super ! fait une petite voix ironique dans ma tête. Mon tout premier client doit penser que je suis une gourde ou la reine des quiches. Ce n'est pas lui qui me fera une bonne publicité.

— Puis-je compter sur vous, madame ? demande-t-il encore avant de regarder sa montre pour la énième fois.

Ses yeux noirs comme l'ébène cherchent les miens.

— Mademoiselle, corrigé-je – je tiens encore à cette utilisation désuète du mot. Oui, bien entendu, vous pouvez compter sur moi.

Il me répond par un autre sourire un peu tendu.

— Pourrez-vous ajouter un ruban ?

— Oui ! Bien sûr, je n'y manquerai pas.

Il me remercie d'un hochement de tête et regarde ailleurs, comme s'il cherchait ses mots dans les rayonnages de ma boutique.

— Au revoir, mademoiselle.

— ... au revoir !

Il pivote sur ses talons, s'éloigne et passe la porte, en faisant tinter le grelot de l'entrée. Je n'ai même pas eu le temps de le remercier pour son achat, que le silence retombe d'un coup sur la boutique. Je cligne des paupières, ébahie. Ai-je vraiment réalisé une vente ? Oui, à en croire la somme affichée sur le ticket d'achat abandonné sur le comptoir. Pourtant, je me sens comme hébétée, à mille lieues de connaître le sentiment d'euphorie que j'aurais pensé éprouver en vendant ma toute première bougie. En réalité, j'ai surtout activé mon côté détective, déjà prête à arroser mon amie Violette d'un millier de questions.



Occupée à orner des bonbonnières cylindriques de délicats rubans de satin couleur noisette, je n'ai pas entendu Violette revenir dans l'arrière-boutique pour la troisième fois depuis qu'elle est rentrée. J'ai envisagé de refaire quelques bougies pour les mettre en vente le plus vite possible. Je n'avais pas prévu un stock conséquent des premières, seulement huit, en fait, et elles se sont presque toutes vendues aujourd'hui, ce qui me semble encourageant pour la suite, même si le chiffre n'a pas été à la hauteur de celui que j'escomptais.

— Il n'a rien dit d'autre ? me questionne mon amie en respirant le parfum de la bougie que le mystérieux Auguste a achetée pour elle.

Je secoue la tête.

— Non, ma Violette. Je suis vraiment désolée, mais il ne m'a laissé que son prénom et m'a dit qu'il aimerait beaucoup te revoir. Et aussi que son cadeau devrait te rappeler des souvenirs.

— Et il n'a pas laissé de numéro pour l'appeler ? Ou une adresse ? Rien ?

— J'ai bien peur que non.

Les épaules de Violette s'affaissent.

— Auguste... soupire-t-elle en fermant les yeux, comme pour visualiser une scène du passé.

Je cale mes hanches contre ma table de travail et je la regarde.

— As-tu envie de le revoir ?

Mon amie cligne des paupières et passe sa main dans ses cheveux. Ses macarons de mèches rousses, qu'elle a façonnés ce matin avec une précision remarquable, sont tout défaits.

— Je... Oui, bredouille-t-elle.

Je vois son regard vaciller un instant et, même si j'en ai envie, j'hésite à lui faire part de mes interrogations à propos de cet homme et des circonstances de leur rencontre. La complexité des relations humaines m'effraie, en général, et j'ignore si je dois consoler mon amie, la pousser à me raconter l'histoire de son entrevue avec cet Auguste, ou me taire et ne pas me mêler de tout ça.

— Bien sûr que j'ai envie de le revoir, parvient-elle à ajouter d'une voix plus sûre.

Elle inspire un grand coup et les mots se pressent sur ses lèvres :

— J’ai rencontré Auguste au début du mois de novembre, dans une boulangerie-pâtisserie de la rue de Provence. C’était un mercredi, au petit matin. La veille, j’avais passé une très mauvaise journée au bureau et je rêvais d’une petite douceur à déguster pour me remettre de la nuit d’insomnie qui avait suivi. Au même moment, à la même vendeuse, Auguste et moi avons demandé la même dernière part de gâteau à la crème de noisettes. Ce n’est pas un gâteau très vendu, alors les pâtisseries n’en proposent qu’une petite quantité.

Elle me montre l’étiquette de la bougie et je lui souris.

— Je comprends mieux, commenté-je. Les noisettes...

Elle opine du chef.

— Oui, les noisettes. Nous ne nous serions probablement jamais adressé la parole si j’avais commandé un simple pain au chocolat.

— Chez moi, on dit chocolatine... fredonné-je tout en lui adressant un petit sourire complice.

— Vraiment ? fait-elle, surprise.

Je balaye mon commentaire d’un geste de la main.

— Là d’où je viens, oui. Mais ici, à Paris, on préfère en effet la dénomination « pain au chocolat », exposé-je. T’inquiète.

Je prends volontairement un air important et Violette laisse échapper un petit rire. Intérieurement, je me félicite. Peut-être ne suis-je pas si nulle que ça pour la reconforter, en fin de compte ?

— Et c’est tout ? demandé-je. Vous avez commandé le même dessert et tu ne l’as pas revu depuis ?

Violette abandonne la bougie sur la table de mon coin atelier. Coude droit posé au creux de sa main gauche, elle se tapote nerveusement le front, puis elle pivote sur elle-même et commence à faire les cent pas.

— C’était une rencontre qui fait très « cliché », accorde-t-elle en soufflant du nez. Digne d’un d’ces téléfilms romantiques qui passent en boucle sur toutes les chaînes à l’approche de Noël ou de la Saint-Valentin.

— Que s’est-il passé ensuite ? souhaité-je savoir.

Elle hausse sensiblement les épaules.

— On a partagé l’unique part de gâteau restante et on a beaucoup discuté. Auguste n’allait pas à sa job⁴ ce jour-là, et moi non plus. On

a fait une longue promenade dans Montmartre, puis on a déjeuné ensemble. Le soir, il m'a invitée à dîner...

Elle s'immobilise contre le carrelage usé de l'arrière-boutique et soupire.

— C'était tellement romantique !

Notant l'expression d'extase de son visage, je ne peux m'empêcher de sourire.

— Tu as le béguin pour lui, on dirait.

Violette ne cherche pas à se dérober et hoche la tête sans hésiter.

— Crois-moi ou non, ma chouette, j'ai vraiment kické sur lui dès que nos regards se sont croisés.

— *Kické* ? Ça veut dire que tu as flashé sur lui, c'est ça ?

Elle acquiesce.

— Tu apprends vite, la Française !

Flattée, je m'enorgueillis.

— On me l'a toujours dit !

Nous échangeons un regard amusé et je retourne brièvement dans la boutique, le temps de remplacer les quelques articles qui se sont vendus. Il manque un plaid sur le tabouret à l'entrée, un mug par-ci, une bougie par-là. Distraitement, je jette un coup d'œil derrière la surface de verre de la vitrine. En fin de journée, la circulation est dense à Paris. Il est près de dix-neuf heures, les citadins sortent du travail ou vont dîner au restaurant avant de rejoindre, pour certains, l'ambiance animée des pistes de danse. Comme il demeure pas mal d'agitation dehors, je tarde encore à fermer boutique. Un client de dernière minute pourrait toujours arriver...

— Et dis-moi, vous êtes effectivement allés dîner ? demandé-je par-dessus mon épaule, tout en rétablissant la posture de l'énorme ours en peluche qui trône dans un fauteuil à oreilles.

— Oui, confirme aussitôt Violette. Dans un restaurant au cadre historique du XVIII^e arrondissement, boulevard de Clichy.

— C'est le fameux soir où tu es rentrée tard, en mode « adolescente énamourée » ?

— Je suppose que oui, puisque d'habitude, je rentre tout de suite après le travail.

— J'aurais dû te questionner, le lendemain. Façon Sherlock Holmes.

De là où elle se tient, elle me sourit, reprend délicatement sa bougie « Soir d'automne » et la serre tout contre sa poitrine, comme si elle détenait

un trésor.

— Tu sais que j’en ai fait plein d’autres des comme ça ? lui dis-je en désignant la bonbonnière.

Les paumes autour du récipient en verre qui contient la cire parfumée à la noisette, Violette me rejoint.

— Mais c’est celle-là qu’Auguste a choisie pour moi, dit-elle en relevant les yeux.

Elle respire encore le parfum de la bougie et plisse les paupières très fort.

— Ah la la ! Si tu savais, Avril ! Ce gars, je l’vois dans ma soupe ! clame-t-elle en basculant la tête en arrière. Rien qu’en pensant à lui, le cœur me débat !

Je mets un moment avant de comprendre.

— J’imagine que tu veux dire que tu le vois partout et que ton cœur s’emballe en songeant à lui, ou un truc du genre ?

Elle fait oui de la tête. Paupières closes comme pour mieux s’immerger dans ses souvenirs, elle esquisse un petit tour sur elle-même.

Je secoue la tête.

— Mais enfin, pourquoi tu ne m’as pas parlé de lui plus tôt ?

Violette rouvre les yeux et se mordille les lèvres.

— Tu prenais doucement tes marques ici, je n’voulais pas t’embêter avec mes histoires de cœur.

Je pose ma main sur son bras.

— Nous sommes amies, Violette. D’accord ? Tu peux tout me confier.

Un large sourire illumine son visage lunaire et elle hoche la tête.

Je prends une mine de conspiratrice.

— Alors dis-moi, vous vous êtes revus après ce dîner ?

Elle laisse échapper une exclamation de dépit et s’affale sur la bergère étoffée de velours où mon gros ours en peluche se reposait encore avant qu’elle ne prenne sa place et le serre contre elle.

— Je ne l’ai pas revu, gémit-elle. Je n’connais que son prénom et pourtant je suis tombée en amour ! Tu peux le croire, ça ? Je lui ai donné le numéro de *phone* de la boutique, car mon cellulaire était mort et je devais en changer. Comme il n’a jamais appelé, j’ai pensé que... qu’il ne voulait pas me revoir. Tu comprends ?

— Hum...

Elle m’observe un instant puis se tape le front.

— Sti ! Ce que que j’peux être niaiseuse !

— Niaiseuse ?

— Naïve, fleur bleue. Une idiote, quoi, si tu préfères.

Je secoue la tête et m’approche d’elle.

— Tu n’es pas *niaiseuse* du tout. D’ailleurs, il a pensé à toi, cet Auguste. Sinon, il ne serait pas passé au magasin, aujourd’hui.

Violette rougit, hausse les épaules puis se tape sur la cuisse.

— Tabarnak ! Pourquoi n’a-t-il pas donné signe de vie plus tôt ?

Lâcher un *call*⁵, c’est trop compliqué ?

Je contourne le fauteuil, fais quelques pas et passe derrière le comptoir pour sortir quelques bougies supplémentaires d’un carton et les disposer près de la caisse enregistreuse. Celles-ci ne sont pas de ma création, mais elles feront bien l’affaire en attendant que j’en produise de nouvelles. J’ai un millier d’idées en tête.

— Je n’en sais rien, il a peut-être eu des ennuis ? je réponds en toute franchise. Et puis, il a l’air très pris par son travail. Avec ce séminaire... En tout cas, il m’a paru vraiment sincère.

Depuis le fauteuil sur lequel elle s’est avachie, Violette murmure un petit « oui, sans doute », et semble se détendre légèrement. Comme je ne sais plus trop quoi faire de la conversation en cours, je décide d’en dévier et de tenter de changer les idées de mon amie.

— Ça te dirait de me donner un coup de main ? lui demandé-je en traversant la boutique pour me retrouver tout près d’elle. J’ai bien besoin d’une apprentie, et t’occuper les mains t’évitera peut-être de voir ce gars dans ta soupe, comme tu dis.

Elle lève des yeux ronds, prend le temps de la réflexion, puis se met à rire.

— Bon, c’est d’accord. Que dois-je faire pour devenir une bonne apprentie ?

— J’ai envie de fabriquer de nouvelles bougies dans le même esprit que la première. J’imagine des parfums d’agrumes, de cannelle, de bois fumé ou de baies givrées, pour une grande collection qui reprend tout ce que j’aime en hiver.

Violette se sépare brièvement de sa petite bonbonnière et émet un petit sifflement admiratif.

— Joli programme. Chu partante ! D’où t’est venue cette idée ?

Je recule d’un pas pour désigner les lieux d’un geste circulaire.

— De ma grand-tante, dis-je d’une voix émue. Elle a appelé sa boutique *Faubourg des Étoiles* et, quelque part, j’ai l’impression que la lumière des bougies est ce qui ressemble le plus, ici-bas, à celle des étoiles. En plus, je pense que créer et vendre ces produits serait une jolie manière de rendre hommage à Cécile. Les souvenirs que j’ai d’elle, quand elle nous rendait visite lorsque j’étais gamine, sont ceux d’une femme pétillante et lumineuse.

Violette dodeline de la tête.

— J’aime bien les bougies et je pense que c’est une très bonne idée. Par quoi commence-t-on ?

— Suis-moi dans l’arrière-boutique. Nous allons créer des merveilles qui feront pâlir les étoiles.

— Rien que ça ?

— Rien que ça.

Mon amie rit et fait mine de s’extraire de son fauteuil. À cet instant, Sherwood traverse la boutique en trombe pour aller s’asseoir juste devant la porte et émettre un bâillement rauque qui se termine sur une note aiguë. Je regarde la pendule au-dessus du comptoir. Si j’avais oublié l’heure, mon chien semble quant à lui être doté d’une horloge interne particulièrement au point. Il est dix-neuf heures tout pile, l’heure de sa promenade du soir.

— Euh... Sherwood te fixe en plissant les paupières, c’est normal ? fait Violette en examinant l’animal comme si elle avait affaire à un extraterrestre.

Je glousse.

— C’est un shiba inu, donc oui, c’est tout à fait normal.

Violette arque un sourcil interrogateur et je me mets à analyser à voix haute la réaction de Sherwood, en énumérant ses actions et en les comptant sur mes doigts :

— Précipitation, posture fière près de la porte, bâillement intempestif et yeux plissés rivés sur moi... C’est sa manière à lui de me signaler que j’ai oublié l’heure de la sortie pipi ! Il faudra d’ailleurs que je la décale de quelques minutes, maintenant que j’ai ouvert le magasin, ajouté-je pensivement.

Violette éclate de rire.

— C’est un sacré spécimen, ce pitou !

— Et tu ignores encore à quel point, confirmé-je.

Je file à l’arrière-boutique pour prendre mon manteau, mon écharpe et mon bonnet béret. Sans oublier la laisse et le harnais, accessoires indispensables pour une promenade sereine le long de la rue du Faubourg-Montmartre. La dernière balade de la journée se veut toujours courte, et à proximité.

Quand je reviens près du comptoir, je remarque que mon petit chien se fait cajoler entre les bras de Violette, laquelle est finalement restée assise avec le gros ours en peluche de l’entrée – que nous avons surnommé Ben.

— J’ai laissé ta bougie dans l’arrière-boutique, dis-je. Tu ne l’oublieras pas ?

Violette fait non de la tête.

— Aucun risque.

— D’acc ! Nous y allons, Sherwood ? appelé-je ensuite mon animal de compagnie.

L’intéressé semble hésiter quelques secondes. C’est juste le temps qu’il faut pour que le grelot tintinnabule à l’entrée. La porte s’ouvre sur un homme d’une trentaine d’années, au regard bleu givré. J’examine brièvement ses cheveux noir corbeau qui ont juste ce qu’il faut d’indiscipline, et son allure à la fois classe et désinvolte.

Il entre, jette un coup d’œil à Violette et sourcille.

— C’est bien ici que vous vendez des bougies qui sentent la noisette ? demande-t-il.

Dans mon coin, je n’arrive pas à articuler le moindre mot. Bizarrement, mon cerveau est brutalement devenu incapable de savoir quelle est ma priorité. Sortir Sherwood ? M’occuper de ce client ?

— Tout à fait ! répond Violette à ma place, en lui adressant un sourire charmeur. Vous trouverez ici les plus jolies bougies du tout Paris !

Le client a un sourire incrédule et Violette bondit sur ses pieds. Sans me laisser le temps de réagir, elle me fourre Sherwood dans les bras et se presse au comptoir, où elle se saisit rapidement de l’une des deux dernières bougies parfumées à la noisette.

— Je m’en occupe ! claironne-t-elle à mon intention. Tu peux y aller !

Je repose Sherwood au sol et lui passe son harnais, ce qui n’est pas une mince affaire car il n’aime guère le mettre, même s’il trotte comme un

petit fou une fois que j'ai bouclé les attaches. Lorsque je me redresse, je remarque que le client m'observe. Il m'adresse un sourire en coin auquel je réponds timidement et se dirige vers le comptoir. Machinalement, je replace une mèche brune de ma chevelure défaits.

Violette reprend aussitôt son discours, non sans me jeter des coups d'œil.

— « Soir d'automne », notre bougie phare, mêle subtilement l'odeur de la crème de noisettes à celle, sucrée et délicate, de la pomme caramélisée.

L'espace d'un instant, je me demande comment elle fait pour être aussi à l'aise dans ce rôle qui lui tombe dessus brutalement. Puis je me souviens qu'avant d'exercer dans le monde de la publicité, elle a fait des études de commerce et qu'elle a travaillé dans un « dépanneur », l'équivalent québécois d'une supérette, puis dans une parfumerie. Elle a la communication et le commerce innés.

Face à elle, l'homme acquiesce, déjà convaincu.

— Je vous en prends une, dit-il en sortant son porte-cartes. C'est justement le modèle dont Auguste m'a parlé. Pouvez-vous me l'emballer, s'il vous plaît ?

Violette marque une pause. Moi-même, je me fige, les yeux rivés sur mon amie.

— Oui, bien sûr ! se reprend-elle rapidement, tout en m'adressant un regard un tantinet affolé. C'est pour offrir ?

L'homme hoche la tête.

— Oui. La personne à qui elle est destinée voue une véritable passion aux bougies parfumées et aux babioles en tout genre. Je ne manque pas de lui en offrir une chaque fois que nous nous voyons. Est-ce une création originale ?

Violette acquiesce.

— Absolument ! Elle est signée Avril Renard, et vous ne trouverez ce modèle qu'ici.

— Parfait ! La rareté fait toujours son effet.

Il paie rapidement son achat, attrape son paquet et salue Violette d'un geste courtois, sans se départir d'une distinction naturelle et d'une désinvolture des plus séduisantes.

Au moment où il contourne le fauteuil de l'ours et passe près de moi, mon amie me gratifie d'un clin d'œil et je secoue la tête. Je sais exactement ce que cette mimique signifie. Et ce n'est pas simplement pour me dire « Regarde, une vente ! ». Elle me fait des signaux que le client va finir par

remarquer, si elle ne parvient pas à être plus discrète. Il faut dire que je comprends l'émoi de mon amie. En plus d'être très séduisant, cet homme a parlé d'un certain Auguste. Et pas de n'importe lequel !

Violette me fait encore les gros yeux et je lui renvoie un sourire entendu avant de reporter mon attention sur Sherwood. Si mon chien a assisté à toute la scène sans broncher, à présent il est vraiment temps de sortir pour sa petite promenade du soir. Sans rien dire, j'accroche sa laisse à son harnais, puis j'ouvre la porte de la boutique.

Saisie par le froid, j'enfonce un peu plus mon bonnet sur mes oreilles et je me précipite dans l'agitation de la ville, accompagnée d'un toutou tout content, qui dandine du croupion en restant presque collé à mes jambes. Quand je relève les yeux, j'aperçois le dernier client du *Faubourg des Étoiles*, pile au moment où il s'engouffre dans une voiture noire flambant neuve. Nos regards se croisent et il m'adresse un bref sourire auquel je sens mes lèvres répondre. Je m'attarde brièvement sur ses yeux bleus, ses sourcils épais et ses cheveux défaits : seul détail indiscipliné dans son impeccable élégance.

Quand le véhicule démarre, je poursuis mon chemin en longeant les bâtisses. Les vitrines des chocolateries et des boutiques de cadeaux ou de bijoux, comme les devantures des restaurants, se sont parées des plus beaux atours de Noël. Si j'aime profondément la campagne, à cet instant je ne peux qu'admettre que la ville peut être belle aussi, surtout quand elle revêt ses habits de fête.

Plus tard, quand je rentre, je suis accueillie par une délicieuse senteur de pommes et de noisettes. Je ne m'en rends pas compte au cours de la journée car mon odorat s'habitue aux effluves ambiants, mais mes bougies embaument vraiment l'atmosphère. C'est un vrai plus pour le magasin.

— Alors, nous les faisons, ces nouvelles bougies ? proposé-je à Violette, pendant que j'accroche mon manteau à une vieille patère en fer forgé et émail. Ensuite, que dis-tu d'une soirée télé entre filles ?

Sherwood émet un aboiement bref.

— Bon d'accord, tu es admis à notre soirée télé, lui dis-je en riant.

— Une idée de ce que tu as envie de voir ? questionne Violette.

— On va faire une petite entorse à la dernière saison de *Gilmore Girls*, si tu veux bien, j'ai très envie de regarder un film de Noël sur Netflix. Ça te

va ?

— Super !

Nous passons dans l'arrière-boutique, Sherwood sur les talons. Puis nous nous saisissons de deux cartons remplis d'ustensiles, de matières premières et de flacons divers.

— Et ta nouvelle bougie, tu sais à quoi tu vas la parfumer ? me demande mon amie, alors que nous grimpons à l'étage.

— J'ai déjà son nom... Il faut juste que je réfléchisse à sa composition.

Je pose mes cartons dans l'entrée de l'appartement. La main sur la poignée de la porte, Violette observe chacun de mes gestes. Ses yeux pétillent et elle se mordille les lèvres.

— Cet homme tout à l'heure, il a parlé d'un certain Auguste.

J'opine du chef.

— Un Auguste qui a acheté une bougie parfumée à la noisette, compléte-je en lui adressant un sourire malicieux. Ça ne peut pas être une coïncidence.

Violette bat fébrilement des mains, comme une enfant.

— Tu penses comme moi ?

— Bien évidemment !

Elle pique un fard.

— Allez, aide-moi à porter tout ça à la cuisine, lui dis-je. On profitera de cette session créative pour discuter de tout ça !

Chapitre 2 : Cocooning party

(Bougie aux parfums de cannelle, bergamote et chocolat chaud)

⁶ 29 novembre

Une fois les pancakes engloutis et arrosés d'un chocolat chaud, je me félicite intérieurement pour le tout premier repas de cette journée « cocooning ». C'est la première fois que je mets ma toque de cuisinière – façon de parler – devant Violette, et cela semble l'impressionner. C'est d'ailleurs la première fois que je cuisine réellement quelque chose depuis que je vis ici. Habituellement, j'avale un toast trop grillé, mon chocolat chaud et le contenu d'une briquette de jus d'orange qui n'en a que le nom, le tout sans même prendre le temps de m'asseoir. La vie parisienne m'a fait perdre brièvement quelques-unes de mes habitudes, mais maintenant que le magasin est ouvert, je vais essayer d'instaurer une régularité à mon existence et me remettre au fourneau, histoire d'ingurgiter un minimum de ces soupes et autres recettes toutes prêtes, dont la liste de conservateurs peut faire frémir d'horreur.

— C't'écœurant ! s'exclame ma locataire et amie, avant de faire disparaître le dernier morceau de pancake imbibé d'un sirop de cannelle de ma composition.

Elle émet un borborygme de plaisir et je hausse un sourcil.

— Écœurant ? Pourtant, tu n'en as pas laissé une miette.

Violette secoue la tête et prend le temps d'avaler avant de répondre :

— Sois pas niaise, ça veut dire que j'trouve ça vraiment délicieux. Je n'ai pas mangé de pancakes aussi bons depuis que chu ici, en France !

— Ah je vois... Si tu trouves ça écœurant, c'est que tu aimes, résumé-je. Évite quand même de le dire dans un resto, ça risquerait d'être mal pris.

— J'y penserai. Mais toi, tu m'avais caché que t'avais des talents de cuisinière.

Je ris.

— N'exagérons rien, ce ne sont que des pancakes. Disons que je me débrouille, mais je ne fais pas de la grande cuisine non plus. Et crois-le ou non, c'est la première fois que je me sers de cette plaque de cuisson. Depuis

mon arrivée à Paris, j'ai manqué de temps et le micro-ondes est un peu trop devenu mon ami. Je crois bien qu'ici, la vie passe à mille à l'heure.

— M'en parle pas ! confirme-t-elle après avoir scrupuleusement picoré les dernières miettes de son pancake. Je suis tannée⁷ de cette vie qui court après tout. Chu une Québécoise pure laine de la campagne et j'trouve qu'eux autres, les gens de Paris, ils ne savent plus prendre le temps de faire les choses et de vivre.

Elle hoche la tête pour ponctuer sa déclaration, puis elle se lève et replace le tabouret haut sur lequel elle était jusqu'alors juchée.

— C'est ça, approuvé-je. Les heures et les jours passent plus vite, les gens marchent plus vite, vivent plus vite, bref ! Tout va plus vite !

Violette acquiesce.

— C'est pour ça qu'il faut se réserver des journées « OFF », comme aujourd'hui.

— Exactement.

Sur ces sages paroles, mon amie se débarrasse de son assiette, non sans oublier de passer le doigt sur le bord pour recueillir une dernière goutte de sirop de cannelle.

— Il faudra que j'te fasse goûter du sirop d'érable, dit-elle en se retournant vers moi. C'est délicieux aussi, avec les pancakes.

— Je veux bien te croire. Mais je veux du vrai de vrai, pas de celui du supermarché !

— Hé ! Tu m'prends pour qui ?

Elle s'esclaffe et se dirige vers le séjour cossu, doté d'un parquet en pointe de Hongrie qui donne un cachet fou aux lieux. Mis à part la cheminée et son insert électrique, la grande bibliothèque et les moulures, je crois que c'est ce parquet qui me séduit le plus dans ce charmant quatre pièces situé au premier étage d'un immeuble de 1900. J'ai conscience d'avoir une chance inouïe de pouvoir bénéficier d'un tel cadre de vie en plein cœur du IX^e arrondissement de Paris et d'être propriétaire de tout ça, à tout juste vingt-sept ans. Mais même si j'apprécie cette nouvelle vie, je n'arrive pas encore à être pleinement sereine. Et si le magasin ne marche pas ? Si je me trompe dans mes déclarations ? Si je ne peux plus payer les charges ? Si je dois tout vendre ? Oui, j'aurai un bon pécule pour démarrer autre chose ailleurs, mais je me suis lancé un défi que je veux à tout prix

relever. Devoir fermer cette boutique serait un échec que je ne peux pas concevoir.

— C'est super de pouvoir passer la journée ensemble, me lance Violette en flattant Sherwood, lorsqu'elle passe près de lui. Je vais finir par demander à ce que mon jour de congé revienne tous les lundis.

— C'est vrai que ça serait génial, confirmé-je en reprenant mes esprits. Mais je ne sais pas si ce sera du goût de ton patron.

Elle secoue la tête, dépitée.

— Sans doute pas. C'est un vrai tyran, c't'homme-là, qui n'hésite pas à lâcher du lest quand ses employés sortent un peu de son troupeau de moutons. J'aime vraiment beaucoup mon poste et je ne vais pas *à job* à reculons parce que j'ai une équipe sympa dans mon département, mais parfois, j'aimerais avoir le choix de pouvoir partir de la boîte.

— Je vois...

— Mais ne parlons pas de ça aujourd'hui, ajoute-t-elle rapidement. La détente est notre seul programme !

Pour se conforter dans son idée, Violette se love sur un des deux canapés du séjour et soupire d'aise. Elle connaît mon appartement presque aussi bien que moi. Le sien, d'une vingtaine de mètres carrés, reste fonctionnel mais je conviens que la luminosité et l'espace sont bien plus agréables ici. Comme nous nous entendons très bien, Violette et moi, je l'invite régulièrement à profiter de l'endroit. En plus, mon amie n'est pas une grande fan de solitude et moi, j'adore sa compagnie. D'un an mon aînée, elle est amusante, enjouée, positive et hyper bavarde, et je me sentirais bien seule si nous passions notre temps libre chacune de notre côté – bon, en réalité, j'ai presque l'impression que nous sommes des colocs, parfois, mais ça ne me dérange pas du tout. Au contraire.

Je dispose rapidement la vaisselle sale sur l'évier, me lave les mains et détaille la pile d'assiettes et de verres qui n'attendent que de briller à nouveau. Croyez-le ou non, mais je n'ai pas de lave-vaisselle – oui, ça existe encore – et je ressens un début de crise de flemmingite aiguë rien qu'à l'idée de me mettre à astiquer, nettoyer...

— On a dit journée « OFF » ? demandé-je par-dessus mon épaule.

Je me tourne vers Violette.

Sourire aux lèvres, elle semble lire dans mes pensées.

— La vaisselle peut attendre, décrète-t-elle. Laisse tout ça là, on s'en occupera plus tard.

Je me frotte les mains d'un air théâtral.

— C'est d'accord !

Elle me répond d'un clin d'œil puis me fait signe de venir me vautrer sur le canapé en face de la télé. Elle n'a pas besoin de me le dire deux fois.

— On va s'concocter un programme aux petits oignons.

Violette approuve mais je remarque une lueur de doute dans son regard.

— Alors ça veut dire que tout est prêt, en bas ? demande-t-elle. Tu ne vas pas me lâcher dans une demi-heure pour retourner un coussin, déplacer une déco de deux millimètres, intervertir des articles, et tout, et tout...

Je ris.

Violette fait allusion à mon gros souci de perfectionnisme qui m'empêche, parfois, de savoir lâcher prise. Qu'elle se rassure, tout est prêt à la boutique et je peux souffler. Enfin, tout est *presque* prêt. Je bute encore sur le mélange de ma création « Cocooning Party », sur laquelle nous avons travaillé vendredi soir, elle et moi. Peut-être que cette journée de détente m'apportera l'inspiration nécessaire.

— Tout est super bien achalandé, dis-je au bout d'un instant de réflexion qui a fait naître un haussement de sourcil sur le visage de mon amie. Sauf les nouvelles bougies. J'ai continué à chercher des idées durant tout le week-end, sans résultat. Je garde le mélange cannelle et chocolat chaud, mais il manque un petit quelque chose...

Violette pose une main sur mon épaule.

— Ça va te venir. Puisque tout est presque prêt ou en passe de l'être, on va s'mettre en mode « Cocooning Party » et tu verras que tu sauras quoi ajouter à ta potion de parfaite petite chimiste.

Je souris.

— Tu as raison.

— Bon, maintenant on *écoute* la télé ? fait-elle en lorgnant sur la télécommande.

— Télé ! approuvé-je en riant.

« Écouter » la télé, dans la bouche de Violette, ça veut dire « regarder la télé ». Comme j'ai décidé de ne rien faire d'autre dans les deux prochaines heures, je me glisse sous un plaid douillet et j'attrape un gros coussin en

forme de renard – oui, bon, j’ai un faible pour les renards, et ça n’a rien à voir avec mon nom...

— On garde les films de Noël pour les prochaines soirées et on reprend la série où on l’avait arrêtée ? questionné-je.

— Et comment !

J’attrape la télécommande, et c’est parti !

Durant tout le visionnage de trois épisodes d’une série que j’adore regarder en automne, et que mon amie découvre, cette dernière s’exclame toutes les cinq minutes, commentant l’accoutrement d’un personnage, le comportement d’un autre, les mauvais choix de tel ou tel. Toutes deux en mode « gossip », nous nous amusons comme des folles jusqu’à midi. Enfin, le générique du troisième épisode sonne le glas de ce moment de détente, je m’étire comme un chat.

— Il va falloir qu’on enchaîne avec d’autres épisodes, parce que je veux savoir la suite ! glapit Violette en prenant son visage entre ses mains pour mimer l’expression de l’émoticône effrayé qu’on s’envoie parfois par SMS.

— On va regarder d’autres épisodes cet aprem. En attendant, Sherwood a besoin de sortir. Enfin, je crois...

Je me tourne pour chercher mon petit chien des yeux. Couché devant la porte de l’appartement, il attend l’heure de sa seconde promenade quotidienne. Au moment où il entend son nom associé au mot « sortir », il se redresse et penche la tête sur un côté.

— Du nerf, Avril ! m’exhorté-je.

Je me tape sur les cuisses et me lève. Dans l’entrée, j’attrape mon manteau rouge cramoisi.

— Je viens avec vous ! claironne Violette en se détachant à son tour du canapé.

— Génial ! Une promenade sur les Grands Boulevards, ça te dit ?

— On pourra s’arrêter pour acheter une petite douceur, rue de Provence ?

J’essaie de cacher mon sourire sous le tour de cou à carreaux doublé de fourrure que je viens de passer.

— Toi, tu espères revoir ton Auguste, fredonné-je en jouant des sourcils.

Violette lève les yeux au ciel.

— Mais non ! Qu’t’es bête !

Elle se met à compter sur ses doigts.

— D'un, ce n'est pas *mon* Auguste. De deux, je m'interdis d'être si niaiseuse. De trois, je suis super gourmande. C'est tout !

J'éclate de rire.

— D'accord, d'accord. Je te crois.

Je me penche pour attraper mes chaussures. Pour Sherwood, c'est le signal ultime. Il émet un jappement de satisfaction et vient se coller à moi pendant que je fais mes lacets.

Violette file à l'appartement d'à côté pour aller enfiler sa « peau de bête », comme elle dit : un vieux gilet sans manches en fourrure synthétique, qui lui donne des allures de Davy Crocket.

Quelques minutes plus tard, nous plongeons tous trois dans l'agitation des Grands Boulevards. Sherwood a la truffe au ras du sol, à l'affût de la moindre preuve de politesse laissée par un de ses congénères. Sa démarche à la fois précieuse et pressée fait rire Violette. Elle adore les chiens et Sherwood la fait craquer.

Au croisement entre la rue du Faubourg-Montmartre et la rue de Provence, mon amie bifurque à droite et me demande de l'attendre. J'accepte, ce qui n'est pas franchement de l'avis de mon chien, lui qui déteste s'arrêter en ville. Il y a trop d'odeurs qui l'interpellent, trop de choses à voir. Je lui demande tout de même de patienter et de s'asseoir, ce qu'il fait sans rechigner – ou presque. C'est un toutou obéissant, mais un petit râleur tout de même. Rapidement, j'ai le réflexe de vouloir sortir mon mobile pour regarder l'heure. C'est impressionnant comme quelques minutes paraissent tout de suite interminables quand on est planté dehors, sans bouger, avec un chien impatient qui nous fixe, sans ciller, avec des yeux de merlan frit.

Enfin, Violette réapparaît, brandissant un sachet en papier kraft qui m'a l'air plein à craquer.

— Vive les calories ! s'exclame-t-elle. J'ai pris deux sandwichs poulet mayonnaise et des muffins aux noisettes.

— Décidément, tu es obsédée par les noisettes, lui lancé-je en riant.

Elle éclate de rire à son tour, puis son regard passe au-dessus de mon épaule et elle scrute brièvement les alentours. Même si elle est trop fière pour l'avouer, je sais bien qu'elle espère apercevoir l'énigmatique Auguste qui fait s'emballer son cœur.

— On continue un moment par là ? lui proposé-je, en désignant le bout de la rue. Ensuite, nous reviendrons sur nos pas.

Elle acquiesce, garde son sac en papier tout contre elle, et nous nous remettons en chemin. Il fait plutôt frais aujourd'hui et les gens se sont emmitouflés pour braver la brise qui s'engouffre entre les immeubles parisiens. Sur le chemin du retour, nous croisons des travailleurs pressés, d'autres qui sirotent une boisson à emporter, des aficionados du lèche-vitrine ou encore des promeneurs égarés. Alors que nous arrivons à moins de dix mètres du *Faubourg des Étoiles*, une jeune femme, les yeux rivés sur son portable et munie d'un grand gobelet de café à emporter, débouche d'une rue adjacente et percute de plein fouet l'homme qui marchait juste devant nous. Je me stoppe brusquement et retiens la laisse de Sherwood qui, fort heureusement, s'arrête sans broncher.

— Oh la vache ! je laisse échapper, confuse.

Si cet homme ne s'était pas trouvé entre nous et l'accro du portable, cette collision frontale était pour moi. Je baisse les yeux, regarde mon joli pull tricoté main que j'ai acheté dans un *Comptoir Irlandais*, et je soupire de soulagement.

— Bonyeu ! Elle ne l'a pas loupé, dis-donc ! s'égosille Violette.

Je lève les yeux sur la scène qui a attiré quelques brefs regards curieux. L'intégralité du café de la jeune maladroite s'est renversée sur la chemise impeccable de l'homme qu'elle a percuté, lequel est désormais en train de pester en secouant un attaché-case aussi trempé que sa tenue.

Avec un petit signe de tête, Violette précise :

— Si tu veux mon avis, ses vêtements sont foutus !

— Connaisseuse ?

Elle acquiesce.

— J'ai déjà connu un cas de figure similaire. Sauf que c'était le gars qui avait renversé tout son café sur moi.

— C'est la rencontre classique, commenté-je avec un sourire.

Violette fait la moue.

— Hum... Dans mon cas, le type n'était même pas mignon. Désolant !

Je retiens un rire et mon amie jauge la scène d'un œil expert.

— Je te parie que dans quelques secondes, la nana va lui proposer de monter chez elle pour l'aider à se nettoyer, spécule-t-elle en haussant un sourcil.

Je ne réponds pas tout de suite, dubitative. Quelques secondes passent, rythmées par le brouhaha de la ville et le martèlement des grosses gouttes de pluie qui s'abattent brusquement sur le bitume.

Je rabats ma capuche sur ma tête.

— Loupé ma vieille ! s'autocritique Violette en désignant le duo d'un geste du menton. J'ai perdu mon pari.

— On ne peut pas gagner à tous les coups, lui glissé-je en riant.

À quelques pas de nous, visiblement très agitée, l'inconnue au café considère brièvement le manteau et la chemise souillés de sa victime, puis elle laisse échapper un « pardon » glacial avant de reprendre son chemin sous la pluie. Un instant plus tard, elle est déjà loin, gobelet vide à la main, écouteurs vissés dans les oreilles, ses yeux n'ayant pas résisté plus longtemps à l'attrait démoniaque de l'écran de son smartphone.

— Heureusement, tu n'as rien eu le temps de parier, dis-je à Violette.

— Oui, heureusement.

Sans lever les yeux, je désigne l'amoncellement de nuages au-dessus des immeubles parisiens. Il pleut déjà à grosses gouttes.

— Rentrons vite !

Violette approuve et nous prenons soin de ne pas importuner l'homme qui secoue ses vêtements d'un air dépité. Il est aussi dégoulinant de pluie que de café.

— Mais, attends... c'est une *joke* ? fait brusquement Violette dans un murmure précipité. On le connaît, ce type !

— Hein ?

— Mais oui, regarde !

Elle me retient par le bras, ce qui m'oblige à me retourner malgré moi.

Si on le connaît ? Franchement, je n'en sais rien. Pour ne pas ajouter à l'embarras qui doit de toute évidence le submerger, j'ose à peine le regarder.

— Aucune idée ! je prétexte rapidement, désireuse de rentrer le plus vite possible.

Je fais deux pas vers la boutique mais Violette insiste :

— Si, si. C'est *lui*...

— Lui, qui ?

— Le dernier client de vendredi soir. Tu sais, le mec hyper craquant qui a acheté une de tes bougies à la noisette. Tu te rappelles ?

Non. Enfin, oui. Peut-être... Je ne vais pas le dévisager comme Violette le fait. À la place de cet homme, je me sentirais tellement humiliée que je n'aurais qu'une envie, me cacher dans un trou de souris, ou à défaut, dans la première bouche d'égout à proximité. Il est trempé et l'averse qui nous tombe dessus lui donne un air si vulnérable que l'espace d'un instant, j'éprouve un réel sentiment de pitié pour lui.

— Allez, viens, on rentre ! Il pleut de plus en plus et Sherwood a horreur d'être mouillé.

Comme pour confirmer mes dires, mon chien se met à tirer sur sa laisse. Violette nous snobe volontairement et rejoint l'homme en deux enjambées.

— Besoin d'aide ? roucoule-t-elle en se plantant devant lui. Ça va aller ? Je me tape le front et retiens un juron.

— Oh... non...

Mon amie a dû être une mule dans une autre vie, tant elle est têtue ! Je l'entends engager la conversation avec une facilité qui me sidère et, moins d'une minute plus tard, elle a convaincu l'homme à l'attaché-case et aux vêtements tachés d'entrer se mettre à l'abri dans la boutique, le temps qu'elle lui donne de quoi se sécher et se nettoyer, puisqu'il n'a pas de « char » pour rentrer chez lui. Par « char », comprenez « voiture ». Quant à « la boutique », je vous laisse deviner de laquelle il s'agit.

Tous deux se dirigent vers le *Faubourg des Étoiles*.

Violette semble tout excitée par la situation.

Bien malgré moi, je pousse la porte du magasin et la retiens pour laisser entrer mon amie et son protégé.

— Violette Pelletier, l'entends-je se présenter tandis qu'elle se déleste de son imperméable.

Je referme le battant et attire Sherwood à ma suite. Nous voilà enfin soustraits à la pluie qui tombe de plus en plus dru. Rapidement, je me dirige vers l'arrière-boutique pour me défaire de mon manteau trempé et essuyer le pelage de Sherwood. Je reviens quelques minutes plus tard pour voir où en sont Violette et son invité surprise. Eux aussi ont retiré leur manteau, mais l'homme arbore toujours une chemise et une veste imbibées de café.

— Et voilà la créatrice de la bougie que vous avez achetée, l'autre soir ! clame mon amie en me voyant arriver. Avril Renard, un nom à retenir si vous voulez mon avis, car c'te demoiselle va faire parler d'elle, j'en suis sûre. Elle a quitté un petit village périgourdin à ses vingt-sept ans pour

venir ici, à Paris. Elle a des idées géniales pour la boutique et nous sommes presque colocs...

— Tu veux aussi que je te donne ma carte d'identité ? je l'interromps avec ironie, atterrée par sa manière de faire les présentations.

Violette émet un rire hésitant et je me mordille aussitôt les lèvres. Ce n'est pas mon genre d'adopter une répartie aussi cynique, mais la situation me met dans tous mes états. On avait dit qu'on se ferait une journée « cocooning », et Violette se retrouve à jouer au bon samaritain et à la séductrice, ou pire, à l'entremetteuse. Le type, quant à lui, m'adresse un sourire d'une assurance telle qu'on pourrait le faire inscrire au livre des records, si une catégorie spécifique existait.

— Avril, je te présente Devon... poursuit ma volubile amie en nous regardant tour à tour, comme si elle suivait un échange de balles dans un match de tennis.

— ... Francœur, achève-t-il à sa place, sans détacher ses yeux des miens. Devon Francœur.

— Il est passé à la boutique, vendredi dernier, tu te souviens ? persiste Violette.

Je devine aisément ce qu'elle mijote, et ça me met vraiment mal à l'aise, mais qu'importe. Je sens qu'elle ne va pas lâcher le morceau facilement. Alors même si je ne connais pas toutes les règles, je me décide à entrer dans son jeu un moment et je me contente de faire preuve d'une stricte politesse.

— Oui, bien sûr, dis-je en ébauchant un semblant de sourire. Je suis contente de vous revoir, monsieur... Francœur.

Je tends spontanément la main.

— Tout le plaisir est pour moi, répond-il en me tendant la sienne.

Indéniablement, son ton flirte entre l'ironie et la courtoisie. Et j' imagine que cette manière d'être lui colle à la peau. S'il pouvait détourner le regard, ça m'arrangerait. Envahie par un sentiment de gêne inexplicable, je me mure dans un silence si inopiné qu'il doit me donner l'air d'une parfaite godiche. Heureusement, je parviens à me recomposer rapidement une contenance plus digne et je me tourne vers Violette.

— Je vais grimper à l'étage, maintenant, parce que si je reste plantée là plus longtemps, mes pieds vont se transformer en deux blocs de glace, dis-je. Mes bottines ont pris l'eau et je les ai laissées sous un radiateur.

Violette contemple les chaussettes ultra épaisses, rayées comme celles des lutins du père Noël, que je porte depuis ce matin.

— Bien sûr ! fait-elle, d'humeur toujours enthousiaste. Nous devrions monter un peu le chauffage avant que le froid humide de Paris ne nous rende malades.

Je gravis aussitôt l'escalier qui mène à mon appartement, Sherwood dans mes bras. Derrière moi, Violette et le prénommé Devon continuent de faire connaissance.

— Vous venez du Québec, n'est-ce pas ?

— On ne peut rien vous cacher, confirme Violette avec un accent à couper au couteau.

Arrivée à la moitié de la montée d'escalier, je choisis de les interrompre avant que leur conversation ne s'éternise.

— Besoin de quelque chose ? demandé-je à Violette. Pour la veste ou la sacoche de monsieur, je veux dire...

Elle fait claquer ses doigts.

— Il va nous falloir du Scott towel !

— Du quoi ?

— Du papier absorbant, précise Violette en riant comme si c'était l'évidence même.

— Ah oui ! Je vais te chercher ça.

— Pour votre chemise, en revanche, je ne peux rien faire présentement, reprend Violette à l'intention de Devon Francœur. Il faudra frotter ça à l'eau froide et au vinaigre blanc avant de passer le linge en machine. Selon la nature de l'étoffe, ça partira... ou peut-être pas.

Je pose Sherwood sur le palier, insère ma clef dans la serrure, puis je pousse le battant et le referme derrière moi. Je nettoie rapidement les pattes de Sherwood avec une lingette au calendula et, quand j'ai terminé, il émet un petit éternuement caractéristique et s'en va vers son panier. Il fait deux ou trois tours sur lui-même pour « faire sa place » et se love en boule. Sa queue frétille et il pousse un long soupir, deux signes qui signifient clairement : « maintenant, on me laisse tranquille, je veux dormir ». Je crois que je suis jalouse de son panier et j'éprouve une folle envie de faire l'autruche jusqu'à ce soir minuit, minimum.

Finalement, j'ôte mes chaussettes mouillées, file en changer, puis je me dirige vers la cuisine dans laquelle j'attrape un rouleau de Sopalin, ou de

« Scott towel ». Je passe rapidement dans la salle de bains, demande à Sherwood de rester bien sage, et je quitte mon appartement, la mort dans l'âme.

Moins de trente secondes plus tard, me revoilà dans la boutique, munie de mon rouleau d'essuie-tout et d'une serviette de toilette.

— Je vais mettre de l'eau à bouillir pour faire un thé, proposé-je le plus aimablement possible, en tendant le rouleau à Violette. Pour vos cheveux, ajouté-je en remettant la serviette dans les mains de notre invité.

Il se passe aussitôt le tissu éponge sur sa chevelure noire.

— C'est une très bonne idée, un thé, approuve Violette tout en passant le papier absorbant sur l'attaché-case détrempé.

— Une préférence ? demandé-je à Devon Francœur.

Comme il sourcille, je précise :

— Pour le thé, avez-vous une préférence ?

— Ce que vous avez fera parfaitement l'affaire, mademoiselle Renard. Je ne voudrais pas m'imposer davantage.

Sauf qu'il n'a pas du tout l'air gêné de s'imposer. En toute franchise, j'ai plutôt l'impression que la situation l'amuse.

— Ne dites pas de bêtises, réagit Violette au quart de tour. Vous êtes notre invité.

Mon regard se pose sur le sac de papier kraft contenant les sandwiches et les muffins que Violette a achetés un peu plus tôt et je laisse échapper un soupir de frustration. Tandis que la conversation va bon train, je passe la porte de l'arrière-boutique en priant mentalement pour que la présence de cet homme ne s'éternise pas. Il a beau être séduisant, surtout avec son petit air vulnérable sous la pluie, je ne le trouve pas moins arrogant et j'aurais préféré passer ce moment seule avec mon amie et mon chien, à déguster un sandwich au poulet et un gâteau à la noisette. La tournure que prend la situation ne correspond plus à l'image que je me fais d'une journée cocooning. Avec un soupir, je remonte le chauffage d'appoint et j'attrape la boîte en métal au décor de paysage hivernal dans laquelle je range soigneusement les sachets de thé que je réserve pour mes petites pauses.

— *Oolong, sencha* ? demandé-je en haussant la voix, pour qu'on m'entende depuis la pièce adjacente.

— Si vous avez du thé Earl Grey, je ne dis pas non, répond Devon Francœur. La bergamote et moi, c'est une grande histoire d'amour.

Je sors trois tasses dépareillées d'un placard. Le temps que le mélange de plantes infuse, je triture nerveusement le rebord de la table où j'entrepone mes créations, puis je reviens au comptoir en emportant une délicieuse odeur de bergamote. *C'est vrai que ça sent divinement bon, la bergamote...* Je note ça dans un coin de ma tête et je pose les tasses devant moi. J'hésite à aller chercher des biscuits pour accompagner la boisson chaude et me ravise. Je ne suis pas encore habituée à recevoir ici, et je crois que mes bonnes manières sont en rodage.

Pendant une demi-heure qui me semble sans fin, Devon et Violette échangent sur tout et rien, sur la pluie et le beau temps, sur le Québec, sur les raisons qui ont poussé la jeune femme à quitter son pays pour la France. Paris la fait rêver depuis toute petite et elle est venue y faire des études d'art, il y a une dizaine d'années de ça.

Devon pose un tas de questions sur le magasin. On pourrait croire qu'il pense que Violette en est la propriétaire. Quand il fait des compliments sur l'assortiment, c'est d'ailleurs à elle qu'il s'adresse. Pour être honnête, ça me met les nerfs en pelote. C'est moi qui travaille sans relâche depuis plusieurs semaines, à tout remettre en ordre, à rendre les lieux plus attrayants, à créer des nouveautés. Pourquoi Violette ne clarifie-t-elle pas la situation ? Et moi ? Si je brûle d'envie de le faire, je ne veux pas passer pour l'orgueilleuse de service. Alors je me tais, c'est mieux comme ça. Les sourires polis que j'essaie d'adresser à notre invité, les – nombreuses – fois où son regard pivote vers moi, doivent ressembler à des rictus crispés de constipation.

À siroter mon thé bien plus longtemps que nécessaire, je me contente de faire office de plante verte ou de chaperon. L'attention de Violette est presque totalement absorbée par la présence de Devon Francœur. Elle pivote vers moi, tout sourire, lorsque ce dernier me demande si je crée autre chose que des bougies. Je réponds par la négative et sa tentative d'approche, si c'en est effectivement une, fait un gros flop. Durant les minutes qui suivent, il maintient un sourire narquois et poli, et je me demande comment ce gars fait pour être aussi exaspérant que séduisant. L'heure tourne sans que je ne trouve de réponse à cela et, soudain, Devon semble – enfin – réaliser qu'il a peut-être un peu abusé de notre hospitalité.

— Je repasserai, conclut-il en jetant un regard périphérique sur l'intérieur de la boutique. Merci pour votre aide et pour le thé.

Il m'accorde un autre demi-sourire, que je lui retourne par pure courtoisie.

— Au revoir, mademoiselle Renard.

— Au revoir, monsieur Francœur.

Violette le raccompagne à la porte et j'ai l'impression de pouvoir reprendre une respiration plus sereine.

— À quoi tu joues ? demandé-je à mon amie au dernier tintement de la clochette de l'entrée.

Je fonce fermer la porte à clé et me retourne vers elle.

— Et Auguste ? ajouté-je d'un ton de reproche. Tu oublies vite tes amours, ma parole !

Violette n'a pas l'air de me comprendre.

— Je ne vois pas le rapport, commence-t-elle.

J'ouvre grand les bras.

— Je croyais qu'il te plaisait et que tu avais envie de le revoir !

— Qui ça ?

— Mais Auguste, voyons !

Elle cligne des paupières.

— Mais oui, c'est toujours le cas.

— Alors pourquoi tu...

Je me reprends d'emblée :

— Laisse tomber, Violette. Je suis navrée et, de toute manière, ça ne me regarde pas du tout...

Violette me dévisage un instant.

— Parce que tu crois sérieusement que... ?

L'expression de mon visage est telle, que mon amie est brutalement frappée par un fou rire fulgurant.

— Eh bien ? Qu'ai-je donc dit ? demandé-je en la voyant toute secouée de rires.

Tête basculée en arrière et mains pressées sur le ventre, elle ne semble plus pouvoir s'arrêter. À tel point que son hilarité risque de vite devenir contagieuse.

— Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle, tenté-je de répliquer en me mordant les lèvres pour garder mon sérieux.

— Ah la la ! Ma chouette ! T'es complètement à côté de la plaque ! parvient-elle à dire entre deux hoquets. Je me suis montrée polie et sympa,

c'est tout. Je n'allais pas laisser un ami d'Auguste dans cet état.

— Hum...

— Surtout, j'espérais que vous fassiez connaissance, Devon et toi, ajoute-t-elle en retrouvant peu à peu son calme.

Je pouffe.

— Bien joué, on a dû échanger dix mots.

C'est bien ce que je craignais, Violette a décidé de faire concurrence à Meetic.

— Oublie ça tout de suite, ma Violette, dis-je en secouant la tête. Je suis assez grande pour décider toute seule de mes fréquentations.

Le rire de Violette décroît mais elle ne semble pas encline à lâcher l'affaire.

— Avoue quand même qu'il est hyper craquant.

Je lui lance un regard noir.

— Bon, c'est d'accord, capitule-t-elle en s'esclaffant. Je ne l'inviterai pas à passer Noël avec nous.

Devant mon expression sidérée, elle ajoute :

— Je plaisante, va pas péter une coche !

— ...

— Ça veut dire « péter un câble ».

Je souffle du nez, aussi mécontente qu'amusée.

— J'avais compris. Et pour info, je dois t'avouer que tu as complètement raté ta reconversion en reine des entremetteuses.

— Tss, tss tss ! Que tu crois, claironne-t-elle en entamant une sorte de danse dans la boutique. Moi j'ai vu les regards qu'il posait sur toi. Tu lui plais, c'est évident. Je me demande juste pourquoi il a préféré m'infliger un interrogatoire en règle, plutôt que de te parler. Peut-être qu'il est un grand timide ?

Je secoue la tête.

— Si Devon Francœur est un grand timide, il le cache bien. Je pencherais plutôt pour un détective privé à la solde d'un de tes ex...

Violette glousse.

— Impossible, ce type n'a rien d'un écornifleux !

— Un quoi ? manqué-je de m'étouffer de rire.

Violette hausse les épaules.

— Un *écornifleux*, ma chouette. C'est un gars qui fouille dans des souvenirs, des paperasses ou des secrets pour remuer la merde...

Là, c'en est trop. Ce qui me restait de sérieux s'évapore d'emblée. J'éclate de rire à mon tour. Mais où Violette va-t-elle chercher des mots pareils ? Elle est peut-être la moins douée des candidates au titre de marieuses de l'année, elle n'a pas sa pareille pour apporter la bonne humeur – parfois presque malgré elle. Je ris tellement que j'en ai mal au ventre et aux joues.

Plus tard, notre crise de rires atténuée, Violette me lance :

— Allez, on se la termine, notre « Cocooning Party » ?

— Ce n'est pas de refus. Mais j'ai une idée pour ma nouvelle bougie et je vais noter ça avant que l'on retourne paresser dans le salon.

— J'embarque avec toi. On mangera nos sandwiches et muffins ?

— S'ils ne sont pas couverts d'une couche de moisi pour avoir trop attendu, oui.

Violette passe près de moi en me donnant une bourrade puis nous montons à l'étage en pouffant. Nous avons à peine passé la porte que mon chien nous fait la fête comme si nous nous étions absentes pendant un mois. Après une dizaine d'exclamations d'une voix de Mickey et autant de caresses, je mets fin à la séance « fête à la maison » en attrapant Sherwood dans mes bras pour lui faire un gros câlin. Quand je le repose au sol, il s'en va chercher un jouet qu'il abandonne, cet ingrat, aux pieds de Violette.

— Ça, ça signifie qu'il veut jouer avec toi.

Violette hoche la tête.

— Alors jouons, mon petit pitou !

Pendant qu'ils s'amusent tous les deux, j'attrape un calepin et un stylo. Sur un feuillet vierge, je gribouille rapidement les noms des différents ingrédients qui entreront dans la composition finale de ma bougie « Cocooning Party ». Ensuite, je fonce vers le frigo, attrape la bouteille de sirop de cannelle, une boîte de purée de citrouille, un sachet de thé, la bouteille de lait et je prépare un *pumpkin spice latte* à ma façon.

Je reviens au salon quelques minutes plus tard, munie de deux grandes tasses frappées du blason d'une célèbre école de magie. Je les dépose sur la table basse et Violette me rejoint, les joues rouges d'avoir tant joué avec un Sherwood endiable.

— Alors, cette bougie, ça donnera quoi ? me demande-t-elle en s'affalant sur le canapé.

Je me vautre entre deux coussins.

— J'ai opté pour un parfum de cannelle, chocolat chaud et bergamote.

Violette hausse un sourcil.

— Bergamote ? Tiens, tiens, je me demande bien pourquoi...

Elle me jauge un moment avant de s'esclaffer. Je lui lance aussitôt mon coussin renard et elle riposte par un autre en forme de chouette blanche – qui n'est autre que la célèbre chouette Hedwige de la saga *Harry Potter*. Une bagarre de coussins s'enclenche et nous rions à gorge déployée, comme deux adolescentes, sous le regard interrogateur d'un Sherwood qui, mécontent de voir son propre jeu interrompu, nous regarde imperturbablement, ayant endossé le costume du plus sérieux des magistrats à la cour.

Chapitre 3 : Décembre à Paris

(Bougie aux senteurs de marrons chauds et résine d'épicea)

De la rue du Faubourg-Montmartre à la place des Abbesses

1^{er} décembre

Je crois que je suis absolument, définitivement folle de Noël. Sans exagération. Jamais vous ne me verrez soupirer d'agacement en entendant quelqu'un siffler *Vive le vent* ou faire la grimace en apercevant le nez rubicond d'un Rudolph taille XXL au coin d'une rue. Au contraire ! J'ai envie de sourire aux lutins, aux rennes et autres casse-noisettes que cette fête dépose dans les vitrines ou sur les devantures des magasins, et mon corps se met à se dandiner dès les premiers accords de *Santa Claus is coming to town*. J'aime l'ambiance, les lumières, les décorations et les chants de Noël. Bref, j'aime tout dans Noël !

J'estime pourtant être en droit de détester cette fête. Sérieusement. Entre ce Noël d'il y a cinq ans, où mon père a fait une dépression après avoir été mis en retraite anticipée, et celui d'il y a quatre ans, où j'ai surpris Clio, mon ex meilleure amie avec Pierre, mon petit copain de l'époque, tous deux enlacés sous le porche de sa villa, un 24 décembre au soir, je pourrais légitimement avoir pris cette date en grippe. J'ai affronté ces deux situations sans faire l'autruche. Suite à ma rupture, au lieu de me lamenter sur mon sort, j'ai pleuré un bon coup, j'ai bu l'intégralité d'une choppe remplie à ras bord de boisson chocolatée et de marshmallows, en écoutant *I'll be home for Christmas* une centaine de fois peut-être – il y a dans cette chanson une mélancolie poignante et pleine d'espoir, dont j'avais absolument besoin. À mon grand dam, les Noëls qui ont suivi ont été solitaires, puisque mes parents se sont mis en tête de faire le tour du monde, alors que jusque là ils étaient très casaniers et ne quittaient pas la Dordogne. L'an dernier, ils ont passé les fêtes dans une vieille auberge de l'Idaho, depuis laquelle ils ont peiné à avoir la connexion pour me souhaiter un bref « Joyeux Noël ». Cette année, ils sont partis faire un tour d'Asie. Quant à moi, j'ai envie de fêter, de profiter, de me repaître de Noël jusqu'à en être complètement rassasiée. Je veux partager des repas succulents, des danses et des rires, je veux écouter les cantiques en boucle, m'aveugler de la lumière pimpante de milliers de guirlandes, boire des litres de chocolat chaud, échanger des

présents, respirer le parfum embaumant des épicéas et surtout, me sentir vivante et entourée. Aussi, quant au beau milieu d'une conversation animée sur les ornements de sapin, j'apprends de la bouche d'un client qu'un marché de Noël se tient à une vingtaine de minutes de marche de la boutique, il ne me faut pas longtemps pour décider que je dois absolument y aller. Et pas plus tard que ce soir.

Très peu de clients ont poussé les portes de mon commerce, tout au long de la journée. Alors j'ai avancé la fermeture comme la promenade de Sherwood, puis j'ai arrangé deux ou trois choses dans la boutique en attendant le retour de Violette.

Dès que je l'entends sur le palier, j'ouvre la porte de mon appartement à la volée et je lui ai fais part de mon envie de découvrir le marché, aussi euphorique qu'une gamine attendant la venue du père Noël.

— Veux-tu nous accompagner, Sherwood et moi ? demandé-je.

Violette décline aussitôt mon invitation et propose de garder Sherwood au calme. J'accepte volontiers sa proposition, mon petit toutou n'aimant pas trop ressortir à la nuit tombée.

— Je rentrerai d'ici une heure ou deux, lancé-je par-dessus mon épaule en enfilant mon manteau rouge en drap de laine. J'arrangerai le présentoir des coussins et les plaids. Il ne me reste plus beaucoup de travail au rez-de-chaussée.

Je jette un coup d'œil à mon appartement, un peu plus en chantier que d'ordinaire.

— Et je mettrai un peu d'ordre ici, ajouté-je.

Violette acquiesce.

— Prends ton temps, ma chouette. Y'a pas d'urgence !

— Tu es certaine de ne pas préférer venir ?

Elle secoue la tête.

— Quand t'as ta journée dans le corps⁸, tu préfères rester au chaud que sortir dans le froid. Je vais me délasser devant la télé, en câlinant Sherwood et en buvant un thé bien chaud.

— À la cannelle, le thé, j'imagine ?

— Bien vu !

L'espace d'un instant, j'hésite à suivre le même programme, moi aussi. Mais après cette journée d'attente morose à scruter les passants derrière la

vitrine du *Faubourg des Étoiles*, je ressens le besoin de m'aérer la tête, et mon désir de Noël est trop fort pour que je renonce à aller flâner au marché des Abbesses. Ça me fera un bien fou après mes déceptions du jour ; entre les clients qui entrent et repartent les mains vides, ceux qui jettent un œil à l'intérieur avec un mépris évident et ceux qui prennent le magasin pour un bureau de renseignements, je n'ai pas eu matière à me réjouir. Jusque-là, je pensais que mes petites bougies étaient attractives et, chaque soir, j'ai augmenté mon stock tout en variant l'assortiment. J'ai à cœur d'en créer encore des nouvelles pour varier les parfums, mais je vais être contrainte de réduire les quantités prévues pour chaque modèle. Peut-être que le choix fera plus vendre que la masse.

La main sur la poignée, je me tourne une dernière fois vers Violette.

— Je te dis à tout à l'heure !

Elle lève un pouce et sourit.

— Oui, à tantôt !

Je claque la porte derrière moi, dévale l'escalier et traverse la boutique. Je tirerai le rideau métallique à mon retour. À l'instant où je passe le seuil, le froid de décembre me mord les joues et me pince le bout du nez. Je frissonne et souris. C'est tellement vivifiant, l'arrivée de l'hiver !

— Bonsoir, fait le fleuriste d'en face, occupé à fermer sa boutique.

Je m'immobilise. Il m'est arrivé de le voir s'activer, de loin. Mais je crois que c'est la première fois qu'il m'adresse la parole. Il a le visage avenant et ses lèvres semblent mues d'un sourire perpétuel. Je pivote sensiblement sur mes talons et le salue.

— Bonsoir !

— Ça a été une bonne journée pour vous ? me demande-t-il, tout en vérifiant qu'il n'a rien oublié de ranger.

— Très peu d'animation, avoué-je en faisant la grimace. Et vous ?

Il a un petit mouvement d'épaules.

— Les ventes explosent toujours en décembre. C'est à cette période que je fais mon meilleur chiffre d'affaires. Les compositions de Noël se vendent très bien et j'enregistre de plus en plus de commandes.

— J'imagine que l'affluence dépend du secteur d'activité, estimé-je en hochant la tête.

— Oui, sans aucun doute.

Le commerçant s'approche. Muni de son smartphone, il gère à distance la fermeture du rideau métallique de sa boutique. Je le regarde avec envie – comme j'aimerais avoir le luxe de pouvoir en faire autant, au lieu de m'esquinter chaque soir les os des mains et du dos.

— J'espère que les jours prochains seront meilleurs pour votre petit magasin, dit-il en me tendant la main. C'est un endroit qui gagne à être connu. Au fait, je m'appelle Valentin Snavely.

Il m'adresse un grand sourire et je comprends mieux pourquoi sa clientèle, que j'aperçois depuis le *Faubourg des Étoiles*, est presque exclusivement féminine. Avec ses grands yeux verts, sa barbe de trois jours très soignée et ses cheveux sombres, bouclés et disciplinés, il est vraiment très séduisant et ses habituées viennent peut-être autant pour lui que pour ses compositions florales.

— Avril Renard, dis-je en lui serrant la main.

Même si nous sommes en quelque sorte voisins, je n'ai encore pas eu l'occasion de me présenter.

— Votre décoration est stupéfiante, reprend-il en observant ma vitrine. Je suis certain que les clients vont finir par se ruer chez vous.

Je hoche la tête, légèrement dubitative.

— Croisons les doigts...

Un silence passe, puis je réoriente la conversation.

— On m'a parlé d'un marché de Noël, à quelques rues d'ici. Vous connaissez ?

— Le marché des Abbesses, confirme-t-il en hochant la tête. Si vous aimez l'ambiance petit village, vous allez adorer.

J'ouvre la bouche pour lui répondre que c'est précisément ce que je recherche, lorsqu'une fille d'environ dix-huit ou dix-neuf ans, pas plus, apparaît à ses côtés.

— Je suis prête, lui glisse-t-elle en m'accordant un regard en biais. On y va ?

Le séduisant fleuriste lui offre son bras.

— Bonne soirée, me dit-il avant de s'éloigner dans la direction opposée.

La jeune fille m'adresse un petit signe de tête et se détourne vite.

— Bonne soirée à vous aussi.

Ils s'éloignent et je reste un moment figée, décontenancée par cette curieuse rencontre. Si je suis heureuse d'avoir fait la connaissance d'un

autre commerçant du quartier, ses mots tournent dans ma tête et je sens une boule d'angoisse se former dans ma gorge. Pourquoi mon magasin est-il si peu fréquenté, alors qu'il en va tout autrement pour les autres ? C'est un fait, Valentin Snavely ne doit pas être pas le seul à avoir vu ses ventes augmenter avec l'arrivée du mois de décembre. Dans la journée, j'ai vu des centaines de personnes entrer et sortir des échoppes voisines, tandis que mon magasin est resté désespérément vide – ou presque.

Le cœur serré, je redresse la tête et reprends mon chemin en direction de la rue des Martyrs. J'ai vraiment besoin de me changer les idées et le marché de Noël semble être une bonne manière d'oublier, momentanément du moins, mes soucis. *Allez, Avril, on ne se démotive pas !*

Si j'en crois les conseils de Violette – qui connaît Paris depuis plus longtemps que moi – je dois passer par une rue essentiellement piétonne, car le trajet pour arriver à la place des Abbesses y est plus court qu'en passant par le boulevard de Rochechouart. Je vérifie le panneau blanc sur bleu qui m'indique le nom de la rue et je m'y engage.

Tout en marchant, je lève le nez pour détailler l'architecture des bâtisses, les devantures des commerces et les enseignes des restaurants. Partout autour de moi, Noël éclate de lumières et de couleurs, dans une farandole de guirlandes, de boules colorées, de branches de sapin et de magnifiques peintures éphémères.

Je cache mon menton dans mon écharpe et accélère la cadence. Violette assure que je ne peux pas me perdre ici, et je pense qu'elle a raison. Dans ce coin-là de Paris, je n'ai plus l'impression d'être une petite provinciale catapultée dans la folie de la capitale. Les bâtisses, les rues et ruelles escarpées semblent faites pour moi : elles ont un air de petite ville d'un autre temps, et je m'y sens tout de suite bien. Petit à petit, je m'efforce de calquer ma respiration sur mes pas et je mets mes doutes et angoisses de côté. J'ai décidé de passer un bon moment au marché de Noël et c'est exactement ce que je vais faire.

Il ne me faut qu'une quinzaine de minutes pour arriver sur une place née du carrefour entre la rue Yvonne Le Tac et celle de la Vieuville. Il y a des lumières partout, des chants de Noël sont déversés par les enceintes de la ville, et j'aperçois d'adorables chalets en bois dans lesquels artisans et producteurs bravent le froid pour présenter leurs marchandises. À la faveur des réverbères, je peux admirer l'emblématique station de métro des

Abbesses, semblable à une porte béante qui promet, si l'on sait faire preuve d'imagination, le plus surprenant des voyages vers une époque révolue. À quelques mètres de là, un carrousel tourne, tourne et tourne encore, emportant dans sa jolie ronde des rires d'enfants et autant de bulles de bonheur.

Je prends le temps d'une inspiration puis je me fonds dans la foule, l'allure déterminée et sûre de moi. Rapidement, je comprends pourquoi mon client de cet après-midi et le fleuriste ont parlé de « petit village ». Loin des gigantesques étalages des marchés de Noël des Tuileries ou de l'arche de la Défense que j'ai pu voir dans les journaux télévisés, je dois bien admettre que celui de la place des Abbesses se dévoile, détour après détour, dans l'environnement d'un village intemporel. Et ça me plaît. À cette heure du soir, dans l'obscurité rehaussée des lumignons de Noël, j'ai le sentiment d'avoir fait un bond dans l'espace-temps.

Des parfums délicieux proviennent de tous les stands, avec une efficacité redoutable contre les habituels effluves citadins. Au revoir les odeurs de pots d'échappement et de bitume. Ici, ça sent les oranges, le pain d'épices et les confiseries réconfortantes de l'enfance. Ça sent aussi les marrons chauds et la résine de conifères. Ça sent bon Noël !

J'inspire un grand coup et je me laisse aller à une agréable flânerie en solo. Mes bottines fourrées claquent sur les pavés et mes cheveux flirtent avec une légère brise. Autour de moi, des dizaines et des dizaines d'êtres gravitent. De toute évidence, nombre de badauds ont décidé de joindre l'utile à l'agréable en débutant leurs achats de Noël parmi les spécialités culinaires proposées, les bijoux faits main, les écharpes et les gants, les jolies céramiques ou encore de fascinantes poupées gigognes en bois peint.

Cette petite parenthèse dans ma nouvelle existence est exactement ce dont j'avais besoin pour me redonner un regain d'énergie et de confiance. Silencieuse et curieuse, je regarde partout autour de moi et je scrute l'expression des gens. Fine observatrice, j'aime me retrouver seule au milieu de personnes trop occupées pour remarquer ma présence. Je peux les épier à mon aise, imaginer les mots échangés par ce couple tendrement enlacé sur un banc ou ce qui a déclenché le fou rire de ces trois adolescents qui avancent sans regarder les étals. Je peux aussi deviner pourquoi cette octogénaire semble hésiter entre une écharpe rouge et une verte, ou encore

pourquoi cet homme évite scrupuleusement les gobelets de vin chaud dans les mains des promeneurs.

Une minute.

Je me fige en détaillant des cheveux noir corbeau, un long manteau sombre à la coupe impeccable. Cet homme qui fuit les récipients jetables comme si leur contenu allait lui sauter à la figure... Ne serait-ce pas... ?

Je cligne des paupières.

Si, c'est lui. Devon Francœur, l'homme que Violette avait invité à la boutique le temps d'une averse. Celui qui connaît un certain Auguste.

Au moment où je décide de bifurquer pour ne pas être vue, il pose les yeux sur moi et je ne sais plus quel comportement adopter. Peut-être va-t-il passer son chemin ? Après tout, nous nous connaissons à peine. Il n'a aucune raison de faire de cas de moi. Si ?

Je fais mine de chercher quelque chose dans mon sac quand je le vois approcher dans ma direction, flanqué de son inimitable demi-sourire. Maintenant c'est top tard, je n'ai plus le temps de m'éclipser – dans le cas contraire, je passerais définitivement pour l'impolie numéro un.

— La créatrice de bougies, me salue-t-il avec emphase.

— L'homme à la tache de café, je réponds sur le même ton.

Allez savoir pourquoi, la simple vue de cet homme me donne envie de me montrer cynique. Ce que je peine à m'expliquer parce que, d'habitude, je suis plutôt discrète et souriante : un véritable petit agneau. Par ailleurs, j'intériorise beaucoup mes émotions depuis qu'on m'a reproché de trop les montrer, quand j'étais gamine, et peu de personnes peuvent se vanter d'avoir réussi à me mettre en rogne. Mais à cet instant, face à ce regard perçant et ce sourire insolent, je sens que mes poils se hérissent. C'est incompréhensible.

Je me contente de hocher poliment la tête et poursuis ma route. Devon Francœur m'emboîte le pas avec une familiarité qui me sidère.

— Vous êtes venue voir les illuminations de Noël ? demande-t-il en ôtant ses gants noirs pour les fourrer dans la poche de son manteau.

Je relève le menton pour le considérer un instant.

— Pas vous ? soupiré-je.

— Vous n'avez pas répondu à ma question.

Il entretient son demi-sourire impertinent, auquel mon corps répond par un petit mouvement d'épaules.

— J’avais envie de me glisser dans l’ambiance d’un Noël chaleureux. Ce marché semble parfaitement approprié.

— Hum... je vois.

Du coin de l’œil, je remarque qu’il me dévisage. Sentant une vague de chaleur inédite gagner mes joues, je poursuis d’un air détaché :

— Mais vous ? Que faites-vous ici ? Ce n’est pas une critique mais, j’ai du mal à vous imaginer en amoureux de Noël et encore moins en adepte de guirlandes lumineuses, de décorations rouge et or, de manèges et de pommes d’amour.

Son sourire s’élargit un peu plus.

— Vraiment ? Je me demande bien pourquoi...

— Eh bien... Ce n’est pas l’impression que vous donnez.

Cette fois, il rit franchement.

— Vous n’avez pas à tout à fait tort, finit-il par admettre. Sans la détester, je n’éprouve pas une grande passion pour la période des fêtes de fin d’année. En fait, je suis juste venu acheter une céramique de Noël pour l’offrir à une personne qui m’est chère et qui les collectionne. Et si je suis ici, c’est aussi parce que je voue une véritable addiction aux sucreries.

Pour appuyer ses paroles, il sort un sachet rempli de friandises de la poche de son manteau. Un quart de seconde plus tard, il déballe ses confiseries et fourre un bonbon rouge et blanc dans sa bouche.

— Vous en voulez ?

Je secoue la tête.

— Non, merci.

Un ange passe. Qu’on ne compte pas sur moi pour rompre ce brusque silence, parce qu’il me convient parfaitement.

— Au fait, votre amie n’est pas avec vous ?

Je me disais, aussi... Devon Francœur ne m’a pas abordée dans le seul but d’échanger des banalités et des plaisanteries sur Noël. Il a une petite idée derrière la tête.

— Violette est restée à la boutique, dis-je laconiquement.

— Vous êtes à Paris depuis longtemps, toutes les deux ?

— Pas en ce qui me concerne. Violette vit à Paris depuis plusieurs années et elle a emménagé au-dessus de la boutique au printemps dernier. Et vous ?

Il fait quelques gestes.

— J’ai mon boulot à Paris, un appartement dans Montmartre.

Une moue blasée étire ses lèvres. De toute évidence, il joue le rôle du gars détaché et mystérieux qui n'a pas grand chose à dire sur lui. Pourtant, à cet instant, une ombre passe dans son regard. Comme il ne semble pas décidé à approfondir le sujet, je ne m'y attarde pas et je m'approche d'un sapin Nordmann, présenté sur une bûche de bois à côté de ses congénères à aiguilles. Il y a là une bonne cinquantaine de conifères de toutes sortes, peut-être même plus.

— Savez-vous que ce sapin ne perd presque pas ses aiguilles ? demandé-je à brûle-pourpoint.

— C'est une bonne chose quand on n'est pas un adepte du ménage.

— Ou, au contraire, un maniaque de la propreté.

— Et j'imagine que c'est un très bon argument de vente.

— Sans doute, oui. Aimez-vous les sapins naturels ?

Devon écarquille les yeux, se débarrasse de la fin collante de sa confiserie dans une poubelle, et plonge les mains dans ses poches.

— C'est un interrogatoire, dites-moi !

Je confirme d'un hochement de tête. Bizarrement, à cet instant, je n'ai plus envie de me murer dans le silence et je me sens désireuse de poursuivre cette conversation. Échanger autour de Noël : une grande passion !

— En effet, monsieur Francœur.

Il écarte les mains.

— Ouh ! J'imagine que j'ai intérêt à bien me tenir.

Il rit et je ne peux m'empêcher de sourire.

— En réalité, je ne me suis jamais posé la question sur les sapins, me confie-t-il alors, en penchant la tête sur un côté. Naturel ou artificiel ? Je ne sais pas ce que je préfère et c'est certainement le cadet de mes soucis.

Il me regarde et rit de plus belle.

— J'imagine qu'à vos yeux, cette réponse fait de moi un digne héritier de ce bon vieux Scrooge.

Bien malgré moi, je ne peux retenir un rire. Satisfait du petit effet de sa boutade, Devon joue des sourcils.

— Vous n'êtes pas loin du compte, avoué-je. Peut-être même que vous êtes le Grinch en personne, venu pour détruire ce Noël et tous les Noëls futurs.

— Aïe ! Carrément ! Pourtant je vous promets que je ne ferai jamais de mal à ces sapins, qu'ils soient naturels ou non.

Il pose sa main sur son cœur, dans un geste théâtral.

— Croix de bois, croix de fer...

Incapable de savoir si son ton est celui de l'humour ou du cynisme, je chasse sa réplique d'un geste de la main et me retourne vers les arbres de Noël. Devon s'approche et je ne fais aucun mouvement pour m'éloigner.

— Donc, les Nordmann ont votre préférence ? me demande-t-il. Tout ça parce qu'ils ne perdent pas leurs aiguilles...

— Je n'ai fait qu'évoquer cette particularité, contrebalancé-je en désignant les élégants conifères. En réalité...

Du bout de mes doigts gantés – je devrais plutôt dire « mouflés » – je me saisis d'une branche d'épicéa et me penche en avant pour respirer son odeur.

— ... celui que je préfère, c'est celui-ci.

Devon Francœur attrape une branche à son tour.

— Il est pourtant bien moins doux.

— Peut-être, mais excepté son apparente dureté, l'épicéa occupe la première place dans mon cœur. Parce qu'il est bien plus odorant et me rappelle de doux souvenirs.

Je ferme les paupières un instant et des images que je croyais oubliées me reviennent en mémoire avec une telle force que j'en suffoque presque. Le temps de quelques flashes, je revis un Noël magique de mon enfance. Mon cœur se gonfle dans ma poitrine et quand je rouvre les yeux, Devon a le regard rivé sur moi.

Bien malgré moi, ma voix tremble un peu lorsque je reprends la parole :

— Je me souviendrai toujours du premier vrai sapin que nous avons eu, lorsque j'étais petite fille. Je devais avoir tout juste six ans et mon père l'avait apporté dans le salon sans que personne ne le sache, un matin de début décembre. C'était un épicéa et il sentait si bon ! Nous nous sommes amusés à le décorer tout l'après-midi et, à la tombée de la nuit, nous avons allumé les guirlandes que nous avons emmêlées à ses branches. J'ai passé la soirée à plat ventre, à jouer sous le sapin éclairé en m'imaginant que j'étais dans une forêt magique et que mes jouets étaient les lutins du père Noël. Je crois que j'ai fini par m'y endormir, car je me suis réveillée dans

mon lit le lendemain matin, sans avoir le souvenir de la manière dont j'y étais arrivée.

Un grand soupir nostalgique me monte aux lèvres et je secoue la tête, les yeux rivés sur les épicéas. Des larmes perlent au coin de mes yeux et j'ai un mal fou à les retenir tandis qu'un long silence s'établit une fois de plus entre Devon et moi. Il va penser que je suis du genre à pleurnicher pour un rien.

— Je ne sais pas pourquoi je vous raconte ça, gloussé-je au bout d'un moment, gênée de m'être laissée aller à ces confidences avec un presque inconnu.

J'attends une répartie sarcastique, mais la voix de Devon se fait plus rauque et dépourvue d'ironie.

— Il y a des souvenirs qui nous tiennent à cœur et qu'on a envie de partager, c'est comme ça. L'espace d'un instant, cela nous donne l'impression qu'ils redeviennent réalité. En fait, je trouve dommage de les garder pour soi.

Je me retourne. À l'image de sa voix, l'expression de Devon Francœur a changé du tout au tout. Cependant, le temps que j'essaie de la décrypter, elle disparaît pour laisser place à un large sourire, bourré de charme et d'impertinence.

Nous échangeons un long regard puis Devon se penche vers moi, comme s'il voulait me confier un secret.

— Même s'il n'a plus la cote ces temps-ci, j'approuve le choix de l'épicéa, murmure-t-il au creux de mon oreille.

Je sens son souffle sur ma joue et mon cœur fait un bond inopiné dans ma poitrine.

— Je croyais que vous ne vous y connaissiez pas en matière d'arbre de Noël.

— Je n'ai pas dit ça, rit-il.

Lorsque Devon s'éloigne, mes paupières cillent.

— Maintenant que vous m'avez fait une confidence, je vous en dois une, poursuit-il en me contournant pour s'approcher de l'étal d'un marchand. Mais je la garde précieusement pour notre prochaine rencontre.

Notre prochaine rencontre ?

Allez savoir pourquoi, cette simple affirmation me fait battre le cœur un peu plus vite. Devon Francœur envisage-t-il vraiment de me revoir ? Ou dit-

il cela par pure politesse ou je ne sais trop quoi d'autre ? À bien y réfléchir, le fait que je me trouve incapable d'avoir un avis sur la question en dit long sur mon manque de pratique dans le domaine des relations humaines.

— Marrons chauds ou marrons glacés ? me demande Devon en arquant un sourcil.

— Euh...

Il s'approche du stand scintillant de lumières, derrière lequel un homme à l'expression bourrue nous regarde. L'odeur des marrons se mêle à celle de la résine des sapins.

— Mettez-en moi deux, le prie Devon.

Quand il se retourne vers moi, c'est pour me fourrer un sachet plein à craquer entre les doigts.

— J'espère que vous n'avez rien contre les marrons glacés, dit-il. Si j'adore l'odeur des marrons chauds, je leur trouve un goût infect. La version communément appelée « glacée », en revanche, est un délice pour les papilles.

— Je...

Je secoue mes mèches brunes, le temps de reprendre mes esprits.

— En fait, je n'ai jamais goûté aux marrons glacés.

La bouche pleine, il écarquille les yeux. Puis il déglutit.

— Vraiment ? Mais alors c'est l'occasion ! s'exclame-t-il, plein d'enthousiasme.

— On dirait bien que oui...

La sonnerie de son smartphone l'interrompt et il roule des yeux, visiblement agacé. Il plonge la main dans sa poche et son expression change subitement lorsqu'il regarde son écran. Quand il relève la tête, je remarque que ses sourcils épais se rejoignent presque tant il les fronce. Il me contemple brièvement.

— Ravi de vous avoir revue... dit-il avant de marquer une pause.

— ... Avril, lui rappelé-je aussitôt, pensant qu'il a oublié comment je m'appelle. Avril Renard...

— Ravi de vous avoir revue, Avril.

Il me sourit, prend son appel et pivote vivement pour se mêler à la foule.

En quelques secondes, je le perds de vue. Sans le paquet de marrons sucrés entre mes mains, je pourrais presque croire que j'ai imaginé toute la scène qui vient de se dérouler.

— Il est bizarre, votre ami, fait une voix derrière moi.

Je me retourne. Le marchand me regarde en hochant la tête, comme pour appuyer ses paroles.

— Ce n'est pas mon ami.

Je regarde par-dessus mon épaule, pour tenter d'apercevoir une chevelure noir corbeau indisciplinée.

— C'est juste une connaissance, ajouté-je vaguement.

Plusieurs minutes plus tard, j'ai fini par reprendre ma flânerie là où Devon Francœur l'a si insolemment interrompue. Cependant, je me rends vite compte que tout ce qui m'entoure a subitement fané. Que ce soient les lumières, les décorations ou encore les mélodies de Noël. Pendant que j'évoquais mon passé en présence de Devon, j'ai eu l'impression que tout était plus brillant, plus magique. Et à présent, cette perception redescend comme un soufflé. Qu'a dit Devon, déjà, à propos des souvenirs et du fait de les partager ?

Incapable de retrouver ses mots exacts, je cède à l'appel des marrons glacés, dont la bonne odeur me chatouille les narines et me fait gargouiller l'estomac. Je plonge les doigts dans le sachet... et ma moufle reste collée.

— Rha la la la... !



Un peu moins d'une demi-heure après avoir quitté le cœur névralgique du marché des Abbesses, je me retrouve devant la devanture du *Faubourg des Étoiles*, les joues rougies par le froid, les pensées en désordre et mes moufles toutes collantes. Je remarque que l'enseigne n'est plus éclairée et je laisse échapper un juron en pensant au montant astronomique de la facture que l'électricien m'a envoyée après avoir bidouillé l'installation.

— Il va m'entendre, celui-là ! maugrée-je tout haut.

Je coince mes moufles – côté propre – sous mon bras, pour chercher mes clés sans faire tomber mon sac à main ou le contenu du sachet de marrons. Ce qui relève d'une véritable prouesse quand on est maladroite comme je le suis. Au moment où j'introduis la clé dans la serrure, une silhouette sombre, adossée à la devanture, m'attire l'attention et je me raidis.

— Merde !

Mon cœur manque un battement, je fais un bond en arrière et mes clés m'échappent.

Leur tintement sur le bitume me fait sursauter une seconde fois.

— Qui est là ? osé-je d'une voix minuscule.

Est-ce un voyou décidé à me détrousser ? Un ivrogne qui se soulage ? Ou, si j'en crois le sommet pointu de son ombre, un illuminé déguisé en sorcier ou en lutin ?

— Qu'est-ce que... ?

Pendant un quart de seconde, je me maudis pour ne pas m'être procuré un spray anti-agression. L'instant suivant, le néon de l'enseigne émet un grésillement et la lumière revient.

Je cligne des yeux pour adapter ma vision et découvrir le corps longiligne d'un inoffensif sapin de Noël emballé dans son filet de transport. À ses pieds gît mon trousseau de clés.

Non mais quelle nouille !

À moins d'être allergique aux résineux ou phobique de tout ce qui a trait aux fêtes de fin d'année, je sais d'emblée que je n'ai rien à craindre de ce sapin abandonné.

Le geste mal assuré, je mets mes mains de chaque côté de mon visage pour regarder derrière la vitre de la boutique. L'intérieur est totalement

plongé dans l'obscurité. Il n'y a personne et je me penche rapidement pour ramasser mes clés.

Violette est probablement toujours à l'étage avec Sherwood et ne doit rien savoir de l'histoire de ce pauvre sapin esseulé. Je me retourne pour m'assurer que personne ne l'a posé là, juste le temps de fumer une cigarette ou de reprendre son souffle. Je dois me rendre à l'évidence, il n'y a plus grand monde dans la rue et aucun être ne semble se soucier, de près ou de loin, du sort de l'arbre de Noël. Je m'en approche avec une once de réticence, puis j'aperçois une étiquette. Accrochée à sa cime grâce à une ficelle mollement nouée, elle ballotte sous l'effet de la brise. Mue par ma curiosité, je la soulève précautionneusement, la retourne. Ce que mes yeux décryptent dans la semi-obscurité de la rue, me laisse pantoise :

Pour me faire pardonner de vous avoir lâchée au beau milieu d'une foule de dingues de Noël. Et aussi parce que vous aimez les épicéas...

Devon Francœur

Stupéfaite, je prends le temps de quelques secondes de réflexion avant de bouger. Dans un profond conflit intérieur, j'hésite entre laisser ce sapin là sur le trottoir, ou vite le mettre à l'abri pour l'acheminer jusque dans le cocon cosy de mon appartement. Décidément, les manières de ce Devon Francœur me laissent perplexes.

Finalement, après mûre réflexion, j'opte pour la deuxième option et je pousse le sapin à l'intérieur de l'échoppe. Je referme la porte derrière moi, ressors, tire le rideau métallique sur la devanture, cadenas le tout et repousse le battant de la porte une fois rentrée. Un grelot exalté retentit par deux fois et Violette déboule presque aussitôt, les cheveux enroulés dans une serviette en éponge, le visage barbouillé d'un masque purifiant au charbon et vêtue de son pyjama en pilou favori, floqué d'un renne qui se pourlèche les babines. Authentique.

— Ah te voilà enfin ! s'écrie-t-elle en appuyant sur l'interrupteur. Tabarnak de tabarnak ! Chu sur les nerfs ! Devine qui est passé à la boutique pendant que tu t'promenais ?

Elle a l'air encore plus excitée que le grelot de l'entrée.

— Devon Francœur ? supposé-je en toute logique, avec un regard pour l'épicéa. Alors comme ça, tu l'as vu ? Mais pourquoi avoir laissé le sapin dehors ?

Violette fronce les sourcils.

— Devon... ? Qu'est-ce que tu racontes, ma chouette ? Pourquoi Devon Francœur ?

— Eh bien parce que...

— C'est Auguste ! m'interrompt-elle, ses yeux paraissant immenses au milieu de son masque de beauté. Auguste est venu ! Ici !

Je pose mes clés, mon sac et le pochon de marrons sur le comptoir.

— La boutique était fermée. Il a sonné ? demandé-je en rejoignant mon amie.

Elle secoue la tête, fébrile.

— J'avais oublié mon cell⁹ dans mon manteau, qui est accroché là, à l'entrée. Quand chu descendue pour le récupérer, j'ai vu quelqu'un derrière la porte. J'ai cru que c'était toi qui revenais du marché, peut-être avec les bras chargés, et que t'attendais que j't'aide. J'ai pas réfléchi et j'ai ouvert la porte. Comme ça ! En pyjama !

— Ah... d'accord...

Violette cache son visage derrière ses mains, oubliant sans doute qu'elle a la peau tartinée d'une pâte noire et collante.

— Que venait-il faire ? Que t'a-t-il dit ? la questionné-je en posant la main sur son épaule.

— Je n'en sais rien, gémit-elle.

Elle ôte ses mains immaculées de son visage – tout compte fait, son masque a probablement séché sur place – et elle me regarde avec un air de clown triste.

— En voyant que ce n'était pas toi, j'me suis souvenue que j'étais atriquée comme un sac et devine quoi ? Je lui ai claqué la porte au nez !

— Tu as fait quoi ?

Elle renifle bruyamment.

— Oh je sais ! Je suis une vraie bécasse !

— Mais non, voyons...

Je la prends dans mes bras.

— Tu ne pouvais pas savoir qu'il allait se pointer ici à une heure pareille ! Ne t'inquiète pas. Avec ce masque, tes couettes et ton pyjama en pilou, il n'a pas pu te reconnaître. Demain, on l'appelle et je lui présente mes excuses. Il croira que c'était moi.

Violette secoue la tête et renifle.

— On n’a même pas son numéro !

Mince !

— J’avais oublié ce détail...

Je lui frotte les bras, toujours un peu empotée quand il s’agit de réconforter quelqu’un.

— Allez, on trouvera bien un moyen.

Elle hausse les épaules, s’essuie les yeux. Nous discutons encore quelques minutes et, petit à petit, j’ai l’impression que son état émotionnel va en s’apaisant. Soudain, elle se penche pour loucher à l’intérieur de mon cornet de marrons, abandonné sur le comptoir.

— C’est à toi, ça ?

— Euh... oui. Vas-y, si ça peut te consoler.

Elle s’en empare et plonge les doigts à l’intérieur.

— Désolée, mais quand j’déprime, je deviens une bibitte à sucre, se justifie-t-elle, la bouche pleine.

— Une quoi ?

Elle avale une bouchée de marron collant et reprend :

— Je me jette sur les confiseries quand j’ai un coup de blues.

Son regard se pose sur le sapin.

— Au fait, j’croyais qu’on avait assez de déco de Noël à la boutique. T’as changé d’avis ?

— Non, non. Cet arbre n’est pas destiné à la boutique, dis-je en couvant le sapin d’un regard un peu trop attendri. C’est pour l’appartement et c’est Dev...

Je me tape le front.

Comment ai-je pu ne pas y penser plus tôt ?

— Lors de sa première visite, tu te souviens bien que Devon Francœur a mentionné Auguste ? questionné-je mon amie, tout en réfléchissant à toute vitesse.

Violette hoche silencieusement la tête.

— Ils se connaissent, mais je ne vois pas le rapport...

— Ce sapin est un cadeau de Devon Francœur !

Devant la mine dubitative de mon amie, j’ajoute rapidement :

— Je t’expliquerai ça plus tard. Mais si tu veux mon avis, nous ne devrions pas être longtemps sans revoir Devon, et j’ai bien l’intention de lui

faire passer un message à son ami.

Violette m'observe avec des yeux comme des boules de Noël.

— Tu comptes rester là comme deux ronds de flan ? je m'exclame en riant.

Ça la fait rire aussi.

— Allez, Violette, ne fais plus cette tête et haut les cœurs ! Demain, on trouvera une solution pour contacter ton Auguste. En attendant, j'ai du pain sur la planche.

Mon amie retrouve le sourire et je me sens délestée d'un poids. Elle essuie ses dernières larmes d'un revers de la manche, barbouillant son pyjama en pilou de pâte noire desséchée.

— J'ai déjà rangé les rayons qui étaient un peu en désordre, commente-t-elle tandis que je valide mentalement la disposition de mes mugs préférés.

Je regarde rapidement tout autour de moi. Tout est parfaitement achalandé et arrangé avec soin. Mon amie a fait un boulot remarquable.

— Violette, tu veux que je te dise, tu es une perle !

Elle me rend mon sourire.

— Je sais.

Elle me regarde un moment, puis...

— Sinon, il me semble que toi aussi tu as des choses à me raconter.

— Ah bon ?

Je prends mon sourire le plus innocent et je siffle un air de dessin animé.

— Comment ça se fait que tu reviens avec le sapin de Devon Francœur ? attaque-t-elle en gloussant.

Je lève et abaisse les mains, comme pour tempérer son agitation.

— Bon d'accord, je te raconte... En fait, on s'est rencontrés au marché des Abbesses, si tu veux tout savoir, et on a parlé de sapins de Noël.

Mon amie plisse les lèvres.

— *Seulement* de sapins de Noël ?

— Non, mais disons que notre conversation a été interrompue par la sonnerie de son téléphone, alors que je venais de lui faire un comparatif entre l'épicéa et le Nordmann.

Violette écarquille les yeux.

— Et donc, il t'a acheté un épicéa ? Comme ça ?

Je soupire et mon regard tombe sur le conifère. Bien malgré moi, une vague de chaleur me monte aux joues.

— Je crois que ce type est impossible à cerner, estimé-je au bout d'un moment.

Violette hausse un sourcil.

— Peut-être. En tout cas, je veux absolument tout savoir, dit-elle en hochant la tête. Après la bêtise que je viens de faire, tu me dois bien ça pour me consoler ! Vous avez discuté d'arbres, Devon et toi ? Et de quoi d'autre ? Il y a eu un petit bec mouillé ?

— Un quoi ?

— Un bisou sur la bouche.

Je hoquette.

— Violette !

Je prends faussement le ton de la réprimande et elle m'adresse un clin d'œil.

Avant qu'elle ne s'imagine quoi que ce soit, je lui raconte ma soirée en détail, en insistant bien sur le fait qu'il n'y a pas eu le moindre *bec mouillé*. Les Québécois seraient-ils un peu rapides dans les relations amoureuses ? Ou est-ce moi qui suis complètement larguée ? Personnellement, je n'embrasse personne au premier rencard. Et ce n'en était même pas un. Et puis ça n'arrivera jamais. Et puis... Bref ! Le sujet du jour, ce n'est pas Devon, de toute manière. C'est Auguste.

Et pour retrouver Auguste, tu seras amenée à revoir Devon, claironne une petite voix dans ma tête.

Ah la traîtresse !

Chapitre 4 : Matin de givre

(Bougie aux fragrances de fleurs givrées et fève tonka)

5 décembre

Je ne sais plus trop où en est la nuit quand un bruit me sort brutalement de mon sommeil. La tête cotonneuse, je me frotte les yeux et regarde le réveil. Sept heures du matin. Je passe ma main sur mon front, sentant un début de mal de crâne, puis je masse mes cervicales, rendues douloureuses par une mauvaise position de sommeil. Le bruit recommence et je me fige. Il provient d'en bas.

Un couinement de Sherwood et, une seconde plus tard, il se met à gratter frénétiquement à la porte de ma chambre. Je repousse mes couvertures au fond du lit, enfile mes charentaises et tire le battant. Mon chien entre sans se faire prier, tourne autour de moi et ressort aussi vite pour aller se poster à la porte d'entrée et émettre un aboiement rauque. Mon cœur manque un battement. Plus de doute, il y a vraiment quelque chose qui cloche. Si c'était Violette qui était descendue, mon chien resterait silencieux. Il est habitué à son odeur et je suis persuadée qu'il reconnaît aussi le bruit de ses pas.

Le cœur battant maintenant à tout rompre, j'effleure l'interrupteur des doigts et me ravise. La lumière risque de trahir ma présence. Dans le salon tout juste éclairé par les lumières de la rue, je me dirige vers la fenêtre pour observer sans être vue. Les doigts hésitants, je tire le rideau de deux ou trois centimètres, juste assez pour y glisser un œil. La rue du Faubourg-Montmartre est encore plongée dans une semi-obscurité brumeuse et je n'y vois pas grand-chose. Le bruit se manifeste à nouveau. Plusieurs fois et sans aucune régularité. C'est un son étrange, métallique, qui résonne et me donne des frissons. Dong ! Dong... Dong ! On pourrait croire que quelqu'un s'en prend au rideau tiré devant ma vitrine. Des casseurs ?

Mon sang tambourine à mes tempes mais j'essaie de rester calme. Incertaine, ma main cherche à tâtons la surface plate et lisse de mon smartphone abandonné sur le rebord de la fenêtre hier soir, et je sens quelque chose de doux, comme de la fourrure. C'est une petite oreille de Sherwood, qui est venu se coller à moi, aussi curieux que protecteur.

— C’est rien, mon loulou, dis-je pour le rassurer, même si je n’en mène pas large. Je gère, je gère...

Il se couche à mes pieds tout en restant à l’affût du moindre bruit suspect et j’attrape mon mobile. Je m’apprête à appeler la police quand le bruit s’interrompt d’un coup. Je retiens mon souffle, attends quelques secondes. Puis je risque à nouveau un regard à l’extérieur. Ma vision s’est peu à peu accoutumée à la sombre lueur des lampadaires et j’aperçois un homme sous ma fenêtre. Il est vêtu d’un manteau en drap de laine, aussi foncé que ses cheveux brillant comme des plumes de corbeau.

Devon Francœur !

Que fabrique-t-il devant ma boutique à cette heure ?

— Ce mec est forcément dingue, ou saoul comme un cochon...

Mon poulx semble moins survolté à présent que je connais la cause du tapage. D’un geste vif, j’attrape un plaid moelleux pour m’envelopper dedans. Je dois savoir ce que Devon me veut, ou il va finir par ameuter tout le quartier !

— Sherwood, va dans ton panier et attends, dis-je posément.

Mon petit chien bâille et se dirige à l’endroit demandé, non sans se retourner pour me jeter un regard interrogateur. D’une voix plus ferme, j’insiste :

— Allez, au dodo !

Sherwood obtempère et tourne sur lui-même pour faire sa place sur son coussin. Quand il laisse échapper un de ces gros soupirs dont les chiens ont le secret, je me retourne pour entrouvrir la fenêtre. Le couinement qu’émet le battant interpelle Devon, qui lève les yeux.

Je ne le laisse pas parler en premier.

— Bon sang, mais que faites-vous là ?

Il écarte les bras, comme pour signifier que la raison de sa présence est évidente.

— Mais, je vous dois une confidence, Avril Renard. Avez-vous oublié ?

— Quoi ?!

Pas de doute, il est fou !

— L’autre soir, au marché de Noël, reprend-il, au cas où je n’aurais pas compris.

Je le coupe tout de suite :

— Oui, je me rappelle. Mais franchement, vous ne pouviez pas choisir un autre moment pour vous confier ? Quand il fait jour, par exemple.

Il secoue la tête et son insolent sourire s'élargit.

— Impossible, dit-il, catégorique. C'est une confidence très particulière, qui dépend des caprices de la météo et des premières lueurs matinales.

Je cligne des paupières et secoue la tête. Il n'est tout de même pas sérieux, si ?

— Vous êtes complètement cinglé !

Il hausse les épaules.

— J'ai déjà entendu pire comme insulte, vous savez.

Le temps d'un battement de cœur, une ombre ternit son sourire et je ne sais pas quoi répondre à ça. J'ai autant envie de rester dans mon intérieur cosy que de braver le froid dans le seul but d'assouvir ma curiosité. Qu'a-t-il donc à me révéler qui ne puisse pas attendre ?

— Alors, vous venez ? insiste-t-il, tout en ponctuant ses paroles d'un jeu de sourcils aguicheur.

Je me fige.

— Mais... non !

Si j'accepte, ma folie vaudra au moins autant que la sienne.

— Non ! répété-je plus fermement. Il est trop tôt et... et...

En pleine réflexion pour trouver une excuse, je suis interrompue par Sherwood qui laisse échapper un aboiement impératif. L'injonction canine n'échappe pas à Devon et il saute sur l'occasion pour insister, un sourire victorieux sur les lèvres.

— Vous voyez, même votre chien vous dit de venir. Si ça se trouve, c'est bientôt l'heure de sa promenade. Emmenez-le avec nous !

Je soupire et me tourne vers Sherwood. Décontenancée par la tournure des événements, je le considère un instant puis baisse les yeux sur l'écran de mon smartphone. Il est sept heures et quart et, en général, je sors aux alentours de huit heures. La poisse ! Demain, c'est sûr, je m'accorderai une grasse mat'.

Le corps frissonnant sous mon gros plaid, je commence à geler sur place et je me frotte frénétiquement les bras pour me réchauffer. J'imagine que le froid m'empêche de raisonner convenablement, car je pivote une fois de plus vers la fenêtre entrouverte et je m'entends répondre :

— J'enfile une tenue décente et j'arrive !

Un sourire satisfait aux lèvres, Devon me lance un clin d'œil et plonge les mains dans ses poches.

— Ne traînez pas trop !

Je secoue la tête et referme la fenêtre, aussi agacée qu'amusée par la situation.

— Tout ça est totalement fou.

Dans le silence de mon appartement, je frissonne et remarque que mon cœur bat à toute vitesse.

— C'est pour retrouver la trace d'Auguste que je fais ça, essayé-je de me convaincre à voix basse. Sans cela, je retournerais dare-dare sous la couette et je laisserais Devon Francœur en plan. C'est tout.

Sherwood penche la tête sur un côté. Puis il sort de son panier, s'étire et laisse échapper un petit aboiement sec.

— Bon d'accord, je me dépêche !

À contrecœur, je m'extirpe du plaid qui m'enveloppe comme un cocon et je passe rapidement dans la salle de bains.



Un peu plus de dix minutes plus tard – je peux parfois être prête en un clin d’œil – je franchis la porte du *Faubourg des Étoiles*, bonnet rivé sur les oreilles, jogging caché sous mon manteau, accompagnée d’un Sherwood particulièrement exalté. Cette balade matinale semble vraiment le réjouir et, si j’accorde un tant soit peu d’attention aux battements anarchiques de mon cœur, cela signifie qu’une partie de moi doit être tout aussi enthousiaste. Une *toute petite* partie.

Devon m’observe sans s’en cacher tandis que j’approche. À la lumière du Paris des lève-tôt, l’incandescence des réverbères sculpte les ombres et les rehauts de son visage. L’espace d’un instant, je le dévisage à mon tour, incapable de poser le regard ailleurs. Il marque volontairement un temps de silence, puis ses lèvres se fendent d’un sourire caustique.

— Bonjour...

Je hoche la tête en réponse. Quant à Sherwood, il réserve à Devon un accueil calme et distant. Il jauge toujours le comportement des inconnus avant de déterminer s’il peut leur faire confiance ou non. Quand il le décide, il s’approche.

— M’autorises-tu à te faire une caresse ? demande Devon en rabattant les pans de son manteau pour s’accroupir devant mon petit compagnon poilu.

Mon chien semble accepter l’idée et, joignant le geste à la parole, Devon passe ses longs doigts dans sa fourrure soyeuse tout en parlant d’une voix douce. Il n’en faut pas davantage pour que Sherwood l’apprécie et qu’il réduise encore la distance, instinctivement, en demande d’un supplément de caresses.

Lorsqu’il se relève, Devon a le visage à une vingtaine de centimètres du mien.

— Prête, mademoiselle Renard ? s’enquiert-il.

— Comme vous pouvez le voir, oui.

Il me considère longuement et je me redresse sensiblement pour défier l’indolente arrogance que traduit chacune de ses expressions.

— Où comptez-vous aller, monsieur Francœur ?

Il oblique légèrement sur sa droite et désigne la rue.

— Pas loin d’ici. À Montmartre.

Je pince les lèvres et lui retourne un sourire faussement enjoué.

— J’imagine que vous ne m’avez pas tirée du lit à sept heures du matin, un dimanche, pour aller à la boulangerie du coin ?

Il feint l’embarras.

— Mince ! Vous seriez déçue si c’était le cas ?

Je lui retourne un regard noir.

— À votre avis ?

— Eh bien, je pensais que le lieu vous importerait peu et que vous aviez quitté votre nid douillet uniquement pour passer un bon moment avec moi, répond-il du tac au tac.

Il se croit irrésistible, ma parole !

Agacée, je détourne le regard et enjoins Sherwood à avancer.

— Navrée de vous décevoir, monsieur Francœur, mais ce n’est pas le cas, rétorqué-je le plus froidement possible.

— Comme c’est dommage...

Le regard de Devon accroche le mien et je sens les muscles de mon visage se crispier.

— Je vous taquine, très chère, trouve-t-il bon de préciser, comme s’il avait affaire à une gamine.

— J’avais compris.

Il plisse les lèvres et j’inspire un grand coup.

Autant tout dire maintenant, ce sera fait.

— En réalité, si j’ai accepté de vous suivre aux aurores, ce n’est pas pour vos beaux yeux, asséné-je sans une once d’humour. C’est avant tout parce que j’ai un service à vous demander.

— Un service ?

— Pour une amie ! je m’empresse d’ajouter.

— Hum...

Nous nous mettons en chemin et j’ose jeter un coup d’œil vers lui pour guetter sa réaction. Il fronce les sourcils et ses mâchoires se contractent. Il semble attendre que je lui en dise plus alors je prends une grande goulée d’air frais, pour m’aider à lui fournir une explication calme, sans rougissement de joues intempestif et sans bafouillement.

— Mon amie Violette aimerait que je fasse passer un message à un homme d’une trentaine d’années prénommé Auguste, que vous semblez bien connaître.

— Eh bien, mon meilleur ami se prénomme Auguste, approuve-t-il un peu sèchement. Mais je ne comprends pas. Pourquoi devrais-je faire office de messenger entre votre amie et lui ? Ça n'a pas de sens.

Je secoue la tête.

— En fait, ça en a bel et bien un. Violette lui a fermé la porte au nez, l'autre soir, quand il s'est pointé au magasin sans prévenir. Elle s'en veut terriblement parce qu'elle kicke sur lui !

Comme Devon m'adresse un regard interrogateur, je m'explique :

— C'est elle qui le dit. Elle *kick*e sur lui, ça signifie qu'elle a flashé sur lui, si vous préférez...

Il lève les yeux au ciel.

— Je vois... Et je vous confirme que c'est malheureusement réciproque, dit-il avec un cynisme redoublé.

— *Malheureusement* ? relevé-je en haussant le ton, tandis que Sherwood tire sur sa laisse pour renifler une piste. Viens, Sherwood !

Devon m'adresse un regard oblique.

— *Malheureusement*, oui, persiste-t-il. Auguste n'arrête pas de me parler d'elle. À tel point que j'en ai la migraine. Pour être franc, si je suis passé à la boutique il y a quelques jours, c'est aussi pour voir de mes propres yeux cette séduisante Québécoise qui a ravi le cœur de mon pauvre ami.

Je le dévisage, parfaitement sidérée. Ainsi, il n'est pas venu pour mes bougies, mais pour Violette ? Ou pour Auguste ? Enfin bref ! Cette révélation me pousse à me demander si Devon ne tente pas une approche pour me tirer les vers du nez. Et s'il était en pleine enquête pour déterminer si mon amie est assez bien pour son précieux Auguste ? Cela ne m'étonnerait qu'à moitié.

— Et donc... vous êtes descendue dans le seul but de me demander de jouer au pigeon voyageur, réoriente-t-il la discussion. Vraiment, je suis déçu.

Quel prétentieux !

— Au moins, vous êtes fixé sur mes intentions, rétorqué-je du tac au tac.

Tout en prenant soin d'éviter son regard pénétrant, je me recentre sur la réelle raison de cette effarante promenade matinale en plein Montmartre. Nous avons rejoint le XVIII^e arrondissement en passant par des ruelles étroites et, ici, les bâtisses paraissent plus anciennes qu'ailleurs. L'ambiance qui se dégage de l'endroit, à cette heure où l'aube ne pointe pas encore, est

absolument magique. Intérieurement, j'ai l'impression de revivre une scène du film *Minuit à Paris*, au moment où le principal protagoniste embarque dans cette voiture tout droit sortie de l'époque charleston.

— Et vous, allez-vous enfin me dire la véritable raison qui vous a poussé à venir tambouriner à la porte de la boutique avant le lever du jour ?

Au contact de l'air, le soupir de Devon se change en nuage vaporeux.

— Je vous l'ai dit. Je vous dois une confiance. Mais je vous en prie, mademoiselle Renard, plus de questions à partir de maintenant.

Je cligne des paupières.

— Pourquoi donc ?

Il se tourne vers moi. Son regard pénètre le mien avant de s'attarder sur mes lèvres.

— Parce que ça gâcherait tout...

Je ne peux ignorer l'étincelle malicieuse qui danse dans ses yeux, à cet instant. Devon Francœur est insupportable, oui, mais je ne peux nier qu'il est très séduisant. Une combinaison on ne peut plus déroutante pour les sens.

— Si vous le dites, parviens-je à ahaner en m'efforçant de paraître indifférente.

Nous tournons à droite et débouchons sur une cour. Devon me fait signe de le suivre et nous gravissons une volée de marches serrées, cachées entre deux bâtisses si proches l'une de l'autre qu'elles donnent l'impression de vouloir défier les lois de la gravitation pour pouvoir se rejoindre. Tel un éclaireur, Sherwood nous a devancés et grimpe sans mal, tout heureux de découvrir un endroit et des odeurs qu'il ne connaît pas.

— Nous sommes presque arrivés, m'informe Devon, comme son bras frôle le mien.

La proximité de nos deux corps est telle, tandis que nous gravissons cet escalier étroit, que je sens son souffle sur ma joue. Je me concentre un peu plus sur les façades des bâtiments, histoire de parfaire mon rôle de fille détachée. En réalité, je me sens toute chose. J'ai l'impression qu'un courant électrique me parcourt le corps, mes jambes mollissent, mon cœur danse la carmagnole dans ma poitrine et je me maudis intérieurement pour cette avalanche de réactions idiotes.

— J'ai hâte de savoir ce que me vaut cette déambulation parisienne aux aurores, réussis-je à dire lorsque je me hisse sur la dernière marche.

— Regardez autour de vous, et vous saurez...

D'un regard appuyé, Devon m'enjoint à suivre son conseil et je me retourne. À mes pieds, Sherwood s'assoit en haut des marches et sa truffe frétille tandis qu'il hume l'odeur de l'hiver.

Même si j'essaie de demeurer placide, je me trouve rapidement incapable de rester hermétique à la magie de l'endroit. De là où je me tiens, j'aperçois la basilique du Sacré-Cœur, tout auréolée des lueurs matinales. Les lumières de la ville, elles, s'évanouissent à mesure que le jour pointe ; il doit être huit heures passées de quelques minutes, et une brume froide s'est déposée alentour, ourlant de givre les gouttières, le fer forgé des balcons, les feuilles de lierre ou encore les pétales d'hellébores qui fleurissent à une fenêtre. L'atmosphère a quelque chose de glacé, de tendre et d'évanescent à la fois. C'est comme si la ville sortait d'un doux sommeil entre les nuages. À cet instant, je ne pense plus à rien d'autre qu'à notre présence ici et à la caresse timide du soleil sur ma joue.

— Chaque matin d'hiver, quand le temps est à la brume et au givre, je prends le temps de profiter de ce spectacle avant de me rendre à mon travail, murmure Devon, tout près de moi. On ne trouve cette lumière nulle part ailleurs, ni cette atmosphère si particulière.

Un frisson ému me traverse le corps.

— C'est magnifique, avoué-je.

Du coin de l'œil, je remarque que Devon acquiesce pensivement.

— Prendre le temps d'inspirer à fond tout en contemplant tout ça, me permet de recharger mes batteries et de mieux appréhender la jungle parisienne, les journées harassantes, ou encore la jalousie et la médisance de certains collègues, me confie-t-il. Sans parler des exigences de la direction.

Sa voix se bloque et il déglutit avant de poursuivre :

— Je pense que je n'aurais pas pu vivre dans la capitale, si je n'avais pas eu l'opportunité d'habiter à Montmartre.

— Vous habitez vraiment dans le coin ?

Il désigne les hellébores du quatrième étage.

— Derrière ce petit balcon de verdure, ce sont les fenêtres de l'appartement de ma voisine, Mme Delaunay. J'habite juste en-dessous, là où les rideaux sont tirés.

Inconsciemment, je lève les yeux et j'essaie d'entrevoir à quoi peut ressembler la vie de Devon Francœur, derrière ces rideaux d'un vert obscur

et sobre. Mon esprit tourne à plein régime et mon imagination fait le reste.

Je suis ramenée à la réalité par la voix rauque de Devon :

— Maintenant, nous sommes quittes...

Je cligne des paupières et me tourne vers lui. La magie de l'instant s'évapore sans que rien ne puisse la retenir. Déjà, je la regrette. Je la cherche des yeux, mais elle n'est plus qu'un souvenir.

— Comment ça, nous sommes quittes ?

Il me fixe plus longtemps que nécessaire et je prends sur moi pour soutenir son regard.

— Je vous devais une seule confidence, mademoiselle Renard, assure-t-il d'un ton mordant. Une seule. Pas douze.

Il ricane. Je remarque qu'il a retrouvé son masque plein d'arrogance et ça me hérisse. Toutefois, je n'oublie pas mon objectif et quand je reprends la parole, j'essaie de garder un ton posé.

— Très bien. Puis-je toutefois compter sur vous pour dire un mot de ma part à votre ami, Auguste ? J'aimerais...

— Nous y revoilà, me coupe-t-il.

Il sourcille et ses lèvres dessinent un pli amer.

— En somme, vous attendez seulement de moi que je vous serve de messenger ?

— Oui.

Tout bas, je maudis ma spontanéité quand une ombre passe devant les iris bleu glacier de Devon.

— La vie est décidément pleine de surprises, marmonne-t-il pour lui-même.

Comme je l'interroge du regard, il balaye ses paroles d'un geste de la main.

— Vous ne plaisantiez pas. C'est uniquement pour ça que vous avez bien voulu me suivre...

Pleine de méfiance, je réponds à sa question par l'affirmative.

— Eh bien oui, je n'ai pas prétendu le contraire.

Devon plisse tellement les paupières que j'ai l'impression que son regard filtre mon âme. Mon apparente indifférence menace de chavirer mais je me reprends. Je ne dois surtout rien montrer de la gêne qui me submerge. Ça lui ferait trop plaisir.

— C'est ridicule ! décrète-t-il, si brusquement que je sursaute malgré moi. Si ça vous plaît de jouer à l'entremetteuse, grand bien vous fasse ! Personnellement je trouve ce rôle épuisant et ingrat, et je ne ferai pas office de boule de flipper entre votre copine et Auguste. C'est parfaitement hors de question.

— C'est...

Je m'interromps, stupéfaite. En l'espace de quelques mots scrupuleusement pesés, Devon réussit à m'inférioriser tout en refusant catégoriquement de m'aider. Pour qui se prend-il, au juste ? Sans doute fait-il partie de ces hommes imbus d'eux-mêmes, qui croient que tout leur est dû, et qui jamais, au grand jamais, ne se rabaisseront à une tâche aussi ingrate que celle de rendre un service, quel qu'il soit !

— Je ne vous demande quand même pas la lune ! m'exclamé-je en réduisant l'espace qui nous sépare à trois fois rien. Juste un minimum d'amabilité et de compassion. Mais je pense que c'est déjà trop, ou alors ces *simples* notions vous dépassent.

— N'importe quoi ! lance-t-il.

Son ton est si acerbe, son sourire si offensant et son allure si condescendante, que ça me met hors de moi. Je prends une grande bouffée d'air pour faire abstraction de son charisme et du bleu éblouissant de ses yeux, puis je pointe un doigt sur lui, exaspérée par son comportement.

— Je ne sais pas à quel jeu vous jouez, monsieur Francœur, finis-je par dire en appuyant deux fois sur son manteau, comme pour rythmer chaque syllabe de son nom. À un moment vous êtes aimable et, l'instant suivant, vous vous retranchez derrière un masque de cynisme. J'ignore les vraies raisons de votre première intrusion au *Faubourg des Étoiles* et je ne sais pas pourquoi vous avez posé tant de questions à Violette, à propos de la boutique. Je me demande encore si c'est vraiment le hasard qui m'a remise sur votre route, lors du marché de Noël, ou si vous mijotez quelque chose de pas très net. Mais ce que je sais, c'est que vous êtes pathétique à vouloir vous complaire dans votre costume de bellâtre prétentieux, froid et désagréable. Vous ne voulez pas transmettre un message, et bien tant pis, je me débrouillerai pour retrouver Auguste par mes propres moyens. Fort heureusement, le bonheur de mon amie ne dépend pas uniquement de votre bonne volonté !

Je m'arrête là, toute frémissante mais néanmoins satisfaite de ma petite diatribe. Je suis si proche de Devon, à présent, que je peux sentir son souffle sur mon visage, pendant qu'un parfum de fleurs givrées et de fève tonka me submerge.

Je ne me démonte pas face à l'intensité du regard de Devon et je me prépare à recevoir sa répartie cinglante.

Qui ne vient pas.

De toute évidence peu habitué à être rabroué de la sorte, Devon continue de me dévisager et je peux lire de l'étonnement au fond de ses prunelles. Devant la brève vulnérabilité qui passe dans son regard, ma pugnacité me fait soudain faux bond et j'ai l'impression que mes jambes flageolent. Mais je dois tenir. Pour une fois que j'ai trouvé une réplique parfaite au moment opportun et pas seulement en rentrant chez moi, je me dois de masquer mon trouble. Surtout que la stupéfaction de mon adversaire ne dure pas. Il retrouve sa superbe sans tarder et secoue la tête. Puis, sans crier gare, il m'attrape le poignet.

— Hé !

Ce n'est qu'à cet instant que je prends conscience de notre proximité et des battements accélérés de son cœur, que je sens sous mon index, toujours collé à lui. Pourquoi n'ai-je pas mis mes moufles, ce matin ?

— À l'avenir, mademoiselle Avril Renard, laissez les gens aller au bout de leurs explications avant de démarrer au quart de tour, rétorque-t-il, dents serrées.

Il m'observe encore quelques secondes, puis il me repousse, le geste à la fois doux et froidement formel.

— Maintenant que vous semblez un peu calmée, dites-moi quel est votre numéro de téléphone ?

Estomaquée, je le vois plonger la main dans sa poche de caban, pour en ressortir son iPhone. J'étais prête à n'importe laquelle de ses réactions. Mais pas à ça !

— Que... ? Quoi ?!

— Votre numéro, Avril Renard, répète-t-il en levant les yeux au ciel, comme s'il avait affaire à une débile profonde. Pour que je vous envoie celui d'Auguste par texto. Comme ça, votre amie pourra lui parler autant qu'elle voudra, sans intermédiaire. Quant à vous, vous pourrez vous

concentrer sur votre propre existence et vous n'aurez plus besoin d'un pigeon voyageur pour faire ses commissions.

Sa manière d'associer mon patronyme à mon prénom me tape sur le système. Mais je reste calme car, en même temps, je me sens complètement nulle. J'ai le sentiment d'être montée sur mes grands chevaux un peu trop rapidement.

Les doigts suspendus au-dessus de l'écran de son appareil, il semble perdre patience.

— Alors, j'attends... marmonne-t-il sans relever la tête.

Il est vraiment exaspérant !

J'ai peut-être eu une réaction un peu excessive, mais je ne compte pas céder si facilement et je refuse de lui présenter des excuses. Après tout, s'il ne s'était pas montré aussi piquant, je n'aurais pas eu besoin de hausser le ton.

— Je retrouverai Auguste autrement, déclaré-je subitement, du ton le plus dur que je puisse. Tout comme je retrouverai sans mal mon chemin pour rentrer chez moi. Bonne journée à vous, monsieur Francœur !

Sans un mot de plus, je pivote sur mes talons. Sherwood souffle de la truffe d'un air mécontent avant de me suivre. Je suis certaine que c'est sa manière à lui de gourmander cet irascible Devon. En plus, mon petit chien est resté suffisamment longtemps à la même place pour avoir envie de changer de direction, et moi aussi. Sans plus attendre, je dévale les marches de pierre à toute allure, bien décidée à mettre le plus de distance possible entre Devon et moi. Pourtant, au moment où j'arrive en bas de l'escalier, je l'entends qui m'interpelle et je me raidis.

— Avril ! Vous ne m'avez même pas dit ce que vous avez pensé de mon sapin... J'espère qu'il vous plaît parce qu'il ne peut être ni repris, ni échangé !

Je me retourne. Bras croisés, Devon me fixe d'un regard amusé qui me scie les nerfs. Je ressens le besoin impérieux de lui lancer une remarque bien sentie. Et même si je me retrouve en bas des marches alors qu'il me toise de toute sa hauteur, je me redresse pour le défier du regard.

— Votre *sapin* ? fais-je mine de m'étonner. Vous voulez sans doute parler de celui que vous avez laissé contre une porte, rue du Faubourg-Montmartre ? Attendez un instant...

Un doigt posé sur les lèvres, je fais semblant de réfléchir.

— Si personne ne l’a pris pour son propre usage, j’imagine que ce pauvre conifère abandonné doit désormais croupir dans une déchetterie, asséné-je.

Devon perd son sourire illico et j’en ressens une certaine satisfaction. Je lui mens, bien sûr, mais comment pourrait-il le savoir ?

Sans un regard en arrière, je prends le chemin du retour, l’allure droite et fière comme un paon, Sherwood m’emboîtant le pas sans rechigner, pressé d’aller de l’avant.

Je suis on ne peut plus heureuse d’avoir remis cet insupportable Devon à sa place. Pourtant, je ne peux ignorer le pincement qui me serre le cœur à mesure que je me rapproche de mon magasin. Comment vais-je dire à Violette qu’à cause de mon orgueil, j’ai laissé filer une opportunité non négligeable de retrouver Auguste ?



— Tu m'en veux ?

Violette tourne la tête et se mordille la lèvre inférieure. Je lui ai tout raconté.

— J'en sais rien, avoue-t-elle en regardant dans le vague. Présentement, Auguste doit croire que je refuse de le voir et il y a peu de chances que nos chemins se croisent de nouveau.

Je me sens mal à l'aise.

— Je suis désolée. Je me suis laissé emporter. Ce Devon m'a paru si méprisant et si imbu de lui-même que j'ai vu rouge.

Mon amie se tourne vers moi et me considère un moment.

— Tu lui plais, finit-elle par déclarer. C'est évident.

Je m'étrangle à moitié.

— Ah non, Violette, tu ne vas pas recommencer avec ça !

Elle hausse les épaules et claque la langue.

— Ça s'est vu dès le premier soir. Son regard revenait chaque fois vers toi.

Je secoue la tête.

— Tu veux rire ? Rappelle-toi qu'il ne m'a presque pas adressé la parole, ce soir-là. Et pas davantage le jour où tu l'as aidé à sauver son précieux attaché-case.

Elle a un petit sourire. Même si cette conversation m'embarrasse, je la préfère à celle qui revient sur ma confrontation du jour avec Devon. Intérieurement, j'espère que mon amie ne m'en veut pas trop.

Un gobelet de chez Starbucks à la main, Violette hausse les épaules.

— On aurait cru qu'il me faisait passer un entretien d'embauche, ou qu'il en passait un, j'sais pas, dit-elle en réfléchissant. C'était plutôt bizarre, OK, mais pendant ce temps, ses yeux étaient tout le temps attirés vers toi. Crois-moi, y'a des regards qui n'trompent pas. Si tu le trouves agaçant, dis-toi que c'est peut-être une technique de crouse¹⁰ un peu bizarre, mais je suis sûre qu'il kicke sur toi !

Sur le côté gauche du comptoir, j'ajuste machinalement la position d'un coffret cocooning qui comprend une bouillotte et son fourreau tricoté, une bougie de ma composition et un mug décoré d'un sapin sur un pick-up.

— Tu aurais dû lui donner mon numéro, ajoute Violette avant de faire quelques pas pour prendre son sac abandonné sur le fauteuil dans l'entrée.

Je l'interroge du regard.

— Si tu ne voulais pas lui donner le tien, ce que je peux comprendre, tu aurais dû lui donner le mien, s'explique-t-elle. Au moins, on n'aurait pas tout perdu.

Elle passe son écharpe et son manteau. Une seconde plus tard, elle ouvre la porte et j'entends tinter le grelot.

— Violette, je...

Je n'ai pas le temps de finir ma phrase. La porte du magasin se referme derrière les talons de mon amie et un air givré s'engouffre en même temps qu'une odeur de fève tonka. Je relève la tête pour apercevoir mon premier client de ce dimanche matin. Si pendant une fraction de seconde, j'ai un infime espoir, je dois vite me rendre à l'évidence : cet homme qui vient d'entrer n'est ni Auguste, ni Devon. Et j'ai bien peur d'avoir terni une amitié certes récente, mais qui me tenait déjà très à cœur.

Dépitée, j'accueille mon client avec toute la courtoisie qui s'impose. Toutefois, pendant que je lui présente mes créations, j'ai l'esprit ailleurs. À Montmartre, plus précisément.

Tout au long de la matinée, tandis que les minutes et les heures s'égrènent les unes après les autres, je ressasse ce moment étrange passé en compagnie de Devon Francœur, alors que Paris s'éveillait sous une brume givrée.

Chapitre 5 : *It's beginning to look a lot like Christmas*

(Bougie parfumée à l'anis aux écorces d'agrumes et bâtons de cannelle)

¹¹ 7 décembre, autour de midi...

Si je m'obstine à vouloir accrocher cette fichue couronne de Noël, je n'aurai bientôt plus de bras. C'est la douzième fois que j'essaie de la faire tenir au crochet – prévu à cet effet, d'après ce qui est indiqué sur l'emballage – et j'en ai des élancements douloureux jusqu'au bout des doigts. Pourtant, je m'évertue à la soulever, à la positionner le mieux possible, à attendre en pensant que là, ça y est, ça tient... et à la retenir au moment où, inévitablement, elle se décroche et me reste entre les mains.

— S'il te plaît, s'il te plaît... dis-je en essayant encore.

Munie d'une pince plate, j'ai courbé le crochet pour qu'il apporte plus de prise. Là, c'est vraiment la dernière tentative. Ce sera peut-être la bonne ?

Ou pas.

— Hé merde !

Une fois de plus, le crochet faiblit et je retiens l'énorme ornement de Noël au dernier instant, juste avant qu'il ne se fracasse sur le bitume. J'entends des ricanements dans mon dos, mais je ne me retourne pas. Personne n'aurait l'amabilité de me proposer un coup de main, mais nombreux sont ceux à se payer ma poire en bande organisée. *Triste monde !* songé-je en soufflant nerveusement sur une mèche rebelle qui me tombe devant les yeux.

— Bon, tant pis ! J'abandonne.

J'empoigne la couronne à pleines mains, m'engouffre dans la boutique et délaisse l'objet de mes tourments à même le sol. Je referme la porte et ôte mon écharpe avant de m'affaler sur le fauteuil de Ben, l'ours en peluche géant. Je suis en nage.

Le geste rendu imprécis d'avoir fourni tant d'efforts, j'attrape la tasse de thé que je me suis préparée plus tôt et la porte à mes lèvres.

— Beurk !

Je frissonne de révolusion et repose aussitôt la tasse. Rien de plus imbuvable qu'un thé sans sucre totalement refroidi. Vous n'avez jamais essayé ? Eh bien, n'essayez pas, conseil d'amie.

Mon regard se reporte sur la couronne et je soupire. Du temps de ma grand-tante Cécile, j'imagine que ce bel objet trônait à l'entrée et que ses petits grelots tintinnabulaient à l'arrivée de chaque client. En cherchant des cartons vides pour entasser mes dernières créations de bougies au doux nom de « Matin de givre », j'ai trouvé cette décoration dans l'arrière-boutique, emballée dans un sac en jute géant. Ça m'a fait quelque chose de la découvrir. Pendant un court moment, j'ai eu l'impression d'être redevenue la petite fille qui déballait ses cadeaux au matin de Noël et j'ai tout de suite voulu mettre la couronne en valeur. Ne trouvant de crochet nulle part, je suis allée en acheter un dans un magasin d'objets hétéroclites. Je n'aurais peut-être pas dû. J'ai beau avoir pris le plus gros modèle, force est de constater qu'il ne convient pas.

Je regarde l'heure une nouvelle fois et les bras m'en tombent. La matinée est passée sans qu'un seul client ne franchisse la porte. C'est dingue ! Je les ai peut-être fait fuir en me battant contre un ornement juste à côté d'une vitrine qui prône l'esprit de Noël et la paix, mais bon, de toute manière, je ne sais plus quoi faire pour attirer la clientèle. Si mes premières créations ont été un petit succès – très modeste, je précise –, le reste ne se vend pas ou alors extrêmement peu, les ventes diminuent chaque jour et, pendant ce temps-là, les factures n'oublient pas de s'entasser dans le panier sous le comptoir.

Il me faudrait un bon coup de promo, j'en suis bien consciente. Mais comment faire ? Je n'ai clairement pas les moyens financiers de faire paraître un encart publicitaire où que ce soit, et je ne connais pas assez de personnes pour faire fonctionner le bouche à oreille. Violette travaille bien dans le milieu, mais sa boîte fait la promo de grandes multinationales. Je n'ose même pas imaginer le montant exorbitant de leurs prestations. Quant à Violette elle-même, elle connaît peu de monde, à part des collègues de boulot qu'elle préfère voir le moins possible en dehors des heures de travail, et deux amis québécois qu'elle a invités cette semaine à dîner, mais qui ne seront que de passage à Paris. En plus, pour être honnête, je crois que Violette m'en veut toujours pour avoir laissé filer une chance de reprendre contact avec Auguste, et je ne tiens pas à l'embêter avec mes histoires. Autrement dit, je suis toute seule pour me faire un nom et contribuer à ce que le *Faubourg des Étoiles* devienne la nouvelle boutique parisienne à la mode. *Bonne chance, surtout !*

— On peut toujours rêver, soupiré-je à l'intention de Sherwood, qui vient d'émerger de derrière le comptoir et me répond par un bref coup d'œil, avant de s'étirer consciencieusement.

Il s'assoit, me fixe et laisse échapper un « Ouah ! » catégorique.

— Tu as raison, c'est l'heure de la promenade, dis-je en hochant la tête. Au diable cette couronne et mes interrogations sur l'avenir, pas vrai ?

Je me lève et retourne la pancarte à l'entrée. À cet instant, une ombre surgit de l'autre côté de la porte et je me fige. Yeux baissés, je distingue un attaché-case et mon cœur fait une curieuse embardée. Lorsque je relève la tête, ce n'est pas le regard auquel je m'attendais que je croise derrière la porte vitrée. Mais ma surprise n'en est pas moindre.

— Eh bien ça par exemple !

J'ouvre la porte sans attendre et Auguste, *cet* Auguste, celui de mon amie Violette et nul autre, me salue d'un grand sourire.

— Bonjour, mademoiselle, fait sa voix chaleureuse. J'espère que je ne vous dérange pas ?

Me déranger ? Mais quelle question saugrenue ? ai-je envie de lui répondre. Après avoir imaginé mille façons improbables de procéder pour le retrouver – y compris faire renifler à Sherwood la bougie qu'il avait achetée pour Violette – je ne risque pas de l'envoyer promener.

— J'allais fermer... commencé-je en me mordant la lèvre inférieure.

Il paraît gêné et je me maudis pour ma fougue et ma trop grande franchise. Elles me perdront.

— ... mais je crois savoir que vous n'êtes pas là en tant que client, ajouté-je rapidement. Entrez, nous serons plus tranquilles pour discuter.

Il opine du chef et passe la porte. Sherwood vient timidement à sa rencontre. Il a droit à une caresse et un « salut, le chien » qui semblent le satisfaire et il repart derrière le comptoir, pour se blottir dans son panier. Ce chien a un sixième sens qui me surprendra toujours.

— Je ne voudrais pas vous faire perdre de temps, reprend Auguste en se redressant. Bien entendu, je peux repasser, si...

Je le coupe tout net :

— Non !

Ma réponse est si impulsive qu'il en a presque un mouvement de recul.

— Je veux dire : non, répété-je plus posément. Vous ne me faites pas perdre de temps. Je vous écoute...

Il regarde partout, se racle la gorge.

— Violette n'est pas là.

— Elle est à son travail.

Bizarrement, les épaules d'Auguste se détendent et j'ai l'impression que ma réponse le rassure.

— Tant mieux, dit-il comme pour confirmer ce que je pense. C'est *vous* que je venais voir.

— Moi ?

— Oui. Devon m'a dit que vous teniez à prendre contact avec moi.

— Ah oui... Devon.

Ce prétentieux a fini par passer le message, en fin de compte, me félicite-je intérieurement. Je m'éclaircis rapidement la voix :

— C'est exact. En fait, c'est à propos de l'autre soir que je voulais vous parler. Quand vous vous êtes présenté à la boutique et que... que c'était fermé.

Le visage d'Auguste reflète un mélange d'incompréhension et de gêne. Il me regarde un moment puis passe nerveusement sa main sur un pli de son pardessus.

— Je suis désolé d'être apparu à une heure si tardive, tente-t-il de s'excuser. Je rentrais tout juste de mon séminaire et...

— ... et vous n'avez rien à vous faire pardonner, achevé-je à sa place.

Un timide sourire creuse sa fossette sous sa pommette couleur caramel.

— Tout de même, c'était très cavalier de ma part et j'ai pris conscience trop tard que le moment n'était pas le mieux choisi pour revoir Violette, dit-il. Je me suis trouvé devant la boutique sans avoir réfléchi et, après coup, je me suis senti vraiment idiot.

Plantée entre les rayonnages et lui, je médite un instant sur ses paroles. Auguste a vraiment l'air d'être quelqu'un de bien et je dois tout faire pour que Violette et lui se retrouvent. Pourtant, un doute me submerge. Dois-je vraiment lui mentir, comme j'en ai convenu avec Violette, et dire que je lui ai claqué la porte au nez ? Ou dois-je jouer la carte de la franchise, ce que j'ai toujours fait ? S'il est vraiment attaché à mon amie, il comprendra. Et qu'est-ce que ça peut faire qu'elle lui ait ouvert la porte, la figure tartinée de masque de beauté et affublée d'un pyjama avec un renne qui se lèche les babines ? Ce n'est pas très glamour, je l'accorde, mais ces tenues cocooning que nous, les filles, on adore enfiler pour *chiller*, font aussi partie de ce que

nous sommes. Nous ne pouvons pas être sur notre trente-et-un à longueur de journée. Impossible. En tout cas, je ne suis pas comme ça. J'aime les vêtements confortables et je ne conçois pas une vie dans laquelle il faudrait être en tenue chic et escarpins chaque jour de la semaine.

Mentalement, je finis par opter pour la vérité et je prends mon courage à deux mains avant de parler. Violette comprendra. On se ressemble pas mal, elle et moi.

— En réalité, tout est de ma faute, expliqué-je à toute vitesse. Ce soir-là, Violette et moi devions rester entre filles pour une soirée pyjama improvisée et j'ai joué à la déserteuse au dernier moment, en préférant me rendre au marché de Noël des Abbesses. Où j'ai d'ailleurs croisé Devon.

Auguste sourit en passant son doigt sur ses lèvres pleines.

— Laissez-moi deviner, Violette pensait vous ouvrir quand elle est tombée sur moi ?

J'écarte les mains et confirme d'un vif hochement de tête.

— Violette a cru que j'avais oublié mes clés et elle est descendue en petite tenue pour ouvrir la porte. L'agencement des lieux est si particulier dans ce drôle de triplex, qu'il faut passer par la boutique pour rejoindre les deux appartements du dessus, et inversement. Bref ! Violette a réagi sous l'effet de la surprise et elle s'en est tellement voulue par la suite, qu'elle en était malade ! Elle craint que vous n'ayez pris son comportement pour une manière radicale de vous signifier qu'elle ne voulait pas vous revoir. Ce qui n'est pas du tout le cas ! je m'empresse d'ajouter.

Tout au long de mon plaidoyer, je remarque qu'Auguste se contente de m'observer, l'air de plus en plus amusé. Allons bon ! Je suis en train de jouer mon amitié avec Violette et ça le fait sourire ? Prendrais-je les choses un peu trop à cœur ?

— Violette n'a pas à s'inquiéter, finit-il par déclarer en baissant légèrement les yeux – ce qui lui donne un air attendrissant de chien battu.

Il passe sa main dans ses cheveux très courts et crépus, puis se met à rire.

— Je suis tellement soulagé, si vous saviez ! Pour une raison que je ne m'explique pas, j'ai vraiment cru que Violette ne voulait plus me voir.

Il m'adresse un sourire jusqu'aux oreilles qui, j'en suis certaine, a le pouvoir de réchauffer tous les cœurs, y compris le mien. Le hasard ou le destin, appelez ça comme vous voulez, l'a poussé à revenir ici et Violette ne pourra plus m'en vouloir de m'être montrée trop cabocharde avec cet

insupportable Devon. À cette idée, j'ai la sensation que mes épaules et mon dos s'allègent d'un poids immense.

— Je dois sortir Sherwood pour sa promenade, dis-je en entendant l'intéressé pousser un grand bâillement de chien impatient. Comme vous avez pu le remarquer, mon petit toutou est d'une politesse et d'une discrétion stupéfiantes, mais même s'il nous laisse tranquillement bavarder, il est l'heure pour lui de se dérouiller les « pattounes ». Voulez-vous vous joindre à nous ? Nous pourrions parler de Violette, en chemin.

Auguste approuve l'idée et décide de m'attendre dehors, le temps que j'enfile manteau, bonnet et écharpe, et que je prépare Sherwood. Décidément, j'apprécie beaucoup la manière d'être et de se conduire de l'amoureux de Violette. Il a l'air doux, galant et plein de discrétion, des qualités devenues trop rares selon moi. L'espace d'un instant, je me demande ce qui lie un homme tel que lui à Devon Francœur. S'ils ont des valeurs et des qualités communes, j'estime pour l'heure que ce dernier les cache très bien.

— Je suis prête. Nous pouvons y aller.

Un peu moins de cinq minutes plus tard, je sors du magasin, flanquée de mon shiba inu tout heureux, qui nous regarde l'un et l'autre, la langue pendante. Il renifle le pantalon d'Auguste, ce dernier lui sourit et se penche pour le cajoler. Il n'en faut pas davantage pour que ces deux-là deviennent des amis. J'admire la faculté des animaux à savoir rapidement à qui ils ont affaire. Je me souviens que Sherwood a adopté un comportement plus ou moins similaire avec Devon et je m'interroge. Dois-je en conclure qu'une belle âme se cache derrière le costume de cet homme aux allures de dandy des temps modernes, particulièrement irascible ?

— Un itinéraire particulier à me conseiller ? demandé-je en reprenant mes esprits.

Auguste acquiesce.

— J'adore flâner le long des Grands Boulevards, mais il y a des lieux que j'aime plus encore et je serais ravi de vous servir de guide.

— Je ne connais pas très bien Paris, avoué-je en remontant un peu mon col. J'ai juste fait un tour en bus panoramique à mon arrivée, mais je ne me souviens de rien d'autre que des monuments les plus emblématiques de la ville. La tour Eiffel, l'Arc de Triomphe...

— Vous êtes très occupée, j'imagine.

— Plutôt, oui. En ce moment, je n'ai guère le temps de faire du tourisme et je ne sors quasiment pas en dehors des promenades de Sherwood.

— Dans ce cas, que dites-vous de suivre un trajet très plaisant, assez près d'ici mais loin de l'agitation ?

Je ne vais pas bouter mon enthousiasme.

— Je vote pour !

Auguste opine du chef, puis il me montre le chemin.

— Vos créations doivent vous donner beaucoup de travail, estime-t-il alors que nous nous dirigeons vers Montmartre.

— Vous voulez parler de mes bougies ?

Il m'adresse un regard compatissant et je balaye sa mine soucieuse d'un geste vague de la main.

— Oh, vous savez, j'adore imaginer et créer. J'assimile cette partie-là de ma vie d'entrepreneuse à du travail-plaisir. C'est plutôt le côté commercial, logistique et administratif, qui me prend la tête.

— Vous n'êtes donc pas salariée, spéculé Auguste. Vous êtes en freelance ?

Je souris.

— On peut dire ça, puisque je suis à mon compte.

Je me tourne vers lui.

— Et vous ? Avez-vous la chance d'occuper un poste qui vous passionne ?

Il se racle la gorge et se met à rire.

— Pas vraiment. Je travaille pour une grande chaîne d'agences immobilières. Si le salaire me convient et si le job a beaucoup d'aspects intéressants, je ne peux pas dire que mon travail me fasse vibrer.

— Je comprends...

Je baisse les yeux. Un peu à la traîne, Sherwood renifle le pied d'un réverbère puis s'en désintéresse et reprend sa route à mes côtés.

— Où allons-nous ? demandé-je.

À mesure que nous nous approchons du XVIII^e arrondissement, un frémissement d'euphorie m'anime. Même si, l'autre jour, ma promenade en compagnie de Devon s'est soldée par une fin de conversation houleuse, je n'ai pas pris en grippe les lieux pour autant. Je peux même affirmer que je tombe peu à peu amoureuse des ruelles escarpées, tout droit sorties d'un livre de contes illustrés, qui font le charme de Montmartre.

— Nous allons suivre un petit circuit peu connu des touristes, chuchote Auguste, comme s'il partageait un secret.

— J'approuve totalement l'idée.

Et je suis sérieuse. Cette perspective me fait frémir de joie tandis que nous nous engageons dans une venelle peu fréquentée.

Tout au long du chemin, Auguste et moi échangeons des banalités polies et apprenons à nous connaître un peu mieux. Nous bavardons surtout au sujet de Violette, et à l'intonation que prend Auguste quand il parle d'elle, je sais que ce grand gaillard au teint caramel est tombé sous le charme de mon amie québécoise. Leur rencontre et leur début d'histoire ont un quelque chose de divinément romantique, qui peut faire rêver.

Au moment où nous empruntons la place Saint-Pierre et la rue Ronsard, toujours dans l'optique d'éviter la foule de touristes qui se pressent devant la basilique du Sacré-Cœur, Auguste se met soudain à parler de Devon. Surprise par le virage que prend notre discussion, j'éprouve une sensation étrange en l'écoutant, comme un tiraillement au niveau du plexus solaire, et je me rends compte que je ne sais absolument pas quoi dire à propos de son ami.

— Il m'a parlé de vous plusieurs fois, vous savez, m'apprend Auguste en m'adressant un regard appuyé, dont je ne capte pas bien le sens.

Devant mon mutisme, il semble trouver bon d'ajouter :

— Vous ne l'appréciez pas trop, si j'en crois ce qu'il m'a dit.

Je l'observe, confondue.

Devon Francœur s'est-il vraiment plaint de mon comportement à son égard ? *Pauvre petit Calimero !*

— On ne peut pas dire qu'il sache se faire apprécier, observé-je, dents serrées.

Auguste hoche pensivement la tête.

— Je vous l'accorde, Devon a un caractère assez difficile à cerner. Il peut même paraître très méprisant, de prime abord. Mais je le connais depuis suffisamment longtemps pour savoir ce qu'il cache sous son armure de glace. Devon est un ami fidèle et sincère. Il ne faut pas lui en vouloir d'être un peu gauche et froid dans les relations humaines. C'est juste qu'il ne sait pas trop comment s'y prendre...

— Il n'est jamais trop tard pour apprendre, dis-je en pensant au regard bleu glacier, si pénétrant, et au sourire moqueur de Devon.

Aussitôt, je me mordille les lèvres. Je suis suffisamment lucide pour savoir que je ne suis clairement pas la mieux placée pour dire ce genre de choses. En ce qui concerne les rapports sociaux, je ne suis guère mieux lotie que Devon. *Rectification : je suis sans doute pire que lui.* Et je ne parle pas des relations amoureuses.

— Vous avez raison, souffle Auguste après un silence. Mais je me porte garant de mon ami et je peux vous assurer qu’il essaye de s’améliorer.

Auguste s’arrête et désigne le bâtiment à notre droite.

Je lève les yeux sur des halles imposantes dont l’architecture métallique évoque le style Baltard de l’époque du second Empire.

— Magnifique, n’est-ce pas ? fait Auguste.

J’approuve d’un hochement de tête et il poursuit, d’une voix d’expert :

— Si on s’arrête sur l’apparence première de ce bâtiment, on ne voit que du métal froid et du verre. C’est en y regardant avec le cœur qu’on aperçoit la richesse des détails, la beauté du travail et la profondeur de l’âme de cet endroit.

Son esprit contemplatif et philosophe pourrait prêter à sourire, mais j’admets volontiers qu’il a raison. La beauté des choses et des êtres n’apparaît pas toujours au premier coup d’œil. Est-ce un hasard si Auguste m’a parlé de Devon Francœur pile au moment où nous nous arrêtons devant ces halles ? J’imagine que oui. Sans doute sous-entend-il toutefois que la personnalité de son ami est similaire à celle de l’architecture de ce bâtiment : d’apparence froide et alambiquée, elle cache un millier de promesses.

— Allons par ici, si vous voulez bien, me propose Auguste, ce qui me sort de mes pensées.

Suivis par un Sherwood tout guilleret, nous grimpons une volée de marches. L’atmosphère si particulière des lieux me renvoie aussitôt à des pensées plus sereines – dans lesquelles Devon Francœur ne figure pas. Nous nous promenons encore quelque temps, tout en bavardant de choses et d’autres. Sherwood paraît enclin à courser un pigeon téméraire, quand je remarque que nous sommes arrivés juste derrière la basilique du Sacré-Cœur. Comment avons-nous fait pour nous retrouver là, je l’ignore, mais Auguste me propose de nous raccompagner à la boutique et j’accepte, un peu déçue de ne pas aller plus loin dans mes pérégrinations parisiennes. Je

dois me faire une raison : Auguste reprend sûrement bientôt le travail, quant à moi je dois grignoter quelque chose avant de rouvrir le magasin.

Lorsque nous nous retrouvons devant le *Faubourg des Étoiles*, Auguste me donne son numéro de téléphone, que j'entre sérieusement dans le répertoire du mien avant de lui envoyer un texto fait de smileys, pour vérifier si j'ai saisi les bons chiffres. Avant de partir, Auguste désigne l'énorme couronne de Noël et m'offre son aide.

— L'agence n'est pas très loin et il me reste encore une vingtaine de minutes pour être à l'heure, précise-t-il en regardant sa montre. Autant les utiliser à bon escient.

J'accepte volontiers sa proposition et nous entrons. Sherwood passe dans l'arrière boutique pour se délecter d'un peu d'eau fraîche, puis il revient près de nous et se couche presque à mes pieds, accompagnant ses gestes d'un long soupir de satisfaction. Il a apprécié la balade, lui aussi.

— J'ai tout essayé, ça ne tient pas, dis-je en me saisissant du crochet pour la couronne. Je ne pense pas avoir l'équipement nécessaire.

Auguste observe l'attache en métal puis la couronne. La première semble microscopique à côté de la seconde.

— Je vois... Eh bien, ça risque d'être compliqué.

Il n'est pas nécessaire d'avoir le quotient intellectuel d'Einstein pour voir au premier coup d'œil que le crochet et la couronne ne sont pas faits pour être ensemble. Même si c'est un crève-cœur de ne pas pouvoir mettre cette superbe décoration en évidence, je dois arrêter d'être têtue et abdiquer.

— Cette couronne paraît ancienne, fait remarquer Auguste. Bien plus que ce crochet.

— J'ai acheté ce truc il y a moins de quarante-huit heures, avoué-je à ma décharge. Il lui faudra attendre quelques décennies avant de devenir une antiquité. La couronne, en revanche, est du siècle dernier. Elle n'est même pas en plastique, regardez. Il n'y a que du tissu pour figurer les feuillages, et du rotin pour le tissage. On dirait que les baies sont recouvertes de velours...

Pensif, Auguste la contemple longuement.

— Je ne pense pas qu'elle soit destinée à un usage extérieur, dit-il au bout d'un moment.

Je penche la tête sur un côté.

— Et je crois bien que vous avez raison. C'est peut-être un signe que je n'aie pas trouvé le crochet approprié.

Il m'adresse un clin d'œil entendu.

— Ce doit être ça.

Je me tape le front.

— Je peux me montrer si obstinée parfois, que j'en oublie d'être sensée. De toute évidence, cette déco n'a jamais figuré sur la porte du magasin.

— J'en ai bien peur, en convient Auguste.

J'ouvre grand les bras, dépitée.

— Je me disais qu'en la mettant sur la porte, elle attirerait peut-être plus l'attention sur la boutique, parce que sans vous mentir, la clientèle ne se bouscule pas.

Auguste embrasse l'intérieur de mon commerce d'un regard admiratif.

— Votre décoration est déjà magnifique, note-t-il. Elle est dans l'esprit des Noël's d'antan, et vous y avez apporté une touche d'originalité qui rend l'ensemble aussi charmant que résolument moderne. Vraiment, c'est superbe, ne changez rien.

J'essaie de sourire mais ne parviens qu'à grimacer.

— Je le sais, mais ça ne semble pas suffisant.

Il secoue la tête et, sans que j'en comprenne la raison, une ombre passe dans ses yeux.

— Vous ne devez pas penser que la fréquentation du magasin dépend seulement de vos choix de décoration, de votre accueil, de l'assortiment ou même de la qualité des produits vendus. On peut proposer la meilleure marchandise du monde dans un cadre féerique, si personne ne connaît l'emplacement, si le bouche à oreille ne fonctionne pas ou si quelqu'un de mal intentionné vous fait de la mauvaise publicité, l'endroit peut rester désespérément désert.

— J'imagine que vous avez raison. Mes articles sont de bonne qualité, ma vitrine est jolie, et pourtant, les clients ne viennent pas. Il faut que je trouve le moyen de changer la donne, mais comment ? Je serais tellement triste que le magasin ferme.

Auguste soupire et paraît méditer ses propres paroles.

— J'espère sincèrement que tout finira par s'arranger pour vous, dit-il au bout d'un moment.

Puis il se saisit de la couronne à pleines mains et la soupèse un instant.

— En tout cas, ce serait dommage de ne pas la mettre en valeur quelque part. Peut-être auriez-vous une place à lui consacrer à l'étage ? suggère-t-il.

Songeuse, j'acquiesce mollement avant de m'efforcer de sortir de mes pensées.

— Il y a une cheminée dans mon appartement. Poser la couronne sur le manteau pourrait être du plus bel effet.

— Absolument !

Auguste empoigne la couronne et nous grimpons à l'étage.

— Violette vit au second ? interroge-t-il lorsque nous arrivons sur le palier.

— Non, son appartement est à côté du mien. Au-delà du premier étage, le reste de l'immeuble appartient à d'autres propriétaires. Ils passent par une porte cochère qui donne dans une cour à l'arrière de l'immeuble et je ne les croise jamais.

— Et donc les deux appartements ont accès au magasin.

— Comme je vous le disais tout à l'heure, ce n'est pas très pratique, tout ça.

Je ris et il passe une main sur son menton.

— C'est... peu commun, admet-il poliment.

J'imagine que, déformation professionnelle oblige, Auguste ne peut s'empêcher d'estimer des biens immobiliers dès qu'il en voit. Puisqu'il travaille dans le secteur, il doit penser que cette disposition n'est vraiment pas pratique et serait un gros point noir en cas de vente.

— C'est vraiment un plus que vous vous entendiez si bien, Violette et vous, songe-t-il à voix haute. Sinon cet agencement pourrait se révéler très problématique.

Je fais oui de la tête.

— Je crois que je n'imaginerais pas d'autre voisine que Violette. Cette fille est un rayon de soleil ! Nous passons tellement de temps ensemble que parfois, j'ai l'impression que nous sommes des coloc.

Je dépose mon trousseau de clés dans un vide-poche, et Sherwood entre dans l'appartement en trombe... pour aller se coucher dans son panier. À croire que le besoin de moelleux était d'une urgence capitale.

Auguste rit. À peine se détourne-t-il, que son regard tombe sur le sapin qui trône dans mon salon, entre la télé et la grande fenêtre qui donne sur le petit balcon. C'est le sapin de Devon. Le sapin que j'ai décoré avec

beaucoup d'attention – trop, sans doute. Ce même sapin dont j'ai affirmé m'être débarrassée. Je me demande si Auguste a eu vent de cette histoire et mes joues s'enflamment d'un coup. Sans faire de commentaire sur le résineux, il dépose la couronne de Noël dans l'entrée.

Quand il se redresse, je ne peux ignorer son sourire amusé et j'estime qu'il sait tout à propos de l'épicéa et de ma discussion houleuse avec son ami. D'un autre côté, je me dis que cet arbre ne porte pas le nom de Devon sur sa cime et Auguste pourrait très bien penser que j'en ai acheté un.

— Je vais devoir vous laisser, dit-il en consultant sa montre. Ça ira pour positionner la couronne sur la cheminée ?

— Oh, oui, bien sûr. Je vais devoir faire un peu de place pour parfaire l'ambiance de Noël, mais ça va être du plus bel effet.

Auguste sourit.

— Je n'en doute pas une seconde.

Je lui tends la main.

— Merci de m'avoir montré ces jolis coins de Montmartre. J'ai l'impression que Sherwood a apprécié aussi et j'y retournerai très certainement. La balade y est plus reposante que sur les Grands Boulevards.

— Dans le XVIII^e, il y a le square Nadar, non loin du Sacré-Cœur. Les chiens y sont autorisés.

— Vraiment ? C'est gentil de me le dire. Les parcs canins ne courent pas les rues, dans le IX^e arrondissement. Je ne connais que le square des Batignolles et le parc des Buttes-Chaumont, dans les XVII^e et XIX^e arrondissements, mais d'ici, il faut déjà compter une quarantaine de minutes pour s'y rendre à pied, alors en semaine, c'est impossible pour moi d'y aller.

Auguste hoche la tête.

— Sherwood est adorable, ajoute-t-il en posant un regard attendri sur mon petit chien.

— C'est vrai. On dit que les toutous de cette race ont un caractère qui peut paraître indomptable, et je confirme qu'ils sont très têtus, très intelligents et dotés d'un libre arbitre qui les rend vraiment hors du commun des chiens, mais je pense surtout qu'il faut savoir les comprendre. Éduquer un shiba, c'est créer un lien basé sur l'amour et la compréhension. C'est aussi être observateur, à l'écoute, et avoir une main de fer dans un gant de velours.

Auguste laisse échapper un long soupir.

— Sacré programme et je vous félicite. Même si ce n'est pas une mince affaire, vous avez su l'éduquer à merveille. Il a l'air si gentil, si doux et malin ! J'ai toujours adoré les chiens. Devon les adore aussi. Mais nos emplois du temps respectifs ne nous permettront sans doute jamais d'en adopter un.

Il m'adresse un sourire contrit et pivote sur lui-même.

— Oh, attendez ! m'exclamé-je avant qu'il ne s'éloigne.

Il se retourne et je file en cuisine sans lui fournir la moindre explication. Je reviens moins d'une demi-minute plus tard, avec quatre *manneles* dans une petite corbeille, sur laquelle je dépose une serviette de Noël en papier.

— Ce sont des *manneles*, dis-je en souriant.

Comme Auguste lève un sourcil, je précise :

— Des petits bonhommes en brioche. J'ai grandi dans le Périgord, mais je suis d'origine alsacienne et lorraine. Là-bas, c'est une tradition de faire ces brioches particulières le jour de la Saint-Nicolas. C'était hier...

Il écarquille les yeux.

— C'est vous qui les avez *faits* ?

Je penche la tête sur le côté et lui adresse un sourire modeste.

— Hier, j'ai préparé de la pâte pour satisfaire l'appétit de tout un régiment. Alors j'en ai enfourné une bonne partie encore ce matin, pendant la première promenade de Sherwood. L'odeur embaumait tout l'appartement et même le magasin. Dommage qu'aucun client n'en ait profité.

Auguste rit.

— C'est une aubaine pour moi. Alléchés par ce fumet, ils auraient tout voulu pour eux.

Je ris à mon tour. Puis je me mordille la lèvre inférieure, un brin gênée.

— Je vous en ai mis quatre. Comme ça, vous pourrez les partager avec Devon.

Je sens qu'il me scrute un moment et je m'efforce de garder les yeux rivés sur les *manneles*.

— Je n'y manquerai pas, assure Auguste. Merci beaucoup, Avril.

Il marque un temps d'arrêt, puis fronce les sourcils.

— J'essaierai de parler de votre magasin autour de moi, dit-il soudain en regardant autour de lui, comme s'il souhaitait que cette conversation reste

entre nous.

— Ah... ?

Un peu désorientée, je ne sais pas trop quoi dire, alors j'ajoute un petit « merci ».

— Je vous le promets, ponctue-t-il. Il doit bien y avoir quelques adeptes d'ambiance cosy dans mon entourage.

— Euh... ce serait super. Merci beaucoup. Vraiment !

— Je vous en prie.

Il hoche pensivement la tête, puis nous passons dans l'encadrement de la porte pour descendre au rez-de-chaussée. Quand Auguste s'apprête à partir, je l'interpelle une dernière fois :

— Vous devriez venir dîner, un de ces soirs. Violette envisage d'organiser une petite soirée à l'occasion de la venue d'un couple d'amis québécois, qui resteront en France pour le temps des fêtes. Rien de folichon, ce sera très convivial, mais j'aimerais beaucoup ne pas être la seule en marge de ce trio de camarades de longue date. Et puis, ce serait super de mieux se connaître, toutes et tous. Qu'en pensez-vous ? Je consulterai Violette auparavant, bien entendu, mais je pense déjà connaître sa réponse.

À l'évocation de mon amie, le visage d'Auguste s'illumine. Les sentiments qu'il éprouve pour elle se voient comme le nez au milieu de la figure.

— Ce sera un plaisir, dit-il avec un grand sourire. Je vous ai laissé mon numéro de téléphone. Si Violette est partante, on se rappelle pour convenir de la date ?

— On fait ça !

Je hoche la tête et je le raccompagne jusque sur le trottoir, d'humeur guillerette.

Même si peu de clients poussent la porte de ma boutique, cet après-midi-là, je ne me démoralise pas. Les choses vont changer, j'en suis sûre. L'esprit de Noël commence de plus en plus à se faire sentir. Ne dit-on pas que cette saison est porteuse d'espoir ?

Chapitre 6 : Sous la neige

(Bougie aux fragrances d'armoise, encens, vanille et baies givrées)

De la rue du Faubourg-Montmartre à l'allée des Brouillards 8 décembre

J'ignore ce qui me surprend le plus entre le fait qu'Auguste ait mentionné Devon dans son SMS, et ma propre réaction quand j'en ai pris connaissance. Je dois relire le message une demi-douzaine de fois pour être certaine que mes yeux – ou mon cerveau – ne me jouent pas un mauvais tour. À mon texto concernant le menu du dîner de vendredi, organisé en l'honneur des amis de Violette, Auguste a envoyé un rapide « J'en touche un mot à Devon ? ». Depuis, j'en reste coite.

Mon appartement a été choisi comme cadre pour l'occasion et je me sens prise au dépourvu, incapable de prendre une décision concernant Devon. Je sais que Violette ne sera pas contre l'idée qu'il soit des nôtres ; elle apprécie sa compagnie et semble vivre au pays des Bisounours depuis qu'Auguste figure sur la liste des invités. Mais nous avons un repas à organiser et j'ai à cœur que tout se passe bien. Aussi, je me demande si c'est une bonne idée de faire participer Devon Francœur. D'un autre côté, ce serait peut-être l'occasion de repartir sur de bonnes bases avec lui. Ma propre indécision me met les nerfs à vif.

D'humeur variable, je pianote un laconique « À Devon ? » sur le clavier de mon smartphone et fais partir le message. La réponse d'Auguste ne tarde pas : « Plus on est de fous, plus on rit, comme on dit. Et je n'aime pas les nombres impairs. »

Je soupire. La soirée à venir est en train de devenir une équation de mathématiques ou une histoire de numérologie. Pendant une seconde, j'ai bien envie d'écrire « Ça tombe bien, nous serons six avec Sherwood. », mais je prends le temps de réfléchir et je m'en abstiens. Je ne peux pas me permettre de refuser tout net la proposition d'Auguste, sous prétexte que l'infatué Devon Francœur prend un malin plaisir à me taquiner. Alors soit, je vais prendre sur moi pour le recevoir dans des conditions optimales et je ferai tout mon possible pour que l'ambiance soit des plus chaleureuses, ce soir-là. Après une infime dernière hésitation, je tape « OK ! J'en parle à Violette » sur mon écran tactile, puis sur le bouton virtuel « envoyer ».

Ma locataire choisit justement cet instant pour faire irruption dans le magasin, en laissant échapper une flopée de jurons. Un froid glacial s'invite dans la boutique et elle referme rapidement la porte.

— Je ne savais pas que tu rentrais déjeuner ce midi ! lancé-je à l'intention de Violette. Tout va bien ?

Elle fait la grimace, visiblement sur les nerfs. Je crois bien que je ne l'ai jamais vue comme ça. Un poing sur la hanche, l'autre main contre la porte, elle s'immobilise et secoue la tête, agacée.

— J'débarque d'mon char, mais j'reste pas. Il est trop mal parké et j'risque une tiquette. J'dois me changer, prendre une collation, tinker, pis partir pour Versailles. J'entrerai tard, ce soir. Mon crétin de collègue a pogné un flat et il peut pas venir avec sa bécique à gaz, elle a stâlé à deux coins de chez lui. Bien sûr, tout ça me r'tombe dessus et l'boss veut qu'j'aille à sa place, parc'qu'il a cédulé une réunion importante. Si j'y vais pas, j'ai pu qu'à dire adieu à mon poste et chercher des jobines !

— D'accooooord...

À l'entendre, je ne peux que constater qu'elle est en état de stress avancé. En cas de forte émotion, quelle qu'elle soit, Violette peine à contrôler son joli accent – que je lui dis de garder envers et contre tout – et ses explications deviennent vite incompréhensibles pour quelqu'un qui ne connaît pas toutes les expressions québécoises. Je la côtoie depuis suffisamment longtemps pour en comprendre quelques-unes, mais là, je ne sais pas du tout ce qui se passe et je vais avoir besoin d'une traduction pour savoir quoi dire ou quoi faire.

Comme j'ouvre la bouche pour la lui demander, je la vois qui se défait de son sac et de ses chaussures. Elle souffle du nez, peste encore, et Sherwood fonce droit vers elle pour la saluer.

— T'es beau mon pitou, dit-elle en le caressant. T'es le plus beau. Ah ! Si seulement les gens étaient plus comme les chiens, ils seraient bien moins cons !

Je ne peux m'empêcher de pouffer.

— Ça ne va pas fort, on dirait, constaté-je en refoulant mon envie de rire. Peux-tu me répéter calmement ce qui se passe ? Je peux peut-être te donner un coup de main ?

Violette redresse la tête, inspire un grand coup. La mine concentrée, elle reprend :

— Je n’reste pas déjeuner parce que ma voiture est mal garée et je risque une contravention. J’ai juste besoin de me changer et de prendre de quoi grignoter dans l’après-midi, parce que je rentrerai très, très tard, ce soir. Lucas, un collègue, a crevé un pneu sur la route et sa moto est aussi tombée en panne à deux rues de chez lui. J’ai un peu d’mal à le croire mais j’té passe les détails. Bien sûr, toute cette histoire me retombe dessus ! Je dois faire le plein d’essence, prendre sa place et me rendre à Versailles pour une réunion importante que mon boss a organisée depuis longtemps. Si je refuse, je n’ai plus qu’à chercher des p’tits boulots pour payer mon loyer, parce que je s’rai virée !

J’accueille la nouvelle avec des yeux ronds.

— Virée ? Comme ça ?

Elle hausse les épaules et hoche la tête.

— Dans ce genre de boulot, tu avances ou tu tombes, commente-t-elle, lèvres pincées.

C’est vraiment la première fois que je la vois à cran, elle qui est toujours si sereine et si joviale, d’ordinaire. Je lui adresse une moue compatissante.

— Tu veux que je t’aide à préparer quelque chose ? lui proposé-je. Ça te dit un sandwich vite fait, bien fait ?

Ses épaules se détendent un peu et elle penche la tête sur un côté.

— Oh oui, tu serais un ange.

Je lève les deux pouces.

— Alors compte sur moi, c’est comme si c’était fait !

Je prends soin de fermer la porte de la boutique puis je grimpe à l’étage en toute hâte, Violette sur les talons. Le temps qu’elle passe à son appartement pour changer de tenue, je file à ma cuisine. Quatre tranches de pain de mie, du jambon, du cheddar, un peu de mayonnaise et six cornichons formeront le parfait en-cas. Je redescends bientôt avec le tout assemblé en un sandwich appétissant, soigneusement emballé de papier alimentaire et gardé au frais dans un petit sac isotherme.

Violette s’est mise sur son trente-et-un pour assister à cette future réunion. Elle a relevé ses cheveux roux en un chignon parfait et arbore un tailleur pantalon sous un manteau bien plus sobre que ceux qu’elle porte d’ordinaire. Si elle veut passer du service créatif à un poste d’assistante de direction, elle en a déjà le look.

— Je t’ai aussi mis de l’eau et des biscuits, au cas où ça s’éterniserait, dis-je en arrivant devant elle.

La voir ainsi m’impressionne presque. L’espace d’un instant, je me demande si c’est encore vraiment elle qui m’apparaît dans ce rôle étriqué. Violette est joyeuse, inventive. Un poste important serait super pour sa carrière, mais je la vois plus dans un atelier ou tenir une boutique, qu’enfermée dans un bureau à consulter des diagrammes et autres dossiers mortellement ennuyeux.

D’une main, elle attrape le petit sac contenant sa collation improvisée.

— C’est adorable, Avril. Merci !

Elle me presse chaleureusement contre elle pour me remercier et me dire au revoir. Les Québécois ne font pas la bise, c’est vraiment « un truc français, ça ». Et c’est Violette qui le dit !

— Bonne chance pour cet aprem ! l’encouragé-je avant qu’elle ne sorte.

Elle boutonne son manteau.

— Je vais en avoir besoin, merci.

La seconde suivante, elle se précipite dehors. Avant qu’elle ne s’engouffre dans sa Mini Cooper, je retiens la porte et me précipite sur le trottoir.

— Ce n’est pas le moment de t’en parler, mais... Auguste aimerait inviter Devon Francœur vendredi et...

— Super idée, m’interrompt-elle en s’asseyant derrière son volant. Dis oui ! Je valide à cent pour cent. Plus on est de fous, plus on rit.

Elle m’adresse un clin d’œil, claque sa portière et met le contact de sa vieille voiture – parfaite réplique de celle de Mr Bean – mal garée. Un automobiliste excédé l’affuble d’une demi-douzaine de noms d’oiseaux mais Violette est bien trop pressée pour y prêter attention. Elle desserre le frein à main et démarre dans un vrombissement de moteur fatigué.

Agacé d’être ainsi ignoré, le conducteur acariâtre me prend à témoin.

— Elle est tarée, celle-là ! J’ai bien failli rentrer dans sa caisse pourrie ! Ah les femmes au volant, quelle plaie !

Je hausse les épaules et garde pour moi mes réflexions sur la misogynie évidente dont ce triste sire est frappé. Je n’ai pas de temps à perdre avec lui. Avant qu’il ne parte, je l’entends parler précipitamment dans l’écouteur du téléphone qu’il maintient contre son oreille :

— Non, n'appelle plus sur ce numéro. Je crois que ma femme a des doutes et...

Sa voiture redémarre entre les trottoirs bordés de neige et je n'entends pas la suite. Ce qui est beaucoup mieux comme ça. Non, mais sérieusement ? Il se permet de vouloir faire la leçon pour une voiture légèrement garée de travers alors qu'il téléphonait au volant ! Et en plus, il se permet des remarques machistes ? *Quel con !*

Son bolide disparaît et l'espace ainsi libéré me permet d'apercevoir Valentin Snavelly sur le trottoir d'en face. Il est occupé à ranger des compositions de Noëls et des hellébores devant sa vitrine. De toute évidence, il a assisté à la scène, lui aussi.

— Sympa, hein ? fait-il en levant les mains.

— Le stéréotype même du gars qu'on rêve d'avoir pour ami, ironisé-je.

Il rit.

Je m'apprête à rentrer dans mon magasin quand je le vois traverser la route.

— Comment allez-vous aujourd'hui ? me demande-t-il en arrivant à ma hauteur. Les affaires reprennent ?

Je hoche la tête sans grande conviction.

— Ce n'est pas catastrophique, dis-je.

Je relève les yeux.

— Mais presque...

Le sympathique fleuriste semble sincèrement navré pour moi.

— Peut-être que ça va venir, m'encourage-t-il. Les gens vont commencer à faire de plus en plus d'achats de Noël.

Je hausse les sourcils et fais la moue.

— Ouais, j'espère bien...

— Au fait, je connais une jeune demoiselle en quête de stage dans une boutique de centre-ville. Vous ne cherchez personne, par hasard ?

Je secoue la tête, étonnée.

— En réalité, je n'y ai jamais pensé. Comme l'activité est en berne, je ne pense pas que ce soit très intéressant de faire un stage en ce moment.

— Oui, c'est logique, approuve Valentin en se grattant le front. Émilie a déjà fait sa première expérience professionnelle dans ma boutique alors elle doit changer de secteur d'activité pour ses rapports de stage, tout ça, tout ça.

Il me sourit d'un air un peu contrit et fourre ses mains dans ses poches.

— Mais je vous embête avec mes histoires, rit-il.

Je secoue la tête.

— Non, non, pas du tout !

— Si jamais vous changez d'avis, ou si vous avez la possibilité de l'accueillir, Émilie sera ravie de vous rencontrer. En plus, elle a fait des stages dans un refuge pour animaux et elle adore les chiens. Le vôtre a l'air tellement mignon !

— C'est un amour, confirmé-je. Si je peux me donner les moyens de fournir un stage à cette demoiselle, je ne manquerai pas de vous en faire part.

— C'est gentil, merci.

Il me lance un clin d'œil bourré de charme et retourne à ses fleurs en me souhaitant bon courage. Je pivote sur mes talons pour me remettre au chaud et ferme soigneusement la porte. Tout de suite après, je m'empresse d'attraper mon smartphone pour envoyer une réponse affirmative à Auguste : « Violette et moi sommes d'accord pour inviter Devon. » Je reçois trois smileys de sa part, puis un autre message dans lequel il m'avoue son impatience d'être à vendredi. Cet échange de textos me plonge aussitôt dans un mélange de nervosité et d'excitation. Devon sera des nôtres vendredi soir, et je ne sais pas trop si cette perspective m'angoisse ou m'enchante. Aussi, pour apaiser les battements frénétiques de mon cœur, je me concentre un instant sur le mouvement des aiguilles de l'horloge, puis j'appelle Sherwood pour sa promenade. J'imagine que retrouver le calme des vieilles ruelles méconnues de Montmartre me fera le plus grand bien.

— Alors mon loulou, ça te dirait une promenade dans les rues du XVIII^e, comme hier ?

Au mot « promenade », Sherwood répond par un de ces sourires dont les shibas ont le secret, puis il s'ébroue, émet un bruit caractéristique qui imite un bref éternuement et me rejoint aussitôt.

— Ha ! Ha ! Tu as l'air d'accord, alors allons-y !

Une demi-heure plus tard, nous marchons en plein Montmartre. Mon quotidien est généralement rythmé par les besoins de mon animal de compagnie, par le bruit de la ville et par les caprices de la météo. Aujourd'hui, il gèle à pierre fendre. La neige, tombée durant la nuit, a tenu

sur les toitures et les réverbères aux corps entortillés. Les flocons, amassés dans les ruelles non dégagées, sur les escaliers et les balustrades en pierre, offrent à cet endroit des allures de ville enchantée, figée dans le temps.

Malgré le froid, je désire prolonger la virée de la veille et je consulte l'écran de mon smartphone afin de me diriger. Grâce à une application fraîchement téléchargée, je me suis créé un itinéraire sur mesure. Après avoir gravi une volée de marches, Sherwood et moi débouchons sur la place Dalida et j'aperçois une villa qui s'élève à l'angle de la rue Girardon et celle de l'Abreuvoir. Sur ma droite, il y a un passage étroit, pris entre les cours clôturées des demeures bourgeoises, dont je devine un pan de mur et le faîte des toits, ainsi qu'une longue balustrade d'inspiration gréco-romaine. J'y jette un coup d'œil. Ici, l'architecture est ancienne et intacte, comme préservée du reste du monde. Si je m'engouffre dans cette venelle, je ne doute pas de débiter un voyage à travers le temps.

« Allée des Brouillards », indique un panneau aux allures tourmentées, tout droit sorti de l'univers de Tim Burton. Il ne m'en faut pas plus pour être davantage attirée par le passage.

— Viens Sherwood, on va par là.

Le long de l'allée, je me sens comme emportée par les flâneries des milliers de passants qui ont foulé ces pavés au fil des siècles. Cet endroit est miraculeusement sauvegardé du bruit et d'un afflux de touristes. Je m'arrête pour mieux profiter de ce décor inattendu et j'inspire un grand coup, émue. Sherwood prend le temps de s'asseoir. La truffe en l'air, il hume consciencieusement des odeurs qui me sont imperceptibles. Pendant un instant, je ferme les yeux pour laisser vagabonder mon imagination. Mentalement, je crée. J'imagine une future bougie. Une bougie qui m'évoquera cet endroit, grâce à des senteurs givrées, mystérieuses et douces.

Un frisson me parcourt l'échine et je rouvre les yeux. À mes côtés, Sherwood se met à s'agiter et à japper. Ma tête oblique sur le côté. Il y a quelqu'un au bout de l'allée, tout en haut d'un escalier qui mène au cœur de Paris. Sherwood réagit au quart de tour, comme s'il s'agissait d'une connaissance qu'il était heureux de revoir. Je plisse les paupières et reconnais sans mal la silhouette longiligne et l'allure un tantinet pédante de Devon Francœur.

À force de le trouver sur mon chemin, je vais finir par croire qu'il provoque volontairement nos rencontres. Pendant un bref instant, mon esprit imagine même une douzaine de raisons absurdes à sa présence dans l'allée des Brouillards, puis je me souviens qu'il adore Montmartre. Je présume qu'il vient souvent ici, *a fortiori* quand la météo dépose des ourlets de neige sur les toits, les branches nues des arbres et la balustrade antique qui épouse tendrement l'allée.

Sherwood tire sur sa laisse pour aller à la rencontre de Devon. Un peu en retrait, je me surprends à ressentir un étrange fourmillement dans la poitrine tandis que nous nous rapprochons.

— Mademoiselle Renard...

Le ton de Devon est tellement caustique qu'il serait reconnaissable entre mille. Ses lèvres s'étirent en un demi-sourire charmeur et il me salue d'un geste de la tête. Je l'imite, méfiante. Avec lui, je ne sais ni quel comportement adopter, ni quelle est son humeur. Cela me perturbe bien plus que je ne le laisse voir.

— Je suis surpris de vous trouver ici, poursuit-il en arquant un sourcil. L'agitation des autres quartiers a-t-elle fini par vous fatiguer ?

J'ouvre la bouche pour répondre, mais Sherwood ne m'en donne pas le loisir. Visiblement très agité par ces retrouvailles, cet adorable petit traître tourne autour de Devon et le renifle avant de se mettre sur ses deux pattes arrière pour réclamer des caresses.

— Moi aussi je suis content de te revoir, mon joli !

Devon se penche pour lui grattouiller la tête, juste derrière les oreilles.

— On dirait que Sherwood vous apprécie, avoué-je en toute sincérité.

Il lève les yeux et nos regards se croisent.

— On dirait, oui. Et c'est réciproque. Il a l'air vraiment attachant.

— Il l'est.

D'un geste lent et mesuré, Devon lisse les plis de l'élégant manteau bleu foncé qu'il porte sur un jean noir. Le nouveau sourire qu'il arbore est amical et j'espère secrètement qu'il est de bonne condition aujourd'hui. Je n'ai pas le courage de l'affronter dans une nouvelle joute verbale et le lieu ne s'y prête pas du tout. Ce serait vraiment du gâchis.

— C'est grâce à Auguste que je me retrouve à arpenter les rues de Montmartre, avoué-je en ajustant mon bonnet béret, alors qu'il se remet à

neiger. Il m'a aidée à connaître une facette de Paris dont j'ignorais tout. Un peu comme vous l'avez fait l'autre jour, d'ailleurs, ajouté-je.

Il confirme d'un hochement de tête.

— S'il y a bien des lieux à voir quand on séjourne à Paris, ce sont les venelles méconnues de Montmartre.

Ce disant, il me contourne. En passant à côté de moi, il se penche pour me murmurer à l'oreille :

— On peut y faire d'étonnantes rencontres, surtout les jours de neige.

— Ah oui... ?

Je me racle la gorge, incapable de savoir quoi répondre d'autre.

Lui s'éloigne déjà, le regard brillant d'une lueur malicieuse. *Cet homme est parfaitement in-cer-na-ble !*

Tandis que des flocons de neige virevoltent paresseusement, il fait un pas dans la direction opposée à la mienne et je sens que nos chemins se séparent. Curieusement, cette idée me procure un sentiment inexplicable, que je suis la dernière à pouvoir décrypter. Comme cette situation est déstabilisante !

— Vous êtes quelqu'un de surprenant, Devon Francœur, parviens-je à ahaner lorsqu'il se trouve à plus de trois enjambées de moi.

Feignant la plus parfaite désinvolture, il hausse nonchalamment les épaules.

— Oui, je sais, admet-il sans me regarder. Je suis mi-Scrooge, mi-Grinch.

— Pas seulement, je me surprends à dire.

Il pivote sur ses talons et ses yeux me transpercent.

— Ah oui ? Vous pouvez développer ?

Il prend soin d'entretenir cette intonation si particulière qui me désarçonne et me rend incapable de savoir s'il est blessé ou blasé. Qu'importe, je me redresse pour m'expliquer :

— La première fois que je vous ai vu au magasin, vous ne m'avez pas semblé être le genre d'homme à flâner dans les marchés de Noël et encore moins dans les ruelles romantiques de Montmartre. Mais je suis quelqu'un qui ne se fie pas seulement aux premières impressions. Encore moins aux préjugés.

Je remarque une lueur d'étonnement dans son regard et il hoche pensivement la tête.

— C'est tout à votre honneur. Il y a des préjugés qui nous terrassent avant même de nous donner une chance de nous exprimer ou de faire savoir qui nous sommes. C'est dommage, n'est-ce pas ?

Je hoche la tête en ramenant doucement Sherwood auprès de moi.

— C'est la raison pour laquelle je préfère attendre et observer, avant de me forger ma propre opinion sur quelqu'un, approuvé-je.

Devon hausse les sourcils.

— Dans ce cas, il me reste peut-être une chance de retrouver grâce à vos yeux ?

Je n'avais pas remarqué qu'il était revenu sur ses pas – ou est-ce moi qui ai avancé dans sa direction ? Il m'adresse un chaleureux sourire et un nœud se dénoue dans ma poitrine. Il me reste quelque chose à dire. Un aveu à lui faire. Alors je prends mon courage à deux mains.

— Je crois bien que j'appréhendais de vous revoir.

Sous son front plissé, il me fixe sans ciller.

— Je suppose que notre dernière conversation y est pour beaucoup, admet-il après un silence à peine troublé par le bourdonnement feutré de la ville sous la neige. Mais promis, je ne mords pas. Enfin, normalement.

Il lève les sourcils avec impertinence. Des flocons s'accrochent partout à ses cheveux, rendant son regard plus bleu. Les épaules surélevées, il enfonce ses mains dans ses poches et se rapproche encore.

— Je suis ravi que mon sapin n'ait pas terminé sa vie dans une décharge, sans avoir eu une chance de passer Noël avec vous, enchaîne-t-il. Là aussi, le contraire aurait été vraiment dommage.

Centimètre après centimètre, nous avons mutuellement réduit la distance qui nous séparait.

— C'est Auguste qui vous l'a dit, bien entendu.

Il opine de la tête, sourit plus largement et me propose son bras.

— Et si nous faisons quelques pas ensemble, mademoiselle Renard ? Je suis persuadé que vous avez manqué la demeure où a séjourné un certain Auguste...

Troublée par son geste familier, j'hésite un instant puis je glisse ma main dans le pli de son coude. Ce faisant, j'ouvre grand les mirettes.

— Auguste ? Il a vraiment vécu ici ?

Stupéfaite, j'observe les bâtiments sublimes qui se dévoilent, secrètement et tout en douceur, derrière les hauts portails et sous la neige.

— Auguste Renoir a habité au numéro six, juste là, m’informe Devon, et je tends le cou pour mieux voir.

Captivée par l’intemporelle beauté des lieux, je ne lui prête qu’une oreille distraite.

— C’est... ça a l’air vraiment magnifique ! ne puis-je m’empêcher de dire. J’imagine que c’est pour cela que votre ami aime autant ces rues de Montmartre, soufflé-je. Il vit dans cette maison-là.

À ma grande surprise, Devon éclate de rire. Puis il passe sa main dans mes cheveux pour repousser une mèche derrière mon oreille. Ce contact m’électrise.

— Je suis navré de vous décevoir, Avril, mais je n’ai pas été ami avec Auguste Renoir, s’amuse-t-il.

Il glousse derechef et je comprends aussitôt mon erreur : Auguste Renoir, le peintre impressionniste ! Rien à voir avec l’amoureux transi de Violette et meilleur ami de Devon. Bon sang ! Je me sens idiote de n’avoir par compris sa plaisanterie.

— D’accord, avoué-je. Vous m’avez bien eue. Je ne suis pas si stupide, d’habitude. C’est juste que je suis fatiguée et que... bref ! Mon cerveau a tout mélangé.

Alors que je lui tiens toujours le bras gauche, Devon pose sa main droite, gantée de cuir, sur la mienne.

— Jamais il ne me viendrait à l’idée de soupçonner que vous êtes stupide, au contraire. Je vous taquinais, c’est tout. Auguste Renoir a bien vécu dans cette maison, c’est un fait, mais notre cher Auguste Fontaine n’a aucun lien de parenté avec lui.

Son petit air moqueur m’agace mais je ne cherche pas à dégager ma main prise sous la sienne.

— Ha ! Ha ! Très drôle, maugréé-je.

Il se remet à rire plus fort et je lui adresse une moue boudeuse, tandis que nous retournons sur nos pas avec Sherwood sur nos talons. J’ai accroché sa laisse à une ceinture qu’il m’arrive de mettre pour me promener avec lui les mains libres.

Devon semble particulièrement loquace aujourd’hui et nous nous mettons à parler d’art, en particulier d’impressionnisme. J’éprouve la satisfaction de lui montrer l’étendue de mes connaissances, dont je ne suis pas peu fière. J’évoque les *Nymphéas* de Claude Monet, les nombreux paysages de

Camille Corot ou encore la *Vue du petit port de Lorient*, de Berthe Morisot. Au fur et à mesure que nous parcourons l'allée sous la neige et que nous rejoignons la place pavée qui sert de carrefour à d'autres venelles, je me surprends à apprécier de plus en plus la compagnie de Devon. S'il semble froid et peu aimable de prime abord, je mentirais si je n'avouais pas qu'en plus d'être très beau, il n'est pas dénué d'humour. Sans doute qu'il est de ces êtres qui gagnent à être connus.

— M'autoriseriez-vous à vous raccompagner ? me demande-t-il comme nous cheminons sur les pavés, bras dessus bras dessous.

J'acquiesce. Involontairement, je me mets à parler du *Faubourg des Étoiles*. Je lui fais part des ventes quasi inexistantes, de la production de bougies, de mes idées pour attirer plus de clientèle.

— Alors vous n'êtes pas seulement créatrice ? questionne-t-il.

Je secoue la tête.

— Non, en effet.

— Je l'ignorais, répond-il en me dévisageant.

Je hoche silencieusement la tête, hantée par des courbes de dépenses et de bénéfices, qui oscillent l'une et l'autre du mauvais côté.

— Hier, Auguste m'a promis de parler du magasin à ses connaissances et je trouve ça adorable, dis-je en reprenant mes esprits.

Devon hoche la tête avec compréhension.

— Auguste a le cœur sur la main et son idée est excellente. J'aimerais en faire autant mais, vous savez, je suis un Scrooge !

Il a ce nouveau mouvement de sourcils de vaurien et je pouffe. Derrière son humour et son ironie, il paraît se préoccuper de ce que je dis, de ce que je fais. Quelque part, cette marque d'attention parfaitement inattendue me conduit à l'apprécier davantage. *Au moins juste un peu.*

— Et vous ? Dites-moi, dans quoi travaillez-vous ?

Je ne lui laisse pas le temps de me répondre et j'ajoute :

— Attendez, laissez-moi deviner. Dans les finances ? Dans une banque ? L'immobilier ? Le commerce ? Dans l'urbanisme ? Ou alors vous êtes trader ?

Il sourit et regarde ailleurs un instant.

— Un peu de tout ça, admet-il après avoir laissé flotter un instant de mystère. Je suis l'assistant d'un grand PDG qui a des entreprises un peu partout dans le monde. Aussi bien dans les finances, que dans le commerce,

l'immobilier ou l'industrie. Cet homme est une véritable pieuvre et il a des tentacules dirigés vers chaque point cardinal.

— Ah d'accord... Ce doit être un poste important, dis-je, un peu impressionnée.

— Parfois plus que je ne le souhaiterais...

Comme pour confirmer sa déclaration, le téléphone de Devon sonne à cet instant et il se saisit de son appareil.

— Décidément ! bougonne-t-il en m'accordant une moue d'excuse.

Il baisse les yeux pour consulter son écran et, du bout de son doigt ganté, il chasse un flocon qui vient de tomber dessus. Il se sert de l'embout tactile de son gant pour déverrouiller son téléphone et son expression change brusquement. De souriante, douce et charmeuse, elle devient soucieuse et froide. Il sourcille et ses mâchoires se crispent. Sous l'épaisseur de nos vêtements, je sens les muscles de son bras se tendre à l'extrême.

— Je suis vraiment navré de devoir revenir sur ma proposition de vous raccompagner, mais dois y aller, annonce-t-il subitement. Vous saurez retrouver le chemin toute seule, j'imagine ?

— Oui, parfaitement, mais...

— Alors tant mieux. Au fait, merci pour les bonhommes en brioche.

— Les bonhommes ? Ah oui ! Les *manneles*. Je vous en prie, mais euh... Tout va bien ?

— Oui. Oui, bien sûr, dit-il, l'esprit déjà ailleurs. Quelle question ! Passez une excellente fin de journée, Avril.

Déconcertée, je n'ai pas le temps d'ouvrir la bouche que son bras m'échappe et qu'il s'éloigne, ses pas foulant la neige dans une précipitation telle que j'ai l'impression qu'il a vu un fantôme. Au moment où je commence à l'apprécier un peu, à penser que je me suis trompée sur son compte, il redevient distant, secret et glacial. C'est quoi, son problème, exactement ?

Je me mordille la lèvre, plus bouleversée que je n'oserais l'avouer. Nous venons de passer un agréable moment, et puis tout a brutalement basculé. Pourquoi ? Déçue, je jette un regard sur les ruelles que je laisse derrière moi avec peine, avant de retrouver le flot de l'agitation parisienne. Indifférente aux passants qui se bousculent, se frôlent et se heurtent sans même se voir, je me confie tout haut à Sherwood :

— Ce type est vraiment bizarre, tu ne trouves pas ?

Mon shiba se secoue vivement, projetant des gerbes de neige tout autour de nous – et surtout sur mon pantalon –, puis il laisse échapper un aboiement convaincu.

— On est d'accord.

OceanofPDF.com

Chapitre 7 : Winter evening

(Bougie aux parfums de myrrhe et d'orange confite)

12 10 décembre

En poussant la porte de l'appartement ce soir-là, je sens des odeurs qui me sont inconnues mais qui me mettent immédiatement l'eau à la bouche. Un peu plus tôt dans la journée, Violette m'a demandé l'autorisation de prendre ses quartiers dans ma cuisine. Et j'ai tout de suite accepté. Elle tient absolument à reproduire un plat typique de chez elle et, à en croire les effluves qui me parviennent, elle doit se débrouiller comme une cheffe !

— C'est toi, Avril ? s'enquiert-elle au moment où je franchis le seuil.

Sa question prête à sourire et je sens mes lèvres s'étirer tandis que je me déleste de mes emplettes et accroche mon manteau à une patère ancienne, faite d'entrelacs de fer forgé laqué de blanc patiné. L'appartement regorge de ce genre d'objets d'un autre temps, modernisés par le travail habile d'artisans. Ma grand-tante Cécile aimait chiner et donner une seconde vie à ces trésors oubliés.

— Pas de panique Violette, c'est bien moi ! lancé-je en posant mes clés dans le vide-poche. Les invités ne sont pas encore arrivés.

Une louche à la main, Violette apparaît dans le séjour. Aussitôt, Sherwood fonce vers elle et s'assoit bien sagement à ses pieds. Patte levée, yeux suppliants, ce petit malin quémande à manger.

— Ce n'est pas pour toi ça, lui dit Violette.

Comprenant qu'elle ne calera pas, Sherwood souffle bruyamment et s'en va se coucher sur le tapis du salon. Dans l'entrefaite, le regard de Violette s'arrondit.

— Tabarnak !

Elle tourne les talons pour regagner la cuisine en quatrième vitesse.

— Sti qu'j'ai eu chaud. Je croyais que le repas brûlait ! s'écrie-t-elle. Je pense avoir fait un truc pas mal pour une fois, alors je n'voudrais pas tout rater.

Elle réapparaît une seconde plus tard, fourchette brandie dans une main, une de mes petites cocottes en céramique dans l'autre.

— Veux-tu goûter, ma chouette ?

Le contenu du récipient dégage un fumet irrésistible.

— Oh ça oui, je veux goûter, salivé-je. Je mets vite le dessert au frais et je suis toute à toi.

J'attrape les deux boîtes dont je me suis déchargée dans l'entrée, file les mettre dans le réfrigérateur et rejoins Violette en trois enjambées. Avec une fierté non dissimulée, mon amie me tend le contenant rempli à ras bord de sa savoureuse recette qui, à première vue, est réalisée à partir de pâte brisée.

— Ça a l'air super bon ! dis-je en attrapant la fourchette.

Je souffle sur une première bouchée, en hume le délicieux fumet. Il y a de la viande et des oignons hachés, et je sens des odeurs de céleri, de laurier et peut-être même de cannelle. Connaissant Violette, il y a *sûrement* de la cannelle.

— J'imagine que c'est un plat hyper light qui ferait frémir les nutritionnistes.

Violette se met à rire, puis elle hausse les épaules.

— On va dire que c'est un plat *réconfortant*.

— Va pour un plat réconfortant ! Ça me convient très bien, ça.

Je mastique consciencieusement, tout en approuvant la manière dont Violette voit les choses. Culinairement parlant, son opinion est à l'opposé des diktats de certains magazines féminins qui traquent la moindre goutte de graisse dans les recettes de cuisine. Alors oui, j'estime que c'est important de faire attention à ce que l'on mange, mais ça ne doit pas tourner à l'obsession et à la privation extrême. C'est tellement plus sympa de qualifier un plat de réconfortant, que de dire qu'il est tellement calorique qu'on peut prendre deux kilos rien qu'en le respirant.

— Hummmm, mais c'est délicieux, avoué-je après avoir pris le temps de déguster. On va se régaler, ce soir !

Ragaillardie par la belle humeur de mon amie et par la générosité du repas qu'on s'apprête à partager, j'oublie que la journée a été morose et je mets un morceau de pomme de terre dans ma bouche. Je ferme les yeux pour mieux apprécier. C'est tout chaud, ça sent les épices et les produits de terroir. J'imagine de longues veillées d'hiver dans un chalet au Québec, pendant que les caribous font les fous dans la neige. Réconfortant est vraiment le mot le plus approprié pour décrire ce plat.

— C’est pile ce qu’il me faut après une journée de boulot stressante. Ça s’appelle comment ?

Violette met un poing sur sa hanche et m’adresse un clin d’œil.

— Ça, ma chouette, c’est une tourtière traditionnelle et faite maison. Tu aimes ?

J’attire la petite cassolette vers moi.

— Ah mais j’adore !

J’avale une bouchée supplémentaire, goulûment.

— Qu’y a-t-il, là-dedans ?

— Eh bien...

Violette prend le temps de la réflexion et se lance dans une explication culinaire digne d’une émission de télévision :

— La tourtière se cuisine avec de la viande hachée, de l’oignon et du céleri. J’ajoute aussi de l’ail et puis des pommes de terre, parce que ma recette ressemble à celle de la tourtière de Saguenay, commence-t-elle en modulant sa voix et en allant prendre place derrière l’îlot.

— Saguenay ?

— C’est une ville du Québec, élude-t-elle avant de poursuivre l’énumération consciencieuse des ingrédients qui ont servi à sa préparation : j’ai aussi mis du laurier, de la sarriette, du thym, du romarin, de la noix de muscade et de la cannelle. Un peu de bouillon de bœuf, sel, poivre...

Ah ! J’avais vu juste pour la cannelle, pensé-je.

— J’ai suivi la recette traditionnelle de ma famille, et tout cuisiné toute seule, ajoute-t-elle fièrement.

Elle tourne sur elle-même puis lève les bras en contractant ses muscles, façon super girl.

— Pas mal, hein ?

Je lève le pouce et lui décoche un clin d’œil.

— Bravo, c’est super bon !

— Ça te plaît vraiment ?

— À bien y réfléchir, je dois dire que c’est un surprenant mélange, mais c’est tellement réussi que ça a un goût de retournes-y. Il me tarde de passer à table.

Violette en rougit presque de plaisir, approuve d’un hochement de tête convaincu et bat des mains.

— Moi aussi. J'espère que nos invités apprécieront notre petit dîner franco-qubécois.

— J'en suis sûre. Mais j'étais persuadée que tu n'aimais pas trop cuisiner. Tu assures, en réalité.

Ma locataire hausse les épaules et sourit.

— J'ai des « croûtes à manger », comme on dit chez nous quand on doit acquérir de l'expérience. Mais je crois que j'aime ça. Cuisiner, j'veux dire...

Elle fait mine de réfléchir.

— Bon, en général j'ai peur de me mettre aux fourneaux et de tout rater, mais présentement, je suis assez fière de moi.

— Tu peux être fière, affirmé-je. Et merci d'avoir pris le temps de faire tout ça, alors que c'est ton jour de repos.

Elle balaye mes mots d'un geste humble de la main.

— J'invite des amis chez toi, t'allais quand même pas faire la bouffe gastronomique en plus !

Elle me tape sur l'épaule et se met à rire.

— Au fait, tu as choisi quoi comme dessert ?

Je désigne distraitemment la porte du réfrigérateur.

— Le parfait combo macarons et mille-feuilles, qui provient de ta pâtisserie préférée. De quoi faire découvrir à tes amis quelques douceurs françaises qui feront exploser leurs papilles.

Violette émet un petit gémissement d'envie.

— J'sens qu'ça va être écœurant...

— Absolument *écœurant*, enchéris-je en tentant d'imiter son accent.

— Hé, mais tu t'améliores, ma chouette. Dans quelques mois, tu parleras couramment le québécois.

— J'ai toujours rêvé d'être bilingue.

Elle éclate de rire et je lui avoue en toute franchise que j'adorerais vraiment découvrir le Québec. Les pays du Grand Nord m'ont toujours fait rêver depuis que j'ai lu *L'Appel de la forêt*, de Jack London.

— D'où tiens-tu la recette de ta fameuse tourtière, au fait ?

— De ma matante¹³. Elle sait faire toutes les variantes de la tourtière : avec du bouillon de poulet et du saindoux, ou alors avec

seulement du canard. J'ai demandé et elle m'a envoyé la recette par une application de messagerie.

L'expression enjouée de Violette se ternit et je devine le cheminement de ses pensées. Elle songe à ses proches, qu'elle n'a pas vus depuis longtemps. Elle est venue en France par passion et vivre à Paris est un rêve qu'elle a réalisé très jeune, mais cette année, son père et sa mère ne pourront pas lui rendre visite pour Noël, et je sens que cette absence la peine bien plus qu'elle ne veut bien me le confier. Je comprends ce qu'elle peut ressentir. Que l'on décide de nous-mêmes à prendre notre envol ou que nos parents nous poussent un peu hors du nid, la sensation de manque est la même lorsque la séparation d'avec notre famille tend à s'éterniser.

— Ta tante doit être une très bonne cuisinière, dis-je en tentant un sourire.

Violette opine de la tête et j'ouvre la bouche pour lui demander quelles sont les autres recettes québécoises qu'elle apprécie, quand la sonnette reliée à la porte de la boutique résonne. Si je me félicite de l'avoir installée à la place d'un vieil interphone qui ne fonctionnait plus, à cet instant le *ding dong* ! me statufie. Je n'ai même pas eu le temps de me changer et de me rafraîchir un peu, que les invités arrivent.

— Mince ! Déjà ?

— C'est bon, je mets mon repas en maintien au chaud et je descends leur ouvrir, me rassure aussitôt Violette. File vite te faire encore plus belle que tu ne l'es déjà, pis rejoins-nous.

— Merci, t'es géniale.

Elle rit.

— Ne perds tout de même pas la soirée à te pomponner, ma chouette.

— Aucun risque. De toute manière, on reçoit à la bonne franquette.

Je pivote sur moi-même et disparaîs dans la salle de bains pour me rafraîchir. Quelques minutes plus tard, des voix montent du rez-de-chaussée où Violette doit présenter la boutique pour me faire gagner un peu de temps. Je m'active, attrape ma trousse à maquillage et fonce m'enfermer dans ma chambre pour me changer. En cinq minutes chrono.

Bientôt, les voix se font plus proches et j'entends des jappements mi-craintifs, mi-joyeux, suivis de petits bruits de pattes caractéristiques. Sherwood attend derrière ma porte. Il n'a pas l'habitude de voir des personnes totalement étrangères dans notre nouveau foyer, alors j'imagine

qu'il cherche la personne référente, autrement dit moi, pour se rassurer un peu. Je lui ouvre sans attendre et le prends dans mes bras pour lui faire un gros câlin.

— Comment tu me trouves ? lui demandé-je en le reposant au sol.

Son petit aboiement franc me fait sourire. Or, je souris nettement moins quand je baisse les yeux sur ma robe-pull couleur prune. Le tricot est couvert de petits poils blancs et frisés, d'une douceur assurément incomparable, mais du pire effet sur ma tenue.

Nom de Zeus !

Petite note à moi-même : ne jamais prendre mon toutou dans mes bras, aussi adorable soit-il, quand je porte des vêtements sombres et que ledit toutou est en pleine mue – une mue automnale qui tend à s'éterniser chez ces chiens pourvus de sous-pois denses – et que je reçois des invités.

J'observe mon reflet et baisse les bras, dépitée. Je n'ai plus qu'à passer une autre robe.

— Allez, va dans ton panier mon loulou, tu y seras bien au chaud et en sécurité, comme toujours, dis-je à Sherwood avant de rouvrir les deux battants de mon armoire à la volée. Merde, merde, merde ! Qu'est-ce que je vais me mettre ?

Sherwood ne se fait pas prier et repart dans le salon, où il reçoit aussitôt une salve de compliments et autres flatteries dont il est friand. Il sera vite en confiance.

Une poignée de minutes plus tard, je quitte mon petit univers personnel, vêtue d'une autre robe-pull écru, toute simple, rehaussée d'une ceinture dorée que j'ai décidé de porter un peu lâche sur les hanches. J'ignore pourquoi ça n'a pas été mon premier choix, car j'aime les vêtements couleur crème ou ivoire. Ils m'apportent un sentiment de réconfort, comme une douce couverture en laine. En plus, si j'en crois les conseils de ma mère, ces teintes mettent en valeur la couleur noisette de mes yeux et le brun chaud de mes cheveux. *Et si j'éprouve une soudaine envie de cajoler mon Sherwood, son relookage involontaire passera totalement inaperçu sur ce tricot clair.*

— Bon, allons-y ! je m'encourage, avant de retourner sur mes pas pour jeter un dernier coup d'œil dans un miroir et juger brièvement de mon allure.

À mesure que j'avance vers le salon, je ressens une curieuse boule au ventre et je me demande pourquoi j'accorde tant d'importance à mon apparence. Après tout, ce n'est qu'un dîner tout simple.

Un grand éclat de rire me parvient et je m'immobilise. C'est probablement idiot, mais j'éprouve un sentiment étrange à l'idée de recevoir des inconnus chez moi et de me retrouver là, dans un coin, à attendre le bon moment pour les présentations. Bon d'accord, techniquement c'est Violette qui invite, même si la soirée se déroule dans mon appartement, mais il n'y a rien à faire, je suis envahie par le trac. Bizarrement, la perspective qu'Auguste et Devon ne devraient plus tarder me rassure et j'ai hâte de les voir arriver. Avant de révéler ma présence aux invités, j'assiste secrètement à un concert d'accents chaleureux et enthousiastes, qui me donnent l'impression que j'ai quitté la France pour le Québec. Ma chambre serait-elle devenue une bulle spatio-temporelle ? Je penche la tête et prête l'oreille à ce qui se dit dans la pièce voisine.

— Tsé, chu venu avec d'la bière d'épinette, pis ça.

— Oh ! J'en ai pas bu depu un boutte ! fait la voix de Violette.

— J'parie qu'y connaissent pas les liqueurs, les Français. Y boivent que du vin.

— Y'a que d'la boisson, icitte.

Violette pouffe.

— Si, si, on trouve des breuvages, je vous rassure. Pis des sodas, aussi. Plein de trucs sans alcool. Mais y'a pas d'bière d'épinette. Ça c'est sûr !

— Pas d'beurre de pinottes, de rôteurs ou de queues de castor, j'imagine ? lance la deuxième voix méconnue que j'ai entendue, celle qui est féminine et haut perchée. Y mangent surtout du camembert.

— Entre autres, en convint Violette. Mais tu verras qu'on mange super bin, icitte.

— On l'sait Violette, on t'charrie !

Pour être honnête, je ne comprends pas grand-chose dans cet échange mais j'entends des rires, des froissements d'étoffe, des bruits de déballage de papier et des objets qui s'entrechoquent. Je devine que les amis de Violette ne sont pas venus les mains vides.

— Sti qu'c'est bon d'vous voiiiiir ! hurle Violette, à deux doigts de faire éclater les vitres de tout l'immeuble, tant son cri est strident.

Passé un nouveau moment d'effusions, je prends le temps d'une inspiration et me décide enfin à me montrer.

Tous les regards convergent vers moi à l'instant où j'entre dans la lumière et je scrute brièvement le petit groupe. Près de l'îlot qui fait office de demicloison entre ma cuisine et mon salon, j'aperçois un petit bout de femme aux cheveux châtain clair et un grand gars qui semble taillé dans un roc. Ils ont le sourire aux lèvres, les yeux pétillants.

Violette, plus guillerette que jamais, accourt dans ma direction et me glisse un discret « tu t'es faite toute belle, chu sûre que Devon va kicker sur toi » que je conteste aussitôt d'une moue exagérée. Sans se départir de son grand sourire, elle me prend par le bras et fait rapidement les présentations.

— Avril Renard, mon amie française... commence-t-elle en se plaçant légèrement en retrait. Charlotte et Nathan Montminy, mes amis de Montréal.

— Je suis heureuse de faire votre connaissance, dis-je poliment.

La prénommée Charlotte me gratifie d'un immense sourire.

— Chu tellement contente de te rencontrer, Avril.

— Moi aussi, enchérit son mari. Violette nous a parlé de toi dans nos derniers échanges par messagerie vocale. C'est super que vous vous entendiez si bien, toutes les deux !

Mon regard croise celui de mon amie et j'acquiesce.

— Depuis qu'elle sait que vous allez lui rendre visite, Violette trépigne d'impatience. Alors comme ça, vous vivez à Montréal ?

— Oui, mais comme toi, on est des nouveaux citadins, note Charlotte en haussant un sourcil. On reste¹⁴ à Montréal depuis trois ans, seulement.

Elle poursuit la conversation avec un naturel qui me détend tout de suite. À grand renfort d'exclamations, elle me décrit le changement radical entre leur ancienne vie passée sur les terres reculées des Laurentides, et celle qu'ils mènent aujourd'hui dans la grande ville. Nathan y va de ses anecdotes, toutes plus cocasses les unes que les autres, notamment celle où il raconte la première fois où il a pris le métro et n'est pas descendu à la bonne station.

— J'ai fait le trajet jusqu'à ma job sul'pouce !

— Ce qui veut dire en stop, m'informe Charlotte en me faisant un clin d'œil.

Nathan confirme et ajoute :

— La vieille dame qui a gentiment voulu me prendre à bord d'son char conduisait si mal, que je m'suis demandé si elle avait bien passé ses licences. Enfin, son *permis*, comme on dit, en France. Mais le pire, c'est qu'elle a tenu à m'accompagner jusqu'à l'accueil de ma job, pour être sûre que j'arrivais à bon port. Je savais plus où me mettre quand elle a dit « c'ti-cul était perdu, mais présentement que j'vous l'ai ramené, j'm'en retourne drette chez moi ».

Un doigt posé sur le menton, je tente de traduire :

— Ça doit vouloir dire quelque chose comme « ce gosse s'était perdu, mais maintenant que je vous l'ai ramené, je rentre chez moi ». Non ?

Ma supposition a pour effet de déclencher l'hilarité générale.

— ...

Devant ma mine déconfite, Violette m'explique entre deux fous rires que le mot « gosse », en québécois, n'a pas du tout le même sens qu'en France.

— À part de t'ça, ta traduction était la bonne, me félicite Nathan.

Charlotte confirme. Ces deux-là me paraissent vraiment sympathiques. J'adore leur accent, il est vraiment de ceux à mettre une grosse couche de baume aux cœurs les plus fendillés. À tel point que je me demande pourquoi j'ai éprouvé une brève appréhension à l'idée de rencontrer les amis de Violette.

Nous nous mettons rapidement à parler de Paris.

— J'avoue que je suis heureuse d'être dans ce quartier. Je n'avais visité Paris qu'une seule fois lors d'un voyage scolaire, et ça m'avait paru si grand, si moderne, si fou ! En arrivant ici, je croyais que je ne m'y ferais jamais et l'impression s'est confirmée quand j'ai visité la ville à bord d'un de ces bus panoramiques pour touristes. Mais, en fin de compte, j'aime beaucoup me promener dans les quartiers haussmanniens et encore plus à Montmartre. Certains coins du XVIII^e ont un côté petite ville de jadis, et ça me plaît beaucoup.

— Nous visiterons Montmartre avant de partir pour Strasbourg, dit Charlotte en hochant la tête. Il me semble avoir vu un itinéraire intéressant sur mon guide, et tu pourras peut-être nous conseiller certains endroits.

— Bien sûr. Vous ne restez pas longtemps à Paris ? l'interrogé-je.

Elle secoue la tête.

— J'ai d'la famille en Alsace. Nous passerons les fêtes chez eux. On voulait venir voir notre Violette, avant.

Notre conversation revient sur Montmartre et je leur parle de l'itinéraire qu'Auguste et Devon m'ont fait découvrir. Puis, à leur demande, je leur décris le Périgord et la maison dans laquelle j'ai grandi. À l'instant où le sujet bifurque sur le magasin hérité de ma grand-tante, la sonnette retentit. *Enfin !* pensé-je. Je commençais à croire que nos autres invités allaient nous faire faux bond.

— Je vais ouvrir ! chantonné-je avec un entrain qui n'échappe pas à Violette.

Le regard qu'elle me lance brille de joie et j'en devine sans mal la cause. Ses retrouvailles avec Auguste me procurent une grande satisfaction. Je suis tellement contente pour elle. Sans tarder, je me précipite au rez-de-chaussée où j'aperçois deux silhouettes masculines derrière la porte vitrée. J'entends des rires et j'estime que même cet arrogant Devon Francœur semble être de bonne condition, ce soir. J'en ai la vérification lorsque j'ouvre la porte en grand et que les deux hommes entrent en même temps qu'un courant d'air vivifiant. Auguste me salue avec un sourire lumineux et je l'invite à passer à l'étage, où il pourra se défaire de son manteau – et retrouver Violette. Quand je lève les yeux sur Devon, je remarque qu'il me fixe avec une gaieté sincère, mâtinée d'un intérêt visible. Ce constat provoque des fourmillements dans tout mon corps. Ce soir, force est de constater que Devon a troqué son habituel accoutrement sombre contre un pull beige qui lui donne un air bien plus chaleureux, et il a changé son expression hautaine en un sourire engageant qui lui va résolument bien.

Cette soirée promet d'être mémorable !



Trois quarts d'heure plus tard, nous sommes six à table, en grande conversation autour de la fameuse tourtière concoctée par Violette. Charlotte et Nathan connaissent les ingrédients de ce plat par cœur, eux qui sont rompus à la dégustation de tels mets depuis l'enfance. Tout au long du repas, ils ne tarissent pas d'éloges et Violette semble aux anges entre ses amis et un Auguste ravi. Les regards qu'ils se lancent, furtifs et électriques, n'échappent à personne. En tout cas pas à moi. Leur attrait l'un pour l'autre est une évidence.

Le dîner se déroule dans une ambiance des plus agréables et, en fin de compte, je suis heureuse qu'Auguste ait invité Devon. Sans lui, j'aurais vraiment eu l'impression de tenir la chandelle, partagée entre un couple de longue date et cet autre qui naît sous nos yeux. En plus, Devon est particulièrement loquace ce soir, ce qui ne gâche rien à sa présence ici. À ma grande surprise, il est même l'instigateur de la plupart de nos sujets de conversation et semble s'intéresser à tout le monde. Je parviens difficilement à le quitter du regard tandis qu'il parle et je lui trouve de plus en plus de charme. Il peut vraiment être plaisant quand il veut bien en faire l'effort.

Au fil de la soirée, tout le monde est détendu et les discussions vont bon train. L'ambiance de la soirée est vraiment délectable et je me félicite d'avoir opté pour des lumières douces et une ambiance cosy. Mon appartement ressemble plus que jamais à un cocon où on se sent bien. Où je me sens de plus en plus *chez moi*.

Quand vient l'heure du dessert, je propose de m'en occuper et je m'éclipse, tout sourire. De la cuisine, le brouhaha des voix me parvient toujours pendant que je sors les macarons et les mille-feuilles du réfrigérateur.

— Je peux vous aider ? fait la voix rauque de Devon.

Tournant le dos aux convives, je ne l'ai pas vu arriver. Je ne l'ai pas davantage entendu.

— Oh vous savez, il n'y a rien de bien sorcier à faire. Je me contente de mettre les desserts à température ambiante.

— Alors je pourrai peut-être faire le service ?

Les mains chargées de deux boîtes rectangulaires frappées du logo de la pâtisserie d'où elles proviennent, je me tourne vers lui et nos regards se croisent.

— Si vous voulez. Merci.

Je bute légèrement sur le « vous ». Les Québécois n'utilisent que très rarement le vouvoiement et Nathan nous a même confié, à nous autres Français, qu'ils tutoient leurs employeurs. Ainsi, au cours de la soirée, le tutoiement s'est naturellement imposé pour nous tous, ou presque. Seul Devon maintient le vouvoiement et j'en suis un peu perturbée. Je ne sais pas si c'est parce qu'il est hautain, timide ou de la vieille école, mais malgré sa bonne humeur, j'ai l'impression qu'il tient à garder certaines barrières érigées tout autour de lui. Toutefois, abstraction faite du vouvoiement, l'atmosphère a été excellente jusqu'à présent. Elle devient électrique lorsque Devon se rapproche un peu plus.

— De quelle tâche me chargez-vous ? s'enquiert-il en retroussant ses manches.

Il est si près de moi à présent que j'éprouve une légère gêne et j'en deviens maladroite dans mes gestes. Ma gorge s'assèche et mes doigts tremblent pendant que je sors une pile d'assiettes à dessert d'un élément haut de ma petite cuisine.

— Les couverts sont dans ce tiroir, dis-je en désignant l'endroit d'un geste du menton. Si vous voulez bien les apporter à table.

Devon contourne l'îlot et se retrouve à quelques centimètres de moi. Il ouvre lentement le tiroir.

— Cette soirée est vraiment sympa, dit-il en suspendant ses gestes. Ça fait un bail que je n'ai pas eu droit à un tel moment de détente. Avec le boulot, je suis tout le temps sur les chapeaux de roues et ça me manque de pouvoir m'accorder un minimum de ces instants tout simples qui font du bien.

Je secoue la tête, compatissante.

— Je suis également du genre à ne pas trop savoir comment prendre du temps pour moi. Entre les tâches liées au magasin, l'entretien de l'appartement, les besoins de mon toutou et la création des bougies parfumées, j'ai l'impression que les journées défilent à cent à l'heure. Heureusement, Violette est là pour me pousser à lever le pied, de temps à

autre. Sans elle pour m'épauler ou me faire comprendre que les moments de répit s'imposent, je crois que je fonctionnerais sans arrêt à mille à l'heure.

— Idem en ce qui me concerne.

Il attrape quelques petites cuillères et les pose sur le plan de travail.

— Parfois, il m'arrive même d'oublier de dormir, poursuit-il. À la longue, la fatigue est telle qu'on la met involontairement de côté et qu'on agit comme un automate.

J'acquiesce silencieusement et pose les mains de chaque côté du plateau à pâtisseries.

— C'est pourquoi il est nécessaire de s'accorder des pauses. Cette soirée était l'idée de Violette et elle est vraiment la bienvenue. C'est un peu comme une parenthèse agréable dans l'agitation quotidienne.

— Agréable, en effet, murmure Devon.

Il m'adresse un regard en coin et je me tourne vers lui pour observer l'expression de son visage. Fascinée par le bleu givré de ses yeux, je sens mon cœur chavirer dangereusement et mes jambes se transforment en coton.

Violette choisit cet instant pour nous rejoindre en cuisine.

— Je viens chercher le cocktail à base de gin que j'ai préparé plus tôt. Vous m'en direz des nouvelles !

Elle s'arrête pour nous observer puis m'accorde un clin d'œil bourré de sous-entendus. Là-dessus, elle s'en va comme elle est venue. Je la suis du regard pendant qu'elle reprend place aux côtés d'Auguste, Charlotte et Nathan. Puis je baisse les yeux sur les pâtisseries. Les doigts de Devon touchent presque les miens et je remarque que son regard s'est posé sur nos mains.

— C'est joli ça, observe-t-il en effleurant le bout d'une breloque de mon bracelet préféré, que je porte à l'occasion de cette soirée. Un cadeau ?

Je soutiens son regard.

— Oui. Et j'y tiens beaucoup, dis-je en me mordillant l'intérieur de la joue.

— Je vois...

— C'est un cadeau que je me suis fait, ai-je brusquement besoin de préciser. Chaque année, à la période de Noël, j'achète une breloque de plus, qui résume l'année écoulée ou alors s'attache à un événement marquant. Celle de l'an dernier représente un petit chien, parce qu'il y a un an tout

pile, j'avais décidé d'adopter un shiba et je m'apprêtais à accueillir Sherwood dans ma vie.

Le pouce de Devon glisse sur le dos de ma main comme il contemple le bijou en question.

— Et c'est justement une breloque en forme de shiba, remarque-t-il. Quelle heureuse coïncidence !

Je souris.

— Je crois bien que ces petites boules de poils sont à la mode. Il y a des objets décos et des bijoux à leur effigie, et ils prêtent leur jolie bouille pour des publicités pour des lignes de vêtements, des opérateurs téléphoniques...

— Une idée de ce que figurera la breloque du Noël de cette année ? s'intéresse Devon.

Je me mets à rire.

— Honnêtement, la fin d'année est si riche en nouveautés que, pour le moment, je ne sais pas trop sur quoi portera mon choix. Une bougie, peut-être ? Ou une étoile, en référence au nom du magasin.

Je me tais un bref instant et mon attention est attirée par le grand épicea qui trône dans mon salon. Immanquablement, Devon suit mon regard et mon cœur fait une embardée.

— Un sapin miniature, peut-être ? propose-t-il.

Ses doigts frôlent mon poignet à mesure qu'il détaille les pendentifs accrochés au bracelet. Ma peau me picote et j'ai le sentiment étrange que toutes mes pensées et mes énergies convergent à l'endroit précis où ses doigts m'effleurent. À cet instant, je suis convaincue que mes joues sont aussi rouges que le nez de ce brave renne Rudolph, et je ne peux m'empêcher de me trouver idiote.

— Il faudrait que ce Noël soit particulièrement marquant pour que je choisisse un sapin afin de compléter ma petite collection de bijoux, parviens-je tout de même à dire d'une voix légèrement chevrotante.

Devon continue de me dévisager. Son regard pétille de malice.

— Ce sera peut-être le cas...

Là-dessus, il m'adresse un clin d'œil entendu et se drape à nouveau dans une posture régaliennne. Il semble si imbu de lui-même, à cet instant, que ça me hérisse et je me sens obligée de jouer l'indifférente.

— On verra ça, monsieur Francœur, fredonné-je. En attendant, la table ne va pas se mettre toute seule.

Je hausse les épaules, ce qui a pour effet de rompre le contact entre la paume de Devon et mon poignet. Puis je saisis la pile d'assiettes et il lève les mains en signe de reddition. Je le devance sans rien dire et il se saisit des couverts avant de me suivre.

Quand nous retournons à table, les autres convives sont en pleine discussion à propos de la boutique dont je suis la nouvelle propriétaire. J'observe nos invités en souriant jusqu'à ce que mon regard tombe sur Auguste. Avec un serrement au cœur, je remarque qu'il a l'air ennuyé, tout à coup. Se pourrait-il que pendant que j'étais en cuisine avec Devon, il se soit passé quelque chose entre Violette et lui ? Quelque chose qui aurait terni leur début de relation ?

Consternée, je me tourne aussitôt vers mon amie...

... mais son immense sourire me rassure aussitôt. S'il s'était passé quelque chose de fâcheux, elle ne paraîtrait pas en train de flotter sur un petit nuage dans un ciel couleur rose bonbon. Alors, pourquoi cette mine sombre, chez son amoureux ? Auguste aurait-il consulté sa messagerie pendant mon absence et aurait-il reçu une mauvaise nouvelle ? Un ennui avec ses proches ? Ou alors au travail ? Une dizaines d'idées farfelues me traversent l'esprit et mon listing des raisons de ce brusque changement d'humeur se poursuit jusqu'à ce que la voix de Charlotte Montminy me sorte de mes pensées :

— Nous parlions du magasin avec Violette, me dit-elle en souriant. Je te trouve très courageuse de tenir un commerce par les temps qui courent. Ça marche ? Tu t'en sors ?

— Ah... eh bien...

J'essaie de sourire en retour, mais je suis certaine que mes mâchoires crispées n'affichent qu'un rictus de constipée.

— Pour ne rien vous cacher, j'ai beaucoup hésité avant de venir ici, avoué-je. Chaque jour, je doute tellement que j'ai presque envie de plier bagages et de retourner dare-dare dans le Périgord. D'un autre côté, je m'attache de plus en plus à ces lieux, à Paris et aux personnes que je côtoie ici.

Je pousse un interminable soupir.

— L'activité du magasin n'est vraiment pas folichonne et le loyer que me paie Violette est un réel plus. Si je ne l'avais pas pour locataire, les bénéfices liés aux ventes de la boutique ne me permettraient pas de tenir

longtemps et je serais contrainte de tout revendre. J'espère juste que la situation va s'améliorer avec les fêtes et je croise les doigts pour avoir des centaines de clients qui viendront effectuer des achats de dernière minute.

Nathan me regarde avec compréhension et Charlotte hoche pensivement la tête. Devon, quant à lui, me dévisage avec une intensité telle que j'en reste momentanément coite. Ses yeux se sont brusquement écarquillés avant de s'assombrir, comme s'ils s'étaient chargés de toutes les tempêtes des mers du nord. Il sourcille quand mon regard croise le sien, puis détourne la tête. Même de profil, je remarque les sillons tourmentés qui rident soudain son front, tandis qu'Auguste et lui échangent un regard ennuyé.

— Si j'ai tout compris, tu es la propriétaire du magasin et des deux appartements du premier étage, récapitule Nathan. Succession ? Achat ?

Je reporte mon attention sur lui.

— J'ai hérité ce triplex de ma grand-tante, Cécile Roismier, et je m'y suis installée au début de l'automne. C'est encore tout frais et je garde espoir que le démarrage timide de la boutique aboutisse à davantage de succès à l'avenir.

Charlotte m'adresse un sourire plein de compassion et Violette pose sa main sur mon bras. À cet instant, je suis à deux doigts de me confier comme jamais. De m'épancher sur mon passé, sur mes choix parfois discutables, sur mes études avortées, sur la déception que j'ai souvent cru lire dans les yeux de mes parents, sur cet héritage qui m'est tombé dessus et sur mes craintes de ne pas avoir les épaules pour un tel projet de vie. Mais je ne veux pas risquer de gâcher cette douce soirée d'hiver, alors je prends le temps de respirer calmement et j'ajoute, sur le ton de l'humour :

— Mon petit empire s'arrête ici, au premier étage. Les appartements du dessus disposent d'un autre accès, avec une porte cochère et un interphone qui fonctionne. Pas comme celui que j'ai dû remplacer par une sonnette.

— La disposition est vraiment très bizarre, remarque Nathan.

— Imagine si les voisins du dessus passaient eux aussi par la boutique pour aller et venir, intervient Violette en riant. Tabarnak ! Tu parles d'une pagaille !

Charlotte éclate de rire.

— Mais j'aurais peut-être plus de clients, souligné-je en haussant les sourcils.

— Alors c'est une idée à creuser, fait Nathan, tout sourire.

Violette secoue la tête et nous répondons par un « Non ! » des plus catégoriques.

Sans réelle transition, Charlotte se met à nous décrire les commerces de Montréal dans lesquels elle préfère se rendre.

— Je rêverais de trouver ces petites douceurs dans ma pâtisserie fétiche, dit-elle en dégustant un macaron au chocolat. S'il y a bien une chose à goûter quand on vient icitte, en France, je pense que c'est ça.

— Chu ben d'accord ! acquiesce Nathan.

Le dessert fait clairement l'unanimité et je suis heureuse de finir le repas sur cette note de douceur sucrée, typiquement française. En revanche, je suis chagrinée de voir que l'ambiance, jusque-là parfaitement détendue et chaleureuse, se retrouve ternie par les ombres que je distingue dans les yeux de Devon et d'Auguste. Je m'étonne de leur brusque silence, sans toutefois oser en faire mention.

Soudain, à la dernière bouchée de mille-feuilles avalée, Devon nous demande de l'excuser et quitte la table en prétextant un appel important. Quelques minutes plus tard, il revient pour s'enfermer dans un nouveau mutisme exacerbé.

Quelle mouche les a bien piqués, Auguste et lui ?

Plus tard, quand les invités sont partis dans leur tanière respective, je fais part de cette impression à Violette, qui affirme n'avoir rien remarqué. Était-elle trop dans l'euphorie du moment, dans la joie simple et pure d'avoir accueilli ses amis et retrouvé Auguste, pour ne rien voir de ce qui se tramait ? Ou est-ce moi qui me fais des idées ?

Chapitre 8 : Jack Frost

(Bougie aux senteurs de menthe polaire et de fleurs des neiges)

13 décembre

Tout doucement, presque au ralenti, les flocons descendent du ciel et je les observe avec une joie enfantine, les paumes pressées contre une tasse de thé bien chaud. Ce mois de décembre est particulièrement enneigé cette année – plus qu’il ne l’a été depuis longtemps, si j’en crois les confessions d’une de mes rares clientes. Je trouve que cela ajoute un soupçon de magie à celle qui enveloppe déjà les cœurs amoureux de Noël. Cette blancheur m’enchant. Certes la foule se presse moins dans les rues et mes ventes vont probablement rester au plus bas, mais que c’est joli, Paris sous la neige !

Il est presque dix-huit heures quand je me détache de la douce contemplation des flocons qui tourbillonnent. Je retourne la pancarte « ouvert/fermé » à l’entrée, un peu dépitée d’avoir ouvert un lundi pour accueillir si peu de clientèle, puis je passe derrière le comptoir en soupirant, attrape un carton vide et rejoins l’arrière-boutique. Le matelas d’appoint de Sherwood y occupe un petit espace dans un coin mais mon chien est resté à l’appartement cet après-midi, bien au chaud. Quand je suis allée chercher mon dernier prototype de bougie à l’étage, vers seize heures, il était enroulé sur lui-même dans son panier, comme à chaque fois qu’il pleut ou qu’il neige, et dormait en toute sérénité.

En attendant le retour de Violette, et pour profiter encore un peu du spectacle de la neige qui tombe derrière ma vitrine, j’emporte bocal, cire végétale, accessoires, flacons d’essences et fragrances côté boutique, sur une table qui longe le mur derrière le comptoir. Dans les moments de calme plat, comme en soirée, je fabrique souvent de nouvelles bougies car je ne m’avoue pas vaincue. Je crois fermement en ces lueurs chaleureuses, ces étoiles vacillantes qui sont comme autant de petits moments de bonheur préservés et ne demandent qu’à se diffuser dans des centaines de foyers.

J’occupe mes mains en mélangeant des ingrédients et mes pensées vagabondent.

Pour la troisième fois aujourd’hui, je fais mentalement l’inventaire des événements des jours passés et mon esprit revient à Devon Francœur. Si j’y

réfléchis bien, force est de constater qu'il a un lien avec presque chacune de mes créations. Il avait acheté ma première bougie à la noisette et, par la suite, je me suis inspirée de la bergamote de son thé préféré, des senteurs de marrons et d'épicéa qui me renvoient à notre conversation au marché des Abbesses, et également de la fève tonka qui m'évoque son parfum masculin, à la fois viril et délicat. Le constat est sans appel, même s'il m'en coûte de me l'avouer : cet homme m'agace autant qu'il m'intrigue – un peu plus que cela, je dirais même. Depuis le dîner de l'autre soir, je ne l'ai pas revu ni eu de ses nouvelles, pourtant il occupe toutes mes pensées. Son silence et son absence me procurent une sensation étrange, mélange de frustration et d'inquiétude. J'ai beau retourner des dizaines de fois dans ma tête les conversations que nous avons eues lors de cette soirée avec Auguste, les amis de Violette et lui, je n'arrive pas à m'expliquer les raisons qui l'ont poussé à changer de comportement si vite. Depuis, c'est silence radio. Ce qui me trouble encore plus.

Je soupire, ajuste le couvercle bombé de ma dernière bougie en date, celle que j'ai dénommée « Winter Evening », et je noue une ficelle à laquelle pend un bijou en forme de flocon de neige. À l'intérieur du bocal en verre transparent, on aperçoit la cire pailletée d'argent. J'admire un moment le résultat, plutôt fière de moi. Reste à coller les étiquettes imprimées blanc sur bleu nuit. Quand j'ai ajouté la touche finale à cette nouvelle collection, je sors mon smartphone de ma poche et consulte l'écran pour la énième fois. Au même moment, le carillon de l'entrée me fait sursauter et je range mon appareil.

Violette rentre du travail avec près d'une demi-heure de retard, l'air encore plus las que d'ordinaire.

— Salut ! clamé-je depuis le comptoir. Dure journée, on dirait...

Le regard de Violette en dit long sur ce qu'elle pense effectivement de ce lundi.

— Chu contente de rentrer, fait-elle en lançant son sac sur le trône de notre ours Ben. J'ai pas pris mon char à cause de la neige et c'était la panique dans l'métro. Et sinon mon boss me donne des sueurs froides. Tsé que j'risque de m'faire bumper à job ?

— Quoi ?

Je n'ai pas tout compris, mais le moment a l'air important.

— Attends... Je te prépare un thé chaud et tu vas t'asseoir pour tout me raconter. Ça marche ?

Elle opine du chef.

Moins de deux minutes plus tard, je m'empresse de la rejoindre, deux tasses à la main. C'est notre nouveau rituel du soir. Je mets en route la bouilloire à six heures trente pétantes – bon aujourd'hui, j'en ai remis à chauffer – et je nous fais un thé, souvent à la cannelle. Ça nous requinque.

Mon amie a ôté son manteau et le laisse mollement tomber sur le bras de l'ours Ben. Elle se jette presque sur la tasse que je lui tends.

— T'es une amie au top ! dit-elle en se réchauffant les mains contre la céramique.

— On a bien besoin d'un peu de réconfort et tu as l'air épuisée. Alors dis-moi, ton boss t'a encore fait des misères ?

Violette réprime un frisson et secoue la tête.

— Au travail, ça ne va vraiment pas fort. Depuis quelques jours, il y a un nouveau venu dans la boîte. Un p'tit con d'arriviste, du genre fils à papa qui a tout ce qu'il veut, tout cuit dans l'bec. Tout le monde dit qu'il veut ma place et c'est sûr qu'il va l'avoir. Et moi, je vais m'faire bumper !

— *Bumper* ? Ça veut dire virer ?

— Rétrograder, pour être plus exacte.

Elle boit une gorgée de thé, déglutit puis inspire un grand coup. Ses yeux verts sont plus ternes que d'habitude et j'ai l'impression qu'elle est à deux doigts de craquer.

— Je peux oublier la promotion sur laquelle je comptais, mais en plus, j'ai peur d'être affectée à un service de moindre importance ou qui ne m'intéressera pas, me confie-t-elle, les yeux embués de larmes contenues.

Je fronce les sourcils.

— Mais... C'est dégueulasse !

Elle hoche tristement la tête.

Je peste un moment contre ces dirigeants sans scrupule, puis pose une main compatissante sur l'épaule de mon amie. Je la soutiens du fond du cœur et j'espère qu'elle se fait des idées. Je sais à quel point Violette s'investit dans tout ce qu'elle entreprend et je tente de la rassurer de mon mieux :

— Tu te donnes toujours à cent pour cent. D'après ce que je sais, ton travail est très apprécié. Ne te fais pas de souci. Toute cette histoire n'est

peut-être basée que sur des racontars de bureau.

Elle approuve sans grande conviction.

— J’espère que tu as raison... Mais quelle journée ! Chu tannée d’avoir couru partout pour prouver c’que j’vau. Pis alors les gens sont fous avec toute cette neige, on dirait qu’ils n’en ont jamais vu ! Même si j’ai quitté l’agence plus tôt, j’ai cru que je n’pourrais pas rentrer, ce soir.

— Je confirme. De pareilles chutes de neige à Paris, je crois que ce n’est pas arrivé depuis les années quarante. Les Franciliens n’y sont pas très habitués.

— On est quand même loin des bordées d’neige, fait remarquer Violette, en digne connaisseuse du sujet. La visibilité n’est pas terrible, c’est sûr, mais j’ préfère ça que d’la sloche ou d’la glace noire.

— De la quoi ?

— De la *sloche*, répète Violette en insistant bien sur le son que ce mot produit. C’est quand la neige est trop molle et pleine d’eau. Pis la glace noire, tsé, c’est quand la couche de glace est si fine qu’on ne la voit pas sur le bitume. Une vraie traîtresse, celle-là !

— Ah je vois...

Je prends une autre gorgée de thé et Violette se lève. Je tends la main pour la débarrasser de son mug vide et je l’enjoins à aller se reposer.

— Je fermerai le rideau et la porte de la boutique avant de sortir Sherwood. Comme ça, tu seras tranquille.

— Merci, ma chouette.

Elle m’adresse un sourire fatigué, qui ne lui ressemble guère. Cette journée l’a vraiment déprimée.

— Fais attention avec ce temps, me recommande-t-elle tout en attrapant ses affaires.

— Pas de souci, ce sera une promenade express. Comme tu le sais, Sherwood n’est pas très fan des sorties nocturnes.

Elle hoche la tête avant de grimper les premières marches.

— À tout à l’heure ! Moi, je vais me faire couler un bain.

— D’acc !

Elle a bien mérité de se délasser dans un bon bain. L’appartement de Violette est plus petit que le mien mais il lui offre le luxe extravagant d’une baignoire balnéo. C’est fou !

Je la vois disparaître à mi-hauteur de l’escalier et me retourne. Je n’ai pas le temps d’arriver au comptoir pour reposer nos tasses vides, que le magasin est subitement plongé dans le noir.

— Hé merde !

— Alors ça, c’est la cerise sur le *sundae*, ronchonne Violette du haut de l’escalier. Cibouère ! Quelle ostie d’ journée !

Les jurons et l’intonation aiguë qui me parviennent traduisent un début de panique évident. À tâtons, je pose mes tasses et cherche mon smartphone. Quand mes doigts rencontrent la surface lisse de sa coque en silicone, je le retourne en quatrième vitesse et active l’application lampe de poche.

— Ne bouge pas, Violette ! Je viens t’éclairer.

— Tabarnak ! J’bouge pas, non, ou j’risque une belle gamelle !

Je grimpe une volée de marches sous un halo de lumière bleutée et j’accompagne Violette jusqu’au palier. Derrière la porte de mon appartement, j’entends les *Ahiiiiioouuuuuu !* de Sherwood. Comme souvent à cette heure, son réveil se fait en fanfare et j’ai l’impression qu’il donne un concert pour prouver qu’il couvre autant d’octaves que Michel Polnareff dans sa chanson *Goodbye Marylou*.

Violette fouille frénétiquement dans les poches de son manteau, trouve son propre mobile et éclaire la serrure.

— Ça va aller ?

— Oui, oui, s’empresse-t-elle de répondre. Maintenant tout va bien. J’ai un peu les jambes en coton d’avoir manqué de tomber, mais ça va. File rassurer le pitou ! Moi je vais profiter de cette panne pour prendre un bain chaud aux chandelles.

— Ah... Euh, OK ! Tu crois que la panne concerne seulement le magasin ou tout l’immeuble ?

— Aucune idée.

Alors que je compose fébrilement le numéro de mon électricien sur l’écran de mon mobile, toute trace de panique semble oubliée chez mon amie. Violette n’est pas du genre à tirer des plans sur la comète, à tergiverser ou à s’inquiéter plus que nécessaire. En général, elle s’adapte et prend la vie comme elle vient. J’admire ça, surtout quand pour moi, c’est le chaos. Bien loin de m’imaginer prendre un bain, j’ai plutôt envie de préparer un sac rempli de vivres et d’un tas de trucs de première nécessité pour Sherwood, Violette et moi, dans le cas où il faudrait évacuer

l'immeuble. Voire le quartier. Ou même la ville entière. Je crois que cette coupure de courant me met dans un état de stress monstre.

— Allô ? tenté-je quand la tonalité s'interrompt.

Une voix grave et hésitante me répond d'un ton atone.

— Argh ! Un répondeur, c'est bien ma veine.

Je raccroche en soufflant d'agacement. Violette secoue la tête.

— Te bile pas, ma chouette. C'est sûrement une panne dans l'immeuble.

— Hum...

Je m'éclaire à nouveau et je hausse les épaules, guère convaincue. Le système électrique de l'immeuble est aussi particulier que son agencement et je crains déjà que la coupure ne concerne que mon triplex.

— Je vais réessayer d'appeler. Au pire, je laisserai un message.

— Tiens-moi au *courant*, s'amuse Violette en dodelinant de la tête.

— Ha ! Ha !

Je laisse échapper un rire nerveux et lui adresse un petit geste de la main.

La porte de l'appartement de Violette se referme sur son visage souriant et j'essaye de me reprendre. Toujours à la lumière de mon smartphone, j'enfonce ma clé dans la serrure et pousse le battant. Une tornade de douceur me submerge aussitôt. Comme toujours, Sherwood m'accueille avec cette ferveur inconditionnelle qui me fait si chaud au cœur. Je m'accroupis et l'enveloppe de mes bras, émue de sentir sa petite langue toute mouillée et toute douce sur mes mains et mon visage, pendant que son corps se tortille de bonheur.

— Moi aussi je suis contente de te voir !

Je referme la porte derrière moi et jette un coup d'œil à la rue, que j'aperçois depuis la grande fenêtre du salon. Dehors, je distingue le halo des lumières urbaines. La panne n'est-elle liée qu'à l'immeuble ? Je me retourne pour appuyer sur l'interrupteur.

— Eh bien, ça alors ! Le courant est revenu, jubilé-je.

Je sors sur le palier, flanquée d'un Sherwood plus pot de colle que jamais. Violette m'apparaît dans le faisceau de lumière de son appartement.

— Je viens de voir ça aussi, dit-elle en désignant le luminaire de son entrée.

Elle a dû faire les mêmes gestes que moi, quasi en simultané.

— Mais je vais me faire un bain aux chandelles quand même, ajoute-t-elle avant de me saluer à nouveau. À tantôt !

Je ris de soulagement et pivote sur mes talons. Quand la porte de l'appartement de ma locataire se referme, je me raidis. *C'est moi ou j'ai l'impression qu'il y a quelque chose qui cloche ?* Pourquoi la lumière n'est-elle pas revenue sur le palier ? Les détecteurs de mouvement auraient dû s'enclencher pour éclairer l'espace. Ça n'augure rien de bon.

Je retourne dans mon entrée, attrape la laisse et le harnais de Sherwood, puis nous descendons au rez-de-chaussée à la faveur du halo bleuté que déverse toujours le flash de mon smartphone. Je dois me rendre à l'évidence, la boutique est toujours plongée dans le noir. Dire que je m'étais prise à espérer que la panne allait toucher au moins tout le quartier et que, dès demain, les gens accourraient au magasin pour faire un stock de bougies. Manqué ! C'est visiblement le magasin lui-même qui pâtit d'un problème de courant. Comme si j'avais besoin de ça.

Fébrile, je recompose le numéro de mon électricien, tombe une nouvelle fois sur sa messagerie et expose rapidement le problème, la voix tremblante d'agacement. Ensuite je fais un détour par l'arrière-boutique et me dirige vers le mur dominé par un tableau électrique flambant neuf – du moins si j'en crois le contenu de la facture ahurissante que ledit électricien a laissée lorsqu'il l'a changé en même temps qu'il a effectué la réparation du raccordement électrique de l'enseigne lumineuse.

— Quel fumier, celui-là ! maugréé-je. Il n'a rien fait de bien, un vrai charlatan.

Ouah ! confirme Sherwood.

Si j'ai fait l'impasse sur le côté « clignotant » de l'enseigne du *Faubourg des Étoiles*, demain, c'est sûr, je prendrai mon téléphone pour pousser une gueulante bien sentie. Non mais !

— Mais on verra ça après la promenade. De toute manière, tout a disjoncté.

Je grattouille la tête de mon petit chien, puis j'enfile mon manteau et noue mon écharpe rayée qui sent bon le Soupline et reprend les couleurs d'une maison d'une célèbre école de magie – vert et argent, les couleurs¹⁵. Une seconde plus tard, nous sortons braver le froid.

Je tire le rideau puis je ferme la porte à clé, ce qui relève du challenge quand on est maladroite et qu'on tient un chien en laisse en même temps.

Enfin, je me redresse, souffle un nuage vaporeux dans l'air et enfonce mon bonnet jusqu'aux oreilles. Nous nous engageons dans la rue toute blanche.

La neige a bien tenu et continue de tomber. Il y a plus de cinq centimètres de poudreuse au sol et j'ai le sentiment de retourner en enfance, au fur et à mesure que je marche sur le bitume blanchi. Sentir l'air froid vivifiant me calme instantanément les nerfs. Un instant, Sherwood s'arrête pour humer l'air. Je bascule la tête en arrière et ferme les paupières, pour accueillir la douce caresse des flocons glacés. Sensation exquise.

— Salut Sherwood !

Cette voix inattendue me pétrifie. Mon cœur manque un battement et j'ouvre les yeux.

Sous le rideau de neige qui tombe sans discontinuer, j'aperçois la silhouette élégante de Devon Francœur, qui avance sans me lâcher du regard. À son sourire audacieux, mes lèvres hésitent à répondre par un pli réjoui ou une moue pleine de reproches. Je suis partagée entre l'agacement, le soulagement et l'admiration.

Venu du froid en même temps que les flocons portés par le vent, avec ses vêtements près du corps, sa chevelure saupoudrée de neige et ses yeux intensément bleus, Devon Francœur pourrait intégrer le casting d'un nouveau film mettant en scène Jack Frost, ce personnage du folklore britannique que l'on connaît peu en France, mais auquel j'ai le sentiment d'être liée depuis toujours ou presque grâce à ma grand-mère maternelle. D'origine anglaise, elle me racontait souvent des histoires dans lesquelles ce garçon ou ce lutin de conte, aux cheveux blancs et au tempérament changeant, faisait tomber la neige, soufflait le froid et apportait le givre qui craque sous les pieds. Des images d'un album illustré, paru quand j'avais six ou sept ans, me viennent aussitôt à l'esprit. Le livre, rédigé en anglais, m'avait tellement intriguée que j'avais demandé à mon aïeule de me le traduire une bonne centaine de fois afin d'en retenir le contenu par cœur.

Toute à ces pensées, j'avance vers Devon. Un sourire nostalgique flotte sur mes lèvres et les premières paroles de *The Christmas Song* me trottent dans la tête :

***Chestnuts roasting on an open fire
Jack Frost nipping at your nose¹⁶...***

— Avril, me salue Devon en inclinant la tête.

— Bonsoir Devon, dis-je en m’efforçant de masquer toute manifestation d’un trop grand enthousiasme. Votre silence des derniers jours me portait à croire que vous aviez quitté Paris. Qu’est-ce qui vous amène ici ?

Je note que son regard s’attarde sur moi et je m’en veux de lui faire croire que je ne me suis pas inquiétée de ne pas l’avoir revu plus tôt. Il passe sa main dans ses cheveux et balaye quelques flocons, aussitôt remplacés par d’autres.

— J’ai réservé une chambre dans un hôtel pas loin, explique-t-il en flattant distraitemment Sherwood. Comme je passais dans le coin, je tenais à venir m’excuser pour ma conduite de l’autre soir. Une contrariété ne m’autorisait pas à faire montre d’un comportement si grossier.

Je hoche sensiblement le tête.

— Je me suis demandé si c’était la tourtière qui vous restait sur l’estomac, ou si j’avais dit ou fait quelque chose de blessant au moment de passer au dessert, pour que fassiez une tête pareille.

Il rit.

— Non, non, c’était une délicieuse soirée. Vous n’avez rien à vous reprocher et vous pouvez rassurer votre amie, son plat était parfait. Je voulais sincèrement vous présenter mes excuses...

— Je vous pardonne, dis-je. *Pour cette fois.*

Il laisse échapper un « ouf ! » bien trop ostentatoire pour être sérieux.

— Tant mieux !

— J’étais juste surprise pas votre comportement, continué-je. Je ne vous en voulais pas. Maintenant, je comprends.

Devon retrouve momentanément le sourire.

— Puis-je vous raccompagner ? *Vraiment*, cette fois-ci.

Concentrée que je suis à freiner l’euphorie débordante de mon petit chien fou de neige – car s’il n’aime pas les flaques d’eau, je dois bien admettre qu’il raffole de la poudreuse quand ce n’est pas de la sloche, comme dirait Violette –, je réponds par un hochement de tête affirmatif et Devon m’emboîte le pas. Nous ne nous étions guère éloignés du magasin, Sherwood et moi, et nous nous retrouvons rapidement sous l’enseigne défectueuse du *Faubourg des Étoiles*. J’ai du mal à trouver mes mots à cet instant où Devon doit déjà partir. Quant à lui, il semble brusquement dépourvu de son éloquence habituelle.

— Donc, vous avez réservé une chambre dans le coin ? lui demandé-je en enfouissant la clé du magasin dans la serrure. C’est étrange, quand on sait que vous avez un appartement dans le quartier voisin...

Devon enfouit ses mains dans ses poches et ses épaules se tendent.

— Un appartement qui a subi de gros dégâts, souffle-t-il, atterré.

J’ouvre grand les yeux, stupéfaite.

— Oh non... Que s’est-il passé ?

— Ce matin, ma voisine du dessus a oublié de fermer un foutu robinet avant de partir courir les Grands Boulevards pour faire ses courses de Noël. Dans le courant de l’après-midi, j’ai appris la catastrophe et j’ai quitté le bureau en avance pour constater l’état des lieux. Le diagnostic est sans appel : tout a été inondé. Vous n’imaginez pas à quoi ressemble le plafond de ma chambre et ma chambre elle-même. On dirait qu’il y a eu un tsunami ! J’exagère à peine.

— Quelle tuile !

— Je ne vous le fais pas dire.

Sous les flocons et la lumière de l’éclairage urbain, ses yeux passent par plusieurs nuances de bleu et de gris. Comme un océan froid en pleine tempête.

— Et donc... vous devez séjourner à l’hôtel.

Il opine de la tête.

— Normalement oui, précise-t-il.

Il prend le temps d’inspirer.

— Pour être tout à fait honnête, j’ai réservé à l’hôtel du bout de la rue, là-bas, poursuit-il en désignant une bâtisse à quelques façades haussmanniennes de là. Seulement, il y a eu un bug informatique, je n’ai jamais eu de confirmation de réservation et je n’arrive plus à me connecter à *Booking.com*. Alors, j’ai décidé de faire ça à l’ancienne, en allant réserver ma chambre sur place. Quand ce sera fait, je repasserai chez moi chercher mes bagages – du moins les quelques affaires qui n’ont pas pris l’eau. Je ne sais pas combien de temps vont durer mes problèmes de logement et je n’avais franchement pas besoin de ça, mais heureusement, Auguste m’a proposé de m’héberger dès son retour de Lyon. Je ne devrais pas rester longtemps à l’hôtel...

Je l’interroge d’un air détaché :

— Auguste est à Lyon pour combien de temps ?

— Quarante-huit heures, normalement. Le temps de signer un contrat.

La main sur la poignée de la porte de mon magasin, je tords nerveusement la laisse de Sherwood entre mes doigts. Tandis que je pousse le battant, mon esprit est un peu embrumé par la proximité de Devon, aussi suis-je la première surprise à m’entendre dire :

— Vous savez, si jamais vous avez un souci de logement, mon appartement est bien assez grand pour accueillir un sinistré le temps que ça aille mieux. Deux chambres sont actuellement inoccupées. La première me servira peut-être de bureau plus tard, mais je dois changer les meubles, la disposition, tout ça...

Mes épaules se contractent.

— Le mobilier y est plutôt sommaire, mais...

Devon m’interrompt si vivement que j’en ai presque le souffle coupé :

— Je vous remercie, Avril, votre proposition est vraiment très généreuse, mais je préfère décliner.

Je cligne des paupières comme si je me reconnectais subitement à la réalité.

— Oui, euh... Pas de souci, je comprends parfaitement.

C’est peut-être bête, mais je me sens vexée.

— Bien sûr, je n’offre pas le luxe des grands hôtels parisiens, ajouté-je sur le ton de l’humour.

Disant cela, je m’engouffre rapidement dans l’obscurité du magasin. J’ai envie de me maudire d’avoir proposé un truc pareil à un type pareil. Devon peut s’offrir le luxe de séjourner dans des hôtels de haut standing. Franchement, qu’est-ce qui m’est passé par la tête ?

Je lui fais un petit signe de la main quand, à ma grande surprise, il se rapproche de moi et se plante sur le pas de la porte.

— Ne dites pas n’importe quoi, Avril. Votre appartement est parfait.

Ses prunelles me sondent un moment puis il détourne le regard et ses mâchoires se contractent.

— J’imagine que vous me voyez comme un gars hyper coincé, qui ne peut imaginer dormir ailleurs que sur un lit *king size*, dans des décors de palace, suppose-t-il. Pour info, ce n’est pas mon genre. Je déteste les grands lofts si nus qu’ils paraissent aseptisés et je n’accorde pas d’importance à l’ostentatoire, au *m’as-tu-vu*. J’aime les belles voitures, je vous l’accorde, mais j’aime surtout les appartements qui ont du cachet parce qu’ils ont une

âme. En fait, je ne déteste rien de plus que le vide angoissant des chambres d'hôtel.

Je ne le comprends définitivement pas. Où est le problème, alors ? J'ouvre la bouche pour répondre, mais il n'en a pas terminé.

— Je m'en voudrais de vous mettre dans l'embarras en m'imposant chez vous. Vous avez suffisamment à gérer avec le magasin, vos propres problèmes, et puis...

Pendant qu'il dresse la liste de toutes les mauvaises raisons d'accepter mon offre, il s'est rapproché, à tel point que les nuages vaporeux formés par nos respirations respectives se mêlent dans le froid parisien. Il me dévisage un instant, semble sur le point de revenir sur ses paroles, puis détourne les yeux.

— ... je ne veux pas vous déranger, achève-t-il en reculant d'un pas.

Décidément, Devon Francœur est une énigme personnifiée. Son caractère est parfaitement impossible, mais je ne peux nier qu'il a un réel sens de l'honneur et beaucoup de savoir-vivre.

— Et si nous troquions nos services ? proposé-je.

— Je vous demande pardon ?

Ai-je vraiment osé dire ça ? Je n'en reviens pas, et pourtant, j'insiste :

— Je vous héberge un temps et, en contrepartie, vous me donnez un coup de main pour faire la promotion de mes créations et du *Faubourg des Étoiles*. Autrement dit, c'est donnant, donnant ! Vous, vous y gagnez car vous ne vous ruinez pas et n'angoissez pas dans cet hôtel où vous n'avez peut-être même pas de chambre réservée. Et moi, je bénéficie de vos connaissances en informatique et en communication pour m'aider à réaliser un flyer, ou un truc comme ça. Ce qui m'évite d'engager quelqu'un pour le faire. En somme, tout le monde y trouve son compte...

Devon écarquille les yeux et marque un long silence, à peine troublé par des bruits urbains étouffés par la neige. Finalement, il se passe la main derrière la nuque, un geste de toute évidence habituel chez lui, dans les moments de stress ou d'indécision.

Pendant tout notre échange devant la porte de la boutique, Sherwood nous observe, Devon et moi. La truffe en l'air, il renifle bruyamment, comme s'il cherchait à comprendre le sens de ce déferlement d'émotions contraires qui se heurtent en moi. Moi-même, je suis bien incapable de les expliquer.

Comme Devon reste là, à réfléchir, pendant que sa chevelure est de plus en plus saturée de neige, j'inspire un grand coup, me retourne puis lance par-dessus mon épaule :

— Alors, Devon Francœur... Qu'en dites-vous ?

Il me fixe longuement, visiblement indécis. Et... *gêné* ?

OceanofPDF.com

Chapitre 9 : Au coin du feu

(Bougie aux odeurs de cuir, bois fumé et aiguilles de pin)

Violette n'attend même pas d'avoir franchi le seuil de mon logement qu'elle se met à babiller. Sa fatigue semble oubliée, balayée par une soudaine euphorie. Elle a les cheveux encore humides, les joues roses d'excitation et les yeux remplis d'étoiles. Si je comprends bien ce qu'elle essaye de me dire, Auguste lui a téléphoné pendant qu'elle se prélassait dans son bain et, visiblement, ce qu'il lui a dit l'a toute retournée. Elle a enfilé une tenue d'intérieur molletonnée et s'est précipitée chez moi.

— J'ai une *date*¹⁷ ! J'ai une *date*, jubile-t-elle en sautillant sur place. Auguste m'a invitée à dîner, vendredi, dans un de ces restos des Grands Boulevards. Ah la la !

Elle ferme les paupières, se cache le visage derrière ses mains, puis éclate de rire. Sa nervosité est vraiment touchante.

— Je n'arrive pas encore à réaliser, fait-elle en tournoyant sur elle-même.

Lorsqu'elle s'immobilise enfin, je lui prends les mains. Elle est toute tremblante, agitée comme je ne l'ai encore jamais vue.

— Oh, Violette, je suis si contente pour toi.

Auguste et elle. Depuis l'autre soir, je sais avec une absolue certitude que ces deux-là sont faits l'un pour l'autre. Il y a des sourires, des échanges de regards, cette impression qu'ils évoluent dans un cocon de félicité qui n'appartient qu'à eux.

— Tu me racontes tout ça calmement ? lui proposé-je, en m'écartant pour la faire entrer.

Elle bat des mains, clame un « ouiiii » à me percer les tympans et se précipite sur le canapé. Là, elle se laisse tomber contre le dossier en velours et attrape mon coussin renard avant de le serrer fort contre elle. Interloqué, Sherwood accourt pour savoir ce qui met notre amie dans cet état. Il se met à tournoyer autour de sa queue et à faire le petit fou, comme s'il partageait la ferveur qui s'est emparée de mon amie.

— J'ai une *date*. J'ai une *daaaate* ! répète cette dernière. C'est génial, tu ne trouves pas ?

— Je te l'accorde, mais vas-y doucement quand même avec les coussins, tu vas finir par étrangler un renard en tissu totalement inoffensif, dis-je sur

le ton de l'humour mais d'une voix posée, histoire de tempérer l'agitation ambiante.

Violette baisse les yeux sur le renard aux yeux XXL, le câline encore puis le repose près d'elle. L'instant suivant, elle se redresse subitement, comme montée sur un ressort. Les yeux écarquillés, elle s'est figée entre le canapé, Sherwood et moi.

— Mais j'peux pas y aller avec mes fringues du bureau. Encore moins avec un coton ouaté ou d'ce genre d'atriquage ! s'exclame-t-elle. Qu'est-ce que je vais bien pouvoir me mettre ?

Fébrile, elle désigne son sweater et son pantalon en molleton, un ensemble vestimentaire que je connais bien et dont j'approuve totalement l'existence pour passer de doux moments cosy. Informe, immettable pour un rendez-vous galant, je l'accorde, mais tellement confortable et indispensable.

Je la considère quelques secondes.

— C'est sûr, il va te falloir une autre tenue que celle-ci, avoué-je en riant.

Violette pouffe puis se mordille les lèvres, embarrassée.

Je connais plus ou moins le contenu de son dressing et je comprends où ça coince. Pendant que je réfléchis à ce qui pourrait lui convenir, elle cale sa hanche contre mon canapé et se met à détailler le contenu de sa garde-robe – qui ne contient quasiment pas de robe.

— J'peux pas mettre un de ces tailleurs que je porte les jours de réunion au boulot. Ils sont sobres mais si tristes. J'peux pas non plus choisir une tenue entre mes chandails de laine, mes jupes et pantalons carreautes, pis mes bottines à grosse semelle. Il me faudrait une nouvelle robe ou un ensemble pour être *chic and swell*, pis peut-être des escarpins. Oh la la ! J'vais passer les nuits sur la corde à linge, à me retourner la tête pour savoir quoi m'mettre !

— Si ça veut dire que tu vas passer des nuits blanches, je te propose tout de suite mon aide, OK ? Comme ça, tu n'auras pas à te torturer l'esprit jusqu'à vendredi.

— Tu saurais m'aider ?

— Je suis peut-être vêtue comme un sac la plupart du temps, j'ai pourtant eu ma période de lectrice de magazines de mode et je connais des astuces pour avoir une tenue qui en jette. Si tu veux, on peut discuter de ce qui te

conviendrait avant que tu ne programmes une petite virée shopping. Ça te dit ?

Violette se redresse et joint les mains.

— Tu me sauverais, ma chouette ! J’ai absolument besoin de tes conseils. Quoi que tu portes, même des trucs tout simples, t’es toujours un vrai pétard.

J’éclate de rire, car « pétard », dans le jargon de Violette, ça veut dire « canon ».

— Pas besoin de me flatter, je te donnerai un coup de main.

— Flatter ? Pas du tout !

Nous éclatons de rire.

— Promis, conclus-je. On va trouver ce qu’il te faut pour que tu sois la plus belle pour aller danser.

L’euphorie de mon amie se tasse légèrement et elle semble ne plus tenir en place.

— J’travaille pas demain, réfléchit-elle à haute voix. C’est mon jour de repos. J’pourrai magasiner¹⁸ !

— Ça tombe bien. Par contre, ce sera compliqué pour moi de t’accompagner car je dois tenir la boutique. Si je ne peux pas me permettre de fermer à l’approche des fêtes, il n’y a pas foule non plus et j’aurai pas mal de temps à t’accorder pour papoter mode et chiffons.

Violette hoche vigoureusement la tête, puis se rembrunit.

— Je suis désolée que ça ne marche pas mieux au magasin, dit-elle en m’adressant un sourire contrit. Tu fais vraiment du super boulot et tu mérites que ça paye.

Je hausse les épaules en repensant à la proposition que j’ai faite à Devon moins d’une demi-heure plus tôt, mais qu’il a poliment refusée pour ne pas « m’embarrasser ». Des flyers ou une promotion en ligne auraient été d’un grand secours pour le *Faubourg des Étoiles*, j’en suis certaine. Mais même si je sais créer, j’ignore comment promouvoir efficacement. Je ne suis pas familière de ces choses-là et payer quelqu’un pour m’aider n’est toujours pas dans mes moyens.

— Bah... Il faut bien démarrer, statué-je après un court instant de réflexion. Noël n’est pas encore passé, on peut toujours garder espoir !

Violette soupire et s'installe plus confortablement sur le plus grand de mes deux sofas. Bras tendus, l'expression rêveuse, elle appuie son avant-bras sur son front et soupire.

— Parfois, j'me dis que je déteste les lois du commerce et de la publicité, déclare-t-elle. Les gens sont comme des moutons. Ils n'achètent que ce qui marche déjà bien, ou ce qui est tout nouveau et surtout hyper bien médiatisé. Ils n'aiment plus l'aventure, ne cherchent plus à découvrir des pépites authentiques. Je ne comprends vraiment pas ce manque d'affluence dans ta boutique. Ça me dépasse !

Je viens m'asseoir à côté d'elle.

— Tu sais, Violette, j'ai bien pensé à faire de la pub sur les réseaux sociaux, mais je ne sais pas comment m'y prendre.

Elle baisse son bras et se redresse.

— Je veux bien t'aider à créer un compte, mais je ne te serai guère utile comme *community manager*, mon travail me prend déjà tellement de temps ! Par contre, je peux t'apprendre. Tu pourrais t'en servir comme d'une vitrine virtuelle pour présenter ce que tu fais.

— Pourquoi pas. Oui, ce doit être une bonne idée. Mais je suis totalement novice.

Violette m'adresse un clin d'œil.

— T'inquiète ma chouette, ça s'apprend vite.

Elle se redresse et la conversation dévie à nouveau vers Auguste et la soirée de vendredi. Tout le temps de notre échange, mon cœur bat à tout rompre. Bien sûr, je partage la joie de mon amie, mais ce n'est pas la raison de mon chambardement intérieur. En fait, je n'arrive pas à me détendre et je suis dans l'expectative. De quoi, je l'ignore encore, mais j'ai l'impression de bouillonner intérieurement.

Lorsque Violette a fini de répéter mot pour mot la conversation téléphonique qu'elle a eue avec Auguste, elle me contemple un moment, puis penche la tête sur un côté.

— Et toi, dis-moi, quoi de neuf avec Devon ?

J'ouvre grand les yeux.

— Avec Devon ?

Je laisse échapper un rire nerveux.

— Dans le genre oxymore, tu ne peux pas mieux faire ! Voilà deux mots totalement incompatibles qui ne devraient jamais coexister dans une même

phrase, si tu veux mon avis.

— Hum... hum...

Je me tourne vers Violette. Elle plisse les paupières comme si ses yeux me passaient au scanner.

— Tu veux que je te dise c'que je pense, ma chouette ? Ce mec, y a beau se péter les bretelles¹⁹, et toi tu le trouves peut-être insupportable, mais je maintiens que ça clique entre vous z'ôtes !

Insupportable, ça oui !

Pour le reste, je ne crois pas.

— Tu te fais des films, Violette.

Elle balaie ma réponse d'un geste.

— Oui, oui, c'est ce qu'on dit.

Je secoue la tête.

D'accord, Devon Francœur est séduisant. D'accord, il ne me laisse pas indifférente – quelle déraison ! – mais non, ça ne « clique » pas entre nous. Je serais la première à le savoir si c'était le cas. Non ?

J'ouvre la bouche pour dire à Violette qu'elle s'imagine des affinités qui n'existent pas entre Devon et moi, mais le premier son qui sort de ma gorge est couvert par le retentissement strident de la sonnette, au rez-de-chaussée. Aussitôt, Sherwood bondit hors de son panier et file à la fenêtre. Il se redresse, observe l'extérieur, puis il se tourne dans notre direction et nous interpelle d'un aboiement bref.

— Tu attends quelqu'un ? demande Violette.

— Normalement, non... Sauf que...

Serait-ce possible que... ?

Je me précipite à la grande fenêtre et soulève timidement le rideau.

Un énorme sac de sport lancé sur son épaule, le visage illuminé par l'éclairage urbain et tourné vers mon appartement, Devon Francœur attend sur le bitume blanchi par la neige. Chacun de ses cheveux, chaque fibre du tissu de son manteau sombre, sont couverts de flocons serrés.

— Je ne savais pas que tu attendais la visite du bonhomme hiver, commente Violette en pouffant à côté de moi.

Elle se met à siffloter l'air d'une chanson québécoise qu'on connaît peu ici et je lui adresse un regard faussement réprobateur.

Mon cœur s'est remis à faire des embardées.

— Devon, murmuré-je avec un fichu trémolo.

— Hein ?

Violette s'interrompt d'emblée et tend le cou pour mieux voir.

— C'est Devon, répété-je, abasourdie. Je... je lui ai fait une proposition dingue tout à l'heure. Il l'avait déclinée, mais...

À côté de moi, mon amie laisse échapper un hoquet étranglé.

— Attends, Avril, c'est une *joke* ? T'as une *date*, toi aussi, et tu ne m'as rien dit ?

— Non, non...

Je dois l'interrompre avant que son imagination très fertile ne s'égare.

— Ce n'est pas une *date* du tout !

— Ah non ? Vraiment ?

Je tire le rideau et pivote sur mes talons.

Violette scrute chacune de mes expressions, les poings sur les hanches.

— Il y a eu un dégât des eaux chez lui, expliqué-je rapidement. Plutôt qu'il ne séjourne à l'hôtel ces prochaines quarante-huit heures, je lui ai proposé de dormir ici. Ce n'est pas le grand luxe, mais bon...

Le regard que me jette Violette en dit long sur ce qu'elle pense.

— Dans ce cas, file donc lui ouvrir, me gourmande-t-elle sur le ton de l'humour.

— Oui, je...

J'hésite encore pendant un quart de seconde.

— Oui bien sûr, j'y vais !

Toute frémissante, je traverse le salon, franchis l'entrée et ouvre la porte. J'ai à peine passé l'encadrement que je reviens sur mes pas.

— Dis, tu restes un peu là ? demandé-je à mon amie.

Elle acquiesce et lève le pouce, tout en accompagnant son geste d'un grand sourire.

Je m'empare de mon smartphone pour descendre l'escalier toujours plongé dans le noir.

Quand je déverrouille la porte et tire le battant, ce n'est plus Jack Frost que j'ai l'impression d'avoir en face de moi, mais bien ce fameux bonhomme hiver prédit par Violette. Devon doit être gelé sous toute cette neige. Sans attendre, je l'invite à entrer et lui propose de le débarrasser de son manteau. Il y a un vieux séchoir dans l'arrière-boutique, que je ne me suis jamais résolue à enlever. Je savais bien qu'il servirait un jour.

Devon tape sur son manteau pour faire chuter des paquets de neige avant de franchir le seuil.

— Laissez-moi deviner, la réservation n'a pas été prise en compte ? lui demandé-je au moment où il passe une main gantée dans ses cheveux trempés.

Il se force à sourire malgré le froid qui contracte ses traits.

— En fait, toutes les chambres sont occupées, ce qui explique sans doute le bug et le fait que je n'ai pas reçu de confirmation. Impossible de réserver une chambre. On dirait que tous les hôtels ont été pris d'assaut.

— Oui, à cette période de l'année, ce doit être quelque chose d'habituel, spéculé-je. J'imagine le nombre de couples d'amoureux étrangers venus à Paris passer un Noël romantique.

Devon hausse les épaules, incertain.

— Peut-être... Je pense qu'il faut aussi compter sur les naufragés de la route. J'ai entendu dire à la radio que le péage de Saint-Arnoult est complètement bloqué. Toute cette neige est en train de mettre une belle pagaille dans Paris et sa périphérie. J'espère que ça ne durera pas. Surtout que mon p...

Il s'interrompt pour ajuster la lanière de son sac sur son épaule.

— Mon *patron* m'attend après-demain, se reprend-il en sourcillant. Et c'est le genre d'homme à qui il vaut mieux éviter de poser un lapin, croyez-moi !

Je hoche la tête.

— Et donc, pour toutes ces raisons, vous êtes venu, dis-je avec une pointe d'effronterie dans la voix.

Ses yeux se posent sur moi.

— Et donc je suis venu, confirme-t-il. Je suis désolé si je vous ai paru snob tout à l'heure. Je ne voulais vraiment pas vous déranger. Si votre proposition tient toujours...

Je secoue la tête et Devon guette ma réaction, sur le qui-vive.

— Vous avez de la chance, Devon Francœur, souris-je après avoir laissé flotter quelques secondes de suspense. Car ma proposition arrivait bientôt à expiration !

Je fais mine de consulter une montre invisible et mon regard s'attarde brièvement sur mon bracelet à breloques, avant de croiser à nouveau celui de Devon.

— Vous ne m’aviez pas parlé d’un ultimatum, s’amuse-t-il, le sourcil arqué.

Il me scrute intensément et je sens une vague de chaleur monter le long de ma nuque.

— Ah non ?

Il rit. Je trouve son rire touchant, à l’inverse des éclats moqueurs que je lui connais d’ordinaire. Dans ce rire-là, j’entends un soulagement intense, une gratitude manifeste et une tension suspendue, comme si le temps, à cet instant, retenait son souffle. Je remarque que Devon n’est pas totalement à l’aise dans cette situation, et cela m’attendrit.

Son manteau humide et froid dans les bras, je traverse la boutique dans le noir pour aller l’étendre dans la pièce adjacente. Devon s’étonne du manque de lumière.

— Panne de courant ?

Je me retourne pour répondre par-dessus mon épaule :

— Il n’y a plus de jus au rez-de-chaussée, ni sur le palier. Je ne sais pas de quoi ça vient...

— Vous voulez que je jette un œil ?

Je reviens entre les rayonnages et secoue la tête.

— Non, non... J’ai laissé un message sur le répondeur de l’électricien qui a bidouillé toute l’installation. Vous, vous devez d’abord vous réchauffer et vous sécher. Suivez-moi de près, parce que le faisceau de lumière n’est pas idéal et cet escalier est assez traître par endroit.

Devon opine du chef et défait immédiatement ses chaussures avant d’aller plus loin. Intérieurement, je souligne son souci de ne pas ruiner mes efforts à garder une entrée impeccable et nous montons à l’étage. Lorsque nous arrivons sur le palier, il pose une main sur mon bras et je pivote pour me retrouver face à lui. Le sourire qu’il m’adresse est de ceux à faire fondre les glaciers du permafrost.

— Merci, Avril, murmure-t-il d’un ton voilé.

Mon cœur chavire et je le contemple un moment, sans savoir quoi répondre. Dans n’importe quelle situation, Devon possède cette prestance, mélange de distinction et de nonchalance, qui n’appartient qu’à lui et qui me fait perdre mes moyens. Ce que je peux être idiot de me laisser déstabiliser de la sorte. J’inspire profondément avant de me lancer dans une réponse polie, mais je n’en ai pas le temps. La porte de mon T4 s’ouvre

inopinément sur Violette et Sherwood. Ce dernier n'attend aucun feu vert et se rue vers Devon pour le saluer avec de grands débordements d'affection.

— Brrrr ! Qu'il doit faire frette dehors ! remarque Violette en s'effaçant pour nous laisser entrer. On dirait que vous amenez le froid d'un glacier avec vous.

Devon acquiesce et lui sourit.

— Je confirme. On se croirait au pôle Nord.

Je referme vite la porte. Qu'il fait bon dans cet appartement, et comme on s'y sent bien !

— Quand t'es descendue, j'ai un peu augmenté le chauffage, révèle Violette en me fourrant dans les mains la télécommande de l'insert électrique à effet de flammes, dont je me sers rarement, puisque l'appartement est équipé du chauffage central.

En passant près de moi, elle me glisse à l'oreille :

— Une *date* au coin du feu, c'est bien plus romantique, non ?

Je lui fais les gros yeux.

— Violette...

Elle hausse les épaules, impertinente.

— Ce n'est pas... commencé-je, avant de voir que Devon nous observe tout en caressant distraitemment le pelage soyeux de mon chien. Et puis d'abord, ce n'est même pas de vraies flammes, terminé-je en croisant les bras.

Mon amie glousse et hausse les épaules.

— Maudite moqueuse, va ! fais-je en imitant son accent lorsqu'elle dit « maudit Français » – ce qui lui arrive souvent, car entre les Québécois et les Français, c'est parfois l'amour vache. Tu me donnes un coup de main pour préparer une des deux chambres d'amis, au lieu de jouer à l'entremetteuse ?

Violette fait oui de la tête.

— Allons-y !

Je propose à Devon de s'asseoir et je lui prépare une boisson chaude avant d'aller chercher des draps et des couvertures dans mon grand placard.

À peine dix minutes plus tard, la chambre que j'appelle la chambre nordique à cause du camaïeu de bleu des tissus – bleu horizon, azur et bleu givré – est prête, et Violette s'éclipse sans me demander mon avis, prétextant un lendemain chargé qui nécessite une bonne nuit de sommeil. Je

connais son programme du lendemain, et je doute qu'un marathon shopping soit une raison valable pour m'abandonner dans mon tout nouveau rôle d'hôtesse.

En passant le pas de la porte, elle m'adresse un clin d'œil suggestif et je secoue la tête.

— Ne va pas te faire des idées, lui dis-je avant de lui souhaiter une bonne nuit.

— Non, bien sûr...

Elle rit et file se réfugier derrière la porte de son propre appartement.

Il est vingt-deux heures passées lorsque je me retourne pour observer le spectacle attachant de Devon et Sherwood, qui paraissent inséparables. Assis près de ma vraie cheminée à l'insert électrique, une tasse à la main, mon invité a les yeux rivés sur moi et le sourire aux lèvres. Couché à ses pieds, mon chien ronronne de plaisir – oui, parce qu'un quart de la personnalité du shiba est semblable à celle du chat et ces petits chiens émettent parfois un son proche du ronronnement. Véridique.

Je m'approche doucement.

À les voir si proches l'un de l'autre, j'en viens à me demander si Devon n'a pas la faculté d'hypnotiser les animaux pour s'attirer leurs faveurs. Il se penche pour effleurer tout doucement le dos de Sherwood et je me fige. Cette scène pleine de tendresse me suggère brièvement une nouvelle création, avant de me plonger dans un de ces instants de solitude où l'on ne sait ni trop quoi faire, ni trop quoi dire. J'ai un invité chez moi, pour la nuit, et à part Violette, c'est la première fois que ça m'arrive ici. Le pire, c'est certainement que cet invité est la dernière personne à qui j'aurais pensé offrir l'hébergement. Et cerise sur le gâteau – ou sur le *sundae* – Sherwood ne me soutient même pas psychologiquement. Ce petit ingrat s'est clairement allié à Devon.

Comme le silence devient pesant, je décide de le rompre et, malgré mon manque d'expérience dans le domaine, je tente de faire preuve d'une hospitalité digne de ce nom.

— Si vous avez besoin de vous essuyer les cheveux ou de passer une tenue de nuit, la salle d'eau est juste ici, présenté-je en désignant une porte, juste derrière moi. Elle est minuscule, mais très fonctionnelle.

— D'accord...

Le sourire de Devon s'élargit. Sous ses mèches de cheveux noir corbeau, j'ai l'impression que son regard analyse chacune de mes expressions et je sens courir le fourmillement caractéristique de la chair de poule sur mes avant-bras dénudés par mes manches retroussées.

— Je prendrai volontiers une douche, ajoute-t-il après un bref silence.

— Bien sûr, euh... un moment, s'il vous plaît...

Une vision de moi ce matin, occupée à mettre sécher du linge, me revient à l'esprit et je lui demande de patienter un instant. Pendant ce temps, je file dans le petit réduit qui me sert de buanderie et de placard à chaussures, et je m'empare d'une large serviette et d'un peignoir. Les nerfs à fleur de peau, je plie l'ensemble à la va-vite et ressorts de la buanderie, aussi essoufflée que si je rentrais d'une séance de jogging.

— Vous aurez besoin de ça, lancé-je en brandissant à bout de bras le linge en coton égyptien.

Devon se lève et Sherwood se tourne sur le dos, en demande de chatouilles. Son nouvel ami le flatte en riant puis revient vers moi. Je bredouille quelques explications futiles sur le fonctionnement du pommeau de douche écologique que j'ai réglé en quatrième position, mais que bien sûr, il peut ajuster à sa guise.

— Et vous trouverez un sèche-cheveux dans le premier tiroir de la colonne blanche, celle qui a un miroir, balbutié-je encore. Sinon...

— Merci Avril, me coupe Devon avec un petit sourire. Je pense que j'arriverai à me débrouiller.

Je demeure coite une – longue – seconde de trop.

— Oui. Oui, bien sûr.

Un sourcil arqué et la mine intolérablement narquoise, Devon passe tout près de moi. Jusque-là, je n'avais pas détaillé ses vêtements : il porte un petit pull bleu chiné et un pantalon noir, qui épousent les formes de sa silhouette athlétique, fine et imposante. Son allure et sa beauté ne m'ont pas échappé lors de notre première rencontre. Ni lors des suivantes. Mais, ce soir, avec cette tenue décontractée mais élégante qui lui sied à merveille, ses cheveux fous qui brillent et partent dans tous les sens, son regard intense et son sourire en coin, je le trouve plus séduisant que jamais.

— Je n'ai besoin de rien d'autre, dit-il en empoignant le peignoir avec une lenteur exagérée.

Toujours en me dévisageant, il passe dans la salle de bains et ferme la porte après un dernier jeu de sourcils.

Je lève les yeux au ciel.

Décidément, ce type m'attire autant qu'il me met mal à l'aise et, pour cette simple hésitation de mes sens, j'ai envie de me gifler. Non mais sérieusement, comment fait-il pour être tellement... *lui* ? S'il existe quelque part un concours qui récompense la faculté d'être aussi captivant et affable qu'horripilant et caustique, et si je suis membre du jury, je décerne gracieusement le premier prix à Devon Francœur. Parce qu'à flirter sans répit entre la courtoisie et l'ironie, il le mérite amplement !

Je prends une longue inspiration et retourne près de mon chauffage à effet de flammes, à la place qu'occupait Devon auparavant. Je sens que les prochaines quarante-huit heures vont en paraître le double.

Chapitre 10 : Songe d'une nuit de décembre

(Bougie aux fragrances de baies intenses, fève tonka et sapin de Sibérie)

Dans la nuit du 13 au 14 décembre

Dans ma chambre, j'ai enfilé mon vieux pyjama préféré : celui dont l'ours blanc brodé sur un flochage banquise peut rivaliser avec le renne de Violette. Enveloppée dans cet ensemble de flanelle informe mais tellement douce, je fais les cent pas entre le bout de mon lit, le rebord de la fenêtre et la porte moulurée, que j'hésite par trois fois à ouvrir. La moquette duveteuse s'enfonce sous mes pieds nus et j'essaie de centrer mes pensées sur cette sensation réconfortante. Cela me permet de ne pas trop cogiter. La simple idée d'imaginer Devon Francœur derrière la mince épaisseur de la cloison entre nos chambres, me perturbe bien plus que je ne l'aurais cru.

Je compte consciencieusement quelques inspirations maîtrisées puis je m'assois sur le rebord du lit pour poursuivre l'exercice de relaxation que j'ai appris, il y a plusieurs années, en suivant un tutoriel sur YouTube. Sur ma table de chevet, une lampe Tiffany diffuse une lumière apaisante. Au bout d'un moment, j'attrape mon livre entamé la semaine dernière, je soulève le signet et parcours quelques lignes.

Comme souvent, il suffit que je m'interdise de penser à quelque chose pour me focaliser immanquablement dessus. Bientôt, je dois me rendre à l'évidence : je ne parviens plus à définir le sens des mots qui se brouillent sur les pages et mon esprit se met à rejouer le film de la soirée. La panne de courant – ah oui, il faut vraiment que je rappelle l'électricien, demain – ma rencontre avec Devon, ses ennuis, les miens, ses cheveux denses couverts de neige, ma proposition hallucinante et la profondeur de ses yeux bleus. Je repense aux allusions de Violette, aux regards échangés. Stop ! Je dois m'interdire de voir partout les signes d'un intérêt qui n'existe sûrement que dans mon imagination. J'ai d'ailleurs eu la preuve que je laisse Devon indifférent : quand il est sorti de la douche une demi-heure plus tôt, il a traversé l'appartement en peignoir, les yeux rivés sur son smartphone – à croire qu'il s'est douché avec et que l'appareil résiste à l'eau pour de bon –, il m'a adressé un sourire fébrile avant de me souhaiter une bonne nuit et de s'enfermer dans la chambre d'amis. Sacré échange ! J'ai accueilli sa froideur retrouvée en haussant les épaules et j'ai pris possession de la salle

d'eau à mon tour, dans des vapeurs de fève tonka et de cèdre enivrantes. Pendant de longues minutes, j'ai laissé l'eau m'inonder le visage, histoire de clarifier la confusion déroutante à laquelle se heurtaient mes pensées.

Si la douche m'a fait un bien fou parce que j'adore sentir l'eau ruisseler sur ma peau, mon trouble demeure. Je n'arrive pas à comprendre le comportement changeant de Devon et je finis par reposer le livre sur mon meuble de chevet. Je sais que je ne dormirai pas bien, cette nuit. J'éteins la lumière malgré tout et je me love entre les accoudoirs de la bergère placée près de la fenêtre. Les genoux remontés contre ma poitrine et le front posé contre la vitre froide, je porte un regard vague sur les flocons qui tourbillonnent et se gorgent de lumière en passant dans le halo de lumière des réverbères. Aux façades des immeubles, les fenêtres ne dévoilent aucune lueur ou presque, et j'imagine des familles, des femmes, des enfants et des hommes endormis, tandis que d'autres veillent peut-être, comme moi. Je contemple longuement cette nuit parisienne, mes paupières s'alourdissant un peu plus à chaque battement de cil. À un moment, je dois finir par m'endormir car je me réveille dans une position moyennement confortable sur mon fauteuil, encore à moitié immergée dans un rêve où Devon Francœur occupait le rôle principal.

Je me redresse et me passe la main sur le front, le temps que mes pensées retrouvent une hiérarchisation correcte. Dans mon rêve, il y avait cette neige, cette caresse vivifiante de l'hiver, ce regard bleu glacier... J'en frissonne encore.

Je me lève tout à fait pour vérifier la chaleur du radiateur, puis je passe un gilet en grosses mailles sur mes épaules pour regagner la cuisine. Là, le bas du dos calé contre la bordure de l'îlot, je me sers un verre d'eau et bois quelques gorgées. Du coin de l'œil, j'aperçois Sherwood qui me fixe comme pour user d'un don de télépathe. Il finit par se désintéresser de mon silence, bâille à se décrocher la mâchoire et se couche sur le dos, pattes en l'air, sans oublier de cacher sa truffe entre le coussin et le rebord de son panier – la posture du siècle !

Je souris et secoue la tête, amusée.

Près de la cheminée, le sapin scintille et je me rends compte que j'ai oublié d'éteindre la guirlande et ses trois cents diodes, ce qui n'est pas grave, puisqu'elle fonctionne avec des piles rechargeables et une lumière froide. Ses faibles halos éclairent le canapé, les plaid et coussins moelleux,

la table basse, les petits poufs en fourrure... C'est étrange, mais j'ai le sentiment que cet appartement de la rue du Faubourg-Montmartre n'attendait que moi pour revivre. Quelque part, je ne peux m'empêcher de penser que l'inverse est tout aussi vrai.

Je me retourne et mon regard se pose sur l'heure affichée au four. Il est trois heures du matin. D'aussi loin que je m'en souviens, cette heure a toujours été le témoin de mes cauchemars ou de mes rêves les plus perturbants. C'est aussi l'heure à laquelle le sommeil enfui devient irrémédiablement impossible à rattraper et il ne me faut pas longtemps pour me décider à descendre au rez-de-chaussée, faute de savoir comment pallier mon insomnie. De plus, j'éprouve un soudain besoin de créer. Trois mélanges potentiels de fragrances se murmurent à mon esprit.

Smartphone à la main, je quitte l'appartement en catimini et descends l'escalier en faisant bien attention où je mets les pieds, car on n'y voit guère. Lorsque j'arrive à la dernière marche, je retiens ma respiration. Les ombres dansent dans le mouvement créé par la lumière de mon portable, donnant l'impression que les choses se sont dotées d'une volonté propre. La nuit est silencieuse, enveloppante. Inconnue. C'est surprenant de voir à quel point les lieux qu'on pense familiers nous apparaissent bien plus mystérieux à ces heures où la nuit est si noire.

Au ralenti, le cœur battant fort contre ma cage thoracique, j'avance pas à pas, puis je pousse la porte de l'arrière-boutique. À gauche, autour d'un établi de fortune, encombré mais ordonné – à ma façon –, les paquets de cire et toutes sortes d'ingrédients attendent sagement que surviennent mes pulsions créatives. Ça tombe bien, je suis en plein dedans.

J'allume quelques bougies sans autre parfum que celui de la cire afin de ne pas tromper mon sens olfactif et je m'installe face à une surface lisse et aseptisée. Munie de papier et d'un crayon, j'établis frénétiquement la liste des ingrédients qui composeront les bougies « Jack Frost » et « Au coin du feu ».

Plus tard, je pose devant moi les prototypes des deux créations. La première sent bon la menthe polaire et la seconde le cuir, les aiguilles de pin et le bois fumé. Je sais déjà à quoi ressembleront les délicates étiquettes que je dessinerai sur mon logiciel de dessin, et que j'imprimerai sur papier autocollant glacé pour souligner leur nom. J'imagine des illustrations avec des flocons, du bois. Des teintes givrées pour l'une, chaudes pour l'autre.

Satisfaite, je passe à une troisième création, dont l'élaboration m'obsède presque. Mes doigts pianotent sur le rebord de l'établi, mes pensées fusent. Je veux que cette bougie respire le moment parfait, le rêve, l'instant suspendu au milieu de la sempiternelle ronde du temps. Je veux qu'elle soit vivifiante comme l'hiver, intense comme un baiser passionné et rassurante comme les bras de l'être aimé.

Je ferme les paupières.

Rapidement, tout se précise dans mon esprit et mon cœur bat la chamade. Je mets mes ingrédients en place. L'instant suivant, je fais fondre la cire végétale, puis je la retire du feu à bonne température, trempe une mèche de coton à l'intérieur et la façonne en plusieurs tiges bien droites collées à un disque d'aluminium. Je mets les mèches à refroidir au congélateur puis je respire des essences variées, des fragrances. Le choix des senteurs est la partie que je préfère dans le processus de création. Je m'arrête sur l'essence de sapin de Sibérie, qui sera sublimée par l'intensité des baies rouges et la puissance de la fève tonka.

Les secondes et les minutes s'envolent.

Quand j'inspire délicieusement ce nouveau parfum né de mon imagination, un froissement d'étoffes me fait sursauter. Mes muscles se raidissent brièvement puis, comme prise en flagrant délit – de quoi, je l'ignore, mais l'effet reste le même – je tressaille violemment.

— Je me demandais d'où provenaient ces odeurs, fait une voix rauque et chaude, qui me paralyse des pieds à la tête.

Devon...

Ma stupéfaction laisse vite place à un trouble indescriptible, néanmoins je m'efforce de reprendre contenance le plus vite possible. J'inspire un grand coup avant de regarder par-dessus mon épaule.

— Je n'arrivais pas à dormir, alors je suis venue ici, explicité-je. J'ignorais que les odeurs pouvaient vous incommoder jusqu'à votre chambre.

— Elles ne m'incommodent pas.

Je me retourne tout à fait. Devon a enfilé un pantalon noir en coton et une chemise entrouverte. À la faveur des flammes vacillantes de mes bougies, ses yeux bleus sont plus pénétrants que jamais.

— Pourtant vous ne parvenez pas à dormir, souligné-je en haussant un sourcil.

— En effet.

— Une insomnie due au fait d'être dans une chambre étrangère, peut-être ?

— Peut-être...

Ses réponses laconiques me perturbent. Pourquoi est-il descendu si c'est pour tout juste m'accorder un grommellement quand je lui parle ? Il hausse les épaules, détourne le regard un instant, avant de le planter une nouvelle fois dans le mien.

— ... ou peut-être pas, ajoute-t-il.

Il ne prend pas la peine d'en dire davantage et se déplace dans la semi-obscurité de la pièce, faisant mine de s'intéresser à ce que je fais. Pour masquer mon trouble, je pivote sur moi-même et entreprends de ranger approximativement quelques bougies. Mes doigts s'agitent tout seuls et mes pots de verre vont et viennent sans but sous mes yeux.

— Il vous arrive souvent d'avoir ce genre de désir au beau milieu de la nuit ? s'étonne Devon en se rapprochant.

— De désir ?

— Comme celui de créer, précise-t-il.

— Ah...

Je lui jette un regard oblique. Si nos corps ne se touchent pas, Devon est si près de moi que je sens son souffle sur ma nuque.

— En réalité, je dois bien admettre que c'est la première fois, bredouillé-je.

— Vous êtes frappée d'insomnie, vous aussi ?

— C'est ça.

— Et j'imagine que vous avez choisi de tuer le temps en venant fabriquer de nouvelles bougies.

— Exactement, confirmé-je en passant une petite bouteille d'essence de fleurs de coton sous mes narines.

Je remets son bouchon en place et la repose sur une petite étagère à épices qui a trouvé une seconde vie grâce à moi. Du coin de l'œil, j'épie chacun des gestes de Devon. À son tour, il attrape quelques flacons et les observe distraitement.

— Il y a quelque chose, murmure-t-il. Une fragrance qui ressemble aux notes les plus persistantes du parfum que j'utilise... Je n'arrive pas à savoir d'où elle provient.

— C’est la fève tonka, dis-je un peu trop vivement. C’est une note de fond dans votre parfum. Elle s’accroche dans les fibres de vos vêtements et demeure dans votre sillage, un peu comme une marque olfactive que vous laisseriez après votre passage. Je l’ai choisie pour l’élaboration de ma dernière bougie.

Je me mordille les lèvres, quelque peu gênée. Si Devon fait le rapprochement entre son parfum et ma bougie – et je lui ai clairement tendu la perche pour cela –, le niveau déjà élevé de son ego va encore grimper d’un cran. *Et je vais certainement lui donner l’impression d’être une parfaite godiche ou une authentique groupie*, pensé-je.

— Beaucoup de parfums masculins en contiennent et je voulais une senteur virile, ajouté-je précipitamment.

Devon acquiesce.

— Oui, je vois...

Il ne dit rien d’autre et je n’ose plus respirer. Pendant quelques secondes, il ne se passe rien, puis la main gauche de Devon apparaît au-dessus de la mienne et effleure mes doigts au moment où il s’empare de ma dernière bougie. J’ai une conscience accrue de la présence de son corps tout près du mien et mon imagination s’emballe. Et si je lui plaisais vraiment, en fin de compte ? Se pourrait-il que Violette ait raison ? Que ça ait vraiment « cliqué » entre Devon et moi ? Pourquoi suis-je donc incapable de le déterminer ?

Il approche la verrine pleine de cire de ses narines et je l’observe à la dérobée.

— Comment s’appellera cette création ? demande-t-il.

Je me racle la gorge.

— C’est un prototype que je viens de terminer pour la bougie « Songe d’une nuit d’hiver ».

Devon penche la tête sur un côté et m’accorde un sourire approbateur – et ravageur.

— Une certaine référence à l’un des dramaturges que je préfère, confie-t-il.

— William Shakespeare et son *Songe d’une nuit d’été*, confirmé-je en le considérant fixement. Se pourrait-il que nous ayons des goûts en commun ?

Il rit.

— Ah... mais j'en suis persuadé, affirme-t-il avec une assurance qui me sidère.

Il porte la bougie près de son visage et ferme les paupières tout en humant son parfum.

— C'est bien cette odeur que j'ai sentie, constate-t-il au bout d'un moment. La même que celle de mon parfum.

Il rouvre les yeux et nos regards se croisent, s'accrochent. J'ai des palpitations et mes mains tremblent.

— Exquise, murmure-t-il.

Un frisson me parcourt l'échine et mes doigts se crispent sur des accessoires que je deviens incapable de nommer. L'instant présent joue à l'équilibriste et j'ai l'impression que l'atmosphère vient de se charger d'électricité. Mes joues s'échauffent et je me sens nerveuse. Se peut-il que le dernier mot de Devon me soit adressé ? Et si oui, que dois-je répondre à ça ? Si j'étais une autre personne, peut-être que je saurais exactement comment réagir à cet instant. Je réduirais l'espace entre nous, je tendrais les lèvres pour qu'il m'embrasse et je serais fixée sur ses intentions. Mais une telle situation me semble irrationnelle ou s'apparente à ce que font les héroïnes de livres ou de films à l'eau de rose. Je décide donc de garder le silence et me recentre sur mes créations, ce qui me convient bien mieux que d'endosser un rôle qui ne me sied pas. Au moins, je ne me tourne pas en ridicule. C'est toujours ça.

Devon repose la bougie.

Un silence, puis...

— Nous devrions orienter la promotion de la boutique autour de vos bougies, finit-il par annoncer d'une voix blanche. Mais... il faut tout de suite oublier l'idée d'une publicité qui dépend de prospectus ou de flyers. Le temps nous manque pour les créer, les faire imprimer et les distribuer. Nous allons devoir procéder autrement.

L'atmosphère change du tout au tout et j'interprète la brusque modulation de son ton comme un mouvement de recul dans notre échange. Chamboulée, j'arrive à peine à balbutier une réponse :

— Oh. Euh... d'accord.

J'éprouve beaucoup de mal à me replacer dans le contexte, mais j'inspire un grand coup et je poursuis la conversation d'un ton qui se veut guilleret :

— Je vous rappelle que je vous offre le gîte et le couvert en échange de vos bons services. Je compte donc sur vous pour bien me conseiller.

Il émet un rire anodin.

— Ne vous inquiétez pas, Avril Renard, je n'ai pas oublié mon engagement.

Je hoche la tête.

— J'espère bien. Et vous allez devoir faire preuve d'initiatives.

Il écarte les mains et l'expression de son visage se pare d'une certitude inébranlable.

— Faites-moi confiance, murmure-t-il. J'ai mes petites idées.

Je m'efforce de soutenir son regard malgré les battements anarchiques de mon cœur, pendant que mon cerveau est encore occupé à chercher une phrase intelligente. Je devrais me détourner mais je n'y arrive pas, perdue dans le maelström de ses yeux bleus.

Qui pourrait dire combien de temps nous demeurons ainsi, à faire l'examen muet de nos pensées les plus intimes ?

— Hem... je vous dérange ?

L'interpellation me fige sur place.

Sans le savoir, Violette vient de faire voler ce moment suspendu en éclats. Je sais que Devon l'a entendue mais, dans un premier temps, il reste focalisé sur moi. Ses yeux se posent sur mes lèvres et je frissonne. Finalement, il dit en souriant :

— Un peu, oui...

Je n'ose plus bouger. Comme dans une scène au ralenti, les doigts de Devon caressent ma joue et glissent le long d'une mèche de mes cheveux.

— Je ne connaissais pas les masques capillaires à base de cire végétale, dit-il en retirant un peu de substance blanche de ma chevelure.

Il ne fait guère de cas de Violette.

Pour une fois, c'est moi qu'il regarde. C'est à moi qu'il parle.

Soudain, il rompt le contact et enfonce ses mains dans les poches de son pantalon.

— Ce doit être efficace, ponctue-t-il en jouant des sourcils. Il faudra que j'essaie aussi.

J'attrape la mèche de cheveux incriminée. Elle est à la fois poisseuse et rigide, ayant sans doute fait trempette dans un récipient contenant de la cire encore chaude.

Devon quitte la pièce et disparaît dans l'obscurité en lançant un rapide « bonne nuit » auquel je réponds d'une voix étonnement aiguë.

Violette le regarde s'éloigner, réprime un bâillement, puis m'interroge du regard :

— J'ai loupé un épisode, ma chouette. Faut que tu m'expliques ce que vous faisiez là tous les deux, à une heure pareille...

Elle regarde tout autour d'elle.

— ... et à la lueur des chandelles.

Je cligne des yeux pour reprendre mes esprits. Si mon amie n'était pas aussi ensommeillée, j'aurais droit à un interrogatoire en bonne et due forme. Mais au beau milieu de la nuit, je pense qu'une réponse courte lui suffira. Je m'empare d'un prototype de mes bougies et le brandis fièrement.

— J'étais en train de créer, pardi ! Tadaaaaaa !

OceanofPDF.com

Chapitre 11 : Boule à neige

(Bougie aux senteurs de fleur de coton, grenade et miel)

15 décembre

Violette est partie plus tôt que les autres jours, ce matin. La veille, je l'ai aidée à choisir une tenue parfaite et elle a fait les boutiques pendant trois heures pour la dénicher. Elle sera superbe vendredi soir, au bras d'Auguste. Dans un tout autre registre de tâches, j'ai enfin réussi à joindre l'électricien ; il est débordé et ne pourra évaluer l'étendue du problème que la semaine prochaine. J'envisage déjà de passer les fêtes avec un tiers de mes biens immobiliers plongés dans le noir et ce n'est franchement pas la joie. Entre l'enseigne défaillante et l'absence de lumière à l'intérieur de la boutique, je risque de devoir fermer la porte dès la tombée de la nuit, autrement dit à l'heure du thé. Quelle tuile !

Calme-toi, Avril. N'y pense pas...

Mais qu'est-ce que ça m'énerve !

Si au moins je m'y connaissais un peu, j'essaierais de bricoler quelque chose. Qu'importe l'enseigne, il faudrait au moins que je parvienne à éclairer suffisamment l'échoppe pour pouvoir maintenir le magasin ouvert jusqu'à dix-neuf heures. Si j'ai brièvement songé à ouvrir la boutique à la lueur des chandelles et si j'ai trouvé cette idée très romantique pendant un temps, j'ai vite fait une croix sur ce qui se révèle être une folie, garantie cent pour cent incendiaire. Je n'ai plus qu'à m'adapter, autrement.

Alors que je prépare mon petit déjeuner dans le silence de ma cuisine, mes pensées dévient vers mes autres soucis, puis vers Devon, qui tient presque de l'invité fantôme. Au cours des vingt-quatre dernières heures, je ne l'ai pour ainsi dire pas vu. Il a passé la journée d'hier au travail et n'est rentré que pour aller se coucher, si éreinté qu'il a volontairement fait l'impasse sur la case salle de bains avant de regagner la chambre que je lui ai octroyée.

Aujourd'hui, cependant, il n'est pas encore parti et j'entends des bruits feutrés provenant de la chambre que je lui ai allouée. S'il ne travaille pas, peut-être va-t-il décider de mettre son temps libre au profit de la promotion de mon magasin ?

Comme je me suis installée à l'îlot pour engloutir mes pancakes avec la prestance d'un tamanoir affamé, Devon sort de sa chambre et se plante devant moi, l'air particulièrement déterminé. Je déglutis. Dans sa tenue toute simple, faite d'un pull façon tricot irlandais et d'un pantalon en sergé lin, il dégage encore plus de charme que dans ses blazers et ses chemises parfaitement repassées.

— Hier, pendant ma pause au bureau, j'ai potassé le sujet de la promo du *Faubourg des Étoiles*, introduit-il la conversation, sans autre forme de procès. J'envisage de créer un compte Instagram pour le magasin. Si je sponsorise correctement une publication en ciblant les personnes géographiquement proches et intéressées par le genre de produits que vous vendez, je pourrai toucher plusieurs milliers de clients potentiels. Dans un premier temps, du moins.

— Plusieurs... *milliers* ?

J'écarquille les yeux, estomaquée. J'imagine déjà le magasin submergé par une foule en folie. Devon doit lire en moi comme dans un livre ouvert, car il m'interrompt tout de suite :

— Quand on poste ce genre de publicité sur le web, environ dix à vingt pour cent des internautes qui la voient peuvent envisager de passer à un achat en ligne. Mais ce chiffre est à revoir à la baisse quand il s'agit d'un commerce physique.

Tandis qu'il s'explique, il joue fébrilement des doigts sur son smartphone.

Moi, j'oublie mes craintes – rêves ? – de boutique bondée et avale la dernière bouchée de mon petit déjeuner. Je bois un grand verre de jus d'orange pour arroser le tout et me lève afin de débarrasser la table.

— Je ne comprends rien aux réseaux sociaux, avoué-je. J'ai été inscrite sur Facebook quand j'étais adolescente, mais je m'en suis rapidement désintéressée. Violette travaille dans la communication, elle m'a parlé de l'intérêt des réseaux pour promouvoir quelque chose, mais je me sens bien incapable de tenir un compte sur Instagram ou Twitter, encore moins sur Tik Tok. Et mon amie ne semble pas sûre que cela puisse fonctionner en si peu de temps. Nous ne sommes plus qu'à quelques jours de Noël. Croyez-vous réellement que ça puisse avoir un impact ?

Il m'observe un bref instant par-dessus son écran.

— J'ai été le *community manager* d'une grande marque de prêt-à-porter masculin avant de changer de voie. En fait, j'ai bossé dans pas mal de secteurs différents. Je sais comment poster des photos attractives au bon moment de la journée et créer un *feed* Instagram attirant, qui donne envie d'en découvrir plus. Toutefois, votre amie et vous, avez raison. Cette manière de procéder n'est pas suffisante si l'on veut attirer des chalands dans un laps de temps si court.

Je sens mes épaules s'affaïsser.

— C'est bien ce que je pensais...

Devon plisse les paupières.

— C'est pourquoi j'envisage, comme je vous l'ai dit, de booster une ou plusieurs photos en les sponsorisant, dit-il en penchant la tête pour que nos regards se croisent.

— Ah... ?

— Oui. Et je pense sincèrement que ça peut marcher.

Il replonge aussitôt dans ses recherches. Sans trop comprendre en quoi consiste une sponsorship sur les réseaux, je me débarrasse de mes couverts sur le rebord de l'évier et je le rejoins.

— Et quel genre de photos pensez-vous mettre en avant ? demandé-je, un peu angoissée à l'idée de devoir jouer au mannequin.

Devon m'adresse un bref coup d'œil par-dessus son bloc-notes. Sa manière de se concentrer et son air professionnel lui confèrent un air particulièrement captivant.

— Ne vous en faites pas, Avril. J'ai ma petite idée sur la question.

— Je n'en doute pas, mais...

— D'ailleurs, nous allons préparer tout ça ce matin, m'interrompt-il. Je dois avant tout vous soumettre à un petit interrogatoire sur vos inspirations, le choix de l'assortiment, votre moment préféré pour créer...

Mon moment préféré pour créer ?

Immanquablement, je repense à l'autre nuit et un sentiment de gêne inexplicable m'envahit. De mon mieux, je le chasse avant de réorienter le sujet de la discussion, d'un ton qui se veut détaché :

— C'est bien beau tout ça, mais il faudra surtout préciser les horaires d'ouverture du magasin sur ce fameux compte Instagram, parce qu'ils vont nettement changer !

Intrigué, Devon fronce le nez à nouveau et abandonne momentanément notes et téléphone portable.

— Pourquoi changeraient-ils ?

— Je n'ai toujours pas d'électricité au rez-de-chaussée, expliqué-je en serrant les poings d'agacement. Donc, à partir de dix-sept heures, je ferme ! Je n'ai pas d'autre choix.

Il émet un grognement ennuyé.

— Ce n'est pas la meilleure des nouvelles. Beaucoup de clients font les boutiques à partir de cette heure, justement. Surtout à cette époque de l'année, avec les vitrines et les rues éclairées... Êtes-vous parvenue à joindre votre électricien ?

Je fais la moue.

— Il est débordé et il a dit que ce n'est pas une urgence puisque le côté habitation n'est pas dans le noir. Pour être franche, je crois qu'il se fout passablement de ma gueule !

— En avez-vous appelé un autre ?

— Savez-vous à quel point c'est compliqué de faire venir un électricien, de nos jours ?

Devon fronce le nez.

— Vous marquez un point.

Je soupire. Puis je songe à ses propres problèmes.

— Et pour vous, est-ce que ça s'arrange à votre appartement ?

— Pas vraiment, admet-il. J'ai demandé ma matinée d'hier à mon employeur afin de rassembler les documents nécessaires pour déclarer la situation à l'assureur. J'ai fait des photos du sinistre, des copies des factures des appareils définitivement perdus, tout ça, tout ça. Un expert mandaté devra encore passer pour déterminer le montant de l'indemnisation et si tout se déroule comme convenu, je devrais être dédommagé dans un délai de trente jours. Après cela, viendra la joie des travaux de réparation.

— Je compatis. On sait quand ça commence...

Devon hoche gravement la tête. Puis il se tourne vers moi et m'observe un moment.

— Je pourrais peut-être jeter un coup d'œil au tableau électrique, propose-t-il de but en blanc.

— Au tableau... ? Celui dans l'arrière-boutique ?

— Oui.

S'il s'y connaissait en électricité, il me sauverait !

— Maintenant ?

— Si vous voulez, oui.

— Et comment !

Ni une, ni deux, je pivote sur moi-même pour attraper mon smartphone – qui est aussi ma seule et unique lampe de poche. *Note à moi-même : penser à acheter une vraie torche électrique.* Mes doigts ne rencontrent que la surface lisse du plan de travail et je retiens un juron. Bon sang ! Où ai-je encore laissé ce fichu truc ! Ma mère m'a toujours dit que je suis bordélique et, à moins que je ne sois frappée d'une malédiction, je dois admettre qu'elle a raison. Mes chaussettes, mon smartphone, le collier de Sherwood, mes stylos ou encore les clés de l'appartement me paraissent la plupart du temps dotés d'une existence propre. Je ne les retrouve jamais où je pense les avoir mis.

— Vous avez perdu quelque chose ?

Je me retourne vers Devon.

— Il me faut de quoi nous éclairer. L'arrière-boutique est une pièce aveugle. Et sans électricité...

Il me brandit son iPhone sous le nez.

— J'ai ce qu'il nous faut ! fanfaronne-t-il. Allons-y !

Je ne me fais pas prier et lui emboîte le pas après avoir jeté un œil sur Sherwood, lequel est occupé à scruter l'agitation urbaine depuis la grande vitre du séjour – un de ses passe-temps favoris – comme un gros matou curieux.

Si on peut rétablir le courant au rez-de-chaussée, j'appréhenderai les jours à venir bien plus sereinement.

Je sors de l'appartement, sitôt incommodée par l'absence de lumière artificielle sur le palier. Fort heureusement, celle que le jour dépose naturellement à travers l'unique fenêtre toute en longueur est suffisante pour savoir où mettre les pieds.

Nous arrivons dans l'arrière-boutique toujours plongée dans le noir.

— Tenez ! fait Devon en fourrant son iPhone entre mes doigts. Je vous laisse le soin de m'éclairer.

Hésitante, je me saisis de l'appareil et me plante devant le compteur. Sans surprise, le disjoncteur est en position OFF.

— Voilà l’objet de mes nuits blanches, dis-je en désignant le grand boîtier blanc. J’ai bien essayé de remettre ce truc en position ON, mais il n’est pas du tout coopératif.

— Hum... L’électricité des appartements de l’étage est forcément reliée à un autre compteur. C’est plutôt une bonne chose, nous risquons moins de faire sauter les plombs de l’immeuble entier.

Je fais la moue.

— Je dois être rassurée ?

Devant ma grimace, Devon a un petit rire.

— Bon, bon... Je vais faire de mon mieux. Avez-vous des gants isolants ?

J’ouvre des yeux comme des soucoupes avant de comprendre à quoi il fait allusion.

— Ah... vous voulez parler de ces machins qu’on trouve avec certains luminaires ?

— Oui, ça peut faire l’affaire. Moi je les achète en magasin de bricolage, mais ce doit être équivalent.

Je me souviens en avoir gardé une paire, trouvée dans le carton d’emballage des deux appliques couleur crème que j’ai commandées en Allemagne à mon arrivée à Paris. Les anciennes possédaient un certain charme, mais les globes en verre qui cachaient les ampoules étaient ébréchés et la patine des bras en métal faisait triste mine.

— Il doit m’en rester une paire. Je vais la chercher !

— D’accord.

J’abandonne brièvement Devon dans le noir et cours dans la boutique. Dans un tiroir derrière le comptoir, c’est là que je retrouve les gants, précieusement conservés dans le cas où ils deviendraient utiles. Leur moment de gloire est arrivé !

Je reviens devant le compteur et les tends à Devon.

— Parfait. Éclairez-moi, s’il vous plaît.

Comme je me sens un peu gauche, il pose ses mains sur ma taille et me guide entre le compteur et lui.

— Euh... vous croyez ? demandé-je en me retrouvant aux premières loges.

— Oui, oui.

— OK.

Ne sachant trop quoi faire, je me déplace légèrement à l'instant précis où Devon avance, si bien que nos corps se heurtent.

— Ne bougez pas, murmure-t-il derrière ma nuque, et ce souffle provoque une décharge dans tout mon corps. Continuez d'éclairer.

Ses mains apparaissent de chaque côté de moi. Ses bras ne me touchent pas, mais ils m'emprisonnent d'une façon tellement intime et inattendue que mon cœur fait une embardée. L'idée de savoir Devon là, à quelques centimètres de moi, me procure une sensation de gêne et de sécurité qui me laisse pantoise. Que dois-je faire ? Reculer ? Me glisser sous son bras pour me dérober ? Incapable de le savoir, je reste là, comme prise en sandwich, l'iPhone braqué devant moi.

— Euh... je devrais peut-être...

— Non, répond-il catégoriquement, comme si le fond de mes pensées n'avait pas de secret pour lui. Vous êtes plus petite que moi, donc si vous vous retrouvez en arrière, la lumière ne fera que projeter mon ombre sur le tableau. Attendez juste un instant. Ah ! Essayons cela...

J'entends un *clac* ! immédiatement suivi d'un autre, puis encore un autre. Au total, ce sont quatre claquements qui me font légèrement tressaillir. Soudain, la lumière revient et j'écarquille les yeux. Mais je n'ai pas le temps de me réjouir que l'obscurité nous retombe aussitôt dessus.

Les bras de Devon me libèrent de leur fascinante prison et je l'entends soupirer.

— Il fallait s'y attendre.

— Vous y connaissez quelque chose, au moins ? demandé-je en pivotant pour lui faire face...

... et pour l'aveugler avec le flash de son téléphone.

— Ouch !

Il a un mouvement de recul et je laisse échapper un hoquet.

— Oh non !

Je suis gagnée par une honte cuisante. Ce que je peux être maladroite !

Devon se cache le visage d'une main et je baisse immédiatement le faisceau lumineux.

— Pardon, je suis désolée !

Il presse ses paumes sur ses yeux et je vois ses épaules se secouer. Est-il en train de se moquer de moi ? Ou est-ce que la douleur est si forte ? Voit-il seulement encore clair ? Je n'ai jamais pris la lumière d'un flash aussi

directement dans les yeux et je panique à l'idée de lui avoir causé le moindre problème oculaire.

— Merde, merde, merde... Laissez-moi regarder, l'imploré-je, m'improvisant ophtalmo.

Il tend une main entre nous.

— Pour que vous me remettiez la lampe en pleine figure, non merci !

Il plisse très fort les paupières et, sans lui demander son avis, j'attrape son bras et je l'entraîne à travers la boutique, direction la porte vitrée. La lumière venant de l'extérieur inonde aussitôt ses traits prononcés, ses mâchoires fortes, ses lèvres bien dessinées.

Mes mains s'envolent d'elles-mêmes pour encadrer son visage. Mes yeux croisent les siens et je me hisse sur la pointe des pieds. Je fixe gravement ses prunelles. Si ses globes oculaires sont un peu humides, ils ne sont pas rougis, ni gonflés. En fait, je ne vois rien. Rien d'autre qu'une lueur terriblement espiègle, qui s'accorde à la perfection avec le sourire qui étire les commissures des lèvres de Devon.

— Que... ?

Désorientée et vexée d'avoir été bernée, je retire mes mains et recule, histoire de remettre rapidement une distance respectable entre lui et moi.

Il éclate de rire.

— Un petit conseil, Avril : attendez que je fasse la promotion de votre magasin avant de me rendre aveugle. Je pense pouvoir affirmer que vous avez encore besoin de certaines de mes aptitudes.

Je ne relève pas son ton aguicheur et hausse les épaules.

— Ah c'est malin ! J'espère au moins que vous prenez du plaisir à jouer avec mes nerfs.

Il me regarde fixement. Le bleu de ses yeux est plus étourdissant que jamais.

— C'est un bon début, admet-il.

— Pffff !

Je lui frappe mollement l'épaule, à la fois agacée et soulagée.

— Bon. Maintenant que vous avez bien ri et...

— ...et que vous êtes rassurée sur mon acuité visuelle, poursuit-il en jouant des sourcils.

— Oui, bref ! Est-ce que vous vous y connaissez en électricité, oui ou non ?

— Je ne suis pas un expert...

Je reste un moment à le regarder.

— Mais je suis doté d'un excellent sens logique, et il m'est arrivé de régler quelques soucis de base, chez moi, explique-t-il. Je me suis concentré sur ce qui concerne votre chauffage d'appoint électrique, sur les gros appareils comme les machines à laver, réfrigérateur. Auriez-vous remarqué si un appareil était défaillant ? Un ordinateur, une cafetière, n'importe quoi...

— La bouilloire ? supposé-je. Elle date du siècle dernier.

Il fronce les sourcils.

— Commençons par là.

Je lui tends son appareil, dont il se saisit en m'adressant un sourire impertinent. Avec la démarche d'un conquérant, il retourne à l'arrière-boutique, débranche la bouilloire et retourne se positionner devant le compteur. *Clac ! Clac !* Une fois de plus, le disjoncteur fait son job, et nous signale que quelque chose cloche toujours dans le circuit.

Une pensée fulgurante me traverse l'esprit et je me tape le front.

L'enseigne ! Mais oui bien sûr ! L'enseigne qui grésille et clignote comme une guirlande de Noël, c'est forcément ça !

— Il faudrait trouver le fusible qui alimente l'enseigne du magasin, dis-je en agitant frénétiquement les mains. Elle est... Enfin, elle fonctionne carrément mal.

Devon ouvre grand les bras et écarquille les yeux.

— Évidemment !

Il retourne à son poste, appuie sur des disjoncteurs, tente de remettre le courant, réessaye. Puis soudain, la lumière revient. Et reste. Une bonne fois pour toutes.

— Nous avons trouvé le coupable ! exulte Devon.

— Croisons les doigts.

— Oui. Et vérifions que tout fonctionne correctement.

Nous nous attelons à la tâche. Tout marche bien, sauf l'enseigne, forcément. Elle n'émet plus ni la moindre lueur, ni le moindre grésillement.

— Et voilà une affaire de résolue, dis-je avec enthousiasme.

Des étoiles plein les yeux, j'observe la boutique, *ma* boutique, de nouveau baignée de lumière. Avec ses rayonnages moulurés, ses miroirs qui

renvoient la moindre lueur, sa caisse enregistreuse au charme suranné et son ambiance cosy, je la trouve plus belle que jamais.

— Nous pouvons dire que nous formons une belle équipe, n'est-ce pas ? fait Devon en me rejoignant.

Je me tourne vers lui. Je n'avais pas remarqué que pendant que je contemplais les lumières revenues dans le magasin, il me regardait, moi. J'ouvre la bouche pour répondre, lorsque son téléphone sonne.

Devon observe l'écran et se rembrunit instantanément.

— Vous permettez ?

Je lui réponds d'un petit signe de tête et il s'éloigne de quelques pas avant de décrocher. Décidément, nous sommes régulièrement interrompus par cette fichue sonnerie.

— Oui ? fait-il d'un ton que je trouve irrité. Oui, j'y suis, justement... Euh...

Il m'adresse un bref regard puis se détourne, l'air ennuyé.

— C'est ça, oui.

J'ignore qui est à l'autre bout du fil, si c'est une petite amie, une maîtresse, un patron ou un parent, mais ce qui est certain, c'est que Devon ment à cette personne. Il n'est pas là où on lui demande, non, puisqu'il est ici, au *Faubourg des Étoiles*, avec moi.

Quelques secondes s'égrènent, pendant lesquelles Devon laisse échapper au moins trois soupirs. Je n'entends pas ce qui se dit de l'autre côté de la ligne, mais Devon a plusieurs fois ce sourcillement caractéristique qui dessine des vagues tourmentées sur son front.

— Ce n'est pas ce qui était prévu... laisse-t-il échapper avant de retenir son souffle.

Il m'adresse un regard en biais, lève l'index comme pour me signifier qu'il n'en a pas pour longtemps et se précipite hors de la boutique. Sans manteau. En plein mois de décembre. Ce type est complètement dingue.

Pendant qu'il parle tout en faisant les cent pas sur le trottoir, je range machinalement deux ou trois articles et je tourne la pancarte de l'entrée côté « OUVERT » vers l'extérieur. Sans vraiment le vouloir – ou peut-être un peu – je surprends des bribes de paroles et dresse l'oreille pour mieux comprendre.

— Je refuse de faire ça comme ça, martèle Devon. Non, attendez... Vous savez quoi ? Je refuse de m'occuper de ce dossier, désormais. J'abandonne.

Donnez-le à qui vous voulez. Pourquoi pas à cette chère Nina ? Elle n'attend que ce genre d'occasion pour gravir les échelons.

Un silence. Les traits de Devon sont tendus. Ses narines, dilatées. Ses yeux s'écarquillent sur l'abîme insondable de ses pensées et tout son être semble trembler d'une colère froide, difficilement contenue.

— Ah, vous m'interdisez ? s'exclame-t-il. Encore ? Mais vous savez quoi ? Je n'en ai que faire de vos interdits ! Je me fous royalement de l'agence, de vos promesses et du poste que j'occupe... Non, je n'en ai pas terminé ! Sachez aussi que je hais vos petites manigances, votre ambition parasite et votre propension à écraser les autres pour assouvir votre soif absurde de briller en société. Vous n'avez aucune lumière en vous. Elle s'est éteinte depuis longtemps.

Il y a un long blanc et je n'entends plus rien d'autre que l'agitation de la rue. Devon garde le silence un instant et s'éloigne de quelques pas. À présent, je ne comprends plus les mots qu'il échange avec son interlocuteur, jusqu'à ce qu'il réapparaisse derrière la porte vitrée.

— Oh mais oui, je suis convaincu que nous allons reparler de tout ça, l'entends-je dire froidement. Mais pas comme vous vous y attendez !

Là-dessus, il raccroche et ses doigts se contractent autour de la coque de son iPhone. À son geste retenu, je devine qu'il est à deux doigts de l'envoyer se fracasser contre un mur. Il se ravise au dernier moment et le range furieusement dans la poche de son pantalon. Enfin, il passe ses deux mains sur son visage puis croise ses doigts au-dessus de sa tête. Les yeux dans le vague, les muscles tendus, il semble totalement indifférent aux passants qui font un détour en arrivant à sa hauteur.

J'hésite à le rejoindre quand il se retourne. À travers la vitre, nos regards se croisent.

L'espace d'un instant, je ne vois que de la rancœur dans ses yeux. Mais elle reflue doucement, remplacée par une tendresse désarmante. Devon m'adresse un petit sourire en coin, se passe la main derrière la nuque et fronce le nez. Abasourdie, je lui ouvre la porte.

Il émet un rire muet qui tient plus du souffle qu'autre chose et entre sans se faire prier.

— Désolé que vous ayez assisté à ça, murmure-t-il en se glissant près de moi.

Je frissonne et referme la porte derrière lui. Pendant ce temps, je fouille dans mon cerveau pour trouver une phrase intelligente à lui répondre. Comme aucune ne me vient, je propose :

— Besoin d'un petit remontant ?

Il se tourne vers moi, me scrute, me jauge.

— Je pense que ça ne se refuse pas.

Soulagée de pouvoir m'éclipser un bref instant, je hoche la tête et file préparer un thé noir à la bergamote – je me souviens que Devon aime cette saveur si particulière – auquel j'ajoute deux ingrédients secrets d'une recette de Violette : l'équivalent d'une cuillère à café de rhum brun et une autre de sirop d'érable – du vrai de vrai, apporté par Nathan et Charlotte Montminy, l'autre soir. *Est-ce que Violette le leur avait demandé ?*

— Un thé ? fait Devon lorsque je réapparaiss pour lui présenter sa tasse, trois minutes plus tard.

Je secoue la tête.

— Mais pas que... Goûtez plutôt, avant de critiquer !

Son souffle dessine des rides à la surface du liquide. Devon hume les odeurs qui en émanent et plisse les paupières. Enfin, il trempe les lèvres dans son breuvage, se redresse, savoure, déglutit.

— Mais pas que, confirme-t-il avec un petit claquement de langue satisfait.

Il m'adresse un sourire de conspirateur et je bois une gorgée de thé en haussant les sourcils par-dessus ma tasse. Puis je me dirige vers le comptoir, pose le récipient et range deux ou trois papiers qui traînaient là. Des factures, pour la plupart. Si je brûle d'envie de demander à Devon les raisons de son accès de colère et des mots qui me sont parvenus, je me retiens de le faire.

— Voyons le point positif de mon coup de gueule, introduit-il cependant, d'une façon plutôt brusque.

Comme je reporte mon attention sur lui, il boit une nouvelle gorgée de thé – très légèrement – alcoolisé et poursuit :

— Je n'ai pas besoin d'aller travailler aujourd'hui, ce qui signifie que je peux consacrer la journée entière à faire la promotion de votre magasin. D'ailleurs, je vais m'y mettre dès maintenant.

Un peu déconcertée, je perds quelques secondes avant de répondre.

— Vous pouvez monter à l'appartement, vous serez plus au calme pour travailler. Sherwood ne vous dérangera pas. Ce petit chien est si discret qu'on oublie parfois qu'il est là. En plus, j'ai l'impression qu'il apprécie beaucoup votre compagnie.

— Et c'est réciproque, affirme Devon. Mais avant de retrouver cette charmante boule de poils, j'ai quelques clichés à faire et quelques questions à vous poser. Vous vous souvenez ?

Je sens une vague de chaleur me monter aux joues.

— Oui.

— Si vous commenciez par me présenter vos plus belles créations ?

Il a l'œil pétillant. Moi, je dois faire une tête de six pieds de long.

— Je ne suis guère rompue à l'exercice des interviews et des séances photos, mais je vais faire comme si, soupiré-je.

Devon sourit.

— Faites-moi confiance, tout va bien se passer et vous allez vite être de plus en plus à l'aise. Je vous le promets.



Après une journée aussi désespérément calme que les précédentes côté ventes, je rejoins mon logement plus dépitée que la veille et que l'avant-veille et que... Je pourrais continuer ainsi jusqu'à remonter au jour d'ouverture, quand j'avais encore les yeux remplis d'étoiles et des rêves plein la tête. Violette est rentrée depuis moins d'une demi-heure et, après notre petit thé rituel du soir, elle s'est enfermée dans son propre appartement, prétextant qu'elle a amené son travail jusqu'à chez elle. La connaissant, j'estime aussi qu'elle s'efface volontairement pour nous laisser en tête à tête, Devon et moi. Elle était si pressée qu'elle n'a même pas remarqué que la lumière était revenue au magasin.

En poussant la porte de mon petit chez-moi, j'ai l'impression de pénétrer dans un chalet cosy, tant l'ambiance y est enveloppante comme un bonbon. Les ampoules de la guirlande de l'îlot éclairent faiblement, et d'autres encadrent le miroir de l'entrée qui fait face à celui du séjour, pour se refléter à l'infini. Les fausses flammes vacillent dans la cheminée électrique et trois de mes bougies trônent sur la table basse du séjour, diffusant une bonne odeur de fleur de coton, de grenade et de miel. Ce sont les effluves de mon dernier prototype, en cours d'ajustement.

Sherwood accourt rapidement à ma rencontre et je le cajole.

Assis dans un fauteuil avec une posture digne d'un roi installé sur son trône, Devon lève les yeux de l'écran de ma tablette. Sous ses sourcils épais, son regard m'interroge.

— Seulement six clients, dis-je sans même attendre qu'il me pose la question. C'est de pire en pire, je crois.

Il m'adresse un sourire plein de compassion et je m'approche.

— Vous avez eu envie de tester les produits dont vous vanterez les mérites sur le web ? lui demandé-je en désignant les trois bougies allumées devant lui.

Il hoche la tête.

— J'aime beaucoup ce mélange. Il me fait penser à une bulle de bien-être ou à un premier baiser sous la neige. Comment allez-vous appeler cette création ?

J'observe pensivement les petites flammes qui vacillent.

— Je ne sais pas encore, mais cela fera forcément référence à la neige.

Devon acquiesce et reporte son attention sur l'écran, que ses doigts effleurent doucement.

— Je peux regarder ? fais-je en désignant l'appareil.

Il me le tend sans rien dire et je consulte rapidement le compte Instagram qu'il a créé pour le magasin. Les premières photographies mises en lignes sont superbes et j'éprouve un frémissement de plaisir en découvrant à l'écran les bougies nées de mon imagination. Je réalise à quel point j'aime cultiver mon côté créatif et cette galerie de photos me donne l'impression d'ouvrir un océan de possibilités. Je peux décliner ces bougies quasi à l'infini, jusqu'où me porte l'inspiration.

Du bout de l'index, je frôle la surface froide et lisse de la tablette et sélectionne une photo pour la voir en plus grand. Le cliché zoome sur la bougie « Songe d'une nuit d'hiver », encadrée de branches de sapins. Au centre de la cire fondue, la petite flamme apporte la lumière nécessaire pour conférer un peu de magie et de douceur à l'ensemble ; on aperçoit ma main tendue vers des baies et, sur l'arrière-plan flou, les guirlandes sont devenues des halos dorés. Sur la photo suivante, on voit mes doigts tenant une autre de mes créations et, juste au-dessus, mes lèvres dont le contour est accentué par mon rouge à lèvres carmin. À bien y regarder, j'apparais sur chaque image publiée, sans jamais me dévoiler. Les clichés dégagent un mélange de bien-être et de lumières, comme un appel aux rêves et à la tentation d'y succomber. Pour chaque prise de vue, Devon a su choisir le meilleur angle, la meilleure luminosité. Il a vraiment beaucoup de talent.

— L'ensemble me fait penser à l'intérieur d'une boule à neige, dans laquelle mes créations vivraient une perpétuelle nuit d'hiver, murmuré-je, émue.

Devon sourit.

— C'est le but recherché et je suis content que ça vous plaise.

— Je trouve ça superbe, avoué-je.

Les yeux de Devon s'attardent sur moi. Il ouvre la bouche pour répondre mais à cet instant, son téléphone portable vibre. Encore. Il lève les yeux d'un air ennuyé et j'ai définitivement envie de pester contre cette sonnerie importune. Je soupire. Devon se penche au-dessus de moi pour attraper son appareil et prendre l'appel. Au contact de son bras contre mon dos, un frisson me parcourt le corps. J'observe Devon à la dérobée, tandis qu'il

consulte son iPhone, effleure nerveusement l'écran et le repose, les yeux assombris par un froncement de sourcils inquiet.

— Un problème ? demandé-je avant de me mordre la lèvre inférieure, consciente de mon indiscretion.

Il me sourit et me contemple un peu plus longuement que nécessaire.

— Rien qui ne doive vous inquiéter, Avril Renard...

L'air faussement désinvolte, il redirige aussitôt la conversation vers le magasin et le travail qu'il a accompli aujourd'hui. Mais la personne qui essaie de l'appeler n'a visiblement pas envie de lâcher l'affaire de sitôt.

— Vous devriez peut-être décrocher ? proposé-je, sans trop savoir pourquoi.

— Peut-être, admet-il, l'air absent. Sans doute, même... Mais je n'en ai pas envie.

Il soupire, bloque l'appel entrant. Puis il me regarde et j'ai l'impression qu'il est en train de jauger le degré de confiance qu'il peut m'accorder.

— C'est mon père, annonce-t-il en désignant l'écran de son iPhone d'un geste du menton. Un éminent homme d'affaires. Le genre inabordable, donneur de leçons, exigeant et tyrannique, qui a la malchance d'avoir un de ses fils qu'il ne trouve pas à la hauteur. En général, ses appels ne servent qu'à m'enterrer sous une avalanche de reproches.

— Oh, je vois...

Son regard se ternit davantage.

— Vous devez croire qu'en plus d'être un clone du Grinch, je suis un fils à papa né avec une cuillère en argent dans la bouche, que la vie dorée a rendu blasé et têtue, mais...

Je l'interromps tout de suite :

— Pas du tout ! Ce n'est pas ce que je pense. Vous avez vos raisons de ne pas être très enthousiasmé par Noël et elles ne me regardent pas. En plus, je suis bien placée pour comprendre à quel point les relations familiales peuvent être conflictuelles. Moi-même, je suis souvent en froid avec mes parents, la plupart du temps à cause d'opinions divergentes ou d'incompréhension. Je les aime énormément, mais je pense que je ne suis pas telle qu'ils l'auraient souhaité. Ils auraient aimé que je fasse une grande et belle carrière dans un domaine sérieux, pas que j'aie l'âme bohème. Vous savez, il y a encore quelques mois, je ne me sentais pas du tout prête à devenir propriétaire de... tout ça !

Je désigne l'ensemble de l'appartement d'un geste vague.

— Et pourtant, vous vous en tirez très bien, déclare Devon, l'air sûr de lui.

Je secoue la tête, dépitée.

— C'est la cata, vous voulez dire. Je n'arrive à rien, les ventes ne décollent pas et le stress accumulé au cours des derniers jours me donne une migraine telle que je me demande s'il n'y a pas, quelque part, une poupée vaudoue à mon effigie, avec la tête hérissée d'épingles.

Un rire nerveux m'échappe.

— Je suis désolée, reniflé-je en me débarrassant de la tablette sur la table basse. Voilà que je ramène la discussion à moi, alors que avez des problèmes, et que...

— Je n'ai pas le monopole des ennuis, m'interrompt-il en souriant. Et si ça vous fait du bien de parler...

Il pose une main compatissante sur mon bras et je frissonne.

— ... n'hésitez pas.

Feignant le détachement, je secoue la tête.

— Mon existence n'est guère passionnante, il n'y a pas grand-chose à en dire.

Il plisse les paupières et sourit.

— Hum... Vous détournez la question. Cela signifie-t-il que vous cachez un terrible secret ? L'existence d'une tante ogresse ? Un cadavre dans un placard ? Une ribambelle de lutins séquestrés dans l'appartement voisin ?

Comme le sourire que je lui retourne demeure timide, voire carrément coincé, Devon redevient sérieux.

— Vous pouvez me dire ce que vous voulez, Avril. Ce que vous avez sur le cœur. Ça fait toujours du bien de parler.

Mes yeux me brûlent alors que toutes les angoisses accumulées me reviennent.

— Le magasin risque de couler, commencé-je. Si cela arrive, je devrai revendre le triplex et retourner dans la maison familiale pour subir l'assaut des énièmes critiques de mes parents, dès qu'ils rentreront de leur voyage autour du monde. Ils penseront que je ne suis qu'une bonne à rien et je ne pourrai pas faire autrement que leur donner raison. Pourtant, j'ai vraiment fait de mon mieux. J'ai tout réagencé, j'ai entièrement repensé la décoration. De la moindre pomme de pin à la moindre guirlande. Des

travaux ont été réalisés. Je les ai supervisés, j'ai cru devenir folle avec ce charlatan d'électricien qui n'en a fait qu'à sa tête, et pour quel résultat ? L'enseigne n'éclaire toujours pas !

— Mais vous avez su garder votre sang-froid... suppose Devon.

Je lui renvoie un regard vague.

— Pas tout le temps.

— Vraiment ?

Au souvenir d'une conversation houleuse avec ledit électricien, je fronce le nez. Devon fait mine d'être horrifié.

— Il semblerait que je vous ai démasquée, Avril Renard la cachottière, claironne-t-il. Il y a bien un cadavre dans le placard !

Il me lance une œillade assortie d'un haussement de sourcil impertinent et j'éclate de rire. Le plus naturellement du monde, je continue de me confier à lui, peut-être comme avec personne auparavant. Je lui parle de mes mauvais choix de scolarité puis d'embauche. Je partage mes échecs et mes doutes, avec une facilité et une absence de gêne qui me sidèrent. Devon fait de même et j'apprends qu'il a travaillé dans l'hôtellerie et la communication, qu'il a parcouru le monde jusqu'à l'âge de trente ans, qu'il a surtout aimé New York, l'Islande et Vérone. Et qu'il a un cursus littéraire qui ne plaisait pas à son père. Si Devon me semblait jusqu'alors être une allégorie du mystère, il lève le voile aujourd'hui. Plus la conversation avance, plus il se montre loquace et bien plus accessible que je ne le pensais.

— J'ai roulé ma bosse un peu partout en Europe et ailleurs, avant de m'installer tout près d'ici, me confie-t-il. Et vous, vous avez voyagé ?

Je ris.

— Oui, si on considère les voyages scolaires que j'aurais préféré éviter car je n'étais pas une enfant très sociable, si vous voyez ce que je veux dire. Angleterre. Espagne. Je ne suis allée dans aucun autre pays. Et sinon, j'ai découvert les quatre coins de la France. Mais je n'ai pas la même âme d'aventurière qu'ont mes parents aujourd'hui. Je suis une vraie casanière, ce qu'ils étaient aussi auparavant.

Devon hoche pensivement la tête.

— Si j'en avais l'occasion, je crois que je le deviendrais vite aussi. J'ai suffisamment voyagé pour toute une vie. Mais pour l'heure, je vais encore devoir attendre avant de reprendre mes quartiers.

Il se tait et je songe à son appartement sens dessus dessous.

Je dirige volontairement la conversation sur la région où je suis née, sur les forêts, les rivières, les châteaux et les grottes. C'est là qu'il me demande si j'ai un petit ami périgourdin. Mon cœur manque un battement et je me racle la gorge pour empêcher ma voix de partir dans les aigus. Qui pourrait penser que cette question est anodine ? Pas Violette, en tout cas. Je l'imagine déjà m'envoyer des signaux d'alerte, me disant « C'est le moment. Ça clique entre vous. Vas-y, embrasse-le ! ».

— Plus de petit ami périgourdin depuis que le dernier en date est parti vivre à Vienne avec mon ancienne meilleure amie, dis-je le plus posément du monde.

— Ouch !

Je confirme d'un hochement de tête.

— C'était un fils de bonne famille. Je crois que j'en étais folle. Ou alors c'est mon amour de l'amour qui me rendait folle de lui, je ne sais pas trop. Nous étions jeunes. Il me promettait monts et merveilles et je le croyais. Un 24 décembre, je l'ai surpris avec Clio...

— Un 24 décembre ?

— Oui.

— Avec votre ex meilleure amie ?

— Celle-là même.

Je prends le temps d'une brève inspiration.

— Ils m'ont regardée d'un air provocateur et victorieux qui m'a longtemps hantée. Ça a même eu un effet dévastateur sur moi. Pierre était le premier, vous comprenez. Ce que j'ai vu comme une trahison a brisé le rêve puéril d'un grand amour qui dure toute la vie.

Je marque une pause tandis que Devon plonge son regard dans le mien.

— C'est probablement très idiot de ma part, mais ce jour-là, je me suis fait la promesse de ne plus croire au sourire princier d'un fils de bonne famille, dis-je d'un trait. Car derrière de jolies manières, de belles louanges et des baisers d'une douceur enveloppante, peut se cacher un cœur dur, insensible et froid.

— « Les princes, ce sont les pires », comme dirait ce cher Kristoff à Anna²⁰, cite Devon avec un sourire contrit.

— Oh, je vois que vous connaissez vos classiques.

Devon penche la tête d'un air faussement modeste.

— Bien évidemment.

Nous rions.

— Pensez-vous encore aujourd'hui que vous ne pouvez pas faire confiance à ce genre de personnage ? s'enquiert-il en retrouvant son sérieux.

Je hausse sensiblement les épaules.

— Je suis suffisamment sensée et mûre aujourd'hui pour savoir que la bonté comme l'avanie peuvent résider dans n'importe quelle âme.

Il approuve tandis que ses doigts triturent nerveusement le bord de la table basse.

Je m'efforce de rire à nouveau.

— Avant que vous ne me le demandiez, ou que vous vous souciez de mon sort, sachez que je me suis très bien remise de cette rupture, ajouté-je en secouant mes mèches brunes. De l'eau a coulé sous les ponts, comme on dit. Je crois que celui qui fut mon premier amour n'a même jamais été vraiment amoureux de moi.

— Ce qui faisait de lui un parfait idiot, murmure Devon en plantant à nouveau son regard dans le mien.

Je me sens rougir d'avoir son attention braquée sur moi.

Il y a un silence puis...

— Et vous ? demandé-je, afin d'inverser la situation. Partagez-vous la vie d'une future madame Francœur ? Peut-être est-ce cette personne à qui vous avez acheté votre première bougie au *Faubourg des Étoiles* ? Ou cette fameuse céramique au marché des Abbesses ?

Devon se met à rire.

— Ces deux présents étaient pour la même personne, en réalité.

— Alors c'est une relation qui dure...

— Absolument. Ça fait environ trente ans que je l'aime.

Je me tourne vers lui, interdite, ce qui lui déclenche un nouvel éclat de rire.

— Je l'appelle Babou, Mamina, Granny ou Nonna Alberta.

Comme j'écarquille les yeux, il précise :

— Elle a quatre-vingt douze ans et je lui rends visite aussi souvent que je peux, dans la vieille demeure familiale de Houdan, à une heure de Paris.

— Votre grand-mère ?

Il opine du chef.

— Pas de petite amie ? insisté-je, avant de me maudire intérieurement pour ma spontanéité.

Devon me considère un instant.

— En fait, j'ai longtemps refusé d'envisager la simple notion d'aimer, de m'attacher.

Sa réponse me laisse perplexe.

— Ah oui ?

Il hoche pensivement la tête.

— Quand on est indifférent à tout et à tout le monde, j'estime qu'on peut se sentir invincible, et cette pensée m'a longtemps conforté dans l'idée de rester seul. On devient vulnérable dès qu'on tient à quelqu'un. Ouvrir son cœur, ça peut être aussi euphorique que terrifiant.

Je l'écoute en retenant mon souffle. Quelque part, je lui trouve autant raison que tort.

— C'est vrai que tomber amoureux revient à éprouver un mélange de crainte et de bonheur, mais j'estime que ça vaut le coup d'essayer, dis-je en penchant la tête sur un côté.

— Sans doute... c'est probablement pour cela que j'ai repensé, petit à petit, ma façon de voir les choses.

Je le dévisage à mon tour.

— Vous avez donc des vues sur quelqu'un, spéculé-je en simulant un certain amusement.

Il regarde dans le vague avant de se retourner vers moi, la commissure de ses lèvres relevée dans son éternel demi-sourire.

— C'est peut-être encore tôt pour l'admettre publiquement.

— Ah...

— Mais ça se pourrait bien.

Il m'observe un peu trop longtemps et je me détourne. Mon cœur chavire et je me sens idiot de réagir ainsi. Les propos de Devon ont un effet étrange sur moi. Ça se passe quelque part vers le plexus solaire. Une sensation de gouffre, de manque, de fourmillement. Et une torsion qui me monte jusqu'à la gorge. Suis-je jalouse ? Ce serait ridicule.

D'un autre côté, je ne peux pas nier que ma relation avec Devon a considérablement évolué, au cours de ces dernières heures. Je remarque que le fait de passer du temps avec une même personne, dans un environnement

personnel, renforce considérablement les liens. Bien loin des rencarts ponctuels, des *speed datings* à la mode, il ne doit pas exister plus sûre manière d'apprendre à mieux connaître quelqu'un. Et à l'apprécier.

La conversation se poursuit et je remarque que nous pourrions échanger comme ça des heures durant. Nous avons des milliers de choses à nous dire. Devon aime les séries télé du genre fantastique, comme moi, mais il déteste les comédies romantiques, pas comme moi. J'apprends qu'il mange essentiellement bio, je lui confie que les ingrédients que j'utilise pour mes bougies sont naturels – OK, rien à voir, si ce n'est qu'on a une âme d'écolo qui s'ignore, tous les deux – puis nous parlons de nos romans préférés. Pour lui, c'est incontestablement *Gatsby, le magnifique* de Francis Scott Fitzgerald. Pour moi, c'est *Jane Eyre* de Charlotte Brontë. J'emporte toujours un vieil exemplaire écorné avec moi, cadeau de ma grand-mère quand j'avais dix ans. Finalement, nous en venons à reparler plus longuement de nos familles respectives. Devon a un frère aîné – Sebastian – qui vit au Japon depuis cinq ans et dont il a rarement des nouvelles. Je lui confie mon statut d'enfant unique et lui parle de mes parents, de leur folie de faire le tour du monde et de leur longue étape sur l'île nippone, justement. *Ce qui nous fait un point commun supplémentaire*, songé-je brièvement.

Pendant que des paillettes de neige humides tombent dehors, Devon me raconte son enfance. Il parle de l'autorité excessive et de l'exigence de son père. De l'impression qu'il a toujours eue d'être un mouton noir. De ne pas être le préféré.

— Ce que je faisais enfant ou adolescent ne l'a jamais intéressé et d'aussi loin que je m'en souviene, il y a toujours eu cette comparaison entre mon frère et moi. Je ramenaï des bonnes notes de l'école, Sebastian ramenait une médaille d'or au championnat de natation régional. Je lisais dans mon coin parce que j'avais envie d'apprendre, de découvrir des mondes mystérieux et cachés. Pendant ce temps, Sebastian avait plein de copains qui l'adulaient et avec lesquels il participait à toutes les compétitions sportives des environs.

J'ai un soupir de compassion.

— On croit communément que tous les parents aiment leurs enfants à égalité, mais je pense que ce n'est pas toujours vrai, songé-je à haute voix.

Devon m'observe en hochant la tête.

— En effet.

— Vous ne vous voyez plus, avec Sebastian ? lui demandé-je.

Il pince un peu les lèvres avant de répondre.

— Devenus adultes, l'écart entre mon frère et moi s'est fatalement intensifié. Il a fait de brillantes études et il a intégré le pôle financier de l'entreprise familiale. Moi, j'ai obtenu une licence de lettres modernes et ensuite je suis parti. J'avais besoin de voyager, de prendre de la distance avec ce père qui semblait me reprocher tant de choses. Secrètement, j'espérais aussi que mes voyages me rapprocheraient de ma mère. Mais chaque fois que je la voyais, elle était sur un tournage ou donnait une interview. Elle n'avait pas de temps pour moi, je crois.

La voix fêlée, il évoque plus longuement le souvenir de sa mère, disparue trop tôt.

— Une actrice ? dis-je, stupéfaite.

Il répond d'un hochement de tête et son expression feint l'indifférence, mais je sens bien que ce sujet le touche particulièrement. Ce qui est bien compréhensible.

— Partie pour les États-Unis quand j'avais sept ans et mon frère neuf, ajoute-t-il. Elle était née là-bas, de parents immigrés irlandais. C'est dans son appartement que je vis aujourd'hui. Une des seules choses qu'elle m'ait laissées. Ainsi que mon prénom, choisi par elle.

Je pose une main compatissante sur son bras.

— Je suis désolée...

Il me contemple un moment puis détourne le regard et se lève. Son émotion est si forte, tout à coup, qu'elle en est presque palpable. Il se dirige vers la fenêtre, appuie le front contre le carreau et contemple la rue.

— Elle adorait Montmartre, murmure-t-il. Mais l'appel de la gloire était trop fort. Elle rêvait de cérémonies des oscars, de grands rôles, de faire les unes des magazines et de déambuler dans Hollywood Boulevard. Élever deux fils ne faisait pas partie de son chemin de vie. J'imagine que, parfois, certains rêves l'emportent sur toute volonté, que l'on soit une mère à l'esprit tourmenté, ou un fils qui espère échapper à un destin tout tracé.

Il marque une pause puis soupire.

— Je me sentais plus proche d'elle que de mon père, mais ça ne l'a pas empêchée de partir. J'aurais aimé la rendre fière de moi.

J'abandonne ma tasse sur la table basse pour le rejoindre près de la fenêtre.

— Je comprends, chuchoté-je d'une voix émue. Et je suis certaine qu'elle l'est, de là où elle vous voit.

J'ai envie de le lui prouver en disant à quel point il est élégant, cultivé et intelligent, mais ma voix se bloque dans ma gorge.

— Je crois que si je m'accroche autant au magasin et si je veux tellement réussir à faire repartir l'activité, c'est autant parce que je souhaite rester ici que parce que j'ai envie de voir briller un peu de fierté dans les yeux de mes parents.

Devon observe pensivement la rue. Dehors, le ciel a cessé de saupoudrer le bitume de sa neige mouillée et un maigre rayon de soleil caresse sa joue.

— Ils peuvent être fiers de vous, répond-il comme en écho à ce que je lui ai dit un peu plus tôt.

Je garde le silence, incapable de trouver quoi dire. Si Devon m'est apparu comme un être amer de prime abord, et s'il a toutes les raisons de l'être, je suis heureuse de constater à quel point sous ses airs froids et distants, cet homme a le cœur tendre.

Mon absence de réponse doit le surprendre car il se retourne, l'œil brillant.

— Nous n'avons pas parlé de nos rêves. Dites-moi, quel est celui que vous souhaiteriez le plus voir se réaliser ?

Je me redresse, réprime un frisson qui me parcourt le long de la colonne vertébrale. Je ne sais pas trop quoi penser de sa question ou alors si, mais je me sens si bête à cet instant, que je préfère garder mon rêve pour moi.

— Allons, Avril Renard, tout le monde a un rêve, insiste-t-il en me rejoignant.

— Des rêves d'enfant, tout au plus, dis-je en secouant la main.

Il hoche la tête et son regard se perd dans le vague.

— Les rêves d'enfant sont comme des étoiles filantes, philosophe-t-il. Ils brillent si furtivement qu'ils semblent impossibles à retenir. Pourtant, je suis convaincu qu'ils restent toujours en nous.

Ses yeux, intensément bleus, se reposent sur moi.

— Petit, je rêvais d'être archéologue pour découvrir les secrets de l'Histoire et de la Préhistoire, ou bien astronaute pour décrocher la lune, ou encore acteur, pour pouvoir vivre des dizaines de vies différentes, ajoute-t-il

en riant. Même si je sais que je ne serai jamais rien de tout ça, j'ai toujours le même goût pour l'astronomie, les grandes fresques historiques. Quant à mes rêves d'enfant, ils se sont mêlés pour n'en former plus qu'un seul. Aujourd'hui, j'aimerais être écrivain, inventer des vies, m'inspirer du cosmos et développer des intrigues historiques passionnantes.

J'approuve d'un mouvement léger.

— Un bon compromis et un beau projet, concédé-je.

Il acquiesce et je devine, à son regard braqué sur moi, qu'il attend que je lui confie ces fameux souhaits que l'on s'invente en notre for intérieur, et que l'on fait croître au fil des ans.

— Vous pourriez aussi être un excellent photographe, le complimenté-je.

— Merci beaucoup.

Il cale son épaule contre la vitre.

— Et votre rêve, alors ?

J'inspire un grand coup.

— Mon plus grand rêve, depuis petite fille, c'est de rendre mes parents fiers de moi, finis-je par dire. Juste ça.

Un silence suit mon aveu. Comme Devon ne répond pas, je précise :

— C'est idiot, sans doute.

— Absolument pas.

Devon fronce les sourcils et cherche mon regard.

— Vous savez quoi, Avril Renard ? Ce n'est pas idiot du tout et nous allons tout faire pour que vous le réalisiez, ce rêve.

Il hoche la tête avec conviction, quitte sa position et se rue à nouveau sur la tablette numérique, avant de revenir se positionner devant moi.

— J'ai oublié de vous dire que j'ai sponsorisé une première photo que j'ai mise en ligne sur le compte Instagram du *Faubourg des Étoiles*, m'apprend-il en me tendant l'appareil. Attendez-vous à accueillir bientôt plus de clients.

Je ne suis pas certaine de tout bien comprendre, mais si ça peut m'aider à ne pas faire couler le navire, je les accueille volontiers.

— Je n'y connais rien dans tout ça, mais merci.

Je pose la tablette sur un guéridon et relève la tête un peu trop vivement. Nos visages sont brusquement si proches que je sens le souffle de Devon sur ma joue. À cet instant, je suis absolument fascinée par l'étincelle dans son regard.

— Je t'en prie, dit-il au bout d'un moment, pile quand j'ai le sentiment qu'il est plus que contre-indiqué de maintenir entre nous ce vouvoiement protocolaire et toute la distance qui lui incombe.

La voix de Devon n'est plus qu'un murmure rauque et je frissonne. Troublée par son changement d'intonation, je suis comme magnétisée par ses lèvres, qu'un mince filet d'air sépare des miennes. Je déglutis et ma capacité de raisonner est soudainement en chute libre. Sans même m'en rendre compte, je réduis l'espace entre nous et pose ma bouche sur la sienne. Le contact me surprend tellement que je me retire aussitôt, mais une main de Devon passe sous ma nuque et sa bouche s'empare de la mienne avec une douceur maîtrisée, absolument délicieuse. L'espace de quelques secondes hors du temps, j'ai l'impression que les parois de la boule à neige dans laquelle j'ai construit ma vie, se sont subitement fissurées pour le laisser entrer, lui.

Le téléphone sonne à cet instant et Devon rompt le contact à regret. Il baisse les yeux, consulte l'écran de son iPhone et soupire.

— Décidément, grommelle-t-il.

Les doigts effleurant mes lèvres, je soutiens son regard.

— C'est insistant. V... ton père ?

Devon hausse les épaules.

— C'est un appel de la direction, m'informe-t-il, un peu essoufflé. Je sais bien que je devrai répondre de mes actes tôt ou tard, mais... Bon.

Le visage redevenu grave, il m'adresse un sourire contrit.

— Je suis désolé.

Il me regarde encore et fait un geste évasif, traduisant sans doute l'incohérence de ses pensées, ou de ses actes.

Rougissante, je détourne les yeux sur son poulx que je vois battre à son cou.

— Je comprends, parviens-je à ahaner.

Et je m'efforce de sourire.

Je me cale contre l'accoudoir de mon fauteuil et Devon ramasse ses affaires, avant de les faire disparaître dans la chambre qu'il occupe, d'enfiler un manteau et de sortir, son smartphone collé à l'oreille et sans même me laisser le temps de comprendre ce qui vient de se passer. Mon monde est totalement sens dessus dessous. À tel point que j'ai l'impression

que cette étonnante boule à neige qui forme mon microcosme, vient d'être séparée de son socle et roule, roule, roule encore, quitte à se briser.

OceanofPDF.com

Chapitre 12 : Dear santa

(Bougie parfumée au bois de cèdre, pommes au four et cookies)

²¹ 17 décembre

Ce matin, à l'heure de l'ouverture, j'ai la surprise de croiser le regard d'une femme d'une cinquantaine d'années, qui semble faire le pied de grue devant le magasin depuis un moment. Intriguée, je déverrouille la porte et tire le battant. Le rideau métallique est levé depuis plus de deux heures, Violette a quitté l'immeuble avant le lever du jour et je me retrouve seule avec Sherwood, prête à passer une journée extrêmement calme. Je ne m'attendais pas à recevoir une cliente si tôt, surtout que la journée d'hier n'a pas été des plus commerciales. Quelque part, j'étais persuadée que les efforts de Devon n'aboutiraient à rien. Mais peut-être que cette journée va marquer un tournant pour le magasin.

— Bonjour ! claironné-je avant de baisser le volume – mon accès d'enthousiasme ne doit pas se traduire par une voix haut perchée qui risque d'être exaspérante.

L'inconnue me salue en retour et entre dans la boutique avec l'œil aiguisé de celle qui sait précisément ce qu'elle cherche.

— Puis-je vous aider ? demandé-je poliment.

Elle acquiesce.

— Sur votre compte Instagram, vous mettez en scène une collection de bougies dont le nom est « Décembre à Paris », il me semble. Je me demandais si vous vendiez ce modèle en coffret ou en lot avec d'autres produits. C'est pour offrir à ma fille qui passera les fêtes avec moi, cette année. Elle adore tout ce qui a un rapport avec la capitale et elle aime beaucoup la neige.

Pour la première fois depuis que j'ai ouvert le magasin, je ne perds pas une seconde en atermoiements inopportuns. Au lieu de me demander pendant des lustres ce que je peux proposer, le déclic me vient tout de suite. Dans mon esprit, je visionne les mises en scène et les photographies que Devon a faites de mes produits et j'imagine tout de suite à quoi pourrait ressembler un assortiment destiné à être offert. Sur un rayonnage, j'attrape une petite bouteille de parfum d'ambiance.

— Le coffret « Décembre à Paris » est personnalisable à l’envi, dis-je d’une voix sûre. Il comprend la fameuse bougie présentée dans sa jolie bonbonnière avec, au choix, une composition parfumée et son diffuseur « sapin » en céramique, la bougie « Matin de givre » dans son photophore aux motifs de flocons, ou un de ces grands mugs « Reste au chaud ». La cavité du support qui accompagne la tasse est prévue pour accueillir une bougie chauffe-plat. Ce dispositif permet de garder la boisson chaude, plus longtemps.

La cliente se mordille les lèvres. Comme elle me paraît hésitante tout à coup, je sens un pincement quelque part entre mon ventre et ma poitrine. L’espace d’un instant, je me suis sentie pleine d’assurance, prête à faire l’éloge de chaque article mis en vente. Mais à présent, je ne sais plus quoi faire de mes mains et mes pensées s’affolent. Qu’ai-je fait ou dit pour mettre ma cliente mal à l’aise ? Ai-je été trop insistante, trop démonstrative ? Ah la la ! On ne naît décidément pas avec le commerce dans le sang, c’est un fait.

— Est-il possible de ne pas faire de choix ? demande-t-elle finalement, sourire aux lèvres.

Comme je cligne des yeux trois fois de suite, aussi muette qu’une carpe et aussi molle que l’intérieur d’une huître, la charmante quinquagénaire s’explique :

— Je suis très tentée par les articles que vous venez d’énumérer et j’aimerais savoir si vous pouvez tout emballer dans un seul coffret : les deux bougies, le photophore, le mug avec son socle et ce joli diffuseur avec la composition parfumée.

— Ah d’accord !

Allez Avril ! m’exhorté-je. C’est ta chance. Alors bouge-toi !

— Bien sûr ! J’ai de très jolies boîtes disponibles en plusieurs tailles. Si vous voulez bien me suivre, je vais vous faire voir les différents modèles que je propose.

J’attrape le mug en plus du diffuseur et me dirige vers le comptoir. Je le contourne, me saisis des deux bougies choisies par ma cliente et lui présente l’ensemble. Presque parallèlement, j’extirpe une boîte en carton solide ajouré, qui se ferme grâce à un aimant caché sous une doublure en papier orné d’étoiles et de flocons. Pour le rabat, j’ai choisi deux motifs différents

auprès de mon fournisseur : celui avec un sapin de Noël et un autre avec la tour Eiffel et des flocons parfaitement ciselés.

— Celle-ci sera parfaite, s'enthousiasme ma cliente, en désignant la boîte avec la Dame de fer. C'est précisément ce que je recherche.

J'opine du chef.

— Vous avez bon goût. L'ensemble sera du plus bel effet.

Enchantée par le compliment qui m'est sorti tout seul, ma cliente est tout sourire tandis que je compose le coffret tout en prenant grand soin de chaque objet.

À cet instant, le grelot de l'entrée se fait entendre et je lève la tête pour voir apparaître un adolescent un peu hagard.

J'écarquille les yeux. Un deuxième client ? Si vite ?

Derrière lui, j'aperçois la rue du Faubourg-Montmartre, déjà envahie par la foule alors qu'il n'est même pas neuf heures et quart. Le IX^e arrondissement est toujours soumis à une certaine agitation, entre les voitures alignées, les visiteurs au nez en l'air, les trottoirs bondés. Si les autres jours, j'ai l'impression que ma boutique a été frappée d'un sort d'invisibilité digne d'un roman fantastique, aujourd'hui, je remarque qu'on s'arrête pour observer la vitrine. Et qu'on entre, aussi. Une troisième personne pousse la porte, faisant tinter une fois de plus un grelot plus enjoué que jamais.

— Merci pour votre visite, madame. Passez une excellente journée !

Ma première cliente repart toute heureuse de son acquisition et l'adolescent arrivé après elle s'approche du comptoir. Je remarque qu'il triture nerveusement son bonnet en tricot kaki et qu'il déglutit plusieurs fois d'affilée, tout en regardant les compositions présentées à côté de la caisse enregistreuse. Sa timidité est touchante.

— Bonjour jeune homme. Puis-je vous aider ?

Il acquiesce et écarquille les yeux.

— Ma petite copine adore ce genre de trucs, dit-il en montrant mes créations. J'aimerais bien lui faire un cadeau de Noël un peu original.

Il plonge la main dans sa poche et ressort un billet de vingt euros.

Je hoche la tête et passe de l'autre côté du comptoir pour me saisir d'une petite cage en métal peint en blanc. Sous les yeux du jeune homme, je dispose une jolie mousse ivoire à l'intérieur, avant de placer une version sobrement présentée de ma bougie « Songe d'une nuit d'hiver », celle qui

est la plus romantique à mes yeux. J'ouvre un sachet contenant des flocons en feutrine et d'autres en plastique argenté. J'en parsème l'intérieur de la cage avant d'emballer le tout dans du papier transparent pailleté, auquel j'ajoute un joli nœud scintillant.

— Est-ce que ce genre de composition vous plaît ?

— Euh...

L'adolescent semble apprécier mais ne répond pas tout de suite. Comme il continue à froisser machinalement son billet, je devine sans mal la cause de son hésitation.

— Oui, ça a l'air bien, ajoute-t-il. Combien est-ce que ça coûte, s'il vous plaît ?

— Cette composition est vendue à dix-neuf euros.

Un sourire illumine le visage de mon jeune client et, le geste un peu gauche, il me tend son billet.

— Je la prends.

— Très bon choix.

La caisse enregistreuse émet un petit tintement rétro lorsque le tiroir s'ouvre et j'en extrait une pièce d'un euro que je dépose sur le comptoir. Le garçon s'empare de son acquisition comme s'il s'agissait d'un trésor.

— C'est super ! Ma copine va adorer. Merci madame.

Comme il tourne déjà les talons, je le rappelle :

— Vous oubliez votre monnaie, jeune homme.

Il se retourne, la tête un peu enfoncée dans les épaules, puis il reprend sa pièce en laissant échapper un petit rire gêné. Il m'adresse un hochement de tête auquel je réponds par un grand sourire et je croise dignement les mains sur le comptoir. Cette journée commence si bien qu'une bouffée de fierté me submerge et me fait me redresser.

— Merci pour votre visite et passez un joyeux Noël, tous les deux, lancé-je au jeune client avec un réel sentiment de bonheur.

L'adolescent quitte les lieux tout heureux – et drôlement soulagé, semble-t-il – et croise une jeune femme qui se frotte les bras en entrant au magasin. Dehors, il fait très froid aujourd'hui et elle a bien raison de pousser les portes du *Faubourg des Étoiles*, véritable havre de douceur, de chaleur réconfortante et de lumière.

Mon cœur s'emballe en la voyant scruter les rayons d'un air satisfait.

Inévitablement, mes pensées vont vers Devon. Cette fréquentation soudaine de ma boutique n'est pas le fruit du hasard. La publicité qu'il a postée sur les réseaux a forcément fait mouche. Si la journée se poursuit sur la même lancée, et si les suivantes lui ressemblent, le magasin est sauvé.

Tout au long de la matinée, l'afflux de clients ne ralentit pas. Il s'intensifie, même, à mesure que le temps passe. À partir de onze heures, les visiteurs se pressent au comptoir dans un véritable défilé, au rythme vibrant des chants de Noël que j'aime tant. Comblée, je m'affaire à satisfaire les moindres désirs de mes clients. Les contenants en forme de bocaux qui renferment mes bougies « Cocooning Party » et « Au coin du feu » se vendent comme des petits pains. Je lis de la joie sur les visages et si j'en crois mes zygomatiques, mon sourire ne me quitte pas un seul instant. L'ambiance est festive, enjouée, je sens enfin poindre l'esprit bienveillant de Noël.

Alors que midi sonne, j'attrape une nouvelle boîte, spécialement commandée pour le temps des fêtes. Pendant plusieurs jours, j'ai bien cru que je ne m'en servirais pas du tout, et voilà que c'est la dixième que je propose. Avec de plus en plus d'habileté, je place trois bougies à l'intérieur et garnis l'ensemble de plumes duveteuses achetées chez un grossiste, sous l'œil charmé d'une nouvelle cliente conquise.

— C'est vraiment très présentable, se réjouit-elle. Et très mignon. Je crois que je vais vous prendre un deuxième coffret, que je vais m'offrir, ajoute-t-elle en m'adressant un clin d'œil complice.

— Oui, bien sûr. Avec les mêmes bougies ?

Elle prend un instant de réflexion, son index tapotant sa lèvre inférieure.

— Eh bien, maintenant que vous le dites, mettez-moi aussi celle qui porte le nom d'un personnage de film d'animation, je crois... J'ai oublié son nom.

— La bougie « Jack Frost » ? l'interrogé-je, en souriant à l'idée que ce personnage du folklore britannique soit presque uniquement associé à un dessin animé, de ce côté-ci de la Manche. Celle à la menthe polaire et aux fleurs des neiges ?

— Celle-là, oui. Ajoutez-la aux trois autres, merci.

— Avec plaisir. Je vous les emballe ?

— Je veux bien, oui, vos petites boîtes sont tellement jolies.

Une fois de plus, j'installe mes créations dans un nouveau contenant, avec la même délicatesse et les mêmes précautions que si je déposais un nouveau-né dans son couffin.

À peine la cliente a-t-elle le dos tourné que deux autres se présentent à moi, tenant un plaid en fausse fourrure enrubanné, une paire de grosses chaussettes tricotées d'un beau jacquard norvégien, et un ensemble de deux mugs en forme de renard.

— Souhaitez-vous un emballage cadeau ?

— Oui, merci.

Le temps passe et les clients affluent toujours. Si cette simple idée me comble de joie, la situation n'en devient pas moins délicate. Je peux fort bien me priver de manger et de faire une longue pause, mais Sherwood ? Sa sortie est absolument indispensable.

— Merci pour votre visite, je vous souhaite de belles fêtes de fin d'année ! dis-je encore, tout en m'extirpant de derrière le comptoir.

Tandis que j'évalue la clientèle pour déterminer si oui ou non, je peux me permettre de retourner le panonceau de l'entrée, Devon passe le pas de la porte, l'air d'excellente humeur. Je sens ma mâchoire se décrocher. Je ne l'ai vu qu'en coup de vent hier matin lorsqu'il se rendait au travail et il m'a juste envoyé un texto en fin de journée pour me remercier, une fois de plus, de l'avoir hébergé. À part ça, silence radio. Puisqu'il séjourne désormais chez Auguste, je ne m'attendais pas du tout à le voir aujourd'hui, et surtout pas à cette heure de la journée. Rasé de frais, les cheveux un peu en désordre, il m'apparaît comme un sauveur envoyé par la providence.

— Dis-donc, on dirait bien que les affaires tournent, me glisse-t-il joyeusement. Ça doit te faire plaisir.

J'acquiesce en frémissant de joie.

Je suis contente pour la boutique, ça oui, mais je suis encore plus heureuse de constater qu'il maintient le tutoiement employé l'avant-veille. En toute franchise, je ne saurais plus quoi faire d'un vouvoiement embarrassant.

Le geste vif, je replace quelques bougies devant la caisse enregistreuse et je redresse une étiquette de prix qui penche un peu sur le côté.

— Si tu avais vu ça, jubilé-je. Les clients viennent sans discontinuer depuis l'ouverture. Je crois bien que je n'ai plus besoin d'écrire de lettre au père Noël, cette année, mon vœu est exaucé. Et tout ça, c'est grâce à toi.

Devon m'observe.

— C'est surtout grâce à ton travail, Avril.

Il sourit et je sens mes joues s'empourprer.

— Je n'ai fait que donner un coup de pouce pour le faire connaître, c'est tout, poursuit-il avec un hochement de tête convaincu. Et tu devrais tout de même poster ta lettre au père Noël avant qu'il ne soit trop tard. Sait-on jamais ? Tu as forcément un autre souhait.

Il m'adresse un clin d'œil entendu et contemple les bougies que j'ai tout juste sorties de mon stock, à l'arrière-boutique.

— Dis-moi, tu as besoin d'un coup de main ? propose-t-il en avisant la collection de boîtes et d'emballages que j'ai rapportés.

Il y a encore deux clientes dans la boutique et un couple a les yeux rivés sur la vitrine. Je ne peux pas me permettre de fermer maintenant et, à l'instant T, je n'ai plus qu'une envie : celle de pouvoir me dédoubler !

— Est-ce que tu t'es déjà occupé d'un chien ? demandé-je à brûle-pourpoint. Il me semble qu'Auguste m'a dit que tu les aimais beaucoup.

Sous un sourcillement captivant, les yeux bleus de Devon soutiennent mon regard.

— Il dit vrai, affirme-t-il avec un sourire. Il y a pas mal d'années, mon père avait craqué pour un labrador noir qu'il avait appelé Boss – je ne m'éterniserai pas sur le choix très personnel de mon paternel pour ce nom. J'étais jeune et vivais encore dans la demeure familiale à l'époque, et ce toutou et moi, on est vite devenus inséparables. Les promenades, les croquettes, les bains et les sacs à crottes, tout ça, je connais par cœur.

— Ah... super !

Mentalement, j'entrevois Devon avec un énorme chien noir bien plus gros que la normale pour un labrador – peut-être est-ce son nom qui pousse mon imagination à me le représenter de la taille d'un mastiff – et je ris. En général, j'éprouve quelques réticences à confier Sherwood à quelqu'un, mais Devon me semble être l'homme de la situation.

— Je me demandais si tu pourrais sortir mon petit shiba ? le sollicite-je en me mordillant les lèvres. Une promenade d'une demi-heure dans les ruelles de Montmartre ferait vraiment son bonheur. Et vous vous entendez si bien, tous les deux...

Devon hoche solennellement la tête.

— C'est un plaisir et un honneur de passer du temps avec cette adorable boule de poils. Je l'emmènerai aussi faire un petit tour au square Nadar, dans le quartier de Clignancourt.

— Auguste m'avait parlé de cet endroit et j'y suis allée une seule fois. C'est super. Merci beaucoup, tu nous sauves !

Devon sourit puis désigne l'étage.

— Il est au-dessus ?

— Oui. À cette heure-ci, j' imagine qu'il doit être posté à la fenêtre du séjour. Je l'ai déjà entendu m'appeler de son chant de loup si caractéristique.

Je plonge une main dans la poche de mon pantalon en velours côtelé – une antiquité – et j'en extrais les clés de l'appartement.

— Tiens ! Surtout, il faut lui mettre le harnais pour les promenades. C'est un modèle en H, à lui enfiler par le cou et à fermer derrière ses pattes avant. Sherwood n'aime pas trop le passer, mais c'est indispensable en ville, et puis il s'en accommode parfaitement une fois les boucles fermées. Il adore même courir avec !

Devon se saisit de mes clés et pose sa main libre sur mon bras nu – je remonte toujours mes manches quand je travaille. Ce simple contact m'électrise et je regarde Devon avec des yeux ronds.

— Oui ?

Il a la mine aussi enjouée que solennelle. Un vrai paradoxe !

— Ne t'inquiète pas, Avril, je veillerai bien sur lui, promet-il avec un sourire désarmant.

— Merci, ahané-je.

Il rejoint l'escalier en trois enjambées et grimpe à l'étage. Je n'ai même pas eu le temps de lui demander ce qu'il était venu faire au magasin à cette heure-ci, ni pourquoi il n'est pas à son travail. Les clients vont commencer à s'impatienter et je ne peux pas les faire attendre plus longtemps.

— Bonjour monsieur. Puis-je vous aider ?

Dix minutes plus tard, Sherwood apparaît dans les bras de Devon. Apprêté pour la balade, mon toutou snobe toute l'assistance et je ne peux m'empêcher de pouffer en entendant, parmi mes clients, le sempiternel « Oh ! On dirait un mignon renard ! » que j'ai si souvent entendu lorsque je promenais Sherwood dans les cités périgourdines. Ici, à Paris, les gens

prêtent moins d'attention aux autres, mais certaines remarques ont la vie dure.

Devon le tient tout contre lui et l'embrasse. À les voir ainsi, je me liquéfie sur place. Y a-t-il quelque chose de plus attendrissant et charmant qu'un homme qui cajole un petit chien ou un chaton ?

À cet instant, je crois que je dévore Devon des yeux.

— À tout à l'heure ! lance-t-il, en faisant remuer la patte avant de Sherwood, comme si c'était lui qui me saluait.

Je glousse pour masquer l'émoi que cet homme provoque en moi. Tandis que les quatre clients restants se détournent pour reprendre l'examen des articles alignés sur les rayonnages, je me dirige jusqu'à la porte. La main sur la poignée, je suspens mon geste.

— Au fait, ça n'a pas été trop compliqué de lui mettre le harnais ?

La première expression de Devon veut sans doute dire « penses-tu ! » puis il roule des yeux et avoue :

— Non, enfin pas trop... Bon, OK. En fait, cette crapule à quatre pattes m'a fait tourner en bourrique en courant autour de la table basse pour que je ne l'attrape pas. Je l'ai eu par la ruse en lui proposant une friandise.

Je mordille mes lèvres pour m'empêcher de rire.

— C'est une vraie anguille quand il s'agit de l'équiper, confirmé-je. Mais il existe un tas de manières de le convaincre. La friandise en est une.

Devon approuve d'un hochement de tête et j'ouvre la porte.

— Ne faites pas de bêtises, tous les deux ! dis-je sur le ton de l'humour.

Dans un mouvement ample et ostentatoire, Devon se tourne vers moi et fronce les sourcils, l'air de dire « mais enfin, pour qui nous prends-tu ? ». Puis il dépose précautionneusement la petite terreur poilue sur le bitume et se redresse pour caricaturer un salut militaire.

Je ris.

— Merci encore, ajouté-je avant de refermer derrière eux, mon cœur tambourinant en écho au tintement du grelot.

Je retourne à mes clients. Une poignée de minutes plus tard, force est de constater que la boutique se désemplit plus tôt que je ne l'aurais pensé. Quand le dernier client passe la porte, je songe momentanément à retrouver Devon et Sherwood. À cet instant, le vibreur de mon smartphone fait trembler l'appareil sur le comptoir. Je consulte l'écran et aperçois la photo de ma mère. Étonnée, je décroche.

— Allô ?

— C'est maman, ma chérie ! Comment vas-tu ? Je suis désolée de ne pas avoir pu t'appeler plus tôt pour prendre de tes nouvelles, mais je n'y comprends rien avec ce maudit décalage horaire. Je ne te réveille pas, au moins ?

Je repousse une de mes mèches de cheveux derrière mon oreille.

— Pas du tout. Il est presque treize heures à Paris.

— Parfait, je ne me suis pas trompée.

— Non, en effet.

Je déglutis, un peu surprise par cet appel inopiné.

— Vous allez bien ? demandé-je.

— Oui, ton père adore ce pays et je ne l'ai jamais vu d'humeur aussi joviale.

Mon cœur se serre en repensant à sa dépression qui lui avait fait perdre tellement de poids et qui avait émacié son visage si dynamique. Depuis qu'il voyage, il semble aller vraiment mieux et je m'en réjouis, même si cela signifie que mes parents me semblent être à des années-lumière de moi.

— Et toi ? questionné-je.

— Oh moi, tu sais, je me plais n'importe où et j'adore découvrir de nouvelles cultures. Ce tour du monde est une merveilleuse idée. Ça nous change de notre vie d'avant.

— J'en suis vraiment contente.

— Moi aussi.

— Vous rentrez bientôt en France ?

Un silence, puis...

— Je l'ignore, ma chérie.

Elle marque une nouvelle pause et je l'entends s'éclaircir la voix.

— Et toi, alors ? Comment mènes-tu ta nouvelle vie de Parisienne ? me demande-t-elle.

Je regarde autour de moi et me répète cette question en cherchant mes mots.

— Eh bien, la boutique est ouverte depuis fin novembre et la devanture est toute décorée pour Noël. L'appartement de grand-tante Cécile est vraiment un lieu agréable et je me sens de plus en plus chez moi, ici.

— C'est très bien, tout ça.

— Oui.

Je me mordille l'intérieur de la joue, hésitante. Dois-je avouer que le magasin a traversé une très mauvaise passe ? Que je prie chaque jour pour que l'activité ne périclite pas ? Non. Ce serait une manière d'avouer un échec.

— Oh, toi, tu as ta petite voix, constate ma mère.

Je soupire.

Même à des milliers de kilomètres de là, son radar à émotions fonctionne toujours aussi bien.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? Des soucis financiers ? Un cœur brisé ?

— Euh...

Plutôt que d'entendre spéculer ma mère une heure durant, j'opte finalement pour lui fournir une version édulcorée de ce qui s'est passé dans ma vie au cours des dernières semaines.

— Je suis certaine que tout va bien se dérouler maintenant, m'encourage-t-elle. Tu aurais dû m'appeler quand ça n'allait pas.

Un sanglot se bloque dans ma gorge.

— Je... je préférais attendre que ça aille mieux pour te parler. J'ai...

J'inspire un grand coup.

— Je crains toujours de vous décevoir... papa et toi.

— De nous *décevoir* ?

La voix de ma mère se perd un instant dans les méandres du réseau téléphonique.

— Maman ? Allô ?

Il y a un grésillement désagréable, mais la communication ne s'interrompt pas.

— Tu es notre fille, Avril, entends-je dire ma mère à l'autre bout de la ligne lorsqu'elle est moins mauvaise. Ton père et moi, nous t'aimons et nous souhaitons seulement ton bonheur. S'il t'arrive des déconvenues, nous pouvons être déçus pour toi, mais nous ne serons jamais déçus de ce que tu fais ou de qui tu es. Tu ne dois plus jamais penser une chose pareille ! D'accord ?

Je sens les larmes monter.

— Même si je ne mène pas la vie que tu imaginais pour moi ? osé-je à peine.

— Enfin, Avril, que vas-tu te mettre dans la tête ? Je n'imagine rien en particulier.

Je m'efforce de rire pour alléger cette conversation.

— Pourtant, je suis persuadée que ton rêve est de me voir établie avec une bonne situation professionnelle et une famille.

Sur la ligne, un rire aussi métallique que nostalgique me répond.

— Mon seul rêve est de te savoir heureuse, Avril, finit par dire ma mère.

Mon cœur se serre et je l'entends rire plus franchement.

— Tu sais, j'ai maintes fois envisagé d'avoir des petits-enfants et pour être franche avec toi, j'ai toujours pensé que je serais rassurée si je te savais avec un toit, un emploi fixe et quelqu'un qui t'aime et partage tes joies comme tes peines. Mais tu ne dois pas croire que tu nous décevras, ton père ou moi, si tu choisis une autre vie. C'est d'accord ?

— Hmmm...

— Tu m'entends, Avril ?

Un long soupir se bloque dans ma gorge. J'ignore si c'est de soulagement ou autre chose.

— Oui, maman. C'est d'accord.

— À la bonne heure !

Bientôt, et à l'initiative de ma mère, la conversation dévie sur Tokyo et je me demande si j'aurai le temps de manger un truc avant la réouverture du magasin. Finalement, tout de suite après avoir fait étalage du luxe de l'hôtel dans lequel elle et mon père séjournent, ma mère m'informe qu'elle va me laisser, car là-bas, il est déjà tard.

— OK, maman. Passez une bonne nuit, tous les deux. On s'appelle pour Noël, hein ?

— Oui, bien sûr. À bientôt, ma chérie.



Il est dix-neuf heures cinq et je salue mon dernier client de la journée quand je me rends compte que je déglutis péniblement et n'ai quasiment plus de salive. À force d'orienter ma clientèle sur tel ou tel choix, d'agrémenter mes conseils d'explications riches et d'anecdotes de fabrication, j'ai l'impression que ma gorge est aussi sèche que le versant aride du Grand Canyon, et mes cordes vocales me donnent la sensation d'être enveloppées de papier abrasif.

Sous le comptoir, j'aperçois encore l'emballage du repas italien à emporter que Devon est allé me chercher après la sortie de Sherwood. J'ai pris mon déjeuner sur le pouce, à un moment où il n'y avait pas de client au magasin. Il va falloir que je précise bien les horaires d'ouverture sur la porte – chose que je n'avais pas encore faite et à laquelle je n'avais pas vraiment pensé, tant la clientèle ne se bousculait pas jusqu'à aujourd'hui. Il va falloir aussi que je prévois une vraie pause. Je ne peux pas me reposer sur Devon pour les promenades quotidiennes de Sherwood et, si je continue à un rythme pareil en janvier, je ferai sans aucun doute un burn out ! Je pense brièvement à Valentin Snavey et à sa protégée en quête de stage. Si l'activité demeure longtemps identique à celle d'aujourd'hui, je pourrai envisager de prendre une stagiaire. Mais d'un autre côté, je ne peux former personne en si peu de temps et avec une telle activité. Je vais prendre sur moi et faire au mieux, dans un premier temps.

Le grelot sonne et je retrouve mes esprits.

C'est Violette qui rentre du travail. La veille, je ne l'ai presque pas vue. Elle est partie aux aurores le matin, pour rentrer à une heure si tardive que j'avais fait un trait sur notre thé rituel du soir. À son retour, j'avais regagné mon appartement – et même ma couette – depuis longtemps. Ses journées sont de plus en plus longues et je me demande combien d'heures elle accorde, au juste, à cette agence de communication pour laquelle elle travaille – ou plutôt pour laquelle elle se tue à la tâche.

— Salut Avril ! claironne-t-elle. J'ai cru que j'allais finir aussi tard qu'hier mais j'ai bouclé dans les temps le dossier d'un gros client qui vend du prêt-à-porter. La journée a été harassante et j'avais bien fait de prévoir

deux boîtes à *lunch*²² pour ne pas mourir de faim ou d'épuisement. Tu m'attendais ?

— Salut ! je réponds, tout en réprimant un bâillement, la voix plus enrouée à chaque mot que je prononce. En fait, le dernier client vient juste de partir et je suis sur les rotules, moi aussi. Je vais devoir afficher des horaires clairs si je veux pouvoir souffler d'un rush à l'autre.

Yeux écarquillés, Violette se débarrasse de son manteau et le cale sous son bras.

— J'ai manqué un épisode ?

Je veux rire, mais ce n'est qu'un couinement de moineau qui s'échappe de ma gorge.

— Ma chouette, t'es au bord de l'extinction de voix, s'inquiète Violette. Tu devrais t'faire une bonne tasse de tisane de thym avec du miel.

Je lui souris et hoche la tête tout en rangeant une pile de boîtes pliées, dont j'aurai sans doute grandement besoin demain si les clients sont aussi nombreux qu'aujourd'hui.

— J'ai vraiment trop parlé, je crois, chuchoté-je. Je vais sortir Sherwood et ensuite on se pelotonne au chaud, lui et moi.

Mon amie opine du chef.

— OK. Moi, je grimpe à l'étage. Ne reste pas trop longtemps dehors !



Après une sortie dans le froid d'une vingtaine de minutes, je reviens toute tremblante au *Faubourg des Étoiles*. Pendant que je tire le rideau métallique, Sherwood fait plusieurs fois le tour de l'intérieur de la boutique, la truffe presque collée au sol pour renifler toutes les odeurs qui lui sont inconnues.

— Eh oui, il y a eu du monde aujourd'hui, confirmé-je en verrouillant la porte à double tour. Maintenant, viens ! On va jouer un peu et manger. Je suis vannée.

Je grimpe à l'étage, mon chien sur les talons. À peine est-il entré qu'il court chercher son doudou-renard préféré, pour venir me le déposer aux pieds. Dans le même temps, Violette frappe à la porte restée entrouverte, tasse à la main.

— Je peux utiliser ta bouilloire ? demande-t-elle en désignant le gros mug dans lequel patiente une infusette en mousseline et une cuillerée de miel.

Je lui fais signe que oui et Violette s'empresse de rejoindre la cuisine. Le temps qu'elle s'affaire, je me mets plus à l'aise et je m'approche en soupirant. Violette se tourne vers moi.

— Alors, cette soirée d'avant-hier ? Elle s'est terminée comment ? questionne-t-elle, l'air coquin. Tu me racontes ?

Je sens mon visage s'empourprer.

— Eh bien... Devon a énormément travaillé pour faire la promotion du magasin sur les réseaux sociaux. Je vais t'expliquer ça en détail et le résultat est plus que bluffant. Si tu avais vu ce monde, aujourd'hui ! J'ai vendu des coffrets, des bougies, des couvertures chaudes, des tasses...

— C'est une super nouvelle, ça, s'enthousiasme Violette.

— Oui. C'est... tellement inespéré.

Violette me tourne le dos pour saisir la bouilloire qui vient d'émettre une petite sonnerie stridente.

— Et à part de t'ça ? Tu n'as rien d'autre à me dire ?

Elle verse l'eau bouillante dans la tasse puis remue une cuillère avant de me tendre le tout.

— Pas de détails croustillants ? persiste-t-elle.

J'observe Violette de biais et je sors un récipient du réfrigérateur pour en réchauffer le contenu. Persuadée que mon amie insistera jusqu'à ce que je lui donne une anecdote à se mettre sous la dent, je finis par lui raconter tout ce que Devon a fait pour la boutique, puis je lui avoue nos confidences et l'existence d'un certain baiser qui me laisse encore songeuse.

Violette se tape sur la cuisse, tout excitée.

— Alors là, ma chouette ! Tu t'es minouchée²³ avec un père Noël, ma parole ! Et celui-là a une maudite de belle shape²⁴ ! Rien à voir avec ces vieux bonhommes faussement barbus, à l'haleine pestilentielle, qui hantent les magasins de jouets.

Je m'esclaffe.

— Rien à voir, en effet.

Je rougis en pensant à Devon puis je détourne le regard sur le plat bien garni que j'ai posé sur le plan de travail. Quand je cuisine, j'en fais toujours pour dix personnes.

— Pourquoi ne pas parler de tout ça autour d'une belle assiette de lasagnes ? proposé-je à Violette en relevant la tête. Ça te dit de manger italien ?

Pour moi, ce sera la deuxième fois aujourd'hui : j'avais préparé ces lasagnes la veille, pensant que ce serait mon repas de midi, mais j'ignorais encore que Devon m'apporterait le déjeuner, à base de macaronis à la sauce *carbonara*, à faire réchauffer.

— En temps normal, je sauterais sur l'occasion, répond Violette. Mais on va devoir remettre ça à plus tard, je crois...

— Ah...

Une vague de déception m'envahit. C'est la première fois que mon amie décline une invitation et cela me surprend d'autant plus qu'elle a posé un sujet qui la passionne sur la table. Comme je m'apprête à lui répondre, c'est seulement à cet instant que je remarque sa tenue : une jupe crayon en laine et fils métallisés, des bottes à talons, un petit pull douillet qui donne envie de se blottir dedans, une ceinture dorée et un joli blouson en simili cuir. Je suis vraiment accaparée par mes pensées pour ne pas avoir vu tout de suite qu'elle s'est changée pour sortir.

— Mais oui ! C'est ce soir que tu as un rencart avec Auguste, m'exclamé-je en me frappant le front. Il s'est passé tellement de choses ces

dernières quarante-huit heures que l'événement le plus important de la semaine m'est totalement sorti de la tête. Oh la la ! Je suis impardonnable.

Je secoue les mains et Violette pouffe.

— T'es bête !

Elle ne me laisse rien dire et tourne sur elle-même.

— Dis-moi plutôt comment tu me trouves !

— Tu es absolument splendide, dis-je, en toute sincérité. Et avec cette tenue, tu n'as pas à souffrir de l'éternel dilemme « vais-je avoir trop chaud dedans et froid dehors ? », qui te turlupinait tant.

— C'est vrai. Cette tenue est un compromis parfait entre le confort et un look glamour. Je n'tenais pas à être habillée comme la chienne à Jacques²⁵ !

— Comme qui ?

Violette balaye l'expression d'un geste de la main.

— Bah ça signifie être mal habillée.

J'éclate de rire.

— Violette, si tu n'existais pas, il faudrait t'inventer !

Elle rit à son tour et exécute une révérence, ce qui fait redoubler mon rire.

— Quoi qu'il en soit, cet ensemble te va à ravir et je suis certaine qu'en te voyant, Auguste va s'en décrocher la mâchoire, parviens-je à dire, mon fou rire passé.

— Tu crois ?

— Absolument ! Mais ne t'attarde pas davantage ici. Tu vas te mettre en retard.

Une ombre ternit brusquement la mine radieuse de mon amie.

— Quelque chose ne va pas ? lui demandé-je, aussitôt alarmée.

Elle secoue la tête.

— C'est juste que... ça m'ennuie de t'laisser seule, ce soir. Tu n'as pas très bonne mine.

C'est à mon tour de rire.

— C'est l'effet d'un gros manque de sommeil et d'une journée bien remplie, mais ne t'en fais pas pour moi. Je vais mettre à réchauffer mon repas et je ne serai pas longue à me cacher sous mes couvertures pour le repos mérité de la guerrière.

À cet instant, Sherwood accourt, sa peluche préférée toujours entre les dents. Il me la dépose aux pieds une fois de plus et je me baisse pour la prendre et la lui lancer.

— Bon, ajoutons au programme de la soirée une séance de jeu avec Sherwood.

Ce disant, je fais le tour de la table basse, m'accroupis derrière le sapin et demande à mon toutou d'apporter son jouet. Ce qu'il fait. Il adore ce jeu, à mi-chemin entre la partie de cache-cache et le « lancer-attraper ». Tandis qu'il traque son doudou-renard, je jette un coup d'œil par la fenêtre. Dehors, j'aperçois quelques groupes de gens agités, typiques d'un début de vendredi soir. Parmi les silhouettes qui vont et viennent, aucune ne m'est familière et, inconsciemment, je soupire. Quelque part, je commençais à m'habituer à la présence de Devon dans mon appartement.

— Vraiment, ça va aller ? insiste Violette, avec une lueur qui trahit son envie de quitter les lieux sur-le-champ pour retrouver Auguste.

Je pose les poings sur les hanches.

— Je te le garantis, miss Violette Pelletier. Allez, ouste !

— Dans ce cas, commence mon amie en faisant un pas vers le seuil de l'appartement. Je verrouillerais la porte de la boutique en sortant, si tu veux ? J'ai mon double des clés.

Elle brandit son porte-clés et j'approuve d'un signe de tête.

— Ce n'est pas de refus.

Violette me gratifie d'un clin d'œil amusé et ferme la porte en scandant :

— Et à propos du baiser d'avant-hier, sache que je n'suis pas prête de lâcher l'affaire. Je. Veux. Tous. Les. Détails.

— Promis !

Elle rit encore, observe brièvement son reflet dans le miroir de l'entrée et ferme la porte derrière elle après nous avoir souhaité une bonne nuit, à Sherwood et à moi.

Ouah ! s'offusque ce dernier lorsqu'il se rend compte que mon attention s'est depuis trop longtemps éloignée du jeu que nous avons commencé. Truffe levée, le port fier, il me regarde avant de s'incliner et de relever le croupion. C'est sûr, pour lui le jeu est loin d'être terminé. Ni une, ni deux, je cache le jouet sous un coussin.

— Tu cherches le doudou ? C'est bien mon chien ! C'est bien !

Plus tard, quand le jeu est terminé et que la dernière bouchée de mes lasagnes est avalée, je me redirige vers la haute fenêtre du séjour et soulève le rideau pour observer la rue.

Aucun père Noël ou Jack Frost en vue...

Dépitée et frappée par une vague de solitude à laquelle je ne m'attendais pas, j'ai presque envie de passer un nouveau coup de fil à ma mère, pour lui dire à quel point la clientèle a été nombreuse aujourd'hui. Juste avant de composer le numéro, je me souviens que le soleil est encore couché à l'autre bout de la planète et je repose mon appareil, le cœur un peu lourd.

Deux heures et demie plus tard, Violette rentre sans faire de bruit. J'ouvre la porte de mon appartement pour savoir si tout s'est bien passé. Mon amie semble fatiguée mais émerveillée par sa soirée en compagnie d'Auguste. En fait, elle est comme sur un petit nuage et, même si ses paupières sont lourdes, elle tient finalement à tout me raconter avant d'aller se coucher. Nous parlons d'Auguste et le temps défile. Finalement, nous nous endormons sur le canapé et demeurons là jusqu'à ce que les bruits de la ville nous réveillent.

Chapitre 13 : Reine des glaces

18 décembre

(Bougie aux parfums de baie bleue polaire et de menthe poivrée)

Ce week-end démarre sur les chapeaux de roue au *Faubourg des Étoiles*. Même si l'affluence est en légère baisse par rapport à la veille, je n'ai guère le temps de souffler entre chaque client – temps que je mets d'ailleurs à profit pour m'occuper du réassortiment et pour repositionner les articles déplacés. Je travaille avec plus d'efficacité que la veille et je suis persuadée que demain, je me débrouillerai encore mieux. S'il y a parfois des vocations, il existe aussi des métiers qui s'apprennent sur le tas, et j'apprends chaque jour. Rassérénée par l'amélioration de la situation, j'accorde toute mon attention à ma clientèle et à l'agencement de la boutique. Je tiens à ce que tout soit parfait, en permanence. Mes mouvements sont réfléchis et je fais de mon mieux pour ne rien laisser au hasard, pas même la disposition d'une douzaine de créations miniatures de ma toute nouvelle bougie « Dear Santa », dans un mini format chauffe-plat, vendu à l'intérieur d'une petite lanterne rouge en métal. Si le parfum boisé rehaussé des senteurs de biscuits et pommes au four plaît à mes clients, alors j'envisagerai de créer de grands modèles.

Tout ça, c'est grâce à Devon. Je ne peux pas le nier, et je n'ai pas eu le temps de le remercier de vive voix. Plus tôt dans la matinée, je n'ai pas résisté à l'envie de lui envoyer un MMS avec une photo des nouvelles bougies et un texte disant « Ma dernière création, inspirée par le père Noël du faubourg ». Le tout suivi de plusieurs émoticônes : smiley, père Noël, cœur vert, sapin, étoiles et toutou. Comprenne qui pourra le sens de tout ça. Depuis, je consulte mon portable entre deux clients pour voir si Devon m'a répondu. Ce qui n'arrive pas.

L'essentiel de la journée défile au rythme des pluies fines succédant à la neige des jours passés, et dans l'agitation de clients tantôt pressés, souriants, encourageants, timides, ronchons ou émerveillés comme des enfants. Au total, c'est plus d'une centaine de personnes qui se pressent au *Faubourg des Étoiles*. Toutes ou presque repartent en protégeant les paquets qui se retrouveront, pour la plupart, sous les branches de dizaines de sapins de Noël lumineux.

Il est dix-huit heures trente et je contourne le comptoir pour rejoindre l'arrière-boutique et actionner l'interrupteur de la bouilloire. Violette m'a envoyé un texto en sortant du boulot ; elle ne devrait pas tarder et je n'oublie pas notre rituel du soir. Je regagne la boutique quelques secondes plus tard pour servir un client quand j'avise, derrière la vitrine embuée, une femme à la démarche énergique, qui se fraye un chemin au milieu des badauds et de leurs parapluies pour consulter brièvement l'enseigne – éteinte – du magasin. Rapidement, elle pousse la porte et pénètre à l'intérieur. Il pleut à grosses gouttes à présent et les Parisiens, qu'une légère ondée n'avait pas empêchés de sortir, s'engouffrent dans les boutiques et les cafés pour échapper à l'averse.

— Quel temps ! constate le client à qui je remets précautionneusement ses achats tandis que la nouvelle venue ajuste nerveusement son manteau dans l'entrée. La météo avait prévu ça ?

Je hoche la tête et évoque les restes d'une tempête qui a douloureusement frappé la côte est des États-Unis avant de venir tourmenter les cieux européens.

— On dirait que le matin de Noël ne sera pas blanc finalement, ajouté-je en observant les grosses gouttes qui fouettent la vitrine. C'est dommage.

Il lève une main et approuve, puis il me salue et s'en retourne sous la pluie, en même temps que le charmant couple qui vient de dévaliser le restant de mon stock de housses de coussins – huit motifs différents, aux teintes beige et crème. Ils étaient jusqu'alors occupés à vérifier que leur fille est bien emmitouflée pour affronter la pluie.

Lorsqu'ils sortent, il ne reste plus dans la boutique que cette trentenaire aperçue derrière la vitre. Le visage carré, les cheveux châtons tirés en arrière, elle a une apparence de femme d'affaires pressée et un look BCBG – quelque peu mis à mal par les affres de la météo du jour. Elle fait un pas dans ma direction et manque de déraper sur le sol humide. Je jette un œil compatissant à ses escarpins détrempés et à sa coiffure dont le lissage est plus qu'approximatif, avec l'humidité ambiante.

Comme elle avance d'une démarche mal assurée, je la rejoins en quelques enjambées, au cas où il faudrait la soutenir.

— Bonsoir madame. Puis-je vous aider ?

Elle hoche la tête et se cramponne momentanément à mon bras. Intérieurement, je me fais la promesse d'acheter un deuxième paillason ; je

ne veux pas qu'un client fasse un gadin dans mon magasin. Je la guide jusqu'au comptoir où le sol y est resté plus sec. Là, elle se redresse, brosse des poussières imaginaires sur son manteau à la coupe cintrée et m'adresse un sourire de façade, tellement froid qu'il me glace le sang. *Mince, elle n'a pas l'air commode.*

— Bonsoir madame Renard, je suis Nina Favre-Lombard, se présente-t-elle en redressant le menton.

— Euh... bonsoir ? Enfin, j'imagine...

Elle n'est pas une cliente comme les autres. Elle n'est sans doute pas une cliente du tout.

— Je suis chargée du dossier de cession de votre fonds de commerce, achève-t-elle.

D'un geste agacé, elle aplatit son col à demi relevé et ajuste son sac sur son épaule.

Quant à moi, je cligne des paupières, le temps d'assimiler ses propos. Désorientée par sa manière si brutale de changer d'expression, je ne réagis pas à sa main tendue. Elle a parlé de cession de quoi ? J'ai dû mal comprendre. Forcément.

— Je travaille en tant que mandataire en fonds de commerce pour l'agence Francœur Immo, dont vous avez très certainement entendu parler au cours des derniers mois, reprend-elle après s'être éclairci la gorge. Dorénavant, c'est moi qui m'occupe de la transaction.

Je m'efforce de retrouver une contenance et je la coupe tout de suite :

— Vous devez faire erreur, madame. Aucun bien n'est à vendre ou à louer, ici.

Elle plisse les lèvres et me regarde de haut.

— Oui. Pour le *moment*, peut-être, fait-elle d'un ton impatient.

Je me raidis.

— Pour le *moment* ? noté-je amèrement. Parce que vous pensez réellement qu'il va apparaître d'un coup sur le marché ? Comme ça, *pouf* !

Je mime une explosion magique et elle hausse un sourcil.

— C'est justement une des raisons pour lesquelles je suis là, rétorque-t-elle avec un sourire si faux qu'il en paraît douloureux. Voyez-vous, madame Renard, dans mon métier je suis habituée à conseiller des entrepreneurs, des acheteurs en recherche d'emplacements commerciaux, et je suis également

amenée à négocier, le cas échéant. Vous avez certainement pris connaissance de la proposition d'achat de notre client, n'est-ce pas ?

Je me redresse tant bien que mal derrière mon comptoir, de plus en plus décontenancée.

— Je n'ai eu connaissance d'aucune proposition d'achat et je vous le répète, madame, mes biens immobiliers ne sont pas à vendre. Ni les appartements, ni le magasin !

Totalement indifférente à mes propos, Nina Favre-Lombard poursuit froidement sur sa lancée, avec une assurance qui me sidère :

— Croyez-en mes compétences et ma connaissance du marché, la nouvelle proposition de notre client est de celles qui ne se présentent qu'une fois dans une vie.

Cette conversation est absolument surréaliste !

Je prends une longue inspiration.

— Écoutez, madame...

— Favre-Lombard, soupire-t-elle, guindée jusqu'au bout des ongles. De l'agence Francœur Immo.

— Écoutez, madame Favre-Lombard de l'agence Francœur Im... répété-je froidement, juste avant de m'interrompre, comme brutalement frappée par un coup de massue.

Une minute.

Elle a bien dit *Francœur Immo* ?

Je déglutis, secoue la tête. Tandis que mes pensées s'entremêlent, que mon cœur se prend pour un marteau piqueur et que mon estomac entame une descente vertigineuse, Nina Favre-Lombard extirpe une chemise en carton de son porte-document, l'ouvre et pousse sous mes yeux une liasse de papiers noircis d'encre.

— Deux millions et six cent mille euros, vante-t-elle, d'une voix maîtrisée qui me scie les nerfs. Je me répète peut-être, madame Renard, mais ce genre d'offre ne se refuse pas. Si j'en crois mon expertise, un triplex comme le vôtre vaut dans les...

Elle fait mine d'évaluer mes biens alors que je suis persuadée qu'elle connaît déjà leur valeur marchande à l'euro près.

— ... disons un million sept, tout au plus. Le fonds de commerce est tout de même de taille modeste et, si j'en crois les données qui m'ont été transmises, les deux appartements du premier étage ne sont pas de première

fraîcheur. L'électricité est désolante, aussi, achève-t-elle en plissant le nez, comme incommodée.

Je me sens bouillir intérieurement.

— Si je suis l'heureuse propriétaire d'une masure, qu'est-ce qui pousse votre client à vouloir me l'acheter ? rétorqué-je du tac au tac, vexée.

Elle ne se départ pas de son assurance.

— J'imagine qu'il a ses raisons... Quoi qu'il en soit, il vous fait cette offre et je vous recommande vivement de l'accepter. Dans un mois ou deux, grand maximum, vous serez contrainte de mettre la clé sous la porte et de vendre, car vous ne pourrez plus payer les charges.

— Et je peux savoir ce qui vous fait dire ça ?

Ses lèvres forment un pli de dégoût et elle tapote son dossier de ses doigts courts aux ongles vernis de rouge sombre.

— J'ai mes sources. Le mois de décembre a été des plus moroses pour vous. Pour ne pas dire catastrophique. Considérez donc cette offre...

— Mais enfin, gardez-la cette offre, je n'en veux pas !

J'ai de plus en plus de mal de maintenir mon calme.

— Jetez-y au moins un œil, insiste Nina Favre-Lombard.

Je m'apprête à affronter son assurance déstabilisante et victorieuse, lorsque mon amie Violette choisit cet instant pour pousser la porte du magasin et faire une entrée plutôt remarquée.

— Maudite pluie et maudite sloche ! s'exclame-t-elle en peinant à garder son équilibre. Me su enfargée en sortant d'mon char et j'ai bien failli tomber la tête la première.

Elle s'interrompt en nous voyant.

— Tabarnak ! Chu désolée, fait-elle en se mordant la lèvre inférieure. On dirait bien que je dérange...

Oh que non, elle ne me dérange pas du tout. Au contraire. Je saute immédiatement sur cette occasion inespérée pour tenter de me débarrasser de la sangsue agrippée à mon comptoir.

— Ne t'en fais pas, dis-je à Violette en penchant la tête sur le côté. Madame Favre-Lombard allait partir. N'est-ce pas ?

Je rassemble les feuilles posées devant moi et les tends fermement à sa propriétaire. Cette dernière, bouche pincée, reprend ses précieux papiers.

— J'en conclus donc... commence-t-elle en se raidissant un peu plus.

— ... que le *Faubourg des Étoiles* n'est pas à vendre, achevé-je à sa place. Bonne fin de journée, madame.

Nina Favre-Lombard me jauge un moment.

— Pour le moment, ajoute-elle une fois encore, avant de m'adresser un sourire confiant et moqueur, des plus insupportables.

Elle rassemble ses affaires et toute sa froideur, avant de pivoter sur ses talons glissants. Sans un mot de plus, elle passe près de Violette, à laquelle elle adresse un vague signe de la tête. Le grelot résonne et la porte se referme sur elle et sur une situation que je peine à comprendre.

— Décidément, j'ai encore dû louper quelque chose, fait Violette en se débarrassant de son manteau et de son écharpe. Tu peux me mettre à la page ?



Je suis affalée sur mon canapé avec autant d'énergie qu'un loir en période d'hibernation. La confrontation avec Nina Favre-Lombard m'a laissée comme une loque et j'appréhende déjà de me retrouver face à elle. Car elle reviendra à la charge, j'en suis certaine. Ce genre de requin n'abandonne jamais une proie.

La mine inquiète, Violette me tend une tasse fumante.

— Tiens, bois-ça, et raconte-moi tout.

Je réchauffe mes paumes contre le récipient et hume la bonne odeur qui s'en dégage. Ça sent la cannelle et l'orange, mais ce n'est pas suffisant pour me réconforter. Plus je pense à ce qui s'est passé et plus je me sens mal.

— Elle travaille pour Francœur Immo, déclaré-je après avoir ingurgité une gorgée de thé alcoolisé « façon Violette ».

S'il y avait mille manières de commencer mon récit, j'ai choisi celle-ci. Je suffoque presque à l'idée que Devon ait pu me mentir et se jouer de moi depuis que nous nous sommes rencontrés. A-t-il vraiment un lien avec cette agence ? *Forcément*, fait une petite voix dans ma tête. Mais alors, à quel jeu joue-t-il exactement ?

— Francœur ? couine Violette, en manquant de renverser le contenu de sa propre tasse.

Derrière son regard plein de compassion, je devine le cheminement de ses pensées. Il n'en faut pas davantage pour qu'un désagréable picotement survienne entre mes yeux, suivi d'une douleur sourde. Je suis à deux doigts de fondre en larmes, mais je tiens bon, encore un peu, et je raconte toute la scène à mon amie.

— Bon, la situation est moins dramatique que je ne le pensais, dit-elle pour me rassurer quand j'ai terminé. D'abord, le nom Francœur est plutôt répandu, non ?

Je hausse légèrement les épaules.

— Je ne crois pas. C'est peut-être une coïncidence, mais j'ai un drôle de pressentiment.

— Ils ne peuvent pas t'obliger à vendre, quand même !

Mon amie veut me rassurer mais, ce soir, ça ne marche pas. Le regard un peu vague, je secoue la tête.

— Je n'en sais rien. Franchement, je n'en reviens pas !

Violette me dévisage tout en se déplaçant au bord du fauteuil pour se rapprocher un peu de moi.

— C'est difficile à croire, un truc pareil. Présentement, j'suis larguée.

Je repose ma tasse sur la table basse et enfouis ma tête entre mes mains. Mes pensées affluent. Inévitablement, elles reviennent sur Devon et je les laisse jaillir hors de moi dans une flopée de mots qui m'échappent :

— Je l'ai accueilli dans mon magasin, dans mon appartement, dans ma vie, énuméré-je en relevant la tête. Si ça se trouve, pendant tout ce temps, Devon manigançait je ne sais quoi contre moi et je lui ai probablement facilité les choses. Je l'ai laissé entrer ici ! répété-je plus fort. Il a dormi dans la chambre près de la mienne. Je l'ai embrassé.

Je refoule une montée de larmes.

— Mais qu'est-ce que je peux être bête !

— Attends, attends, essaie de temporiser Violette, une fois de plus. Pour l'instant, tu n'as pas la confirmation que Devon soit effectivement impliqué dans cette histoire. Tant que rien ne prouve le contraire, je prône pour la présomption d'innocence. Qu'aurait-il à gagner à faire ça ? C'est un type bien, j'en suis sûre.

Je lâche un petit rire amer.

— Je ne sais pas. Depuis la scène de tout à l'heure, j'ai l'impression d'avoir trouvé les pièces manquantes à un puzzle géant. Il y a trop d'éléments convergents. Trop de signaux qui clignotent dans ma tête. Devon travaille dans les affaires, ça je le sais. Auguste et lui sont collègues, non ? Et Auguste est négociateur immobilier. On parie combien qu'ils bossent tous deux pour l'agence Francœur Immo ?

— Tu veux dire que Devon serait le boss d'Auguste ?

— Ou ils sont associés, un truc comme ça. Je ne sais pas trop.

Je me mordille le pouce. J'ai les nerfs à fleur de peau.

— J'aurais dû me douter que quelque chose comme ça se tramait, soupiré-je.

Violette joue machinalement avec sa tasse vide.

— Tu oublies ce que Devon a fait l'autre jour. Regarde comme le magasin fonctionne depuis qu'il a fait la promo sur les réseaux sociaux. Tsé, s'il était vraiment en lien avec c't'affaire, il ne chercherait pas à t'aider. Au

contraire, il ferait tout pour faire couler le magasin le plus vite possible et pour que tu cèdes aux propositions d'achat.

J'observe pensivement le sourire confiant et les yeux brillants de mon amie.

Si seulement elle pouvait avoir raison...

Des images se succèdent dans mon cerveau : ce soir-là où Devon a voulu acheter une bougie, celui où je l'ai revu sur la place des Abbesses, toutes les fois où nos chemins se sont croisés. Et si rien n'était dû au hasard ? Et si Devon avait tout prémédité pour aboutir au résultat d'une sombre affaire dans laquelle il trempe jusqu'au cou ? Inconsciemment, mes yeux se posent sur mon sapin de Noël et le désespoir qui menaçait de me tomber dessus vient à bout de ma détermination à ne pas me laisser aller. Je fonds en larme et Violette s'approche pour m'enlacer.

— La, la... ma chouette. Ne te fais pas de bile. Ça va aller.

J'enfouis mon visage contre l'épaule de mon amie et je sanglote bruyamment, comme un enfant. Sherwood nous rejoint en courant et je relève les yeux sur son adorable bouille au-dessus de laquelle j'imagine une série de points d'interrogations. Son comportement m'arrache un sourire et je tente de refouler mes larmes.

Une douleur demeure derrière mes yeux mais je me détache de Violette en la remerciant. Elle me tend la boîte de mouchoirs et un rire nerveux m'échappe quand je m'en empare.

— J'en ai besoin, merci, avoué-je avec un reniflement.

Sherwood saute sur le canapé et pose son museau sur ma cuisse. Il a senti mon chagrin et c'est sa manière à lui de me réconforter.

— C'est rien, mon toutou. Je vais bien...

Je lui caresse la tête et il pousse un gros soupir avant de se blottir un peu plus contre moi. Violette et moi discutons dans le calme pendant plus d'une demi-heure et mon état émotionnel s'apaise petit à petit. Finalement, nous optons pour un plateau-repas. J'ignore combien de temps nous restons face à la télé muette, à examiner la situation de long en large et à imaginer mille scénarios possibles tout en ingurgitant des litres de thé. Je reprends seulement conscience de l'heure lorsque nous sommes brusquement interrompues par le vibreur de mon téléphone. Dans vingt minutes, il sera vingt-deux heures.

J'attrape l'appareil et je sens mon visage se décomposer en regardant l'écran.

— C'est Devon !

Violette fronce les sourcils.

— Tu vas décrocher ?

— Je...

L'espace de quelques secondes qui semblent s'étirer en longueur, j'hésite entre répondre au coup de fil et interroger Devon pour crever l'abcès tout de suite, bloquer l'appel ou simplement l'ignorer. J'opte finalement pour la dernière option et, au bout d'un moment, mon téléphone redevient silencieux. Incommodé par le remue-ménage causé par l'appel, Sherwood se redresse, bâille, s'étire, puis s'en va se blottir dans le petit cocon de sécurité et de calme que représentent pour lui son panier et son doudou-renard préféré.

Au cours de la soirée, je reçois un second appel de Devon, que j'ignore comme le précédent. Un peu après vingt-trois heures, Violette regarde sa montre et je lui propose d'aller se coucher. Elle a l'air épuisée et je vois bien que cette histoire la tourmente autant que moi. En plus d'être mon amie et d'être embêtée pour moi, elle éprouve des sentiments pour Auguste – sentiments qui se sont encore accrus après la merveilleuse soirée qu'ils ont passée ensemble la veille – et elle ne voudrait pas que leur idylle soit née d'un mensonge et de manigances. Or, si Devon est bel et bien derrière cette histoire de rachat du *Faubourg des Étoiles*, Auguste est probablement concerné lui aussi, de près ou de loin.

— Tu tombes de fatigue, constaté-je. File te coucher, va. Nous aurons l'occasion de reparler de tout ça.

Violette acquiesce d'un hochement de tête un peu las.

— Oui, on en discute demain. Tu devrais essayer de dormir, toi aussi.

— Une nuit de sommeil avant toute tentative de confrontation avec le diabolique Devon, c'est noté. Promets-moi seulement de n'en toucher aucun mot à ton amoureux avant que j'aie la version de son ami, d'accord ? Je m'en veux déjà de ternir votre belle histoire à Auguste et toi avec mes problèmes et je m'en voudrais encore plus s'il n'a rien à voir dans tout ça.

— D'accord, répond Violette, tout en cherchant ses affaires. Je suis à côté si tu as besoin de quoi que ce soit.

Ce n'est que lorsque la porte de l'appartement se referme que la sensation de vide douloureux prend le dessus. Plusieurs fois, je regarde fixement l'écran de mon smartphone. Plus je pense à ce qui s'est passé au cours des derniers jours, plus je me sens stupide et plus je me convaincs que Devon est entré dans mon existence dans le seul but de mener à bien une sombre affaire de fric. Ressasser tout ça ne fait qu'attiser les braises du sentiment de trahison qui me submerge et je dois prendre sur moi pour apaiser mes pensées. L'espace de quelques instants, je songe que si je savais où habitait Auguste, je prendrais mes affaires pour aller me confronter à Devon là, maintenant. À la place, je pose un regard vague sur une télévision qui enchaîne les séquences inintéressantes d'une série des plus sirupeuses et je finis par appuyer rageusement sur la télécommande avant de regagner ma chambre.

Juste avant minuit, mon téléphone vibre encore. Une fois seulement. Un SMS.

Je consulte l'écran qui éclaire suffisamment pour projeter un faisceau de lumière jusqu'au plafond et je soupire. D'ordinaire, j'ai toujours pour habitude de maintenir les écrans, quels qu'il soient, hors de ma chambre à coucher, car ils empêchent le cerveau de se préparer au sommeil. Ce soir pourtant, j'ai emporté mon smartphone avec moi. Pourquoi ? Parce que j'attends encore un appel ? Un appel de Devon ? *Ne sois pas ridicule*, fait une agaçante petite voix dans ma tête.

Finalement, je me redresse et me saisis du téléphone. Je balaye le menu sur l'écran et consulte ma messagerie. Le SMS provient bien de Devon. Mon cœur s'affole.

« J'ai essayé de t'appeler à propos de la promo Instagram. Je l'ai prolongée jusqu'au 25 décembre. Dis-moi quand tu auras reçu mon message. J'espère que tu vas bien. »

Le cœur et l'âme en plein chambardement, je retourne le téléphone sur mon chevet et laisse ma tête retomber sur mon oreiller, les cheveux en pagaille autour de mon visage. Je pose un bras sur mes paupières fermées et mes réflexions s'embrouillent. Je sais encore moins quoi penser de tout ça, maintenant.

Chapitre 14 : Carol of the bells

(Bougie parfumée au bois de cèdre, pommes au four et cookies)

26 20 décembre

Le jour se lève au-dessus des rues brumeuses de Paris, parant certaines vitrines des reflets rosés d'un pâle ensoleillement d'hiver. La ville tout entière semble retenir son souffle dans le petit matin et je profite des dernières heures de cet ersatz de silence pour parcourir les rues du XVIII^e arrondissement avec Sherwood. Lorsque je reviens à la boutique, près d'une heure plus tard, le monde s'éveille autour de moi et j'ouvre le rideau métallique. La journée commence rapidement. La frénésie de Noël monte crescendo, plus brillante, plus poignante et plus vivifiante que jamais. Elle est dans les sourires, dans les éclats de voix, comme dans les éclats de rires. Elle est aussi dans cette prise de bec à propos du choix d'un cadeau, ou dans ce long baiser échangé devant ma vitrine illuminée. Dans les yeux écarquillés de cette petite fille ou encore dans l'émotion pure qui brille dans le regard de cette grand-mère, pressée d'emporter ses cadeaux pour ses petits-enfants qu'elle n'a pas revus depuis cinq ans.

Ragaillardie et touchée par la magie ambiante, si particulière à l'approche de Noël, je m'occupe de mes clients avec un large sourire et un regain de confiance.

Si j'ai passé un dimanche matin plutôt morose, avec des pensées focalisées sur mes soucis et sur Devon, mon état d'esprit a totalement évolué au cours des dernières heures. Je crois que cette période de l'année, couplée à ma longue discussion avec Violette, hier après-midi, y sont pour beaucoup. Avec sa sagesse dissimulée sous un enthousiasme débordant et une logique parfois naïve mais toujours implacable, mon amie m'a convaincue de ne surtout pas me laisser aller au marasme et de profiter pleinement des fêtes, comme j'en ai tant envie. J'ai décidé de suivre son bon conseil. Ce Noël sera peut-être surprenant, éreintant, enivrant, je n'en sais rien. Mais ce qui est certain, c'est qu'il ne ressemblera pas à celui que j'aurais passé si j'étais restée seule dans la maison périgourdine, à comptabiliser mollement chaque jour de mon train-train de solitaire.

— Ça n'va pas, Avril ?

Mes paupières papillonnent et je reporte mon attention sur Violette, qui noue son abondante chevelure rousse tout en me regardant. Elle a choisi d'occuper son jour de repos à la boutique et, malgré mes réticences, elle tient absolument à m'épauler. Cette fille est un ange tombé du ciel, une amie que tout le monde rêve d'avoir.

— T'es pas encore à te suer la cervelle, au moins ? insiste-t-elle en fronçant les sourcils.

Devant sa mine faussement sévère, je ne peux m'empêcher de rire.

— Si ça signifie quelque chose comme cogiter, alors si, je cogite énormément, accordé-je. Mais ne t'en fais pas, ça ne concerne ni Nina Favre-Lombard, ni Devon Francœur. En fait, je me faisais mentalement la promesse que j'allais tout mettre en œuvre pour passer le meilleur des Noëls.

Violette émet un « ouf ! » de soulagement, laisse ses cheveux tranquilles et me rejoint pour me donner un coup de coude amical.

— Bien dit, ma chouette !

Ses paroles sont ponctuées du joyeux son du grelot à l'entrée, tandis que les enceintes de la boutique déversent les premières notes de *Jingle bell rock*. Violette se détourne pour offrir un sourire communicatif aux chalands. À mon tour, je les salue joyeusement et ils se séparent dans les soixante-dix-huit mètres carrés de mon fonds de commerce, le regard intrigué ou émerveillé. Parmi les nouveaux arrivants, un homme d'environ soixante-dix ans jauge silencieusement l'animation des lieux avant d'approcher du comptoir. Très élégant, avec des cheveux argentés rejetés en arrière et un costume trois-pièces sous un manteau de confection luxueuse, il a la démarche assurée, le port fier et le regard perçant de l'homme d'affaires qui dirige un véritable empire. Il ne semble pas intéressé par les babioles mises en vente et son attention est focalisée sur moi.

— Bonjour, monsieur, le salué-je, un peu intimidée.

Violette le salue d'un geste de tête courtois, évitant que nous ne parlions toutes les deux en même temps. Elle est occupée à emballer les achats d'une jeune fille qui vante les photographies de notre compte Instagram.

Tout en espérant que cet homme n'ait aucun lien, de près ou de loin, avec la proposition de rachat de ma boutique, je prends une courte inspiration avant de reprendre la parole :

— Comment puis-je vous aider ?

Le septuagénaire ne répond pas immédiatement. Ses yeux bleus, rivés sur moi, m'impressionnent au point de me donner subitement l'impression d'être redevenue une petite fille.

— J'ai vu qu'il y avait pas mal d'animation ici, alors je suis entré, dit-il d'une voix claire, en détachant chaque syllabe.

Je lui souris et il se tourne légèrement pour embrasser le magasin d'un regard circulaire, son corps étonnamment droit pour son âge, et l'expression de son visage parfaitement impassible.

— Les années passant, j'avais fini par penser que cet endroit était tombé dans l'oubli, ajoute-t-il en reportant son attention sur Violette et moi.

Nous échangeons un regard intrigué qu'il ne manque pas de remarquer.

— Laquelle d'entre vous deux dois-je féliciter pour la beauté de cet endroit ? s'enquiert-il en choisissant soigneusement ses mots. Les deux, peut-être ?

D'humeur toujours égale, Violette prend aussitôt une posture de présentatrice télé.

— Tout ce que vous voyez ici est l'œuvre de Mademoiselle Avril Renard, ici présente.

— Je suis la propriétaire du magasin, en effet, avoué-je en hochant la tête. J'en ai hérité à la fin de l'été. Il appartenait à ma grand-tante, Cécile Roismier.

— Ah je vois...

Est-ce mon imagination, ou l'homme qui se tient face à moi a-t-il vraiment tressailli à l'évocation de ma défunte parente ?

— D'ailleurs, c'est Cécile qui a fait tout ça, ajouté-je en posant un regard attendri sur l'intérieur de mon magasin. Je n'ai rien fait d'autre que rafraîchir ce qui existait déjà, réagencer un peu pour gagner de la place au centre de la boutique et, évidemment, renouveler l'assortiment.

Il opine lentement du chef.

— Il semblerait que vos efforts payent.

Je hausse sensiblement les épaules.

— Pour être franche, c'est tout récent. Et j'ai surtout bénéficié d'un coup de main pour promouvoir l'établissement et mes produits sur les réseaux sociaux. Sans quoi, la fréquentation ne serait pas telle qu'elle est aujourd'hui.

Je pense au travail fourni par Devon et mon cœur se serre. *Faites qu'il n'ait rien à voir avec cette foutue agence immobilière et cette pimbêche obnubilée par les offres d'achat !* prié-je mentalement.

Les doigts du vieil homme se resserrent autour de ses gants de cuir noir, qu'il tient déjà fermement.

— C'est une bonne chose que vous en ayez bénéficié, commente-t-il. Ce serait dommage de voir un tel commerce disparaître de ce coin de Paris.

— Je suis bien d'accord.

Pendant quelques secondes, il observe le magasin et je guette l'expression neutre de son visage, en quête d'une émotion quelconque. Dans le bleu de ses yeux, je crois deviner plusieurs sentiments, qui se heurtent, l'un après l'autre, à une armure d'indifférence maîtrisée.

— Savez-vous pourquoi votre parente avait appelé cet endroit le *Faubourg des Étoiles* ? demande-t-il lorsque son attention revient sur moi.

C'est la première fois qu'on me pose cette question et je suis un peu prise au dépourvu. Je ne parviens qu'à secouer la tête avant d'ahaner un semblant de réponse :

— Eh bien, le magasin se situe dans la rue du Faubourg-Montmartre, supposé-je. J'imagine que cela a un lien...

Le vieil homme plisse un peu les paupières.

— Peut-être que oui, peut-être que non. Mais les étoiles ? Pourquoi les étoiles ?

Si ses traits ne trahissent aucun sentiment, sa voix, elle, a subi une légère modulation.

— Très honnêtement, je l'ignore, concédé-je. Mais j'ai trouvé ce nom si beau et si poétique que je n'ai surtout pas voulu le changer en reprenant le flambeau. C'est même cette enseigne qui m'a donné l'idée de vendre les bougies que je crée aujourd'hui. Quelque part, j'ai l'impression que les lueurs qui en émanent sont comme autant d'étoiles qui rendent hommage à ce lieu et à la merveilleuse femme qui a vécu ici avant moi.

— Bien sûr...

L'homme penche un peu la tête et je remarque un infime frémissement de ses lèvres. Mâchoires contractées, il continue de jouer machinalement avec ses gants, tout en examinant pensivement les bougies disposées sur le comptoir. Ce sont mes dernières créations, parmi lesquelles la version XXL de la jolie bougie rouge « Dear Santa ». J'ai finalement décidé d'en

présenter quelques exemplaires dans ce format, en optant pour un contenant façon bonbonnière en verre opalescent, cerclé d'un ruban aux couleurs de sucre d'orge. Un cachet de cire rouge, tamponné « Approuvé par Mrs Christmas » permet au ruban de rester bien en place et complète joliment l'ensemble.

— Bois de cèdre, pommes au four et cookies, précise Violette en souriant. Cette senteur est irrésistible.

Je lui jette un regard en biais. En toute circonstance, mon amie sait rester aussi joviale que commerciale.

— Je prendrai un assortiment de vos bougies, décrète le client, à ma plus grande surprise. Une douzaine. Je souhaite en offrir une à chacun de mes plus proches collaborateurs, pour Noël. Il est important de promouvoir le travail d'artisans talentueux.

J'opine de la tête, à la fois ravie de son achat et un peu déçue qu'il ne m'en dise pas plus sur le nom du magasin. L'espace d'un instant, j'ai eu l'impression qu'il connaissait l'histoire des lieux mieux que moi. Mais peut-être cette idée est-elle le fruit de mon imagination et que l'élégant septuagénaire ne faisait rien d'autre que se renseigner.

— Souhaitez-vous un emballage pour chacune ? demandé-je.

— Volontiers. Je vous remercie.

Je pivote sur moi-même, le temps de me munir de papier d'emballage transparent et d'une paire de ciseaux. Pendant que j'empaquette les bougies, l'intrigant homme observe encore le magasin, avec dans le regard une lueur que je ne parviens toujours pas à décrire. Durant quelques instants, je remarque qu'il a perdu son masque d'insensibilité et je devine sur son visage un mélange de nostalgie, de contentement et de quelque chose d'autre. Quelque chose de plus intime et de plus sombre, comme des regrets.

Si une petite voix me pousse à le questionner, je préfère l'ignorer. Lorsque le client refuse ma proposition de l'aider à transporter ses paquets et que je les lui tends, je lui demande uniquement s'il est déjà entré dans le magasin auparavant. De la sorte, je laisse à peine parler ma curiosité, sans toutefois donner l'impression d'être une insupportable sans-gêne.

L'homme a un sourire las et le bleu de ses yeux s'assombrit, il semble comme pris au cœur d'une tempête de souvenirs.

— Oui, mademoiselle Renard, répond-il pensivement. Je suis déjà venu ici. Il y a une éternité de cela...

Il n'en dit pas davantage sur le sujet, se drape dans un mystère insondable et me salue d'un signe de la tête. Stupéfaite par cette étonnante rencontre, je cligne des paupières pour me forcer à me reprendre et affiche mon plus beau sourire, afin d'accueillir les nouveaux clients comme il se doit.

OceanofPDF.com



À l'heure de la fermeture, j'ai l'impression que mes membres se meuvent avec une autonomie propre pour répéter inlassablement les mêmes gestes. Comme si je n'étais plus maîtresse de mon corps, mes doigts, mes bras et mes jambes sont agités de tics nerveux qui, s'ils ne se voient pas, sont particulièrement désagréables.

Pendant près d'une demi-heure, je rassemble mes forces pour ranger ce qui a été déplacé et combler les vides laissés çà et là par les articles vendus. Épuisée, je me laisse tomber dans les bras de Ben l'ours en peluche, avant de penser qu'il est l'heure de la promenade du soir de Sherwood. J'en informe Violette qui, malgré mes réticences, s'affaire à nettoyer le comptoir.

— Je vous accompagne, décide-t-elle en abandonnant son chiffon en microfibre.

Elle file dans l'arrière-boutique récupérer nos écharpes, manteaux et gants, et je grimpe à mon appartement. Quand j'entre, je remarque que, comme à son habitude, Sherwood est posté à la fenêtre. Avec un sérieux implacable, il donne l'impression d'analyser les moindres faits et gestes des badauds.

— On va se promener ?

Au son de ma voix, ses oreilles pivotent comme des radiotélescopes et il laisse échapper un petit jappement de contentement. L'appel de la balade le détourne de sa tâche et il traverse le séjour en trotinant.

Quelques minutes plus tard, nous marchons sur le trottoir, Violette, Sherwood et moi, parmi les oiseaux de nuit qui s'apprêtent à rejoindre les lieux qui resteront ouverts jusqu'au petit matin. Il ne neige pas aujourd'hui, mais le froid mordant est toujours là sous le ciel de nuages épais qui recouvre Paris.

— Sacrée journée, n'est-ce pas ? soufflé-je.

— De celles qu'on a dans le corps jusqu'à une bonne nuit de sommeil, confirme Violette en hochant la tête.

Sur le trottoir d'en face, Valentin Snavelly m'adresse un signe de la main.

— Une bonne journée qui se termine, dit-il en remballant ses fleurs.

J'acquiesce et l'observe longuement, pendant que je songe à la demande qu'il m'avait faite pour sa protégée en quête de première expérience professionnelle. J'hésite un moment à aller lui en parler, puis je me ravise – c'est encore tôt pour déterminer si je peux oui ou non prendre quelqu'un en stage. Je lui réponds par quelques mots d'une banalité affligeante – mon cerveau n'est plus en mesure de faire mieux – puis je le salue brièvement et reprends ma route.

— J'ignorais que tu connaissais Valentin Snavely, chuchote Violette, lorsque nous sommes un peu plus loin.

Je secoue la tête.

— Je ne le connais pas vraiment. Bonjour/bonsoir, c'est tout. Il a l'air très sympathique.

— J'espère que tu n'as pas un *crush* pour lui...

Je me retourne, effarée.

— Mais non... Pas du tout. Pourquoi dis-tu cela ?

— Tu le dévisages, ma chouette.

— C'est parfaitement faux.

— C'est vrai !

— J'avais juste le regard absent en pensant à quelque chose, tranché-je. Arrête d'imaginer des romances partout.

Je ris et Violette m'adresse un regard plein de scepticisme.

— Hum... Si tu le dis.

Je lui adresse un regard réprobateur.

— Je ne le regardais pas, je *réfléchissais*, insisté-je en ajustant mon bonnet sur mes oreilles. Une fois, Valentin m'a dit que sa petite amie cherchait un stage et j'envisage de plus en plus de lui en proposer un. Mais j'hésite encore. C'est délicat à cette période de l'année et je pense plutôt prendre quelqu'un en janvier, si le commerce est florissant.

Violette hausse un sourcil.

— Sa *petite amie* ? fait-elle en insistant sur chaque syllabe.

Je hausse les épaules.

— Oui, une certaine Émilie, je crois.

Violette fronce le nez.

— Elle n'est pas du tout sa petite amie.

— Ah non ?

— Valentin est pacsé depuis quelques années à Henri Timsonnet, le propriétaire du restaurant qui jouxte le *Faubourg des Étoiles*.

J'écarquille les yeux.

— Vraiment ?

— C'est comme je te le dis.

— Mais, comment le sais-tu ? On ne les a même jamais vus ensemble !

Une brise s'infiltré entre les bâtisses et Violette boutonne son col.

— J' préfère bien connaître le voisinage quand je m'installe quelque part, explique-t-elle. Émilie Timsonnet et moi, ça nous est arrivé de discuter deux ou trois fois avant ton arrivée. Depuis, je ne l'ai pour ainsi dire pas revue.

Je demande à Sherwood d'avancer, puis je me retourne vers Violette.

— Elle est la même Émilie que celle que j'ai prise pour la petite amie du fleuriste ?

— Je pense que oui, confirme Violette. Henri a eu une fille d'un premier mariage. Elle s'appelle Émilie. Si elle a l'air très gentille, son père, pouah ! Il est odieux ! Je ne comprends pas comment un gars aussi sympathique et séduisant que Valentin ait pu *kicker* pour un mec pareil. Henri Timsonnet ne pense qu'au fric et il a une vraie face à fesser d'dans !

— Une quoi ?

— Une tête à gifles, si tu préfères.

Je contemple Violette avant d'éclater de rire.

— Je ne l'ai encore jamais rencontré, dis-je en reprenant mon sérieux. Cet Henri, je veux dire. Je ne le connais pas du tout. Il tient le resto voisin, tu disais ?

Violette hoche la tête et pince le nez.

— Oui, et crois-moi, il ne gagne pas du tout à être connu.

— Message reçu, dis-je en riant.

Nous échangeons encore quelque temps autour de ces personnes dont je connais si peu de choses, alors qu'elles évoluent tout autour de mon commerce. Tout en bavardant, nous poursuivons notre promenade, laquelle est plutôt mouvementée, ce soir. Par deux fois, nous croisons d'impressionnants molosses, heureusement tenus en laisse, qui aboient en passant. Ils sont peut-être parfaitement inoffensifs, mais avec leur gueule écumante de bave, ils font une belle frayeur à Sherwood, lui qui n'a pas

l'habitude de côtoyer de si près d'autres chiens, à part des caniches, des teckels ou des bichons frisés.

— Ne t'en fais pas mon Sherwood, ils font juste les malins, le rassuré-je d'une caresse. Ils sont grands mais pas méchants.

Mon petit chien laisse échapper un jappement outré en regardant ses congénères s'éloigner.

— Sois pas inquiet, ajoute Violette à son intention. Ces grands corniauds ne t'arrivent pas à l'ergot.

Je pouffe et nous rebroussons chemin en prenant soin de changer de trottoir pour que Sherwood soit plus coopératif – il déteste passer deux fois de suite au même endroit, ce petit têtù. Nous nous mettons à parler de la clientèle, de tout ce qui s'est vendu aujourd'hui, d'Auguste, de Devon, de nos doutes. À un moment, je suis distraite par la sonnerie de mon téléphone portable et je perds le fil de la conversation. De ma main libre, j'extirpe l'appareil de ma poche et consulte l'écran. C'est Devon, justement.

— Bon allez ! Je décroche, décidé-je. Il faudra bien briser la glace un jour ou l'autre.

Violette tend la main pour que je lui confie la laisse de Sherwood. Ce que je fais sans hésiter. Avec la chaussée plus ou moins glissante et mon attention focalisée sur l'appel, je ne veux surtout pas risquer de lâcher la poignée ergonomique en tombant sur l'asphalte.

— Allô ?

Pendant quelques secondes, je n'entends rien que des bruits de froissements d'étoffes et un grognement. J'avance sans trop regarder où je vais, l'oreille collée à mon smartphone.

— Allô ? Devon ? Je ne t'entends pas. Allô ?

Violette m'interroge du regard et je secoue la tête.

— C'est curieux, j'ai l'impression qu'il n'y a personne à l'autre bout du fil.

— J'ai laissé mon cellulaire au magasin, maugrée Violette. En rentrant, j'pourrai te le prêter. C'est peut-être le tien qui déconne.

J'approuve pensivement.

— J'essaie encore et on fera ça...

Inconsciemment ou non, nous pressons le pas et je lève mon mobile au-dessus de ma tête. Réflexe stupide pour capter du réseau, alors que rien n'indique sur mon écran que celui-ci ne passe pas. S'il y a un problème

dans la liaison satellite, il ne semble pas venir de mon côté. La communication finit par s'interrompre d'elle-même au bout de quelques secondes et j'essaie par deux fois de joindre Devon. Je tombe directement sur sa messagerie.

— Bon, ça ne sert à rien d'insister, dis-je en fourrant mon téléphone dans ma poche, comme nous arrivons presque en face de ma boutique.

L'esprit absent, je ne remarque pas l'étendue miroitante sur le sol, juste devant la boutique de fleurs de Valentin Snavey. Je ne remarque pas non plus que les autres passants prennent soin de la contourner.

— Avril ! Att...

À moins de quinze mètres de mon magasin, la semelle élimée de ma vieille bottine glisse et je perds subitement le contrôle de mon corps, lequel bascule, dans un gadin d'anthologie qui entrera directement en tête du classement des plus belles chutes de l'année.

Violette laisse échapper un cri.

— Merde ! Avril !

— Ouille !

La rencontre avec le bitume gelé est brutale. Toutefois, la douleur est minime et intérieurement, je me félicite d'avoir le fessier rebondi – comme quoi, manger du chocolat serait en fin de compte un gage de sécurité corporelle. Je remercie aussi l'énorme anorak pour lequel j'ai opté aujourd'hui. Il est certes informe, mais pourvu d'une épaisse couche de polaire pelucheuse. Ça tombe bien pour absorber les chocs.

— Avril ? Ça va ?

— Rien de cassé, mademoiselle Renard ?

Ma tête n'a pas heurté le sol, mais ma gamelle m'a un peu étourdie et j'ai l'impression d'entendre des cloches et des grelots en boucle dans ma tête. Quand je me redresse pour m'asseoir, je ne ressens pas de douleur particulière, si ce n'est que j'ai l'impression d'avoir les fesses talées comme des vieilles pommes. Je n'ai rien de grave mais cela n'empêche pas les visages affolés de Violette et de Valentin Snavey de se presser au-dessus de moi. Sherwood, quant à lui, aboie à qui mieux mieux. Je n'ai pas vu sa réaction au moment de la chute, mais il a dû avoir une sacrée frousse, lui qui panique déjà quand je trébuche sur le trottoir. C'est un petit chien courageux, mais facilement impressionnable.

Assise par terre, je le serre contre moi pour le rassurer et m'efforce de sourire. Violette récupère mon chien et me demande si j'ai besoin d'aide.

— Tout va bien, pas de souci, dis-je en tentant de me redresser. Je gère !

Je *crois* gérer, en fait, mais c'est sans compter sur ma chaussure retorse et le verglas persistant. Mon pied dérape une fois de plus, le poids de mon corps bascule et une douleur m'irradie instantanément le poignet.

— Aïe ! La vache ! pesté-je en me laissant retomber comme une masse molle.

Je me tiens le poignet et tente de refouler une vague de larmes survenue en même temps que la douleur.

— Merde, tu t'es fait mal ? demande Violette.

Je me redresse pour répondre quand...

— Avril ! Bon sang mais qu'est-ce qui s'est passé ?

Stupéfaite d'entendre soudain la voix de Devon, je lève la tête sans parvenir à le voir. Suis-je en train de rêver ? Le choc a-t-il été pire que je ne le pense ?

Alors que je peine à reprendre mes esprits, je sens des mains se glisser sous mes aisselles et des bras me soulèvent avec fermeté. Quand je me retrouve face à Devon, j'oublie presque la douleur lancinante et la honte intersidérale, post-chute, qui m'échauffe les joues.

— Avril...

Je frissonne en entendant l'intonation si particulière de sa voix lorsque Devon prononce mon prénom. Il a un mouvement de sourcils affolé, qui fait ressortir le bleu fascinant et déstabilisant de ses iris.

— Je n'ai rien, dis-je en contenant une grimace. Rien du tout.

L'air contrarié, Devon ne semble pas très enclin à me lâcher. Il me demande si je peux marcher et je hoche la tête tout en désignant mon poignet.

— Je n'ai pas mal aux jambes...

— Accroche-toi quand même à moi.

Je tiens mon poignet endolori devant moi et cramponne Devon de mon autre main. Ses bras m'enserrent un peu plus et j'ai envie de me lover contre son torse pour ne jamais plus m'éloigner de lui.

La voix grave, il salue brièvement Valentin Snavely, lequel demande en boucle s'il peut m'aider, puis il me soutient jusqu'au *Faubourg des Étoiles*. Je jette un coup d'œil à Violette ; elle nous emboîte le pas avec Sherwood,

qui a fini par se désintéresser de la scène pour retourner à ses occupations canines.

À cet instant, j'éprouve comme une sensation de nudité étrange à mon poignet.

— Mon bracelet ? J'ai perdu mon bracelet !

Violette me fait signe qu'elle va le chercher et retourne brièvement sur ses pas. Je doute qu'elle ne le retrouve. Il a pu tomber n'importe où, même avant ma chute, et il est peut-être déjà ramassé, définitivement perdu ou écrabouillé, réduit en miettes de métal argenté et de souvenirs.

OceanofPDF.com



Quelques minutes plus tard, Devon joue au docteur avec moi – façon de parler. Il m’a demandé si j’avais une crème contre les contusions. Je lui dis que non, mais Violette se précipite dans son logement pour revenir quelques minutes plus tard en brandissant un tube de baume Saint-Bernard.

— Tu n’as pas d’allergie à des composants pharmaceutiques, ma chouette ? demande-t-elle en écarquillant les yeux.

— Pas à ma connaissance, non. Et j’ai déjà mis des couches et des couches de ce truc, ajouté-je en avisant le tube de pommade. Ado, je me foulais tout le temps le poignet au volley, précisé-je.

Rassurée sur ce point, Violette tend le tube à Devon et je cajole distraitement Sherwood, qui s’est blotti tout contre moi sur le canapé.

Soudain, je laisse échapper un rire nerveux.

— Si vous pouviez voir vos têtes ! m’exclamé-je. Je ne suis pas à l’article de la mort, alors on se relaxe, tous les deux.

Ils consultent l’expression de mon visage et rient à leur tour.

L’atmosphère s’apaise en même temps qu’eux.

— Tu as le poignet foulé, diagnostique Devon, en me saisissant délicatement le bras.

— Merci, Doc ! Je suis au courant. J’ai reconnu la douleur tout de suite.

— Tu aurais une bande de strapping ou un truc du genre ? m’interroge-t-il ensuite.

Je secoue la tête. *Je ne pense pas, non.*

— Une trousse de premiers soins, peut-être ?

— Oui, dans le placard de la salle d’eau.

Il hoche la tête, s’éloigne et revient avec le nécessaire pour soigner la grande blessée qu’il croit que je suis. Je ne le contredis pas. Même si, d’ordinaire, j’aime avoir le contrôle des choses et de moi-même, je décide de me laisser dorloter, pour une fois.

Le geste précis et tendre, Devon me passe de la pommade sur le poignet, le masse longuement puis l’enferme sous quelques épaisseurs de bande de tulle et d’une autre, ni trop lâche, ni trop serrée.

— Il faudra surveiller ça. Si la douleur empire, tu devras consulter un médecin.

— Ou faire une radio, ponctue Violette.

Mes épaules se contractent.

— Il n’y a rien de grave. Vraiment. Je ne sens quasiment rien. Au pire, ça me ralentira un peu au magasin, mais c’est tout. Il n’y a pas de quoi s’inquiéter.

Le front redevenu soucieux, Devon fait doucement jouer mes doigts.

— Je vais bien, persisté-je.

Je prends le temps d’une inspiration.

— Je suis surtout triste d’avoir perdu mon bracelet. Tu as bien regardé partout ? demandé-je à Violette.

Elle hoche la tête, l’air découragé.

— J’y tenais tellement, dis-je en me frottant le front de ma main valide.

Je marque une pause puis secoue mes mèches brunes et tente de retrouver le sourire, malgré le sanglot qui cherche à m’échapper.

— Après tout, ce n’était qu’une babiole...

Violette et Devon se consultent du regard, navrés. Devon soupire et ses épaules s’affaissent.

— J’avais l’intention de t’inviter à dîner, ce soir, dit-il en se retournant vers moi. Je suis tellement désolé.

Surprise par cet aveu inattendu, je le contemple tandis qu’il hésite à poursuivre, puis je pose ma main valide sur son épaule.

— Tu n’as pas à être désolé et je te répète que je vais bien.

Ses doigts continuent d’effleurer la peau nue de mon bras et des frissons me parcourent tout le corps.

— Ça te dirait que je cuisine quelque chose ? finit-il par proposer.

— C’est une idée géniale, répond Violette, à ma place.

Elle pose ses deux mains sur le rebord du canapé et se penche vers moi avec une mine de conspiratrice.

— Ce soir, j’ai prévu de sortir, explique-t-elle, trop spontanée pour être sincère.

Je la soupçonne de sauter sur l’occasion pour nous laisser une fois de plus en tête à tête, Devon et moi. *Cette manie de jouer à l’entremetteuse !*

— Je serais vraiment rassurée si Devon restait avec toi, Avril, ajoute-t-elle en me gratifiant d’un regard appuyé.

Ben voyons ! Je commence à bien la connaître.

— Eh bien...

Devon se tourne vers moi, guettant mon approbation.

— C'est d'accord, capitulé-je.

Mon sourire semble faire disparaître toute la tension que je lisais encore sur le visage de Devon et il se lève. Pendant que Violette ramasse ses affaires, il contourne le l'îlot pour aller étudier le contenu du frigo plein – j'ai une sainte horreur du vide et je fais toujours du ravitaillement. Si vous pouviez voir l'intérieur de mes placards ! Dans une vie antérieure, j' imagine que j'ai connu des restrictions, pour ressentir ce besoin viscéral de faire des réserves.

— Tartiflette ? suggère Devon en jouant des sourcils.

Violette se raidit dans l'entrée.

— Tartiflette ? Tabarnak ! Je ne veux rien entendre de plus, déclare-t-elle en riant. Sinon, je s'rai obligée de m'incruster.

Je ris. Puis je penche la tête sur le côté. Je sais que les ingrédients nécessaires à la recette figurent dans l'inventaire de mon réfrigérateur et je salive rien qu'à l'idée de déguster quelque chose de bien chaud, de fondant et de « réconfortant », comme dirait mon amie.

— Tu sais la faire ? interrogé-je Devon.

— Attends d'y goûter ! fanfaronne-t-il.

— Alors c'est d'accord. J'ai des pommes de terres précuites à la vapeur, si tu veux. Elles sont dans le réfrigérateur.

— Et en plus, il sait cuisiner, chuchote Violette depuis l'entrée, suffisamment fort pour qu'il la comprenne.

Je lui lance un regard réprobateur qui n'a rien de convaincant.

Tout en nouant son écharpe sur sa gorge, elle rit.

— Allez, bonne soirée mes choux ! dit-elle plus fort, en passant la porte. Ne faites pas trop de bêtises pendant mon absence.

Je secoue la tête.

— Promis.

Devon la salue et son regard glisse brièvement sur moi. Il sort une poêle, attrape un oignon dans une corbeille, puis passe derrière les fourneaux. Pendant qu'il s'active, je reporte mon attention sur lui et je devine la courbe de ses muscles qui se tendent sous son pull gris aux mailles fines. Il a l'air de savoir parfaitement ce qu'il fait. « En plus, il sait cuisiner » répète la voix de Violette, dans ma tête.

Tout en s'affairant, il me demande comment la journée s'est passée et je me mordille les lèvres avant de lui répondre. Dois-je lui parler de la visite de Nina, l'autre jour ? De mes doutes sur son propre rôle dans cette affaire ? Je ne voudrais surtout pas le blesser, même si ça signifie que je dois faire l'autruche pour préserver l'atmosphère détendue de cet instant. Une idée qui va à l'encontre de ma nature intrinsèque.

— Les ventes ont été très bonnes, dis-je avant d'orienter la discussion sur les succès du magasin. Mes bougies plaisent beaucoup, en particulier « Songe d'une nuit d'hiver ».

Bientôt, l'odeur des oignons et lardons revenus à la poêle me chatouille les narines. Mon estomac gargouille.

— Je meurs de faim, avoué-je en me hissant sur l'accoudoir du canapé pour mieux le voir.

Avec un plaisir non dissimulé, Devon me lance un clin d'œil derrière l'îlot.

— Raison de plus pour se lâcher sur la crème et le fromage, rit-il. Une salade en accompagnement et une boisson pour faire passer le tout, ça te dit ?

— Je valide. Pour le dessert, j'ai des mousses au chocolat tout droit venues du supermarché...

— Ça me va.

Comme je fais mine de me lever pour aller chercher les desserts, il fait les gros yeux.

— Ne bouge pas et repose-toi, je m'occupe de tout.

Un sourire étire mes lèvres et je secoue la tête.

— Bien, chef !

— D'ailleurs, tu ne devrais pas te percher sur l'accoudoir. Si tu tombes, tu te rattraperas mal, avec ton poignet affaibli.

Je soupire mais obtempère néanmoins. C'est touchant de le voir se soucier de ce qui peut bien m'arriver. Le dos calé contre le dossier du canapé, je me redresse juste assez pour le regarder cuisiner. Il tâtonne un peu pour trouver certains ustensiles et ingrédients nécessaires à l'élaboration du dîner, et je le vois ouvrir plusieurs placards avant de mettre la main sur ce qu'il cherche. Au bout d'un moment, toutefois, je dois bien admettre que Devon gravite dans ma cuisine comme si c'était la sienne et j'admire sa faculté d'adaptation.

— Tu as trouvé tout ce dont tu as besoin ?

— Il ne me manquait plus que ces feuilles de laitue dénichées au fond du bac à légumes de ton frigo. Sinon, je suis tombé sur une bouteille de vin de Bordeaux. Ce n'est pas du blanc sec comme je recommanderais pour accompagner ce plat, mais on va s'en accommoder.

— Une bouteille de Bordeaux ?

Devon m'interroge du regard.

— Tu ne savais pas que tu en avais ?

— Non, enfin si. L'autre soir, lors du dîner avec les amis de Violette, j'ai bien vu qu'il y avait quelques bouteilles dans les placards, mais je ne m'en suis pas plus intéressée que ça. Elle doit provenir de la réserve de ma grand-tante, supposé-je.

— C'est une très bonne bouteille, fait remarquer Devon en consultant l'étiquette. Peut-être veux-tu la garder pour une grande occasion ?

Je balaye sa proposition de la main.

— Pour moi, tous les vins se ressemblent plus ou moins. Et je trouve que la situation se prête bien à une bonne bouteille, pas toi ?

Il me gratifie d'un sourire ravageur et saisit deux verres à pied, qu'il dispose ensuite sur le plan de travail.

— C'est un Château Hosanna de l'an deux-mille, précise-t-il. Un excellent pomerol.

— Ce qui prouve définitivement que ce n'est pas moi qui l'ai acheté. Je n'y connais absolument rien en vins et je ne bois quasiment pas d'alcool. Sauf pour les grandes occasions... Et encore, je me limite à un verre, sinon, je suis pompette.

— Vraiment ?

— Authentique.

Devon joue des sourcils et ses yeux brillent de malice.

— C'est bon à savoir...

Je lui retourne un air faussement moralisateur.

— N'y pensez même pas, Devon Francœur, formulé-je d'un ton pompeux. Vous ne parviendrez pas à me saouler pour me faire faire n'importe quoi !

— N'importe quoi ? Du genre ?

Il rit et je me mordille la lèvre inférieure.

— Je ne sais pas trop...

Mon propre rire se bloque dans ma gorge.

— ... n'importe quoi, comme signer des documents à mon insu, par exemple, terminé-je dans un hoquet embarrassé.

Alors qu'il est occupé à recouvrir les pommes de terre d'un petit reblochon coupé dans le sens de la largeur, Devon se fige. Il relève la tête, nos regards se croisent et un lourd silence nous tombe dessus.

— Jamais je ne ferais une chose pareille, finit-il par souffler, visiblement touché par mes paroles.

Je suis pleinement conscience que je viens de jeter un froid entre nous et c'est précisément ce que je voulais éviter. J'ai perdu une bonne occasion de me taire. D'un autre côté, cependant, il faudra bien que je sache si oui ou non Devon est lié à l'agence Francœur Immo et au client mystère qui a des vues sur le *Faubourg des Étoiles*.

Évasive, je détourne le regard.

— Je sais bien, c'était juste un exemple idiot, me rattrapé-je comme je peux – autrement dit : misérablement.

Maintenant, je n'ai plus qu'à changer de sujet si je veux réchauffer l'atmosphère devenue très fraîche. Devon enfourne le plat puis referme lentement la porte du four, l'esprit ailleurs et le regard éteint.

— Ça ne va pas ? m'inquiété-je.

Il s'essuie les mains dans un torchon qu'il a noué à un passant de son jean, puis appuie sur les boutons du four. J'entends presque aussitôt le ventilateur de l'appareil à chaleur tournante se mettre en marche.

Quand il reporte son attention sur moi, Devon passe la main sur sa nuque et sourit.

— Tout va bien. J'ai... j'ai cru entendre le vibreur de mon iPhone avant de me souvenir que la batterie est morte. L'habitude, sans doute.

En fin de compte, c'est lui qui oriente la conversation ailleurs. Ce qui me convient très bien.

— C'est pour ça que je ne t'entendais pas, quand tu as essayé de me joindre tout à l'heure ? je comprends en écarquillant les yeux.

Il hausse les épaules et une moue embarrassée étire ses lèvres.

— Probablement, oui. Je suis vraiment désolé si cet appel est de près ou de loin lié à ta mauvaise chute, s'excuse-t-il.

— Tu veux parler du gadin mémorable qui a fait de moi la risée du quartier ? Non, t'inquiète... Je suis maladroite et malchanceuse de

naissance, je crois. Comme Pierre Richard dans *La Chèvre* !

— À ce point-là ?

— Au moins.

— Tu m'en diras tant.

Devon débouche la bouteille de Château Hosanna. L'expression de son visage se détend et je remets à plus tard toute allusion à Nina Favre-Lombard et à cette histoire de négociations immobilières. Après cette journée éprouvante qui a suivi des nuits presque blanches, j'ai envie de passer une bonne soirée.

— Promis, je ne te pousserai pas à la consommation, lance-t-il d'un ton railleur en remplissant les deux coupes d'un liquide pourpre. Même si ce bordeaux est plein de promesses, ajoute-t-il en levant le verre à la hauteur de ses yeux.

Une demi-heure plus tard, le repas est prêt et je contemple Devon alors qu'il apporte un plateau bien garni.

— Installe-toi confortablement, je m'occupe du service, me recommande-t-il en déposant le tout sur la table basse.

Je ne me fais pas prier et m'avachis sur le canapé. C'est vraiment délectable de se faire chouchouter, d'autant plus lorsque le service et les soins sont apportés par quelqu'un comme Devon. Qui aurait pu prédire que derrière son armure de glace, se cachait un être aussi doux et prévenant ?

— Tartiflette à la Devon !

Je glousse devant son emphase et il me tend une assiette généreusement garnie.

— Merci, soufflé-je.

— Mais je t'en prie, répond-il, avec cette aura charmeuse qui lui colle à la peau.

Mes paupières papillonnent et je baisse les yeux.

Le contenu des récipients est joliment présenté et il y a juste ce qu'il faut de tartiflette fondante et de laitue croquante. Je hume l'agréable odeur du fromage chaud qui me fait saliver. Nous allons nous régaler !

Devon s'empare de son assiette et prend place à côté de moi. Assis en tailleur, avec des musiques d'Antonio Vivaldi en fond sonore, nous dégustons notre portion tout en approfondissant le sujet du retour du succès de ma boutique.

— Je suis vraiment ravi que ça marche, dit-il en se levant pour se resservir. Tu le mérites.

Il a l'air vraiment sincère. Il ne peut tout de même pas jouer à ce point sur les deux tableaux et tenter de faire couler le magasin par je ne sais quelle sornioiserie, alors que je suis persuadée qu'il m'aide à faire précisément le contraire ? Soit je fais totalement fausse route en l'associant à l'agence dans laquelle travaille Nina Favre-Lombard, soit Devon est un acteur terriblement doué.

Lorsqu'il reprend place à mes côtés, nos épaules se frôlent et ce contact me fait frissonner. Le dîner, bien que délicieux, est soudain relégué dans un coin de ma tête. Toute mon attention focalisée sur Devon, j'avale mon repas avec lenteur, fourchetée après fourchetée.

— Et toi, ça s'est arrangé à ton travail ? le questionné-je le plus innocemment possible, au moment où nous passons au dessert. Ton patron ne te fait plus de misères ?

Il prend le temps de déguster une cuillerée de mousse au chocolat, déglutit puis fronce les sourcils.

— Tout est arrangé, répond-il laconiquement.

— Vous avez eu une conversation ? Vous avez pu régler votre différend ? Je me rends compte que j'ai parlé à toute vitesse, un peu sur les nerfs.

Il se tourne vers moi, plisse les paupières.

— Tout est arrangé, répète-t-il, d'un ton plus grave.

Il me dévisage, les yeux brillants. À cet instant, je n'ai qu'une envie : l'embrasser. Mais sa réponse catégorique alerte une partie encore lucide de moi-même et je m'enfonce dans le creux du canapé. Une petite voix, assidue et agaçante, tourne inlassablement dans ma tête. *Je dois savoir... Je dois savoir...*

Comme s'il lisait dans mes pensées, Devon se racle la gorge et m'explique qu'il est l'assistant de son boss et qu'il lui arrive régulièrement de ne pas être d'accord avec lui.

— Mon patron a un véritable empire. Il gère trois sociétés différentes dans des secteurs très divers, financiers pour la plupart.

Même s'il a répondu à ma question, Devon reste vague. Je n'insiste pas davantage. S'il veut m'en dire plus, il le fera, et sinon, je finirai par lui demander si oui ou non, il travaille pour Francœur Immo. Mais pas ce soir. Je ne me sens pas la force de me confronter à lui, maintenant. Les nuits

blanches, les journées harassantes et ma dernière épopée sur les Grands Boulevards, soldée par une chute, ont eu raison de moi et je n'aspire pas à entamer une conversation qui risque d'être conflictuelle.

Le repas terminé, Devon débarrasse la table et dispose couverts et ustensiles de cuisine dans le lave-vaisselle. Il est presque vingt-deux heures et, malgré la fatigue qui me tombe dessus comme une chape de plomb, je n'ai pas envie qu'il s'en aille. Quelque part, je sens que sa présence m'apaise, qu'elle me rassure. J'ai sur le bout de la langue de lui proposer de rester, mais je me ravise ; Devon n'a plus de raison de s'attarder ici, maintenant que son ami l'héberge.

Alors que je ramène un coussin contre moi, il revient près du canapé. À la lenteur de ses gestes et à son regard braqué sur moi, je comprends qu'il aimerait rester lui aussi, qu'il a peut-être envie de passer davantage de temps auprès de moi. Cette simple idée fait naître des papillons dans mon ventre, mais le silence de Devon me trouble encore plus. Si ses mimiques le trahissent, ses non-dits sont comme un bouclier entre lui et moi et je ne sais pas quel comportement adopter. J'aimerais qu'il me confie le fond de ses pensées au lieu de croire que je peux avoir accès à tout ce qui se trame sous sa boîte crânienne.

— Est-ce que ça va aller ? me demande-t-il d'une voix douce.

— Parfaitement.

Je pense clairement le contraire.

— Tu es venu comment, aujourd'hui ?

— Métro... Mais je crois que je préfère rentrer à pieds.

— Je crois que je déteste prendre le métro, avoué-je en repensant à la dernière fois où j'ai voyagé de la sorte, aux heures de pointe, de surcroît.

Devon sourit.

— Je n'aime pas particulièrement ça non plus. Surtout à cette heure-ci.

Il s'installe nonchalamment sur l'accoudoir du fauteuil qui jouxte le sofa. L'espace d'un instant, il semble hésiter puis...

— Je ne voudrais pas paraître collant, mais...

Je le coupe tout de suite.

— La chambre d'amis est toujours libre, tu sais. Et tu as vraiment l'air épuisé. Je m'en voudrais de te mettre dehors à une heure pareille.

Je n'ai pas besoin d'en dire plus. Un large sourire illumine son visage et il tend la main vers moi, paume vers le haut.

— Me laisserais-tu emprunter ton téléphone mobile pour que j'envoie un texto à Auguste ?

— Bien sûr ! Attends...

De ma main valide, je sors l'appareil de ma poche et le lui cède volontiers.

Devon s'en empare, pianote nerveusement dessus et me le rend presque aussitôt.

— J'ai un pyjama en pilou si grand pour moi que je pense qu'il pourrait t'aller, dis-je en pouffant.

Il penche la tête sur un côté.

— La proposition est tentante mais je te remercie, je n'ai besoin de rien.

Il me dévisage un long moment et je devine que je suis en train de piquer un fard. Tout sourire, il descend de l'accoudoir pour s'installer confortablement sur la place à côté de moi. Nous discutons encore un moment, évoquant tour à tour Montmartre, Noël, la météo, une série télé qui nous a marqués, quelques souvenirs d'enfance ou encore le bonheur d'avoir un toutou. Je ne me souviens plus exactement dans quel ordre nous parlons de tout ça. Au fur et à mesure de la conversation, notre élocution se fait plus lente et nous décidons qu'il est temps d'aller dormir.

— Bonne nuit, finit par murmurer Devon au creux de mon oreille, avant de déposer un baiser chaste sur mon front.

Tout mon être frissonne.

Quand Devon disparaît derrière la porte de la chambre que je lui ai attribuée, mon cœur bat à la cadence des grelots qui s'agitent aux harnais des rennes du père Noël. Si je ne parviens pas à mettre des mots sur l'émotion qui m'enveloppe à cet instant, je peux affirmer que la présence de Devon a illuminé ma soirée.

Chapitre 15 : Mon beau sapin ?

(Bougie aux fragrances d'orange amère, bois fumé et sapin baumier)

22 décembre

Les jours passent à toute vitesse. Paris est en proie à l'hiver et Noël arrive à grands pas. Ce matin, je m'attarde dans ma chambre, j'hésite entre une robe pull en laine épaisse et un sweater festif rehaussé de fils métalliques brillants, quand on frappe à la porte de l'appartement. J'imagine aussitôt que c'est Violette, venue me souhaiter une bonne journée ou vérifier si elle n'a pas oublié quelque chose chez moi. Je file lui ouvrir, vêtue d'un maxi tee-shirt et de leggings imprimés jacquard norvégien, les cheveux en pétard.

— Sa...

Mes mots se bloquent et je me fige instantanément, la main agrippée à la porte. Devon vient d'apparaître sur le seuil et je ne m'attendais pas à le voir si tôt.

— Bonjour Avril, me salue-t-il, sourire aux lèvres. Violette m'a laissé monter. Tu vas bien ?

L'espace d'une seconde, je me fige, incapable de savoir si je dois me cacher et refermer la porte ou le laisser entrer.

— Salut. Oui. Non. Enfin si, balbutié-je. Si, je vais bien.

Des plis se forment sur le front de Devon.

— Tu n'as pas l'air sûre de toi...

— Si, si.

Je me mordille la lèvre inférieure, consciente que je ne me présente pas sous mon meilleur jour.

— C'est juste que je ne suis pas très réveillée, alors ne fais pas trop attention à ma tête. Au saut du lit, je ne donne jamais la meilleure image de moi-même, mais je t'assure que je vais très bien.

Il scrute mon visage avec circonspection.

— Hum... C'est vrai que tu aurais pu faire l'effort de démêler cette tignasse et tu as la signature des draps froissés sur une pommette, raille-t-il.

Je lui lance un regard noir.

— C'est ça, moque-toi de moi !

— Hé ! Je ne fais que dire la vérité.

Il s'approche et passe son pouce sur ma joue.

— Juste là, dit-il en suivant les sillons dessinés par mes draps. Tu as la peau fine et veloutée, normal que tu marques facilement.

Je résume :

— Les cheveux en pétard et le visage chiffonné. C'est le top, non ?

Il sourit.

— Ma foi, je trouve que ça te va bien aussi.

Je laisse échapper un rire qui a tout du borborygme étranglé.

— Je ne sais pas trop comment je dois le prendre.

D'un geste lent, il saisit une de mes mèches défaites et la replace délicatement derrière mon oreille.

— C'est un compliment.

— Tu aimes le look « sauvageonne » ?

Son demi-sourire et sa voix chaude me font chavirer.

— Eh bien, ça se pourrait...

— Mais dis-moi, es-tu seulement venu pour avoir un aperçu de ma tête au petit matin ? demandé-je en feignant d'être parfaitement sereine.

— Je venais aux nouvelles, dit-il.

Sans prévenir, Devon attrape mon bras avec douceur et mon cœur manque un battement. Il garde ma main un moment entre ses doigts, puis se met à défaire consciencieusement le bandage qui entoure toujours mon pouce et mon poignet. Un fourmillement me parcourt le corps. C'est étrange comme l'absence soudaine d'un simple bout de tissu me donne l'impression de me retrouver toute nue.

— Je suis soulagé de voir que ce n'était rien de méchant, commente-t-il.

— Oui, c'était trois fois rien.

Il se penche pour poser le bandage sur la console dans l'entrée. Lorsqu'il relève la tête, nos visages se touchent presque.

— Avril, je...

Pendant une fraction de seconde, je crois qu'il va profiter de notre proximité pour m'embrasser. Mon cœur bat la chamade et il y a un grand lâcher de papillons dans mon ventre. Au moment où j'estime être suffisamment proche de lui pour prendre moi-même l'initiative d'un baiser, il a un mouvement de recul, si inattendu qu'il me laisse pantoise.

Mes paupières papillonnent.

— Qu'y a-t-il ?

Il me dévisage et s'éclaircit la voix.

— Rien. Euh... Hier matin, j'ai dû oublier ma veste en partant de chez toi, dit-il en fourrant ses mains dans ses poches, l'air ennuyé. Tu ne l'aurais pas vue ?

Je cligne des paupières. Il a beau feindre l'indifférence, il me fixe, droit dans les yeux, comme pour étudier scrupuleusement l'expression de mon visage. La majeure partie du temps – tout le temps, en fait – je suis déconcertée par son comportement. Par l'attention qu'il semble me porter et par la réserve qu'il maintient en même temps. Je crois que personne ne m'a jamais regardée comme il le fait – véritablement. Mais le fait qu'il souffle sans cesse le chaud et le froid me désarçonne.

— Je n'ai rien trouvé, ahané-je. Mais...

Je me détourne pour faire mine de chercher autour de moi.

— ... pour être franche, je n'ai pas eu le temps de remettre la chambre d'amis en ordre après ton départ.

Et c'est la vérité. Depuis hier à huit heures du matin, je n'ai pas eu une minute à moi. Entre l'entretien et le rangement de la boutique, la gestion d'une clientèle toujours aussi abondante à l'approche de Noël, le réassortiment constant de l'offre et les besoins de mon petit animal de compagnie, j'ai à peine eu le temps de passer par la salle de bains avant de gagner ma chambre pour m'écrouler sur le lit. Devon pourrait avoir oublié n'importe quoi dans la pièce voisine, je n'en saurais rien.

— Je t'en prie, entre, l'invité-je en remarquant que nous nous tenons toujours dans l'entrée, avec la porte ouverte. Si ta veste est ici, je ne serai pas longue à mettre la main dessus.

— Je peux m'en occuper...

— Non, non, ça ne m'ennuie pas.

Je lève le bras et je tourne exagérément le poignet.

— Et je suis de nouveau apte à le faire.

Il sourit et je m'éloigne, pendant que Sherwood cherche par tous les moyens à capter les faveurs de Devon.

Dans la chambre d'amis, je scrute les lieux à la recherche du vêtement égaré, remarquant au passage que Devon a soigneusement refait le lit avant son départ, un très bon point pour lui. En réalité, à bien y regarder, la chambre est restée telle qu'elle était avant qu'il ne l'occupe et je me rends bien vite compte que sa veste ne s'y trouve pas.

Je reviens au séjour les mains vides.

— Rien ? s'étonne Devon.

Je secoue la tête, navrée.

— Pourtant, j'étais persuadé de l'avoir laissée ici.

Il soupire. De soulagement ?

— Tu n'avais rien d'important à l'intérieur ? demandé-je. Des papiers ? Des cartes de crédit ?

— Oh, trois fois rien.

Je hoche la tête. Ce faisant, je me suis mise à fouiller scrupuleusement mon appartement. Alors que je suis prête à abandonner mes investigations, j'aperçois un pan de tissu anthracite dépassant du panier de Sherwood. Je ne lui connais aucun doudou de cette couleur. Intriguée, je m'approche, me penche en avant pour m'emparer de l'étoffe.

Noooooon... mon chien n'a quand même pas...

— Oups...

Si, il l'a fait.

Très embarrassée, j'extirpe le blazer de Devon du bazar organisé que forme l'univers de mon toutou. Dans son panier, il a pour habitude d'y déposer ses jouets préférés et, parfois, il arrive qu'on y retrouve les vêtements des êtres humains qui gravitent autour de son petit monde.

Si la veste de belle coupe n'a absolument aucun mal – Sherwood n'est plus du tout destructeur depuis qu'il a atteint son âge de raison à lui, autour de dix mois – le tissu est cependant couvert d'un duvet doux, soyeux... et particulièrement collant. Sans le moindre doute, il provient des touffes de sous-poils que sème Sherwood un peu partout lorsqu'il mue.

— Ah... d'accord, fait Devon en écarquillant les yeux.

Un tic nerveux agite ses lèvres et je m'empresse de prendre la défense de mon chien :

— Ne t'inquiète pas, Sherwood n'est pas du genre à abîmer quelque chose. J'imagine qu'il s'est juste servi de ta veste comme doudou. Ce qui, chez lui, correspond ni plus ni moins à une grande marque d'affection. D'ailleurs, si tu as un portefeuille ou n'importe quoi dans les poches, je parie qu'il y est toujours et en parfait état...

Joignant le geste à la parole, je plonge la main dans une poche de la veste de Devon. Si l'étoffe sent encore l'iris et la fève tonka du parfum qu'il utilise, il n'est pas négligeable de souligner qu'elle s'est également imprégnée de l'odeur, légère mais néanmoins persistante, que dégagent les

petites pattes de mon animal de compagnie ; à savoir un subtil mélange de maïs soufflé et de saucisson sec des montagnes.

— Je suis désolée, dis-je en palpant le tissu.

Devant la mine dépitée que je dois faire, Devon se détend et laisse échapper un de ses rires francs, qui illuminent son visage et me retournent les sens.

— Ce n'est rien, voyons !

Il balaye tout malaise d'un geste de la main et son rire est si communicatif que je me surprends à l'imiter.

— Sacré Sherwood !

Toujours en riant, j'extirpe d'une poche un objet en cuir qui ressemble à un porte-monnaie, mais qui, à en juger par son contenu, doit plutôt tenir du porte-cartes. J'observe brièvement les petits papiers cartonnés, de forme rectangulaire, serrés les uns contre les autres. Aucun n'est mouillé ou mâchouillé.

— Tiens, dis-je en brandissant l'ensemble sous les yeux de Devon. Comme tu peux le constater, tout est parfaitement intact.

Devon a un léger sourcillement et tend la main.

Je ris toujours au moment où ma maladresse frappe une fois de plus. Les cartes s'échappent de leur contenant et s'éparpillent toutes sur le sol.

— Oh flûte !

Je me penche aussitôt. Vif comme l'éclair, Devon fait pareil et nous manquons de justesse de nous télescoper. Il a cessé de rire. Pas moi. Amusée par la situation, j'attrape quelques cartons épars.

— J'ai l'impression que mes mains sont des pattes de poule, parfois, commenté-je. Je suis tellement...

Je m'apprête à m'épancher sur cette fichue maladresse qui ne me laisse en paix que lorsque je crée, quand mon cerveau décrypte inconsciemment les lettres typographiées en haut à gauche de toutes les cartes de visite :

Francœur Immo

Mon rire se perd instantanément dans ma gorge et j'ai l'impression que ma pression artérielle chute d'un coup. Juste sous le nom de l'agence, j'aperçois celui de Devon, suivi de la qualification d'assistant de direction et de chargé d'affaires immobilières.

— Qu'est-ce que... ?

Je me redresse, chamboulée.

Il me faut un moment avant de comprendre ce qui se trouve sous mes yeux. Une partie des cartes de visite dans les mains, je les observe encore et encore, comme si, d'un tour de magie, je pouvais effacer ce qui est inscrit dessus.

Intrigué, mon shiba renifle les cartes restées par terre et relève la tête, truffe en l'air, probablement en train d'estimer la nature des sentiments dont je suis assaillie. Stupeur, honte, colère, chagrin. Bien malin serait celui qui pourrait mettre un nom sur ce mélange d'émotions qui me submerge.

— Sherwood... Va voir les gens et les chiens depuis la fenêtre, dis-je à mon animal de compagnie, tête baissée et la voix brisée.

Mon shiba reconnaît suffisamment de mots pour me comprendre et file se positionner à la fenêtre du séjour.

Seule avec Devon, je suis si tourmentée que je manque de perdre l'équilibre et je me retiens à un bahut en bois patiné. Une succession de flashes, qui ne durent que quelques secondes, me font revivre ma première rencontre avec Devon, puis toutes les suivantes. Je revois sa nonchalante arrogance, ses sourires charmeurs, la dualité complexe de son être et cette douceur que j'ai cru entrevoir sous son masque d'impassibilité. Un sourire, une attitude, un regard d'azur et une voix rauque, intense. Jour après jour, c'est ainsi qu'il m'a charmée. Tout ça pour quoi, au juste ? Escomptait-il que je devienne folle de lui au point de me plier à chacune de ses volontés, y compris celle de vendre tout ce que je possède ? Bon sang ! Je suis la dernière des idiots.

— Avril ?

Je relève la tête et nos regards se croisent. Un éclair de doute et d'autre chose, parfaitement indéfinissable, passe dans le regard de Devon, et ses épaules remontent.

— Avril, ça ne va pas ?

— Non, Devon, ça ne va pas. Pas du tout.

J'ai l'impression de prendre une douche glacée, faite d'incompréhension et de rancœur. Brusquement, je ne supporte plus les sentiments contradictoires que Devon génère chez moi.

— Pourquoi as-tu fait ça ? gémis-je.

— Fait quoi ?

Le doute que je lis dans les yeux de Devon me bouleverse encore plus que s'il m'avouait tout de suite la vérité. J'ai envie de pleurer, de le gifler et

de le mettre à la porte en lui criant tous les noms d'oiseaux que je connais. Tout en même temps. Pourtant, mon corps reste statique. Dans le chaos sentimental qui m'envahit, je me surprends à vouloir d'abord et surtout me confronter à son mensonge.

— Menti ! expulsé-je violemment. Pourquoi m'as-tu menti, Devon ?

Il pose les yeux sur les cartes, puis sur moi. Lorsqu'il détourne le regard, il laisse échapper un léger souffle du nez et s'humecte les lèvres.

— Je vois... J'imagine que tu as reçu la visite de Nina.

Il sourcille en regardant distraitement l'extérieur, puis son regard se braque à nouveau sur moi. Alors comme ça, il ne nie pas. Non seulement il travaille chez Francœur Immo, mais en plus il connaît Nina et toute l'histoire. Forcément, puisque l'agence porte le nom de sa famille.

Furieuse, je lui jette ses cartes à la figure et il recule, momentanément désarçonné par mon attitude. Les poings sur les hanches, je m'approche de lui. Pas question de reculer ou de m'effondrer.

— Oui, j'ai rencontré Nina de l'agence Francœur Immo, martelé-je en détachant chaque syllabe. Et tu sais quoi, Devon ? Comme je ne suis pas aussi stupide que tu le penses, j'ai tout de suite fait le rapprochement entre cette agence et toi. Toutefois, je voulais, j'*espérais* me tromper. Je t'accordais encore le bénéfice du doute. C'est là la plus grande erreur que j'ai commise !

Une lueur de colère et d'incompréhension passe dans les yeux de Devon et il glisse nerveusement ses doigts dans ses cheveux noir corbeau.

— Je n'aurais jamais cru que Nina se pointerait si vite, se défend-il en écarquillant les yeux. Quelle garce !

Ses mâchoires se contractent et il laisse échapper un juron.

— Je te garantis qu'on va m'entendre à l'agence !

Je n'en crois pas mes oreilles. Il ne se remet pas en question. Pas une seule seconde. Cette attitude, combinée au reste, me met les nerfs en pelote – et l'expression est faible.

— Tu veux que je te dise, répliqué-je du tac au tac. Ce n'est pas Nina Favre-Lombard, le problème. Elle ne fait rien d'autre que son travail. D'une manière qui manque de courtoisie et d'amabilité, je l'admets, mais à la différence de toi, elle présente les choses avec franchise et ne manipule personne pour arriver à ses fins.

— Quoi ?!

Index pointé, je lui indique que je n'en ai pas terminé.

— Tu travailles là-bas, Devon. Tu me mens depuis le début.

— Laisse-moi t'expliquer, Avril...

— Ce ne sera pas nécessaire.

Je fais non de la tête et tends une main entre nous, comme si je voulais ériger des barrières.

Devon se raidit et ses épaules se contractent un peu plus.

— Alors, qu'attends-tu de moi ?

Je souffle du nez.

— Plus rien, j'en ai bien peur. Je n'attends pas grand chose des gens, en général. J'ai déjà subi de nombreuses désillusions, mais là, on est au sommet !

Il déglutit.

— Tu devrais m'écouter, Avril...

— T'écouter ?

À cran, je détourne momentanément le regard avant de le river à nouveau sur lui.

— Je t'ai suffisamment écouté et tu m'as trahie, Devon ! lâché-je en refoulant mes larmes.

Il reçoit l'accusation de plein fouet et cet air légèrement vulnérable qu'il prend me bouscule, me transperce. Mais je ne dois pas oublier que, dans cette situation, c'est moi qui ai le droit de me sentir humiliée et meurtrie, pas lui.

— Tu ne connais pas toute l'histoire, tente-t-il encore.

Je secoue la tête, déterminée à ne pas me laisser embobiner par ses paroles. Mes lèvres tremblent et je peine à contenir les larmes chaudes qui me montent aux yeux.

— Tu veux que je te la raconte, l'histoire ? sangloté-je. Alors, écoute bien ! Tu as tout prémédité. Notre rencontre, chaque fois où je pensais que le destin nous poussait l'un vers l'autre. Chaque conversation, chaque geste, chaque considération et chaque marque d'attention, tout était fait pour parvenir à tes fins. Tout était faux...

Il n'attend pas la fin de ma diatribe et explose à son tour.

— Au nom du ciel, Avril, veux-tu bien me laisser t'expliquer ?

Je sursaute devant sa véhémence. Mais je ne me laisse pas démonter pour autant et je me rengorge un peu plus.

— M'expliquer quoi ? Que tu n'as rien trouvé de mieux à faire que de me séduire pendant que tes collègues et toi, vous me mettiez des bâtons dans les roues pour faire capoter mon commerce, c'est ça ? Ah ! C'est du joli, Devon !

Ses narines se dilatent.

— Bon sang, Avril ! C'est vraiment ce que tu penses ?

— Bien sûr, campé-je sur mes positions. Parce que c'est exactement ce qui s'est produit.

Le visage de Devon devient plus grave et il se met à arpenter le séjour.

— Tu n'y es pas du tout, souffle-t-il, le regard sombre.

Une onde d'émotions diverses semble passer dans ses yeux et plus rien chez lui ne ressemble au Devon calme, fier et distant que j'ai rencontré. Une à une, ses barrières viennent toutes de voler en éclat.

— Je crois que je vois très clair, au contraire, répliqué-je.

Il me rejoint en deux enjambées et mon cœur se met à cogner plus fort dans ma poitrine.

— Il y a quelque chose que tu dois absolument savoir, insiste-t-il, le ton étonnamment radouci.

— Non.

Je plaque froidement sa maudite veste contre son torse, le bras tendu pour maintenir la distance qui demeure entre nous. Nous sommes face à face, aussi immobiles l'un que l'autre. La tension entre nous est si forte qu'elle en est presque palpable.

Sous les cils épais et sombres qui les encadrent, les yeux de Devon brillent autant de fureur que de désarroi et de désir. L'espace d'un instant, je ne parviens pas à en détacher les miens. Je me sens désorientée, blessée dans mon amour-propre, stupide. Et c'est de sa faute. Parce qu'il m'a menti.

— Quand je t'ai laissé entrer dans ma vie, j'attendais de toi de l'honnêteté, reniflé-je après un silence. Je t'ai ouvert la porte de chez moi, je t'ai fait confiance, je ne te demandais rien d'autre en retour. Les mensonges ne mènent à rien de bon, Devon.

Il tente de s'approcher encore et je le repousse.

— Pars, maintenant !

Il ne fait pas un geste qui m'indique qu'il va obtempérer et je regrette à cet instant que mes yeux ne puissent pas jeter des éclairs en mode taser.

— Va-t-en de chez moi !

— Avril... essaie-t-il encore, dans un murmure rauque et agacé.

Mes yeux s'attardent sur ses lèvres qui frémissent. Je replie machinalement la manche de son blazer qui s'était mise à pendre entre nous, et quand je relève la tête, je le repousse plus violemment.

— Fous le camp, Devon ! asséné-je aussi fort que possible.

Mon haussement de ton alerte Sherwood et Violette. Cette dernière apparaît aussitôt dans l'entrée de mon appartement. Elle n'a pas besoin de nous observer longtemps, Devon et moi, pour comprendre que tout n'est pas tout rose dans le meilleur des mondes. Elle réagit au quart de tour et nous rejoint. En parfaite médiatrice, elle m'adresse un regard plein de compréhension et de compassion, tout en posant une main apaisante sur l'épaule de Devon.

— Si je vois juste, tu f'rais mieux de partir et de te tenir le corps raide et les oreilles molles²⁷ pendant un moment, Devon, lui glisse-t-elle d'une voix calme, mais ferme.

Il ne répond rien et pousse un soupir de capitulation.

Sans me quitter des yeux une seule seconde, il recule. D'un pas. De deux. Il a presque l'air hagard, tout à coup, comme s'il n'avait pas encore remarqué que la situation lui échappait. Que *je* lui échappais. *Et le magasin aussi*, ajoute une voix cruelle dans ma tête.

Violette le pousse sur le palier et je leur tourne le dos, secouée par des sentiments si divergents que ça me fait mal. Des questions restent en suspens et je suis bien plus éprouvée par cette confrontation que je ne veux le laisser voir.

Le temps que mes pensées se heurtent à un mur de colère et d'incompréhension, j'entends des pas descendre l'escalier en colimaçon. Quelques bribes de paroles me parviennent sans que je n'en comprenne le sens et je m'agrippe au bord du mobilier de la cuisine. Je me sens sur les nerfs et intensément blessée en même temps. Le plus dur, c'est cette sensation de vide aussi brutale que douloureuse qui m'a happée quand j'ai vu le nom de Devon sur la carte. Sentiment qui grandit en moi à mesure que je prends véritablement conscience de ce qui vient de se passer et de ce que cela implique. Devon m'a menti. Je ne pourrai plus jamais lui faire confiance.

— Tu pleures ? fait Violette, lorsqu'elle revient à l'appartement quelques minutes plus tard.

Les yeux brillants, je secoue la tête. C'est seulement quand je me tourne vers elle et qu'elle me prend dans ses bras que je ne retiens plus mes larmes. Un sentiment, totalement inattendu et dévastateur, l'emporte sur les autres et me déchire le cœur.

— Oh Violette ! Je crois que je suis tombée amoureuse de lui.

La tête lovée contre son épaule, je m'épanche en faisant des bruits de goret. Je n'arrive pas à croire que j'ai pu me faire avoir à ce point. J'ai été stupide sur toute la ligne.

— Là, là... ça va aller, ma chouette, me console mon amie en passant plusieurs fois la main sur mon dos.

J'ignore combien de temps nous demeurons ainsi mais, petit à petit, mes larmes se tarissent et mes émotions refluent quelque peu. Violette me serre tout contre elle puis se recule, juste assez pour sonder l'expression de mon visage.

— Présentement, raconte-moi tout ce qui s'est passé.

Je hoche la tête, sèche mes larmes et je m'affale sur mon canapé.

Je n'y vais pas par quatre chemins. La boîte de Kleenex sous la main, je lui parle de la visite inattendue de Devon, de son blazer égaré, de la trouvaille dans le panier de Sherwood et des cartes de visite, sans omettre les informations qu'elles comportent. Les conclusions se font toutes seules dans l'esprit de mon amie et pendant ce temps, à force de parler, mon état émotionnel se stabilise.

— J'ai cru qu'il se passait quelque chose d'important, de beau et d'authentique, entre Devon et moi, achevé-je. J'ai été tellement idiot.

Violette me contemple, préoccupée.

— Toi, tu vas avoir besoin d'un truc à boire, souffle-t-elle. Et je crois bien que moi aussi...

Elle se relève, ouvre un placard, puis un autre.

— Tu n'aurais pas un jus de fruits ou un breuvage ?

— Il y a du prosecco et du pomerol, rien de plus.

Mon cœur se serre en pensant à la bouteille de Château Hosanna, dénichée l'autre soir par Devon, et les larmes menacent aussitôt de couler à flot. Je les contiens si fort que j'en ai mal aux yeux.

— Hum... Ce n'est pas ça que je cherche, déclare Violette en passant en revue les bouteilles de vin alignées dans le placard près de l'évier.

— Une liqueur, plutôt ? suggéré-je en songeant à son fameux thé alcoolisé façon Violette.

Elle secoue la tête.

— La liqueur, au Québec, ce n'est ni plus ni moins ce que vous autres Français, vous appelez un soda. Il est un peu tôt pour ça, et pour de la boisson²⁸ aussi. Je pensais à autre chose. À base de fruits... Bon, on va s'faire un thé bien costaud, finit-elle par se contenter.

Elle se saisit d'une boîte de thé noir en feuilles et tandis qu'elle prépare les filtres de deux tasses, je repasse en revue tout ce que je suis censée faire avant d'aller ouvrir le magasin, ce matin. Je les énumère d'une voix lasse :

— Je dois encore me doucher, m'habiller, sortir Sherwood. Je suis déjà en retard.

Elle me coupe :

— Taratata ! Je m'occuperai de la boutique en ton absence, ne t'en fais pas. D'abord, on boit un truc pour que ça te requinque. Ensuite, tu f'ras ta douche pour t'éclaircir les idées, ta promenade avec Sherwood pour prendre le temps de relativiser et tu reviendras fraîche comme un gardon pour accueillir tes clients. D'accord ?

J'hésite.

— Et toi, ça va aller ? lui demandé-je.

Elle comprend tout de suite que je fais allusion à Auguste. En toute logique, j' imagine qu'elle est en situation de penser qu'il s'est rapproché d'elle pour les mêmes raisons que Devon s'est rapproché de moi. Comme je la comprends !

— On reparlera de tout ça ce soir, dit-elle en esquissant un timide sourire. Mais avant, on va être les meilleures lutines du père Noël pour le *Faubourg des Étoiles* ! Ça marche ?

Elle a raison.

Me préparer. Ne pas penser. Tout mettre en œuvre pour que le magasin marche. C'est ce que j'ai de mieux à faire.

— Tu es sûre ? demandé-je tout de même. Ça ne te dérange pas d'ouvrir la boutique et de recevoir les premiers clients ?

— Absolument pas. De toute manière, je n'ai vraiment rien de mieux à faire aujourd'hui.

Je l'observe en écarquillant les yeux.

— Tu ne travailles pas ? m'étonné-je.

Elle tressaille, ne répond pas tout de suite puis...

— Non, pas aujourd'hui. Ni demain, d'ailleurs. Je...

Un soupir lui échappe et ses épaules s'affaissent.

— J'ai donné ma démission, hier soir.

Sa réponse me laisse coite pendant que j'essaie de digérer l'information.

— Mais... tu as fait quoi ? Pourquoi tu ne m'en as pas parlé plus tôt ?

Violette grimace et remue les doigts nerveusement tout en s'expliquant :

— J'étais trop HS pour aborder le sujet, mais... Je me suis fait *bumper*. Ils ont donné mon poste à l'arriviste dont je t'avais parlé et j'me suis retrouvée au département qui s'occupe de la publicité pour les assurances individuelles, type assurance vie ou complémentaire santé. Tu imagines un peu ?

Je retiens mon souffle, suspendue à ses lèvres.

— J'ai refusé, bien sûr, achève-t-elle. Et comme il n'était pas question de me laisser à mon poste actuel, et encore moins de me donner une promotion, j'ai démissionné.

J'en tombe des nues. Si ma confrontation avec Devon me tараude le cœur et si j'ai l'impression d'avoir le poids de toute la misère du monde sur les épaules, je suis également très touchée par le sort de mon amie. En fait, je suis sidérée. À quelques jours de Noël, Violette se retrouve sans travail, sans perspective d'avenir professionnel, coincée à des milliers de kilomètres de chez elle. Alors au lieu de pleurnicher sur mon sort, le mieux que je puisse faire est de la soutenir, elle. Je n'ai eu affaire qu'à un seul menteur. Mais à combien d'opportunistes, de manipulateurs et d'esbroufeurs Violette a-t-elle dû se confronter au cours des derniers mois ? J'aurais dû mieux l'écouter quand elle parlait de son travail. J'aurais dû voir venir tout ça, mais j'étais accaparée par mon magasin, mes bougies, mes problèmes. Et Devon...

— Tu comptais me le dire quand ?

Violette hausse sensiblement les épaules. Elle a le regard vague tandis qu'elle pose deux énormes mugs en forme de bonhomme de neige sur le

plan de travail. Comme je remarque ses tremblements, je pose ma main sur son bras.

— Je suis là si tu as besoin de parler, ajouté-je. Tu ne pensais tout de même pas garder ça pour toi, si ?

Elle baisse légèrement la tête.

— Je n'avais pas envie de gâcher les fêtes avec mes soucis. Et je voulais profiter de chaque moment passé avec Auguste.

À la mention de son amoureux, elle se tait. Nous échangeons un regard alarmé et elle se détourne pour masquer son trouble. Je comprends parfaitement ce qu'elle ressent.

— Tu comptes mettre Auguste devant le fait accompli ?

— Je ne sais pas. D'une manière ou d'une autre, il faudra bien qu'on ait le fin mot de toute l'histoire. Mais ça attendra un peu.

J'acquiesce douloureusement.

— *The show must go on*, conclut mon amie.

Les gestes beaucoup moins mesurés que d'ordinaire, Violette met l'eau à chauffer dans la bouilloire. Je me retourne pour laisser vagabonder mes pensées et mon regard tombe sur le sapin de mon appartement. Des images que je préférerais oublier me reviennent aussitôt et une infime part de moi-même se sent capable de passer toute ma colère contre Devon en me jetant sur ce pauvre arbre qui n'a rien demandé à personne. D'un autre côté, je suis encore suffisamment perspicace pour me dire que ce serait parfaitement stupide, comme réaction. Peu importe l'individu qui a acheté l'épicéa. Le principal, ce sont les couleurs que cet arbre apporte à ce coin vide du séjour et surtout, le fait que Sherwood adore dormir à son pied, lorsque j'allume la guirlande électrique. Ce serait un véritable gâchis de mettre l'épicéa aux ordures bien avant la clôture des festivités. Et puis, ça ne résoudrait rien. Si ? Non, bien sûr que non.

Respire, respire, murmure une petite voix dans ma tête. *Il n'y a rien de grave*. Non, rien du tout. Hormis le fait que je suis tombée amoureuse d'un salopard et qu'une bande de snobinards veulent faire couler mon magasin. *On respire...*

Quand Violette me tend une tasse fumante, je m'en empare et réchauffe mes paumes contre le récipient. Je me sens déjà mieux. La présence de mon amie m'aide à encaisser le coup et je souffle lentement pour calmer mes nerfs.

— On s’est bien fait avoir, marmonne-t-elle au bout d’un moment, en s’emparant du flacon de sirop d’érable que ses amis du Québec nous avaient apporté.

Je hoche la tête.

— Toutefois, quelque chose m’échappe, ajoute-t-elle après avoir ingurgité du thé bien chaud. Si Devon Francœur a vraiment pour objectif de te faire vendre le *Faubourg des Étoiles*, pourquoi a-t-il créé ce compte Instagram qui fait si bien tourner ta boutique aujourd’hui ?

Je bois une gorgée de thé à parfaite température.

— Là où le bât blesse, c’est que j’étais certaine qu’il m’aidait, avoué-je. Qu’il faisait tout ça pour la boutique et pour *moi*. J’ai été tellement naïve !

Violette se met à réfléchir, je le vois à ses sourcils froncés et à sa bouche qui se tord en une moue sérieuse. En fin de compte, j’ai bien l’impression qu’elle a l’intention d’enquêter dès à présent sur cette histoire.

— Est-ce qu’il t’a donné les identifiants du compte Instagram qu’il a créé pour le magasin ? Peux-tu y avoir accès ?

— Il m’a parlé de ça. Attends...

Sous le regard scrutateur d’un Sherwood qui observe chacun de mes faits et gestes, je me saisis d’un petit bloc-notes dans lequel Devon a griffonné quelques mots.

— Identifiants, mots de passe, on dirait que tout est là.

Violette observe l’écriture penchée de Devon.

— Je regarderai tout ça plus tard. Toi, finis ton thé et file t’habiller !

Je termine mon breuvage puis je vide le reste du contenu de ma tasse dans l’évier – je déteste l’amertume du tanin qui se dépose dans les dernières gouttes – et je contourne l’îlot.

— Robe-pull ou sweater festif ? demandé-je avant de m’engouffrer dans ma chambre.

— Tu t’y connais mieux en look que moi, répond Violette en haussant un sourcil. Mais je dirais quelque chose de festif.



La journée se poursuit dans l'ambiance extatique d'une boutique bondée de clients à la recherche du cadeau parfait. Noël est là, tout près. Pourtant, l'euphorie qui m'avait gagnée ces derniers jours est retombée comme un soufflé et même si je m'efforce de relativiser, un pincement au cœur persiste.

Les derniers clients partis, je procède aux rituels habituels : rangement du magasin, nettoyage du comptoir et de l'entrée, promenade de Sherwood – laquelle est perturbée par ma crainte indescriptible de tomber nez à nez avec Devon ou son ami Auguste. Heureusement, je rentre sans voir ni l'un ni l'autre et, aux alentours de vingt-et-une heures, Violette et moi nous pelotonnons sur le canapé de mon appartement, calées entre plaids et coussins, devant un plateau-repas et un téléfilm de Noël dégoulinant de bonnes intentions et de romantisme.

— Pourquoi dans ce genre de films, la nana a-t-elle toujours un job de rêve et des soupirants énamourés ?

— Et honnêtes, ajouté-je avec amertume.

— Et honnêtes, confirme Violette.

Je soupire en secouant la tête.

— Parce que ce sont des films, justement !

Je pose les yeux sur le plateau-repas. Ce n'est pas encore ce soir que je vais manger light, mais je m'en contrefiche.

— Au fait, as-tu eu le temps de te connecter au compte Instagram de la boutique ? questionné-je mon amie en grignotant quelques chips saveur poulet braisé.

Violette acquiesce et s'installe en tailleur, face à moi. La bouche pleine, elle me fait signe qu'elle ne va pas tarder à répondre.

— Pas avant ce soir, pendant que tu promenais Sherwood, mais oui, j'ai découvert quelque chose, confirme-t-elle après avoir avalé une cuillerée de salade de riz, thon et maïs.

— Et alors ? C'était un faux compte ? Ou alors, attends... Devon en a déjà supprimé le contenu ?

Violette secoue la tête.

— Rien de tout ça, ma chouette.

Elle déglutit, prend une grande inspiration.

— Le compte existe. Les photos sont toujours aussi belles et il y en a même une qui a été postée aujourd’hui.

— Aujourd’hui ?

Violette s’empare de ma tablette, se connecte rapidement et me montre le cliché en question. On y voit une de mes bougies, probablement ma préférée : « Songe d’une nuit d’hiver ». Elle est accompagnée d’une légende succincte suivie de hashtags. Et c’est tout.

— Devon continue de faire la promotion de mes articles alors que je connais son petit jeu, dis-je, offusquée. C’est à n’y rien comprendre !

— Ce n’est pas tout, commente Violette en effleurant l’écran du bout de l’index. Lis ces messages.

Je parcours les commentaires laissés par les internautes. Un certain @max.sansmenace0210 a laissé une flopée de pouces levés, @mathilde_from_montparnasse a écrit qu’elle passera au magasin pour se procurer, je cite « cette merveille de bougie », et je peux lire deux ou trois autres commentaires tout aussi enthousiastes, qui saluent l’idée d’une création en particulier, ou l’atmosphère chaleureuse du magasin. Je sens une bouffée d’émotion à l’idée que des personnes existent vraiment derrière ces messages et que certaines d’entre elles ont poussé la porte du *Faubourg des Étoiles* au cours des dernières heures. Cet engouement soudain est totalement fou. Mais le plus fou, c’est probablement ce commentaire : « Souvenir impérissable d’une douce soirée de décembre... », laissé il y a deux heures par un certain @devon.francoeur.

— Hein ?

Je relis le commentaire une demi-douzaine de fois, le cœur battant de plus en plus vite.

— Non mais, à quel jeu joue-t-il au juste ?

— Et tu ne connais pas la cerise sur le *sundae*, ponctue Violette en relevant les yeux pour capter les miens. Je suis allée fouiller un peu sur le compte et j’ai remarqué que deux publications ont été sponsorisées.

Le regard rivé sur le commentaire laissé par Devon, je lui accorde plus ou moins mon attention et marmonne :

— Oui, je sais, Devon m’en avait touché un mot.

— Et tu sais ce que ça signifie ?

Le ton de sa voix m’arrache à la contemplation de l’écran.

— Vaguement, pourquoi ?

— Avril... Devon a sponsorisé deux clichés à hauteur de plus de mille euros, chacun.

Je me redresse, stupéfaite.

— Je te demande pardon ?

Violette se mordille la lèvre inférieure.

— C'est comme je te le dis. Tu n'as rien remarqué ? Aucune opération douteuse sur ton compte bancaire ?

— Non. Enfin, pas aux dernières nouvelles.

Violette fronce les sourcils et j'écarquille les yeux.

— Merde, merde, merde !

Je m'empare de la tablette, ferme l'application Instagram et me connecte aussitôt à ma banque. En me rongant l'ongle du pouce gauche, je fais défiler les données de mon compte et les examine scrupuleusement une à une.

— Rien. Il n'y a rien de bizarre. C'est à n'y rien comprendre. Il n'a tout de même pas payé cette promotion de sa poche, ça n'aurait définitivement pas de sens !

Violette hausse un sourcil.

— Bah tu sais, c'est déjà arrivé que des mecs pleins aux as déboursent des fortunes pour séduire quelqu'un ou pour se faire pardonner quelque chose.

Mon regard tombe sur mon sapin et je frémis.

— Si c'est ça, ça ne marchera pas avec moi. L'amour ou le pardon ne s'achètent pas. Ni avec un sapin, ni avec des marrons, des sponsorisations ou des babioles. Ils se méritent, un point c'est tout.

Chapitre 16 : Season's greetings

(Bougie parfumée aux essences de pin sylvestre, mandarine et gingembre)

²⁹ 23 décembre

La nuit a été courte. Une de plus. Bien décidée à obtenir la vérité sur l'agence Francœur Immo, j'ai ressassé mes questions des heures durant, pour finir par trouver le sommeil peu avant la sonnerie du réveil. Mal de crâne assuré. Violette, quant à elle, a rapidement déboulé dans l'appartement, avec une énergie dès le lever que je lui envie. Je ne suis décidément pas du matin.

Vêtue d'un pull de Noël en jacquard rouge et blanc, avec flocons de neige et rennes, je passe dans la cuisine, où mon amie est déjà occupée à préparer des litres de chocolat chaud – nous aurons bien besoin de ça pour tenir le coup.

— Yé don bin laite, ce chandail-là ! rit-elle en désignant ma tenue.

Devant mon air interloqué, elle pouffe et ajoute bien vite :

— T'inquiète pas, je ne fais que reprendre une expression favorite de ma matante. Elle déteste les pulls de Noël. Moi, j'aime ça !

Je baisse les yeux sur mon pull puis relève la tête.

— Et *laite*, j'imagine que ça signifie *laid* ?

— Gagné ! Mais ton « pull moche » est plutôt sympa, ajoute-t-elle en dodelinant de la tête. Ça fait style « norvégien ».

— Exactement. C'est le look à adopter en cette saison. Un inconditionnel de tout dressing qui se respecte.

Là-dessus, je prends différentes poses, fais une pirouette puis je joue des épaules en avançant vers mon amie, comme pour parodier un défilé de mode.

Violette rit et j'attrape une tranche de pain grillé, avant de remplir un verre de jus de fruits.

— Comment te sens-tu aujourd'hui ? me demande-t-elle quand je la rejoins.

Je hausse nonchalamment les épaules.

— Je suis fatiguée car j'ai... comment tu dis déjà ? Ah oui ! Je me suis « sué la cervelle » toute la nuit. Mais sinon, ça va.

Elle secoue la tête.

— J'ai pas mal cogité, moi aussi.

— Il y a de quoi. Tu viens à peine de démissionner.

Violette mord dans sa tartine, avale goulûment une énorme bouchée et soupire.

— En fait, j'me suis surtout sué la cervelle à propos d'Auguste et Devon. Toute cette histoire n'a pas de sens. Tabarnak ! Ce compte Instagram sponsorisé à la hauteur d'une marque de luxe, c'est quand même dingue.

J'opine de la tête.

— À ce propos, aujourd'hui j'appellerai peut-être ma banque pour demander si c'est possible de bloquer les opérations quelques jours, au moins le temps que j'obtienne le fin mot de toute cette histoire.

— Tu penses que Devon aurait pu avoir accès à tes données bancaires ?

Je contemple distraitement mon verre vide et passe l'index sur le rebord.

— En toute honnêteté, même si son comportement m'a profondément blessée, je ne l'imagine pas faire un truc pareil, mais...

— Mais tu as le doute.

— C'est ça.

Violette opine du chef et retire sa casserole du feu.

— Tu comptes l'appeler ?

Comme j'ouvre grand les yeux, elle précise :

— Devon, je veux dire...

— Et toi, tu comptes appeler Auguste ? lui demandé-je du tac au tac.

— Je ne sais pas trop.

— Pareil.

Nous nous regardons un moment, aussi déboussolées l'une que l'autre. Je laisse échapper un long soupir de frustration et achève de prendre mon petit déjeuner en mastiquant paresseusement.

— Tu sembles accueillir tout ça plus calmement qu'hier, remarque Violette. Tu t'es résignée ?

J'avale ma dernière bouchée de pain beurré.

Résignée, moi ?

— Pas vraiment, non, dis-je en contournant l'îlot. Pas du tout, en fait.

Je pose mes doigts au creux de mon sternum.

— Je ressens toujours cette sensation étrange, juste là. Comme un vide et une brûlure en même temps. C'est étrange. Et puis, je suis toujours en

colère contre Devon.

Violette retire sa casserole du feu et se tourne vers moi pour m'observer brièvement.

— On dirait que cette colère est contrôlée, remarque-t-elle en haussant les sourcils.

J'ai un rire nerveux.

— Tu veux que je te dise ? En réalité, je bouillonne, mais ça ne se voit pas. Par le passé, on m'a reproché d'être excessive dans mes sentiments : d'aimer trop fort, de m'attacher trop vite, de pardonner trop difficilement, tout ça, tout ça. Alors petit à petit, j'ai appris à contenir mes émotions, à les garder pour moi seule. Je ne ne suis pas du genre à casser tout ce qui se trouve sous ma main ou à hurler des heures durant quand je suis contrariée ou furieuse. En fait, je crois que tout se passe...

Je marque une pause en réfléchissant au bon mot.

— Intérieurement, finis-je par choisir.

Mon amie hoche la tête, l'air compatissant.

— Tu gardes tout, ma chouette, ça je l'ai bien remarqué. Mais si tu as besoin de parler, sache que je suis là pour t'écouter.

Elle verse une louche de son délicieux breuvage parfumé à la cannelle dans mon mug imprimé « aurore polaire », puis remplit sa propre tasse avant de reposer l'ustensile de cuisine avec une précaution involontaire, le geste lent et les yeux perdus dans le vague.

— J'admire le fait que tu réagisses aussi posément, finit-elle par avouer. Je crois que si j'ai la preuve qu'Auguste...

Elle s'interrompt et secoue ses mèches rousses.

— S'il m'a fait un sale coup, je s'rai en maudit tabarnak³⁰ et, crois-moi, Auguste Fontaine aura de mes nouvelles ! achève-t-elle en serrant les poings.

Je lui souris.

— Serais-tu bagarreuse ?

Elle hoche catégoriquement la tête.

— Les claques peuvent partir toutes seules !

— Et moi qui pensais que tu étais calme en toutes circonstances.

— C'est le cas. Sauf quand on se fout de ma gueule. Dans ces cas-là, le dragon sort de sa grotte.

Elle pousse une sorte de rugissement et contracte ses doigts comme s'ils étaient pourvus de griffes acérées. Je pouffe et Violette déballe une série de jurons – ou de *sacres*, comme elle dit. Nos rires redoublent et Sherwood, depuis son panier, émet un petit jappement, comme pour nous imiter.

Quand cette brève hilarité retombe, nous demeurons là quelques minutes, à spéculer sur le rôle d'Auguste dans cette affaire. Puis vient l'heure de la première promenade quotidienne de Sherwood. S'il y a bien un être à l'humeur toujours égale, qui m'aime tout autant quand je suis joyeuse, triste, en colère, enthousiaste ou inquiète, c'est bien lui. Pas un seul matin ne se lève sans qu'il m'accueille avec ses oreilles couchées, ses yeux plissés de contentement et son sourire « shibesque ». Et pas un seul matin ne voit le jour sans que je lui réponde par un énorme câlin, dont il est très demandeur.

— À tout à l'heure ! nous salue Violette.

Je lui fais un signe de la main et nous sortons de l'appartement.

Sur le chemin du retour, les rues sont déjà gorgées de monde et nous avançons très lentement, ce qui ne semble pas déranger Sherwood puisqu'il adore prolonger la durée de ses balades. En arrivant devant le *Faubourg des Étoiles*, je remarque avec un coup au cœur que quelques clients patientent déjà devant la vitrine. Violette est prête pour l'ouverture et je la rejoins en vitesse, après avoir pris soin de laisser Sherwood à l'appartement. Quand il y a foule à la boutique, je préfère le savoir au calme.

Toute la matinée, nous vendons énormément de bougies. Les modèles « Au coin du feu », « Dear Santa » et « Carol of the bells » se vendent comme des petits pains, et il ne me reste plus un seul exemplaire de ma création « Songe d'une nuit d'hiver ». Mes jolis coffrets au couvercle découpé au laser font fureur à chaque fois que je les présente pour emballer des compositions ou des lots. Les plaids se vendent bien aussi, tout comme les coussins imprimés de citations et les mugs « Reste au chaud ». Le magasin semble attirer de plus en plus de clients, et pas seulement pour effectuer des achats de cadeaux de Noël. Nombreux sont ceux qui sont désireux de faire de leur demeure un véritable *Home Sweet Home*. Si ma grand-tante Cécile peut voir tout ça, quelque part, j'espère qu'elle est fière de la renaissance de son adorable commerce.

Peu après la fermeture de midi trente – même à l'approche de Noël, j'ai finalement réussi à maintenir un temps de pause repas/promenade – Violette

m'accompagne avec Sherwood, et nos pas nous emmènent jusqu'à la place des Abbesses, où se tient toujours le marché de Noël aux allures de bulle magique, abritant un village d'un autre temps. Il y a pas mal de monde, même si je sais que l'affluence sera bien plus conséquente dans l'après-midi et en soirée. Ça sent Noël, les cadeaux, la perspective de bons repas et de retrouvailles. Si je ferme les yeux, je peux presque sentir l'odeur des vœux que chaque être prononce intérieurement, qu'il croit ou non à l'esprit et à la magie de Noël.

— J'adore Paris à cette époque de l'année, me confie Violette en se penchant vers moi, les yeux brillant de gaieté.

— Moi aussi, avoué-je, en formant silencieusement le vœu de m'être trompée sur Devon, et en priant plus fort encore pour qu'Auguste ne soit pas mêlé à tout ça, et qu'il ne brise pas le cœur de mon amie.

Sur la place, partout où je porte le regard, je vois des mines réjouies et l'air bourdonne d'allégresse. Comme gagnés d'une bonhomie réjouissante, les gens sourient, chaudement emmitouflés dans leurs manteaux, bonnets et écharpes. Des cabas de course ventrus se cognent les uns aux autres, fermement tenus par des doigts gantés, et moi je me faufile au milieu de tout ça, flanquée d'un Sherwood qui découvre mille et une odeurs qui lui étaient jusqu'alors inconnues. Il s'est vite habitué à la ville et à croiser plein de gens, et sa capacité d'adaptation me rend vraiment très fière de lui. La démarche guillerette, il nous suit entre les groupes de personnes éparés, tandis que mon amie profite de la promenade pour faire quelques achats.

Finalement, nous parvenons à l'endroit où sont vendus les sapins de Noël. Mes pensées vont inmanquablement vers Devon et ce moment passé ici, il y a des jours et des jours de cela. Une bouffée de déception mêlée de rancœur me monte aux joues et je me tourne vers Violette.

— Tu as fini tes emplettes ? lui demandé-je précipitamment.

Soudain, je veux absolument quitter ce marché. Les souvenirs de chaque instant passé en compagnie de Devon me harcèlent et je ne veux plus d'eux. Que fait-il, en ce moment ? M'a-t-il vraiment trahie ? Non, non, je ne dois pas y penser. Je me fais du mal pour rien.

— J'ai fini, ma chouette, répond Violette, qui ne semble pas avoir remarqué mon émoi. Tu veux du vin chaud ? Des marrons ?

Une autre réminiscence me transperce le cœur et je secoue la tête en m'efforçant de sourire.

— Non, merci. Mangeons un sandwich sur le pouce et rentrons.

Violette approuve mon choix et je sens mes épaules se détendre.

— Heureusement que la folie de Noël n'est pas annuelle, car ce n'est pas super diététique de déjeuner chaque jour avec un sandwich, fait-elle remarquer.

— Et ça l'est encore moins de terminer la journée par une tourtière ou une tartiflette, ponctué-je avant de rire.

Elle confirme.

Nous quittons rapidement la place des Abbesses, parmi les badauds qui discutent du meilleur endroit où aller déjeuner – les restaurants ne manquent pas, par ici. Violette réfléchit au sandwich sur lequel elle jettera son dévolu lorsque Sherwood se stoppe tout net, la truffe en l'air, aussi frémissante que le petit bout de nez d'un lapin.

— Qu'y a-t-il, Sherwood ?

Je lève les yeux et Violette m'imites. Je ne sais pas laquelle de nous deux les voit en premier, mais je sens mon amie tressaillir à côté de moi.

Auguste et Devon se tiennent juste là, de l'autre côté de la rue.

Enfer et damnation ! songé-je.

Ma première réaction, c'est de vouloir faire demi-tour et filer sans être vue. D'un autre côté, ne vaut-il mieux pas prendre le taureau par les cornes, comme on dit ?

— Tu vois qui je vois ? murmuré-je à l'attention de Violette.

— Je crois que oui, répond mon amie en pinçant les lèvres.

Nous échangeons un regard et elle me prend par le bras, m'enjoignant à avancer. Nous partageons nos forces pour affronter les deux hommes en terrain neutre. Devon se retourne lentement et m'aperçoit à travers les badauds. J'ai le choc de découvrir sa mine éteinte et un manque d'entrain évident. Son regard assombri et le pli qui déforme ses lèvres traduisent sa morosité. Au cours des dernières heures, je me le suis imaginé tel un traître victorieux, qui devait célébrer ses derniers méfaits, là-bas, à l'agence. Force est de constater que je me suis trompée.

Je serre un peu plus fort le bras de mon amie.

Auguste nous a vues, lui aussi. Son regard est imprégné de tristesse lorsqu'il se pose sur Violette, et cette simple constatation me donne un coup au cœur. Se sent-il coupable ? L'est-il ? Et à quelle hauteur ?

Je me sens subitement incapable de bouger, luttant intérieurement entre la colère et l'abandon. Je frissonne. Avec la chute des températures, la bruine du matin s'est changée en flocons de neige fondue, lamentable, qui ne tiendra pas au sol mais qui confère aux rues de Paris une atmosphère désolante. Le temps est curieusement instable en cette fin d'année. C'est un peu comme s'il s'était mis au diapason de mes émotions.

Finalement, ce sont Devon et Auguste qui prennent l'initiative de nous rejoindre. Mon cœur bat la chamade quand ils se retrouvent à moins d'un mètre de nous et, si je laisse Sherwood les accueillir à sa manière, je reste de marbre. Violette aussi.

— Je suis tellement désolé, murmure Auguste, le premier à prendre la parole.

Ni mon amie, ni moi, ne parvenons à répondre.

— Violette, Avril, Devon m'a tout raconté. J'imagine ce que vous pensez de nous, mais laissez-nous tout vous expliquer, s'il vous plaît, insiste-t-il en passant ses doigts dans ses cheveux crépus.

À mes côtés, Violette a perdu toute son exubérance et sa joie de vivre habituelles. Son visage paraît se liquéfier. Je sais qu'au fond d'elle, elle gardait encore espoir que toute cette histoire n'incluait pas Auguste. Mais il vient d'avouer le contraire.

Autour de nous, l'atmosphère devient lourde.

— Allons prendre un café, cette rue bondée n'est pas le meilleur endroit pour parler, propose Devon, le regard braqué sur moi.

Auguste approuve d'un hochement de tête hésitant et un ange passe.

Violette m'interroge du regard et nous convenons silencieusement d'accepter la proposition.

— Allons-y, dis-je d'une voix neutre.

Nous nous dirigeons vers la table vide d'une terrasse abritée, près d'un brasero qui est le bienvenu. Tandis que les autres s'installent, je m'assois sans parvenir à me mettre à l'aise. Je suis persuadée de ne pas rester là très longtemps. Sherwood, toujours accommodant, prend docilement place à mes pieds et je récompense son excellent comportement en lui offrant quatre petites friandises au tapioca, dont il raffole.

Devon hèle un serveur et passe rapidement commande. Le silence qui s'intensifie entre nous me serre la gorge et j'éprouve de plus en plus de mal à rester à ma place. L'idée de partir sur-le-champ me traverse l'esprit une

deux-douzaine de fois avant qu'on ne dépose nos cafés devant nous. Violette, en bonne médiatrice, entame la conversation :

— Et si vous nous expliquiez posément toute l'histoire concernant l'agence Francœur Immo et l'offre d'achat du *Faubourg des Étoiles*, maintenant que nous sommes là, dit-elle en posant ses mains sur ses jambes croisées.

Je retiens mon souffle en attendant leur réponse. Essayant à tout prix de ne pas regarder Devon en face, je tripote machinalement ma tasse de café et le papier entourant le morceau de sucre qui l'accompagne.

— Nous travaillons tous les deux pour cette agence, confesse Auguste, après avoir consulté Devon du regard. Fin septembre, un de nos clients a contacté le boss pour un dossier des plus délicats. Il avait eu vent de la succession de ta tante, Avril, et il était persuadé que tu vendrais rapidement tes biens immobiliers au premier offrant, ou à défaut, au plus offrant. Pour lui, le magasin ne valait plus un clou et il était convaincu que l'activité ne reprendrait jamais. Il veut absolument racheter le magasin de ta grand-tante pour accroître sa propre activité dans Paris, en développant un service de plats à emporter. Il est prêt à déboursier une somme importante et sa proposition est plus que généreuse.

— Mais la boutique n'est pas à vendre ! protesté-je aussitôt. Il n'en a jamais été question.

Devant ma véhémence, Auguste a un tic nerveux et Devon se passe la main sur le front.

— J'imagine qu'ils l'ignoraient avant de nous rencontrer, souffle Violette.

— Eh bien, maintenant, ils le savent.

Mon amie pose sa main gantée sur mon bras, Auguste acquiesce et je les observe un instant, avant de décider de prendre mon mal en patience.

— Lorsque ce dossier est arrivé dans la pile des priorités auxquelles Devon devait s'atteler *manu militari*, nous ignorions encore tout de vous deux et de la boutique, poursuit Auguste.

D'une voix rauque, Devon déclare à son tour :

— C'est moi qui ai demandé à Auguste de vous espionner.

Je souffle d'indignation.

— De nous *espionner* ? Sérieusement ? ricané-je, le regard volontairement tourné vers la rue.

— Tout du moins d’espionner l’activité du magasin.

Pour la première fois depuis que nous sommes assis l’un en face de l’autre à cette terrasse de café, j’ose enfin regarder Devon directement.

— Ce n’est pas aussi grave que tu ne le penses, commence-t-il.

— Pas si grave ?

— Non, je t’assure. Je vais tout t’expliquer et tu vas vite comprendre.

— Il vaudrait mieux, parce que là, ça commence à ressembler à un truc plutôt ignoble, répliqué-je.

Devon soupire et fait un geste pour me prendre la main avant de se raviser. Je continue de triturer nerveusement ma tasse, songeant brièvement à lui en jeter le contenu à la figure.

— Il n’y a rien d’ignoble là-dedans, se défend-il aussitôt. L’objectif était simplement de voir si l’activité du magasin était toujours aussi faible, et d’entrer en contact avec la nouvelle propriétaire pour proposer un rachat. Auguste est allé plusieurs fois examiner les lieux. Au début, nous pensions que la boutique ne rouvrirait pas. Le rideau demeurait fermé. Dans le même temps, Auguste s’est mépris sur l’identité de la nouvelle propriétaire.

Il se tourne vers mon amie.

— Comme il te voyait faire de nombreuses allées et venues, Violette, il a cru que c’était toi qui avais hérité du *Faubourg des Étoiles*.

L’intéressée cligne des paupières. Ses mains se sont raidies.

— Mais alors... notre rencontre, souffle-t-elle, les larmes aux yeux en regardant Auguste. Ce n’était pas...

— Un hasard ? Pas vraiment, admet celui-ci en lui adressant un petit sourire contrit. Mais je ne pensais pas tomber sur toi dans cette pâtisserie. Je ne pensais pas que nous allions faire connaissance, nous apprécier et... Tout ça ne change rien à ce que j’éprouve pour toi, s’empresse-t-il d’ajouter. Tu es merveilleuse, Violette. Je ne veux pas qu’un malentendu vienne tout gâcher entre nous.

Mon amie réprime un sanglot et c’est à mon tour de poser ma main sur son épaule pour la soutenir.

— L’implication d’Auguste dans cette histoire s’arrête là, commente Devon.

Violette hoche la tête et renifle.

Les deux hommes échangent un regard.

Intérieurement, je suis si bouleversée que j'ai de plus en plus de difficultés à rester assise à les écouter. Il faut que quelque chose sorte.

— Quand as-tu su que c'était moi qui avais hérité de la boutique ? interrogé-je brutalement Devon. C'était avant ou après ton petit jeu de charmeur ? J'imagine que faire le joli cœur fait partie de votre travail de fouineur, à tous les deux ?

Je lui jette ces mots au visage, du ton le plus acerbe possible.

— Je vois que tu as une belle opinion de nous, commente-t-il, plein d'amertume. C'est vraiment ce que tu penses, Avril ?

Je détourne le regard et hausse les épaules. J'ai beau avoir conscience de mon accusation mesquine, je ne pouvais retenir ces paroles plus longtemps.

— Quelle autre opinion pourrais-je avoir, Devon ? J'ai besoin de savoir si tu t'es rapproché de moi dans le seul but de... de... bref, tu n'as pas répondu à ma question.

Ma voix se brise, mais je garde le menton relevé et le toise froidement. Je ne pensais pas que j'aurais si mal en me confrontant à lui et je peine à rester sereine et digne.

— C'était lors du dîner avec Charlotte et Nathan, répond Devon en s'appuyant à son dossier.

Il serre les dents, ses mâchoires se contractent et sa pomme d'Adam joue au yo-yo au-dessus de son écharpe dénouée. Il ne semble pas très serein, lui non plus, mais il parvient à s'exprimer d'une voix maîtrisée.

— J'ai longtemps cru que tu étais créatrice, puis employée au magasin. Les amis de Violette se sont mis à parler de la boutique et t'ont interrogée lorsque nous sommes revenus de la cuisine. Tu te souviens ?

Incapable de savoir quelle attitude adopter, je porte ma tasse à mes lèvres et bois une gorgée de café bien chaud. Je remarque que ma main tremble. Devon le voit aussi. Il me faut faire un effort considérable pour éviter le moindre tremolo dans ma voix.

— Le fameux soir où tu as si brutalement changé de comportement au cours du repas, formulé-je le plus distinctement possible.

— Ce fameux soir, oui.

Devon reprend son souffle et une ombre passe dans son regard.

— Et pour ta gouverne, sache que non, séduire quelqu'un dans le but d'obtenir des faveurs ne fait pas partie de notre travail, à Auguste et moi. Encore moins de nos habitudes.

Il émet un petit rire sans joie qui laisse sur sa bouche un pli amer.

— En fait, je n'en reviens pas que tu puisses croire un truc pareil...

S'il tente d'inverser la situation, il est mal tombé avec moi.

— N'essaie pas de me culpabiliser, rétorqué-je durement.

— Ce n'est pas ce que je fais. Je veux seulement que tu comprennes.

Je recule sur ma chaise, estomaquée. À mes côtés, mon amie ne bouge pas. Ses traits restent figés.

— Je sais que j'ai tout gâché et que tout ce qui arrive maintenant, c'est de ma faute, reprend Devon en passant sa main dans ses cheveux.

— Non, c'est de la mienne, le coupé-je. Tout serait plus simple si nous étions restés de parfaits étrangers. Mais j'ai cru voir des signes là où il n'y en avait pas. J'ai été idiote.

Il a ce mouvement de sourcils qui dessine des sillons d'inquiétude sur son front.

— Tu n'es pas idiote et je n'ai jamais voulu te faire de mal, Avril, martèle-t-il en me regardant droit dans les yeux.

Sa voix rauque et son air vulnérable déclenchent en moi une sensation importune, que je tente de réprimer. Il tend le bras une fois de plus, mais je recule encore, prenant soin d'éviter tout contact entre nous. Mon esprit se met à fonctionner à plein régime.

À présent, je comprends mieux l'intérêt de Devon pour le magasin, et pourquoi il parlait tant à Violette, lors de nos premières entrevues. Il croyait que mon amie possédait le triplex de la rue du Faubourg-Montmartre et il tentait de lui tirer les vers du nez, pour se constituer un dossier en béton et probablement aider son client à me mettre des bâtons dans les roues. Ils espéraient sans doute voir l'activité péricliter davantage pour revenir vers moi en brandissant une rutilante offre d'achat. Mais à quoi bon me faire les yeux doux, puisque le magasin ne marchait effectivement pas ? Ça n'a pas de sens !

— Tu comptais m'avouer toute cette histoire un jour, si Nina Favre-Lombard n'était pas arrivée au magasin comme un cheveu sur la soupe ?

— Je ne pensais pas qu'elle s'immiscerait si vite dans cette histoire, répond vaguement Devon.

Cette réponse, qui n'en est pas une, m'agace passablement et tout mon corps se contracte sur ma chaise. C'en est trop. Je n'arrive plus à supporter

cette situation. Je repousse ma tasse et me lève d'un coup, comme un diable à ressort.

— Avril, je m'en veux parce que je ne souhaitais pas que tu l'apprennes comme ça, reprend Devon en se levant à son tour.

Je hoquette, sidérée.

— Que je l'apprenne de ta bouche ou de celle d'une de tes collègues, rien ne change à ce que tu as fait. Je pensais que tu éprouverais au moins un peu de repentir pour t'être moqué de moi et de mes sentiments. Je vois que ce n'est pas le cas.

Il pâlit.

— Avril, je t'assure que je n'ai pas voulu...

Je lève une main pour l'interrompre.

— Maintenant que je connais la nature de ton rôle dans cette affaire, je pense que nous n'avons plus rien à nous dire.

Un mélange d'émotions passe sur le visage de Devon. Je le vois tour à tour furieux, désolé, fragile.

— C'est vraiment ce que tu veux ? me demande-t-il après un silence troublé par le brouhaha de la vie urbaine.

Ses mots sont hachés. Sa voix a perdu de sa contenance. Du coin de l'œil, je vois que Violette et Auguste se contentent d'assister à l'échange, l'air embarrassé. Je sais que je peux paraître injuste ou intraitable, à cet instant, mais le sentiment d'avoir été trahie neutralise ma capacité à analyser la face visible et la face cachée de la situation.

Au moment où je vais partir, la main gauche cramponnée à la laisse de Sherwood, Devon me retient par le poignet. Je lève les yeux sur lui et son étreinte se radoucit, tandis qu'il caresse du pouce, brièvement, l'interstice de peau nue entre mon gant et la manche de mon manteau.

— Avril, écoute-moi, s'il te plaît...

L'écouter ?

J'ai autant envie de l'entendre parler que de le gifler, et tout mon être bataille au cœur d'une tornade d'incertitude. Pourquoi ne parviens-je pas à laisser à Devon la possibilité de s'expliquer plutôt que de le bombarder d'accusations ? Pourquoi suis-je si indécise ? Peut-être parce qu'en mon for intérieur, j'ai le sentiment que s'il demeure des non-dits, je peux encore espérer m'être trompée. Car j'ai peur de ce que Devon peut dire. J'ai peur d'avoir vu parfaitement clair dans son jeu.

— Tu n’aurais pas dû me mentir, Devon, lâché-je sèchement. Et tu en as assez dit. Je n’ai plus envie de t’écouter.

Je me dégage de sa poigne et il se referme comme une huître. Je me retourne, raide comme un piquet, puis je sollicite mon toutou pour qu’il se lève et que nous quitions les lieux au plus vite.

— Violette ? interrogé-je mon amie, restée assise à la table en face d’Auguste.

Tous deux contemplent les quatre cafés d’un air gêné et presque coupable. Je devine sans mal que Violette lui pardonne déjà et je ne peux pas lui en vouloir. Auguste n’a été rien d’autre que le pion de Devon. Il n’a pas fait de mal.

— Je reste un peu, dit mon amie d’une voix minuscule. Ça ne te dérange pas ?

Même si je me sens comme l’être le plus seul sur cette planète aux milliards d’âmes, j’acquiesce et lui confirme que tout va bien. Je croise une dernière fois le regard de Devon. S’il imagine que je vais l’inviter à me suivre, il se met le doigt dans l’œil jusqu’au coude !

Rassemblant toute la dignité qu’il me reste à cet instant, je porte Sherwood dans mes bras et, son petit corps rassurant pressé tout contre le mien, je traverse la rue et reprends le chemin du *Faubourg des Étoiles*. Je dois ouvrir la boutique dans moins de vingt minutes...



Violette me rejoint au magasin aux alentours de quinze heures. Elle a les joues rougies, les yeux brillants. Le bonheur que j'éprouve pour elle est authentique et profond, même s'il ne m'ôte pas la sensation de vide douloureux qui semble aspirer mes entrailles, et le poids qui comprime ma poitrine. Quelque part, même si ça ne me ressemble pas, je jalouse son bonheur.

— Auguste m'a tout expliqué, dit-elle en se glissant discrètement derrière le comptoir.

— Ne l'a-t-il pas déjà fait quand j'étais là ? demandé-je en tendant ses achats à une cliente. Merci beaucoup madame, passez de très belles fêtes de fin d'année et à bientôt !

Violette emballe machinalement le coffret que j'ai déposé sur ma droite.

— Si. Mais il y a d'autres choses que tu dois savoir.

Je contemple Violette. La lueur de joie qui brille dans ses prunelles me renvoie comme une bouffée d'espoir, mais ma petite voix intérieure la tempère aussitôt. Nous nous sommes déjà tout dit, Devon et moi. Je n'ai pas besoin de savoir comment il comptait s'y prendre pour que je finisse par céder et accepter de vendre ma boutique.

— On en discute tout à l'heure, d'accord ? dis-je néanmoins, en accordant à mon amie un sourire que j'essaye de rendre confiant.

Elle opine du chef et nous nous retournons vers les clients qui se pressent au comptoir.

Une fois de plus, les ventes s'enchaînent et je n'ai pas une minute à moi pour souffler ou discuter, encore moins pour penser. Ce qui n'est pas plus mal, en fin de compte.



Le soir, quand le rideau métallique est fermé et que nous nous retrouvons à l'étage, je propose à Violette de me confier ce qu'Auguste lui a appris d'autre.

Violette s'empare d'une bouteille de prosecco moitié vide, moitié pleine, tout dépend de ce qu'on veut bien voir, et, d'un accord tacite, nous nous installons pour le déguster.

— C'est bien Devon qui a réglé de sa poche la sponsorisation des publications sur ton *feed* Instagram, explicite-t-elle. Si j'en crois Auguste, il tenait à racheter sa conduite. Il s'en voulait d'avoir travaillé sur le dossier du rachat du magasin, main dans la main avec son client. Il s'en voulait parce qu'il avait appris à te connaître.

Elle prend le temps d'une inspiration.

— Il est tombé amoureux de toi, Avril.

— C'est...

Je secoue la tête, ébranlée par ses paroles. Sans prendre le temps de répondre, je bois d'un trait le contenu de mon verre et le repose avec une délicatesse involontaire. Mon esprit fonctionne à mille à l'heure, ce qui, paradoxalement, ralentit mes gestes.

— C'est... ça n'a pas de sens.

— Au contraire, s'enthousiasme Violette en me serrant affectueusement le bras. Avril, Auguste m'a dit que Devon a récemment démissionné pour ne plus avoir à gérer cette affaire, que ce soit de près ou de loin. C'est pour ça que c'est cette femme, cette Nina machin-chose, qui a repris le dossier. Devon veut t'aider à sauver ton commerce parce qu'il tient à toi et parce qu'il veut le meilleur pour toi. Il ne travaille plus pour Francœur Immo.

Au fur et à mesure que Violette parle, mon cœur cogne plus fort dans ma poitrine.

— Il n'en est pas le dirigeant ? couiné-je. Ou un associé qui détiendrait la moitié des parts ?

Mon amie secoue la tête.

— Non et non. Devon est l'employé de son père, un certain Adélarde Francœur. Cet homme dirige trois sociétés différentes dans l'immobilier, le commerce et les finances, si j'ai bien compris.

Je ferme les paupières et me prends la tête entre les mains.

Son patron, c'est son père ?

— Il ne t'a pas vraiment menti, ponctue Violette. Il a volontairement omis de te dire certaines choses, mais depuis qu'il te connaît, il tient surtout à te protéger.

Je hoche pensivement la tête, stupéfaite.

Pendant que Violette se lève et qu'elle prend l'initiative de nous concocter un repas, je ressasse tout en boucle, stupéfaite par ce retournement de situation. Est-ce que ces aveux innocentent définitivement Devon pour autant ? Franchement, je ne sais plus quoi penser.

À la fin du repas, mon amie me propose de me prêter sa salle de bains, histoire que je me détende dans sa baignoire avant d'affronter la journée du lendemain.

— Il y aura sûrement des tas de clients en quête d'un cadeau de dernière minute, suppose-t-elle. Ce n'est pas le moment de se laisser abattre.

Je débarrasse la table et j'acquiesce pensivement, l'esprit tourné vers des préoccupations bien différentes.

Quelques minutes plus tard, le niveau de mon agitation émotionnelle baisse d'un cran tandis que je me délecte d'un bon bain. Violette avait raison sur ses propriétés délassantes. Quel luxe de posséder une baignoire dans un appartement si modeste ! C'est tout bonnement divin. L'eau chaude clapote à chacun de mes mouvements et caresse mon corps, dénouant les tensions accumulées au cours des dernières heures. Lorsque je ressors de l'onde bienfaisante et parfumée, je me sens comme requinquée.

Violette est avachie sur son canapé-lit quand je passe dans la pièce adjacente, emmitouflée dans un peignoir épais. Mon amie semble tellement endormie que je ne la dérange pas plus longtemps. Je la remercie d'être là et je la prends dans mes bras avant de rejoindre mon propre logement. Sherwood s'est déjà blotti dans son panier pour un repos bien mérité et je ne vais pas tarder à me coucher, moi aussi. Toutes ces émotions m'ont mis les batteries à plat.

Au moment de me glisser sous ma couette, une pulsion de curiosité me pousse cependant à attraper ma tablette pour consulter le compte Instagram de la boutique. Une publication y a été postée, il y a sept heures de cela. On y voit une jolie vitrine aux couleurs de Noël. *Ma vitrine*. La légende indique « La magie de Noël est au *Faubourg des Étoiles* », suivie d'une flopée de

mots précédés du signe dièse. Et dans les commentaires, je lis celui de *@devon.francœur* : « Je crois encore en la magie de Noël. »

C'est idiot sans doute, mais ces quelques mots me procurent une satisfaction hésitante. Lentement, le tourbillon de vide qui siège au cœur de ma poitrine semble s'apaiser, ou se remplir de quelque chose, comme d'un infime espoir.

Du bout des doigts, j'effleure le nom de Devon et une autre page s'ouvre instantanément sur ma tablette, remplaçant la précédente. Étant une véritable novice sur Instagram et les réseaux sociaux, je ne savais même pas que les noms précédés du signe arobase étaient une sorte de lien ou quelque chose comme ça. Sous mes yeux, je fais défiler une présentation de Devon, bien loin de définir celui qu'il est dans son travail. Il est simplement décrit comme influenceur. J'aperçois aussi les mots « parisian lifestyle » et « bookstagrammeur » dans cette biographie on ne peut plus succincte, faite de mots-clefs et d'émoticônes. Je remarque que le profil de Devon est suivi par plus de trente-mille abonnés et je fais rapidement défiler quelques photos. Cliché après cliché, j'apprends quelles sont les lectures coup de cœur de Devon, les endroits de Paris qu'il aime tant – surtout Montmartre – et des moments de vie cosy, volés çà et là par un appareil photo. Je le vois lui, aussi, photographié par un certain *@auguste.fontaine.photographe*. Il m'apparaît en haut des marches de la butte Montmartre, drapé dans un large manteau de laine au col remonté, la tête légèrement penchée en avant et les yeux rivés sur l'objectif. J'ai l'impression que son regard traverse l'écran pour ravir mon cœur. Je m'attarde quelques secondes sur ce cliché et poursuis ma découverte. Après plusieurs photos de livres, de cafés pris en terrasse et de ruelles escarpées, j'aperçois Devon de dos, se tenant face à un coucher de soleil sur les toits parisiens.

La curiosité me pousse à effleurer le nom d'Auguste pour découvrir si lui aussi a un compte similaire. Rapidement, toutes les photographies qu'il a prises m'apparaissent et je reste scotchée devant l'écran. Sous la casquette de négociateur immobilier se cache une véritable âme d'artiste, si j'en crois les clichés, tous plus beaux et émouvants les uns que les autres, qu'il a pris. Photos de paysages, de mariage, de naissance, de mode, de merveilles architecturales. Auguste a un don.

Les doigts un peu tremblants, je retourne rapidement sur la page de Devon et chaque image m'en apprend davantage sur lui. Derrière son

costume toujours net et son apparence froide d'homme d'affaires, le Devon qui m'apparaît est celui que j'avais découvert sous son impassible armure, avant que cette histoire de rachat immobilier ne s'immisce dans la relation que nous tissions tout en douceur. C'est celui qui a de belles valeurs, qui semble attentionné et tendre.

— Devon, murmuré-je en me délectant du son que produit son prénom au bout de ma langue. J'ai tellement envie de te croire...

Pendant une fraction de seconde, mon doigt hésite au-dessus du bouton « écrire », qui apparaît sur son compte. Je me ravise au dernier instant, puis je continue de regarder d'autres photos pendant que mes pensées vagabondent d'une expectative futile à une joie impatiente, en passant par une série de doutes et de remises en question.

Plus d'une heure plus tard, je repose enfin ma tablette et enfouis ma tête dans mes oreillers. Pas d'écran avant de dormir, tel était un mantra que j'ai trop rapidement oublié, au risque de nuire à la qualité de mon sommeil. L'esprit agité, je cache mon visage sous un oreiller. Puis, abandonnant l'idée de chercher le sommeil tout de suite, je me relève pour ranger ma tablette dans un tiroir du buffet du séjour, comme si le simple fait d'éloigner l'appareil pouvait m'aider à trouver le chemin des rêves. Je me dirige vers la cuisine et me sers un verre de lait. Si j'en crois les fluctuations de mon cœur, je risque fort de passer une nuit d'insomnie supplémentaire.

De retour dans ma chambre, je prends un livre, tourne quelques pages. Finalement, mes paupières s'alourdissent, je ne comprends plus ce que je lis et ma fatigue accumulée a raison de moi. Je tombe de sommeil dans une position moyennement confortable, un plaid en fourrure sur mes épaules et mon livre ouvert sur la poitrine.

Chapitre 17 : Minuit à Montmartre

(Bougie aux senteurs de bergamote, groseille givrée et fève tonka)

24 décembre

Le matin de la veille de Noël, le réveil sonne encore plus tôt que d'habitude car je l'ai réglé avec une demi-heure d'avance pour avoir le temps de préparer la pâte à pancakes qui me servira pour le petit déjeuner du lendemain. Lorsqu'elle est prête et réservée au frais, je m'accorde un moment de contemplation de la rue du Faubourg-Montmartre, qui s'éveille lentement à la lueur des réverbères. Aujourd'hui est un jour de froid noir, un de ceux à enfiler un gros pull en tricot épais et des chaussettes qui montent jusqu'à la courbe des mollets. La météo prévoit une nouvelle chute des températures et de la neige en soirée. Je croise fort les doigts pour que les jolis flocons soient au rendez-vous. Paris sous la neige, au matin de Noël, ce serait vraiment magique.

La radio, réglée sur une station musicale, remplit mon séjour du son de mes chants de Noël préférés. Tout en sirotant mon thé du matin, je dodeline de la tête en fredonnant par-ci par-là quelques paroles de la chanson *It's beginning to look a lot like Christmas*, dont la version de Michael Bublé se diffuse par les enceintes de ma chaîne hi-fi. Je me sens beaucoup plus sereine qu'hier, sans parvenir à m'expliquer pourquoi. La magie de Noël, sans doute, me pousse à retrouver mon âme d'enfant et à espérer qu'aujourd'hui, tout devienne possible.

Ma tasse posée sur le rebord de l'évier, j'appelle Sherwood pour sa promenade matinale. Aucun bruit ne me parvient de l'appartement voisin quand je sors sur le palier et je dévale l'escalier menant au rez-de-chaussée en enfonçant une chapka fourrée sur ma tête. Ça doit pincer dehors, et je me couvre chaudement.

— Allez Sherwood, on va faire une grande promenade, ce matin.

Plus tard, quand je reviens du square des Batignolles, je me sens un peu plus agitée qu'avant de sortir. Je crois bien que l'excitation liée à Noël se heurte à un besoin impatient de revoir Devon pour lui parler. Alors pour calmer ma fébrilité, je procède à quelques ajustements dans la mise en place des articles en rayon, puis, un peu avant neuf heures, j'ouvre la porte. La

bouffée d'air qui me vient de l'extérieur m'apprend que l'atmosphère a subitement changé. Je ne serais pas surprise qu'il tombe effectivement des flocons d'ici la fin de la journée.

Souriante et d'humeur guillerette, une première cliente se présente devant la devanture et je l'invite à entrer. Emmitouflée dans un manteau en drap de laine épais et cintré, elle a l'élégance guindée des dames des Grands Boulevards. Je la reconnais immédiatement. Elle m'a acheté des bougies dans le coffret parisien qu'elle a souhaité avoir en double, un pour offrir, l'autre pour elle-même.

— Bonjour, madame.

— Bonjour très chère, me salue-t-elle, de cet air à peine pompeux qui lui sied à merveille.

Du bout de son index ganté, elle se tapote le menton d'un air ennuyé.

— Puis-je faire quelque chose pour vous aider ? lui demandé-je.

Elle acquiesce.

— Je suis bien embêtée car je dois prendre le train dans moins d'une heure pour rejoindre ma famille en province, et il me manque un présent à offrir. J'ai repensé aux jolis coffrets que vous proposiez et je me demandais si vous pouviez me sauver la mise en m'aiguillant vers un choix de cadeau de dernière minute. Un cadeau particulier pour une personne particulière.

Intérieurement, je me réjouis. Une cliente qui revient est une cliente satisfaite.

— Mais bien sûr, madame. Est-ce un cadeau pour une femme ou pour un homme ?

— Pour une jeune demoiselle de treize ans.

— Savez-vous ce qui lui plaît, en général ?

— Ma nièce voue une véritable passion aux animaux de la banquise.

Je m'efface pour la laisser déambuler près des étagères, mon esprit fonctionnant déjà à plein régime. Une seconde plus tard, je pivote sur moi-même, sûre de moi. D'un geste, j'attrape un charmant photophore en forme d'igloo dans lequel je glisse une version chauffe-plat de ma création « Matin de givre ». Décidément de bonne humeur, je virevolte presque entre les rayons, à la recherche d'un adorable ours polaire en résine. Le genre de petite déco qui accompagnera magnifiquement l'ensemble.

— Que pensez-vous de ceci ? demandé-je en présentant le tout à ma cliente.

Elle jauge mes articles d'un air circonspect. Je suis prête à rebondir sur un autre choix, au cas où, lorsqu'elle opine de la tête.

— Oui, ça fera très bien l'affaire. Pouvez-vous y ajouter une de vos bougies dans une bonbonnière et la jolie paire de moufles blanches que j'ai vue en vitrine ?

— Avec plaisir, madame.

Moins de dix minutes plus tard, ma première cliente repart aussi pressée que ravie, et Violette dévale l'escalier en colimaçon, en faisant autant de bruit qu'un kangourou qui se prendrait ses grands pieds dans les marches. Ma parole, mais elle bondit presque !

— Je m'suis oubliée ! s'écrie-t-elle, mortifiée, en me rejoignant au comptoir. J'ai dormi très tard et... Tabarnak ! J'ai éteint mon réveil et m'suis rendormie, tu le crois, ça ? Je suis vraiment navrée.

Elle vient se poster tout près de moi, l'air un peu sur les nerfs. Je lui donne un coup de coude amical dans le bras et souris.

— Tu n'as pas à l'être, voyons. Tu es mon amie et tu as la gentillesse de me donner un coup de main à l'approche des fêtes, ce qui, en soi, est un super cadeau. Te bile pas.

Les joues de Violette rougissent sous l'abondante rousseur de sa chevelure.

— Comment ça se passe ? demande-t-elle en secouant ses mèches flamboyantes pour se composer un air des plus professionnels. Tu as eu beaucoup de clients depuis l'ouverture ?

Je désigne la boutique. Une petite fille et sa mère contemplent les articles sur les étagères des rayonnages.

— Comme tu le vois, ça ne se bouscule pas. J'imagine qu'aujourd'hui, les Parisiens seront beaucoup sur les routes ou à préparer le menu du réveillon. Les cadeaux sont tous plus ou moins faits et, à part quelques retardataires, j'estime que cette journée ne sera pas aussi chargée qu'hier.

Violette hoche la tête et réprime un bâillement.

J'observe sa mine satisfaite malgré la fatigue et je souris intérieurement.

— Dis-moi, ton manque de sommeil ne serait-il pas dû à un certain Auguste ?

Elle me donne une affectueuse bourrade en retour et glousse comme une adolescente.

— Nous avons échangé des SMS jusque tard dans la nuit, avoue-t-elle en se mordillant les lèvres.

Je suis si heureuse que tout semble s'arranger entre Auguste et elle.

— Savais-tu qu'en plus d'être serviable et très joli garçon, ton Auguste est également un artiste ? lui demandé-je en rangeant quelques piécettes dans le tiroir de ma caisse enregistreuse.

Violette se tourne vers moi en écarquillant les yeux.

— Comment le sais-tu ?

Je hausse subrepticement les épaules et me mets à rire.

— En toute franchise, je crois que je n'ai pas plus dormi que toi, cette nuit. J'ai rallumé ma tablette en allant me coucher et je me suis connectée au compte Instagram de la boutique. Je me suis petit à petit adaptée à l'interface et au langage des réseaux sociaux. Je sais même ce qu'est une *story* ! Une manipulation involontaire m'a conduite sur le profil de Devon, dont certaines photos publiées ont été prises par Auguste. Comme je suis curieuse, j'ai aussi zieuté le compte public de ton amoureux. Dis-moi, est-il photographe professionnel ? En dehors de son boulot à l'agence, je veux dire...

Violette laisse échapper un soupir et secoue la tête.

— Non, mais la photographie est une passion qu'ils ont en commun, Devon et lui. Surtout Auguste, en fait. Il caresse depuis longtemps le rêve de faire carrière dans le domaine et avec son ami, ils ont parcouru le monde pour réaliser les plus beaux clichés.

— Devon m'avait dit qu'il avait pas mal bourlingué avant de s'installer dans l'appartement de Montmartre de sa mère. Et je connais sa sensibilité d'artiste depuis qu'il a fait les photos pour le magasin.

Mon amie approuve d'un hochement de tête tout en arrangeant des sacs en papier qu'elle orne d'un ruban de bolduc.

— Auguste a créé son compte Instagram dans le but de faire connaître ses photos, m'apprend-elle. Je suis certaine qu'il sera repéré un jour. Par le dirigeant d'une galerie ou par un grand magazine, je ne sais pas mais... Un talent pareil, ça ne peut pas rester méconnu ?

— Ce serait du gâchis, confirmé-je.

Avec un sourire jusqu'aux oreilles, Violette se tourne vers moi.

— Tsé, je meurs d'envie d'inviter Auguste pour le réveillon, mais je ne sais pas s'il a déjà des projets.

Je lève les mains, paumes tournées vers le haut.

— Qu’attends-tu ? Demande-le lui.

— Tu crois ?

— Mais oui, bien sûr. Je suis certaine qu’il rêverait de passer le réveillon avec toi, lui glissé-je malicieusement au moment où deux jeunes femmes entrent dans la boutique.

Les pommettes de Violette rougissent un peu plus lorsqu’elle se tourne vers les clientes.

La matinée se déroule au son des indémodables chants de Noël qui m’accompagnent désormais depuis près d’un mois, et du carillonnement agité du grelot de l’entrée. Les clients sont moins nombreux que la veille, mais il y a une petite ruée vers onze heures. Après quoi vient l’heure du déjeuner et de la seconde balade indispensable de Sherwood. L’après-midi commence dans la même ambiance que le matin et nous reprenons notre activité avec bonne humeur. La veille de Noël apporte vraiment une euphorie propre à aucun autre jour de l’année. Les sourires sont sur toutes les lèvres, les lumières brillent dans toutes les prunelles et les joues sont rougies du froid annonciateur des premiers flocons.

Jusqu’en milieu d’après-midi, les ventes se succèdent sans débordement et avec une certaine régularité. Pendant que je fais une courte pause, mes pensées divaguent et je me prends à rêver à une activité qui me permettrait d’embaucher une personne pour m’épauler. Une personne sympathique et commerciale, avec laquelle je serais heureuse de travailler chaque jour de l’année. Une personne comme Violette... Ce serait vraiment génial de pouvoir tenir l’échoppe ensemble et cette idée prend de plus en plus de place dans mon esprit.

Il est seize heures lorsque je reviens de l’arrière-boutique. Ragaillardie par mon thé et mes pensées positives, je regagne le comptoir en me frottant les mains de plaisir.

— Tout se passe bien ? demandé-je à Violette.

Immédiatement, elle me fait les gros yeux puis désigne discrètement un homme et une femme qui sont en train de vanter la qualité de mes articles. J’oblique sensiblement sur ma droite pour les observer. Presque tout de suite, je reconnais le septuagénaire élégant qui était déjà venu au magasin et... Nina Favre-Lombard.

Cette journée avait trop bien commencé...

J'ai l'impression de recevoir un coup de poing dans l'estomac quand je me rends compte qu'ils semblent fort bien se connaître et ne se sont pas simplement mis à échanger entre clients de la boutique. De toute évidence, ils sont entrés ensemble au *Faubourg des Étoiles*. Qu'est-ce que cela signifie ?

Un vent de panique m'envahit et je n'ai pas besoin de contempler mon reflet dans un miroir pour deviner que je suis en train de piquer un fard. Je me tourne vers Violette pour lui expliquer brièvement la situation et quêter son soutien, mais l'homme d'affaires m'a remarquée et m'interpelle déjà.

— Mademoiselle Avril, quel bonheur de vous revoir, semble-t-il s'enthousiasmer en s'approchant du comptoir.

Ses manières sont si distinguées, presque royales, que pendant une fraction de seconde, je me demande si je ne dois pas fléchir les genoux et exécuter une révérence pour le saluer. À la place, je pivote un peu nerveusement sur mes talons et je force mes lèvres à sourire.

— Bonjour, monsieur. C'est un plaisir également. Puis-je vous aider ? Peut-être cherchez-vous quelque chose en particulier ?

Je n'ai pas envie que cette entrevue s'éternise et mes nerfs sont mis à rude épreuve par la présence de Nina Favre-Lombard, dont le regard suit chacun de mes gestes avec une assiduité presque dérangeante.

— Pas exactement, répond l'homme d'affaires en plissant les paupières.

Il secoue la tête et ses mains se raidissent sur le pommeau argenté de sa canne. Sa fière allure est décidément très intimidante.

— En réalité, je suis d'abord venu pour vous présenter des excuses, poursuit-il en haussant un sourcil au-dessus de ses prunelles cerclées de bleu glacier.

Ma salive se bloque dans ma gorge.

— Des excuses ?

Ses doigts se délient et il brandit une main ferme. Je tends la mienne sans trop m'en rendre compte et je me pose un millier de questions tandis que nous échangeons une cordiale poignée de mains.

— Adélarde Francœur, se présente-t-il en me regardant droit dans les yeux.

Je me fige.

Il ne me faut que le temps d'un battement de cils pour savoir que cet homme à l'allure racée et au regard pénétrant n'est autre que le père de Devon. Qu'il est cet homme d'affaires intransigeant et autoritaire qui dirige un petit empire.

Bien malgré moi, je me sens rétrécir à mesure qu'il parle. Si je le pouvais, je crois que je me changerais en petite souris pour échapper à cette conversation qui m'embarrasse avant même d'avoir débuté.

— Il me semble que vous connaissez déjà mademoiselle Favre-Lombard, poursuit-il en se détournant vers Nina, qui semble avoir perdu un peu de la confiance exacerbée qu'elle avait étalée devant moi lors de notre première entrevue.

— En effet, admis-je en retenant mon souffle. Nous nous sommes déjà rencontrées.

J'adresse un bref signe de tête à Nina, auquel elle répond pareillement, et notre échange s'arrête heureusement là.

Adélard Francœur m'observe un moment.

— Disposeriez-vous d'un bureau ou d'un endroit où nous pourrions nous entretenir quelques instants ?

— Euh...

Confondue, j'ai un temps d'hésitation avant de réagir. Finalement, je ne sais pas trop par quel moyen je parviens à reprendre suffisamment contenance, mais je me rengorge et le toise pendant quelques secondes.

— Comme je l'ai spécifié à mademoiselle Favre-Lombard... commencé-je.

— Je ne désire pas seulement revenir sur l'entrevue que vous avez eue avec mon employée, me coupe le dirigeant d'entreprise, d'une voix sévère et douce à la fois.

Je cligne des paupières, sidérée.

— Alors de quoi souhaitez-vous parler ?

Adélard Francœur ébauche un semblant de sourire, comme si ses zygomatiques étaient rouillés par des années d'inactivité.

— En fait, j'aimerais faire amende honorable et évoquer les actes de mon fils, dit-il sans me quitter du regard. Et j'aimerais aussi que nous parlions du *Faubourg des Étoiles*.

Loin d'être rassurée, je jette un coup d'œil inquiet à Violette. Elle me répond d'un sourire bienveillant.

— Très bien. Dans ce cas, nous pouvons aller à l'étage, finis-je par proposer en me retournant vers Adélarde et Nina.

— C'est parfait, réplique le septuagénaire avec un enthousiasme snob.

Je me détourne, le temps d'écarquiller les yeux en regardant Violette, puis je précède l'homme d'affaires et son employée dans l'escalier en colimaçon qui mène à l'étage. Arrivée sur le palier, j'insère la clef dans la serrure en tremblant un peu et je pousse le battant. À peine ai-je franchi le seuil que Sherwood m'accueille en remuant la queue et en tournant autour de moi pour réclamer des caresses.

— Oui c'est moi, mon bon chien !

Un peu destabilisé par l'arrivée des deux étrangers, Sherwood renifle leurs chaussures avec insistance et j'ai un mal fou à le convaincre de rejoindre son panier.

— Je suis navrée, dis-je à l'intention de mes invités. Il est encore jeune et peu habitué aux inconnus. Il a besoin de connaître avant de faire confiance.

— Eh bien, il semblerait que ce chien soit plein de bon sens, le félicite Adélarde Francœur en le regardant longuement.

Je me souviens que Devon m'avait parlé du labrador qui avait longtemps partagé la vie du vieil homme, et je dois avouer que son comportement avec Sherwood m'attendrit. Adélarde est peut-être un redoutable homme d'affaires, un patron autoritaire et un père intraitable, à cet instant précis, je lui accorde une certaine sympathie.

Je pose mes clés sur la console de l'entrée et propose à Adélarde et Nina de prendre place dans le séjour.

— Asseyez-vous où vous voulez, dis-je en désignant les deux sofas en velours.

Ils prennent place tout en contemplant le mobilier de mon logement.

— Voulez-vous une tasse de thé ?

— Volontiers, apprécie Adélarde.

— Merci, oui, complète Nina, qui ne semble pas très à l'aise en présence de son supérieur hiérarchique.

Ici, elle est en terrain inconnu et j'ai l'avantage. Je suis chez moi. Adélarde et elle ont beau être des as de la conférence, de la négociation et de la persuasion, je ne m'en laisserai pas conter. Je vais écouter ce qu'ils ont à dire, mais tout en restant campée sur mes positions. La vente de ce triplex ne sera jamais une option.

— Cet appartement est charmant, s'efforce de dire Nina, tandis que je prépare les tasses et l'eau qui servira à faire infuser un thé noir Earl Grey.

— Merci. Je n'y ai guère apporté de changement depuis que j'en ai hérité. Ma grand-tante avait bon goût et l'appartement a beaucoup de cachet.

J'admets qu'à cet instant, j'ai très envie d'ajouter « mais il n'est pas à vendre » d'une petite voix chantante et très puérile, mais je me retiens.

Adélarde se met à parler de l'ambiance de Noël, histoire de meubler le silence pendant que je m'active côté cuisine. Nina se contente d'acquiescer. Au bout d'une poignée de minutes, je contourne l'îlot pour les rejoindre dans le séjour, un plateau à la main. J'ai sorti ma jolie porcelaine au décor hivernal et je fais le service avec précaution. Lorsque je propose des *shortbread*s achetés en début de mois dans une boutique spécialisée en biscuits britanniques, je me racle la gorge et, même si ma démarche peut paraître cavalière, je décide de pousser mes visiteurs inattendus à aller droit au but.

— Bon, et si nous en venions à la raison de votre venue ?

Nina émet un petit hoquet gêné qui contraste avec l'air compréhensif d'Adélarde Francœur.

— En fait, je tiens d'abord à vous exposer les faits tels qu'ils se sont déroulés, commence ce dernier. Notamment à propos de mon client et ami, qui avait fait appel à l'agence dans le but de vous proposer de racheter votre magasin.

Il porte sa tasse à ses lèvres et souffle légèrement sur le thé avant de boire une infime gorgée. Ses manières compassées ouvrent comme un gouffre en moi. En observant son père, je comprends à quel point Devon est issu d'une famille de riches bourgeois. D'un autre monde, en somme. Inévitablement, je repense à mon premier petit ami et je tressaille. *Allons Avril, on ne peut pas mettre dans le même panier des personnes si différentes, sous prétexte qu'elles sont issues du même milieu social !* essayé-je de me convaincre. *Pas de préjugés, pas de décision hâtive. Jamais.*

Prenant sur moi, je m'installe plus confortablement pour entendre ce qu'Adélarde a à me confier.

— Je vous écoute, dis-je en mordant sans grande conviction dans un *shortbread*.

— J'étais en voyage d'affaires quand un de mes amis m'a contacté pour me parler de son projet de rachat d'un commerce en faillite, commence Adélard, sans préambule. Je n'avais pas prévu de rentrer à Paris avant longtemps, aussi ai-je choisi de confier ce dossier à mes collaborateurs. Ce projet était parfait pour mon fils et je le lui en ai donné la charge, avec l'assistance de mademoiselle Nina Favre-Lombard.

L'intéressée, visiblement mal à l'aise, se tortille légèrement sur le canapé et regarde ailleurs. Adélard ne lui accorde qu'une brève attention et poursuit :

— Mon fils, que vous connaissez fort bien puisqu'il s'agit de Devon, a géré cette affaire à sa manière. Il s'est rapproché de votre magasin et de vous-même, dans un cadre qui n'a rien de professionnel, et que je ne cautionne absolument pas.

Comme je reste stoïque, il insiste :

— Devon ne s'est pas présenté à vous en tant qu'employé des agences Francœur, n'est-ce pas ?

Je déglutis.

— Non, en effet. Pas une seule fois. Je pensais que nos rencontres étaient purement fortuites.

Adélard se redresse un peu plus – je n'ai jamais vu un homme de cet âge se tenir aussi droit – et hoche silencieusement la tête, les mâchoires contractées.

— Oui, c'est ce que j'ai cru comprendre. Tout ça n'a rien de professionnel et soyez certaine que Devon a entendu ma façon de penser. Nous avons eu plusieurs entrevues houleuses au cours des derniers jours. Mon fils est aussi entêté que l'était sa mère.

Il marque une légère pause et je retiens ma respiration en attendant la suite.

— Devon est revenu me voir, hier, reprend-il en haussant les sourcils.

La ressemblance entre Devon et lui est si frappante à cet instant, que je m'étonne de ne pas avoir fait le rapprochement ce jour où j'ai vu Adélard pour la première fois, au magasin.

— J'imagine que cela concerne sa démission ? murmuré-je d'une voix minuscule.

Adélard me considère un instant.

— Je l’ai apprise grâce à Auguste, qui l’a dit à mon amie Violette, précisé-je.

L’homme qui se tient face à moi demeure un court instant pensif.

— Oui et non. Nous n’avons pas parlé que de ça, du moins. En fait, nous avons eu la conversation la plus déplaisante mais aussi la plus touchante que nous n’ayons jamais échangée auparavant. Bien sûr, nous avons parlé de votre magasin et du dossier de rachat le concernant, mais aussi de notre passé commun, de non-dits qui ont eu la vie dure. J’estime que c’est à vous que je dois les mots que nous avons partagés. Ce grand nigaud qu’est mon fils est tombé sous votre charme et je crois que vous avez une bonne influence sur lui et sur sa capacité à dévoiler ses sentiments.

Immobile, incapable de savoir quoi dire, j’ai l’impression que mon cœur fait des loopings dans ma poitrine et je resserre mes doigts sur ma tasse pour les empêcher de trembler.

— Je pense aussi que s’il a tenu à démissionner, c’est pour regagner votre estime ou pour vous montrer son soutien dans toute cette affaire, poursuit Adélard, qui ne semble pas remarquer mon émoi. Nina a repris le dossier au moment où Devon s’en lavait les mains et lorsque je suis rentré à Paris, j’ai voulu avoir le fin mot de cette histoire abracadabrante. C’est seulement à ce moment que j’ai pris connaissance du contenu réel du dossier et du nom du magasin que mon ami tenait tant à racheter. Le *Faubourg des Étoiles*.

Il se tait un moment et son regard devient vague.

— Je suis venu voir le magasin de mes propres yeux, reprend-il au bout d’un moment. J’ai pu constater son activité et je vous ai rencontrée.

— Oui...

Dans ma tête, des pièces de puzzle semblent s’imbriquer les unes dans les autres.

— Je me souviens parfaitement de votre visite, approuvé-je. Vous avez fait quelques achats.

— C’est exact, confirme-t-il en me gratifiant d’un regard approbateur.

Je n’ose en dire plus, me souvenant que ses acquisitions étaient des cadeaux pour ses collaborateurs. Il croise ses doigts noueux sur ses genoux et m’observe fixement.

— J’ai remarqué que certains de mes employés, bien que sérieux, manquent encore cruellement d’expérience, dit-il en mâchant chaque mot. C’est pourquoi j’ai retiré le dossier à mademoiselle Favre-Lombard.

Il jette un bref regard à Nina, puis se retourne vers moi.

— Je vous prie de bien vouloir pardonner l'indélicatesse dont mademoiselle Favre-Lombard et Devon ont fait preuve. J'espère sincèrement que mon fils aura l'intelligence de vous présenter lui-même ses excuses, quant à notre mandataire en fonds de commerce, elle a tenu à le faire aujourd'hui même, sa manière de procéder n'ayant guère été plus professionnelle que celle de Devon. Sachez que je ne cautionne ni la négligence, ni l'oppression.

Je cligne des paupières, étonnée.

— Oui, bien sûr, ahané-je.

Je me souviens de la détermination que j'avais lue dans le regard de Nina. Elle m'avait fait l'impression d'un requin prêt à dévorer sa proie, aux antipodes de l'agneau paisible qu'elle feint d'être aujourd'hui. Sous son apparente docilité, je devine qu'elle rumine une certaine rancœur.

— En effet, dit-elle en se raidissant. Je tenais à accompagner monsieur Francœur pour faire amende honorable. Je n'aurais pas dû reprendre ce dossier si je n'avais pas la capacité de le gérer en plus des autres qui étaient à ma charge. Je me suis précipitée et n'ai pas agi dans les règles de l'art. Vous m'en voyez navrée.

Je hausse les épaules et penche la tête sur un côté.

— Excuses acceptées, je réponds de bon cœur.

L'étonnement que je lis dans ses yeux me surprend. Elle ne semble pas habituée à être pardonnée si vite et j'imagine sans mal la jungle des affaires dans laquelle cette jeune femme baigne chaque jour. Si elle a une importante carrière et le salaire qui l'accompagne, je n'échangerais nos places pour rien au monde.

Je reprends une gorgée de thé.

— On est tous un peu sur les nerfs à cette période de l'année, ajouté-je ensuite. Vous n'avez fait que votre travail.

— Pas de la meilleure façon, admet-elle encore.

— Peut-être, mais l'erreur est humaine. Je ne vous en veux pas.

Nina me remercie d'un autre regard appuyé.

Adélard Francœur jauge notre échange en hochant la tête, puis il se tourne vers moi.

— Sachez encore, mademoiselle Renard, que j'ai décidé de reprendre personnellement le dossier concernant le rachat de votre commerce par mon

client.

— ...

Ma stupéfaction est telle que je manque de recracher ma boisson par le nez.

— Je vous demande pardon ? couiné-je entre deux quintes de toux. Vous *reprenez* le dossier ?

— Oui. C'est plus sage.

Impassible, Adélarde m'observe un instant. Ne me laissant pas le temps de répondre, il demande à Nina de bien vouloir nous laisser afin de nous entretenir en privé. Son employée prend congé après m'avoir saluée, et je me retrouve en tête à tête avec l'homme le plus impressionnant que je n'ai jamais rencontré.

Souffle, Avril. Ne te laisse pas intimider.

Ce devrait être mon nouveau mantra, ça. L'argent et la puissance ne font pas tout, et de ma toute petite place, j'ai tous les droits du monde de tenir tête à Adélarde Francœur.

— Mon magasin n'est toujours pas à vendre, dis-je la première. Et cet appartement non plus.

Un silence insoutenable s'abat. Je tiens ma tasse si fort que si je resserre encore mon étreinte, je risque de broyer la porcelaine et de me trancher les paumes. Le regard d'Adélarde Francœur demeure imperturbable.

— Je le sais, finit-il par dire en reposant sa propre tasse sur la table basse.

Il se cale contre le dossier du canapé et m'observe. Pendant un moment, j'ignore encore comment me comporter.

— Vous ressemblez beaucoup à votre grand-tante, poursuit-il, contre toute attente.

Quoi ?

— Parce que vous l'avez connue ?

Il me répond d'un signe de tête.

— Cécile Roismier était une femme fascinante. Et elle était comme vous. Authentique, déterminée et passionnée.

Abasourdie, je reste sans voix.

Le regard d'Adélarde se perd pendant quelques secondes, comme s'il cherchait à reconstituer des images immortalisées sur de vieilles photos sépia aux bords crantés.

— C’était il y a très longtemps, commente-t-il alors que je retiens mon souffle. Nous étions jeunes et j’avais le béguin pour elle. À l’époque, Cécile venait tout juste de reprendre ce commerce. Elle était une rêveuse, une femme en avance sur son temps, déterminée à ne devoir sa réussite qu’à elle-même. Elle ne voulait pas entendre parler d’union, de mariage, ou même d’association. Elle était une célibataire pure et dure et tenait à le rester. J’admirais sa façon d’être et sa capacité à se moquer du qu’en dira-t-on comme des commérages, pour vivre en marge de la société. J’ai essuyé ses refus les uns après les autres et j’ai fini par m’éloigner pour ne pas souffrir plus longtemps de cet amour à sens unique. La vie et le temps ont fait le reste... J’ai trouvé une épouse que j’ai aimée tendrement, mais qui avait, elle-aussi, une ambition et des rêves plus importants que tout.

— La mère de Devon, dis-je à mi-voix. Elle était actrice.

Adélarde confirme et je vois ses lèvres trembler.

— Je crois avoir toujours eu un faible pour les femmes qui me ressemblaient un peu trop, admet-il, une lueur de regret au fond de ses prunelles.

Il se met à rire, mais je vois que ses yeux brillent d’une toute autre émotion.

— Cécile a eu une vie très heureuse si j’en crois la chaleur de cet appartement et la beauté du magasin auquel elle tenait tant, dit-il. Je ne voudrais jamais que cet endroit tombe entre les mains de quelqu’un d’autre que vous. Car c’est à vous que Cécile l’a confié. Le magasin, comme les appartements, vous reviennent pleinement. J’espère que vous ferez tout ce qui sera en votre mesure pour les garder.

Je hoche la tête, complètement désarçonnée.

— Oui, je...

Il me faut un bref instant pour affermir ma voix.

— Oui, bien sûr, monsieur. C’est mon objectif et je ne m’en détournerai pas.

Adélarde approuve d’un signe de tête et se lève.

— Dans ce cas...

Il se dirige vers l’entrée et je comprends que, pour lui, l’entretien touche à sa fin. En homme d’affaires surbooké, il doit avoir un milliard de choses à faire aujourd’hui et je ne dis rien pour le retenir davantage.

Sur le palier, néanmoins, il pivote vers moi et m’interroge :

— Je vous ai parlé du nom du magasin, l'autre jour, vous vous souvenez ?

Je hoche la tête, un peu désarçonnée.

— Oui, à propos de son choix.

— C'est ça. Si Cécile l'a nommé le *Faubourg des Étoiles*, c'est un clin d'œil à notre passion commune pour les étoiles. C'est à l'occasion d'une nuit d'observation des étoiles, en province, que nous nous étions rencontrés, avant de savoir que nous étions tous deux Parisiens et vivions dans des quartiers très proches. Je crois que, depuis ce temps, j'ai toujours une pensée pour votre grand-tante, lorsque je contemple le ciel, de nuit.

— Oh...

L'émotion qui le touche est presque palpable à cet instant et je ne sais trop comment réagir face à cela. Je me contente d'acquiescer avec compassion.

— Mais ce n'est pas l'unique raison, ajoute-t-il en esquissant un sourire ému. C'est aussi à cause de l'éclairage urbain. Cécile disait qu'il ne manquait rien à Paris, sauf les étoiles soustraites au ciel par ces lumières indiscretes. Alors elle a voulu les mettre là, ces centaines d'étoiles cachées. Dans sa boutique. Et je crois ne pas me tromper en disant que vous perpétuez son œuvre à merveille.

Il me contemple longuement et je ne sais plus du tout où me mettre. Bizarrement, je me sens presque soulagée quand Adélarde reprend une contenance froide et mesurée et qu'il pivote sur lui-même pour emprunter l'escalier.

Je tiens à le raccompagner et nous redescendons à la boutique.

Nina attend déjà dehors, bras croisés sur son porte-document.

C'est seulement en tenant la porte du magasin pour laisser passer Adélarde, que je parviens à retrouver la parole :

— Votre fils est peut-être un grand nigaud, comme vous dites, mais vous pouvez être fier de lui, lui confié-je. Derrière ses erreurs de novice et son armure, je suis certaine qu'il cache une personne généreuse et passionnée. Il vous ressemble beaucoup, je pense. Sans doute plus que vous ne le croyez.

Le fringant septuagénaire me contemple un moment. Ses lèvres demeurent serrées et il ne répond rien, mais au bout de quelques secondes, il penche la tête pour me saluer et me rend un léger sourire, avant d'obliquer pour s'engouffrer dans la rue bondée qui, lentement, se recouvre

d'un tapis de flocons blancs. Je crois que cet homme est encore plus mystérieux que son fils. Mais qu'importe, il m'a donné sa parole que je ne serais plus embêtée par des propositions d'achat malvenues et, grâce à notre conversation, je comprends mieux le comportement de Devon.

Délestée d'un poids immense et le cœur battant à tout rompre, j'adopte une allure plus légère pour retourner au comptoir, sous le regard interrogateur de Violette. Au passage, je replace deux bougies et un coussin, maladroite certes, mais perfectionniste à chaque instant.

Plus tard, je profite d'un moment où nous sommes seules, Violette et moi, pour tout lui raconter. À mesure que je lui parle de toute l'affaire, son regard et son sourire s'agrandissent en simultané. Notre conversation touche à son but lorsque le téléphone de Violette émet un vrombissement de moteur en frétilant sur la surface dure du comptoir. Mon amie se penche pour regarder l'écran et un rouge ému se diffuse instantanément sur ses pommettes.

— Auguste...

Comme le grelot de l'entrée tintinnabule, je lui fais signe de filer dans l'arrière-boutique pour avoir plus d'intimité. Elle prend l'appel, disparaît le temps que je m'occupe de trois clients et revient un quart d'heure plus tard, les yeux brillant d'excitation et les joues toujours aussi roses.

— Auguste m'invite à passer le réveillon dans son hôtel particulier, s'ébaudit-elle en clignant des paupières. Dire que j'envisageais de l'inviter ici. Je... Je crois que je n'en reviens pas.

Elle pose son téléphone et cache son visage derrière ses mains. Quand elle écarte les doigts, c'est pour me regarder longuement.

— Mais je ne peux pas te laisser toute seule, ma chouette. C'est Noël !

Je secoue la tête en riant. Violette a le cœur sur la main et j'apprécie qu'elle s'inquiète pour moi, mais je m'en voudrais d'être un frein à son bonheur.

— Ne te bile pas. Depuis que mes parents ont commencé leur tour du monde, je me suis habituée aux Noëls et anniversaires en solitaire, crois-moi ! Et puis ce sera différent car cette année, il y a Sherwood. Ne te fais pas de souci pour moi et réfléchis plutôt à la manière dont tu vas t'habiller.

Les yeux de Violette s'agrandissent encore.

— Tu penses que je dois me changer ? Oui, bien sûr... suis-je sotte ? Je ne peux pas porter la tenue d'l'autre soir, si ? Non. Sti qu'c'est compliqué

de savoir !

J'attrape ses mains tremblantes au vol et la force à se calmer.

— Respire, Violette. Si tu n'as rien dans ton dressing, tu as tout le temps de te trouver la tenue parfaite. Mais seulement si tu files faire les boutiques dès maintenant !

— Je ne saurai pas choisir.

Je la rassure :

— Si, voyons ! Choisis-toi une tenue sur le même modèle que la dernière fois et ce sera parfait.

Elle secoue la tête.

— Mais tu as besoin de moi jusqu'à la fermeture !

— Il y a de moins en moins de clients et j'arriverai à me débrouiller. Les gens rejoignent leur famille et leurs amis à cette heure.

— Tu en es sûre ?

— Certaine. Dépêche-toi !

Elle scrute mon expression pendant quelques secondes encore, s'évente et éclate de rire.

— Allez, ouste ! la gourmandé-je en riant.

Elle m'embrasse, traverse la boutique en vitesse, serre l'ours Ben tout contre elle, le repose puis enfile son manteau avant de sortir en coup de vent, faisant tinter le grelot de l'entrée plus fort que jamais.

Lorsque je me retrouve seule, n'y tenant plus, j'attrape mon téléphone et compose le numéro de Devon. S'il a omis de me dire des choses et si son intention première était bien d'enquêter sur le magasin, je parviens désormais à minimiser ce que je voyais comme une trahison et je suis consciente d'avoir été horrible avec lui. Pas une seule fois je ne l'ai laissé s'expliquer. Pas vraiment, en tout cas. Je dois au moins lui présenter des excuses pour ça et, surtout, accepter celles qu'il tient tant à me fournir.

La tonalité résonne dans le haut-parleur de mon appareil.

— Décroche, s'il te plaît, décroche...

Mes doigts pianotent nerveusement sur le comptoir.

Au moment où la tonalité s'interrompt, je me prépare à tout déballer mais je me rends compte que je suis tombée sur la messagerie électronique.

— Quelle poisse !

J'effleure l'écran de mon portable pour raccrocher. Cinq minutes plus tard, je recompose le numéro... et obtiens le même résultat. À ma

quatrième tentative, je laisse un message succinct dans lequel je dis à Devon que j'aimerais lui parler. Je termine ma journée à la boutique avec un fourmillement dans tout le corps, qui ne me quitte pas.

OceanofPDF.com



Il est près de vingt-deux heures et Devon n'a toujours pas appelé. Auguste est venu chercher Violette depuis un bon moment et Sherwood et moi sommes installés sur le canapé, face à la télé, laquelle est réglée sur un téléfilm de Noël dont l'intrigue amoureuse me file d'emblée le bourdon. Un peu plus tôt, ma mère m'a appelée pour me souhaiter un bon réveillon et me dire que, si j'ai été bien sage, je devrais bientôt avoir ma surprise de Noël. J'imagine qu'elle m'a envoyé une de ces babioles qu'elle aura dénichée en Asie, comme le *Maneki neko*, ce chat porte-bonheur en porcelaine, qu'elle m'a fait parvenir il y a plusieurs mois. Mon père a profité de la communication pour me souhaiter un bon réveillon « parisien » – ou plus exactement il a hurlé ces mots dans le combiné, réduisant sans doute mes capacités auditives – et après quelques mots enjoués échangés, ma mère a raccroché. Depuis cet instant, je consulte l'écran de mon portable toutes les cinq minutes, espérant un appel ou un SMS de Devon. Mais mon portable reste silencieux et je me sens abattue, pas à ma place, déprimée. À la base, je devais fêter ce Noël avec ma locataire et amie et, l'espace de quelques jours insouciantes, je m'étais même prise à rêver que Devon et Auguste se joindraient à nous. Il s'est passé tant de choses au cours de ces dernières heures !

À la fin du film, je me lève, le cœur gros, pour aller coller mon nez contre la vitre et contempler la vue. La neige recouvre désormais chaque parcelle de bitume ou de béton et même les carrosseries des voitures se fondent dans cet ensemble tout blanc. C'est tellement calme, dehors, que j'ai l'impression que le temps s'est arrêté et que je suis la seule à m'en rendre compte. Les flocons, seuls éléments en mouvement dans cette scène nocturne, se teintent d'une lumière fantomatique en passant sous les réverbères. Magique.

C'est de la pure folie sans doute mais, à cet instant, je rêve d'une promenade sous la neige. J'imagine le silence feutré de la nuit enneigée, les flocons qui tourbillonnent avant de m'effleurer les joues... Je ne résiste pas longtemps à la tentation de goûter à cette sensation et j'observe ma tenue. Je n'en ai pas changé car je n'escomptais pas sortir, ce soir, mais fort heureusement je n'ai pas non plus passé de pyjama. Je file dans ma

chambre pour troquer mon pull en coton jacquard contre un autre, plus chaud, en mohair verte torsadée.

— Sherwood, ça te dit une promenade de Noël ? dis-je en passant la tête dans l'entrebâillement de la porte.

En entendant son prénom, mon toutou redresse la tête et me regarde fixement. Il connaît bien le mot promenade mais n'est certes pas habitué à ressortir à une heure pareille.

— Promenade ? répété-je.

Il doit croire que je suis folle, car il scrute intensément mon expression. Décrétant finalement que je suis sérieuse, il se lève, bâille et se secoue, déjà prêt à sillonner les rues couvertes de neige.

— Allons-y !

Moins de cinq minutes plus tard, je verrouille la porte de la boutique et me retourne. Vraiment, je dois être folle pour m'aventurer dans les rues de Paris à une heure pareille, mais en même temps, je ne suis pas seule, il y a Sherwood. Bon d'accord, ce petit chien est aussi courageux qu'impressionnable et, le plus souvent, c'est moi qui ai peur pour lui, mais sa simple présence à mes côtés me rassure et je m'enfonce immédiatement dans la nuit, éclairée par les lumignons blancs et bleu acier des guirlandes suspendues au-dessus de ma tête. Je me tords le cou pour les regarder et accueillir la caresse des flocons. La rue du Faubourg-Montmartre a tellement changé sous la neige qu'elle m'apparaît comme l'entrée d'une tanière enchantée. Lorsque je baisse les yeux, je souris. Sherwood et moi laissons des empreintes solitaires sur la neige fraîchement tombée.

J'ignore pendant combien de temps nous marchons ainsi, mais je reconnais bientôt les ruelles irrégulières de Montmartre. J'ai toujours trouvé que les flocons avaient ce pouvoir étrange de me faire perdre toute notion du temps. Ils virevoltent sans discontinuer au-dessus et autour de nous et je me plais à écouter le silence duveté que la neige apporte, couvrant le bourdonnement habituel de la ville. Quelle sensation, à la fois inquiétante et galvanisante, d'être là. Je crois que je pourrais vouloir vivre à jamais à l'intérieur d'un éternel hiver à Paris.

— Louée soit la neige pour les jeux de piste, retentit soudain une voix, juste derrière moi.

Je tressaille des pieds à la tête et mon cœur semble manquer un battement.

Un bruit de pas assourdi me parvient et je pivote lentement sur moi-même, craignant presque d'être l'objet de quelque farce d'un facétieux lutin de Noël.

À la lueur des réverbères, je remarque qu'il n'y a pas de lutin, mais une silhouette élancée et bien campée sur le sol. Couvert de neige de la tête aux pieds, Devon se tient là, à quelques dizaines de mètres de moi. Il semble avoir le souffle court et l'expression de son visage traduit une multitude d'émotions diverses.

— J'ai suivi vos empreintes à tous les deux, explique-t-il quand nos regards s'accrochent. De la boutique à ici. Aurais-tu décidé de te rendre à pied chez Auguste ?

Stupéfaite, je m'éclaircis la gorge.

— Chez Auguste ? Non... je...

J'ignore totalement où il vit, et de toute manière, je n'ai pas été invitée.

— J'ai simplement eu envie d'une promenade sous la neige, dis-je en haussant légèrement les épaules.

— En pleine nuit ?

— Oui... C'est magique ici, tu ne trouves pas ?

Je bascule la tête en arrière. Des flocons m'effleurent le visage et je frissonne de plaisir. Lorsque mon regard retombe sur Devon, j'observe l'intensité avec laquelle il me dévisage.

Il sourit.

— Tu es vraiment quelqu'un d'unique, Avril Renard.

Je ne ressens plus aucune rancœur chez lui, juste un sentiment étrange, entre le désir et l'appréhension. Pendant quelques secondes, je laisse volontairement s'étirer le silence.

— J'ai eu la visite de ton père aujourd'hui, dis-je au bout d'un moment, en ramenant doucement Sherwood à mes pieds. Il m'a tout expliqué à propos du magasin, de tes erreurs et de la démarche peu courtoise de ta collègue, Nina.

— Ce n'est plus ma collègue, précise Devon.

— Je sais...

Les épaules de Devon se détendent et je fais quelques pas dans sa direction, tout en prenant soin de maintenir une distance respectable. Il m'examine un moment.

— Je suis désolé, Avril, fait-il en secouant la tête, ce qui projette des petits amas de neige autour de lui. J'aurais dû tout te dire dès le début. J'ai cru que je réglerais l'affaire en quelques jours et puis... tout a changé ce soir-là, au marché de Noël. À partir de cet instant, j'ai...

Il s'interrompt et déglutit.

— Je n'ai plus su quoi faire. Je me suis empêtré dans des mensonges et puis un jour, j'ai eu cette idée de promotion sur les réseaux sociaux pour que tu t'en sortes avec ton commerce, au cas où le dossier retomberait entre les mains d'un collaborateur.

— Je vois.

— J'étais pieds et poings liés, tu comprends ?

Le souffle court, il parle sur un ton plein d'urgence.

— Je ne pouvais pas faire le travail qu'on me demandait et je ne voulais pas qu'on m'accuse d'être impliqué sur le plan affectif.

Mon cœur fait une embardée et je cherche mes mots. Qui ne viennent pas.

Pendant ces quelques heures de solitude dans mon appartement, je me suis prise à imaginer une demi-douzaine de fois le moment où nous nous reverrions, Devon et moi. Mentalement, je me suis préparée à des scénarios excentriques ou dégoulinant de romantisme, mais je n'avais pas prévu de le revoir ici, à Montmartre, sous les flocons dansants de cette veille de Noël.

— Tu comprends ? me demande-t-il encore.

Sa voix se brise et je me liquéfie intérieurement.

— Oui, murmuré-je, en projetant un nuage de vapeur dans l'atmosphère.

— Ah... Tant mieux...

Il me fixe encore.

Bien que nous nous tenions immobiles, Devon et moi, un courant électrique réveille l'atmosphère, comme s'il existait une sorte de lien invisible qui se tend et nous attire l'un vers l'autre. Je fais un pas en même temps que lui, Sherwood calque sa démarche sur la mienne et un rire nerveux m'échappe.

— Nous avons l'air malins, comme ça. Tous seuls dans la neige alors que nos amis réveillent, bien au chaud.

Devon hausse les épaules et sa voix se fait un peu plus rauque.

— Moi ça me va, tant que je suis avec toi.

Nous nous rejoignons au milieu d'une rue dont le nom m'échappe, puis nous nous fixons mutuellement du regard, durant quelques secondes.

— J'ai essayé de t'appeler, dis-je d'un ton de reproche.

Devon sort son iPhone de sa poche.

— Sa batterie est morte.

— Encore ?

— Définitivement, cette fois. Je vais devoir le changer.

Il soupire et range son appareil.

— Moi aussi, je voulais t'appeler, poursuit-il en repoussant une de mes mèches brunes qu'une légère brise agite devant mes yeux. Je voulais te dire que tu étais conviée à la petite soirée de réveillon qu'a organisée Auguste. Une fois de plus, j'ai tout gâché.

Je me hisse sur la pointe des pieds pour me trouver – presque – à sa hauteur et plonger mes yeux dans les siens. Je ressens des palpitations d'excitation et d'impatience, comme si je savais déjà, au fond de moi, que ce moment allait rester à jamais dans ma mémoire.

Nous sommes si proches à présent que nos souffles se mêlent.

— Je ne suis pas d'accord, murmuré-je le plus faiblement possible, de crainte de rompre la magie de l'instant. Regarde cet endroit, imprègne-toi de cette ambiance si particulière. Il y a eu une succession de quiproquos et de malentendus, mais tu n'as rien gâché du tout. Ni ce soir. Ni avant. Je le sais maintenant. Je m'en veux de ne pas t'avoir laissé t'expliquer et j'espère que tu me pardonnes. J'ai compris pourquoi et comment tu avais agi et je ne t'en veux pas. Ou plus.

Ma voix tremble un peu. J'aimerais qu'elle soit plus ferme, mais ça m'est si compliqué de contenir mes émotions lorsque je suis si proche de lui et qu'il me dévisage de la sorte. Il est tellement beau avec ses cheveux noir corbeau un peu défaits, le col de son manteau relevé derrière sa nuque et son expression sérieuse, un brin insolente.

— Tu en es sûre ? me demande-t-il, avec cette pointe de vulnérabilité que je lui ai déjà vue et qui me désarçonne.

Ses yeux brillent d'une émotion qui me touche de plein fouet et j'inspire longuement, tout en essayant de calmer mes palpitations.

— Certaine.

Centimètre après centimètre, je m'approche un peu plus de lui et, quand je sens que ce moment précis couvait en nous comme une évidence, nos

bouches s'effleurent puis se touchent plus franchement. Je perçois le parfum profond de Devon et le rythme des pulsations rapides de son cœur, calquées sur les miennes. Dans un soupir de satisfaction intense, nous prolongeons le baiser. Quand il prend fin, Devon me serre tout contre lui et j'ai envie de rester éternellement entre ses bras. Au loin, des cloches sonnent le douzième coup de minuit.

— Est-ce que tu acceptes de te joindre à moi pour le réveillon de Noël ? chuchote-t-il au creux de mon oreille. Nous serons en tout petit comité et je crois que nos amis nous attendent.

Le visage niché contre son cou, j'acquiesce doucement.

Intérieurement, mon cœur explose de bonheur. C'est précisément le genre de réveillon dont je rêvais.

— Je veux bien, oui.

Je me détache à peine de Devon et observe Sherwood, qui commence visiblement à trouver ce moment anormalement long. Museau relevé, il laisse échapper un jappement d'impatience et j'éclate de rire.

— On y va, mon tout beau ! lui-dis-je en chassant une touffe de neige de sa petite tête toute douce. Est-ce qu'Auguste habite loin d'ici ? questionné-je ensuite Devon.

— C'est tout près. Tu verras.

Il affiche un sourire mordant et je plisse les paupières.

— Que me préparez-vous encore, monsieur Francœur ?

— Ne soyez pas si curieuse, mademoiselle Renard.

Devon lie ses doigts aux miens et je frissonne sous l'euphorie qui me gagne un peu plus à chaque seconde. Lentement, main dans la main, nous nous enfonçons dans une ruelle, puis une autre. Finalement, je reconnais les bâtisses élégantes de l'allée des Brouillards.

— Où m'emmènes-tu ? demandé-je, en contemplant l'énorme portail et le magnifique hôtel particulier vers lequel Devon se dirige en toute confiance.

Il m'adresse un clin d'œil.

— Aurais-tu oublié qu'un certain Auguste vit ici ?

— Auguste *Renoir* a vécu par ici, le corrigé-je. Tu t'es assez moqué de moi quand j'ai cru que tu parlais de ton meilleur ami.

Devon rit dans son écharpe.

— En fait, Auguste Renoir a vécu dans cette maison là-bas, alors qu’Auguste *Fontaine* vit dans celle-ci, répond-il, goguenard.

Stupéfaite, je le regarde pousser le grand portail.

— Sérieusement ?

Devon m’adresse un clin d’œil et je pouffe comme une adolescente.

Nous traversons un jardin et une cour qui s’entremêlent sous une épaisseur de neige de plus en plus conséquente. Des guirlandes de Noël apportent une multitude de petits halos bleutés dans les arbres, sous la toiture et sur le porche. L’endroit a quelque chose de féerique.

Lorsque nous arrivons sur le perron, c’est un Auguste hilare qui nous accueille et nous fait signe de le suivre à l’intérieur.

— Ah vous voilà enfin ! Entrez vite vous mettre au chaud !

Un brin hésitante, je franchis le seuil avec précaution, flanquée d’un Sherwood intrigué qui renifle d’emblée les bonnes odeurs qui nous arrivent de l’intérieur. Le rire de Violette me parvient et une bouffée de joie me submerge. Je serre un peu plus les doigts de Devon et il dépose un baiser sur ma tempe, ce qui me procure un frisson de plaisir. Je m’engouffre dans la maison et tandis qu’Auguste m’aide à me débarrasser de mes affaires, des voix inconnues et chantantes me parviennent.

— Nous avons les parents de Violette en visio, explique Auguste en croisant mon regard surpris. C’est le cadeau que je voulais lui faire pour Noël. Elle m’a souvent dit que l’éloignement lui pesait plus à l’approche de Noël, alors je l’ai questionnée sur ses parents. Ils ont un cabinet de dentistes à Québec. Je n’ai pas mis trop longtemps à trouver lequel, j’ai appelé, et quand j’ai exposé la situation, la sympathique secrétaire a bien voulu me passer la maman de Violette.

Auguste accroche nos manteaux dans l’entrée puis se retourne vers Devon et moi, l’air aussi euphorique qu’embarrassé.

— J’espère ne pas passer pour le genre de type qui se mêle des affaires des autres, commence-t-il en baissant le ton. Et je ne veux surtout pas que ça paraisse déplacé de rencontrer – même virtuellement – les parents de Violette, alors que nous sommes ensemble depuis si peu de temps. Mais j’avais vraiment à cœur de lui faire cette surprise et je voulais qu’elle puisse réveillonner avec eux, en quelque sorte.

Il prend le temps d’une longue inspiration.

— Vous pensez que j’ai mal fait ? s’inquiète-t-il.

La tête penchée, je prête l'oreille aux paroles d'une Violette volubile qui enchaîne les exclamations ravies et les petits rires surexcités.

— Ce n'est pas avec notre équipement informatique très limité que nous aurions pu faire ça, commenté-je en posant une main amicale sur le bras d'Auguste. La connexion est si mauvaise sur nos vieux coucous d'ordinateurs, qu'on peut à peine passer une commande chez La Redoute. Quant à ma tablette, ce n'est pas l'outil idéal pour une visio. C'est un très beau geste de ta part et je suis certaine que Violette est aux anges !

Devon confirme :

— Un beau cadeau de Noël, mon ami...

Il tend le cou pour apercevoir Violette dans la salle à manger, dont j'aperçois les murs tapissés de rayures beige et or.

— ... par contre, c'est nous qui allons nous sentir de trop, achève-t-il en se grattant le front.

Auguste secoue les mains.

— Oh non, non ! Les parents de Violette ont été prévenus que nous passerions ce réveillon à quatre et ils sont très impatients de faire ta connaissance, Avril. Violette leur a tellement parlé de toi ! Eux-mêmes ont été rejoints par une collègue de travail qui vit seule, et leur voisin, un veuf un peu rustre mais très gentil, m'ont-ils dit. En fait, nous serons huit, maintenant que vous êtes enfin là !

Sherwood laisse échapper un aboiement bref.

— Nous serons neuf, corrigé-je.

Auguste considère mon chien et se met à rire.

— Alors je dirai même dix, précise-t-il. Je vais te donner une serviette pour sécher le pelage de ce pauvre Sherwood et après, il pourra aller jouer dans le salon avec Daphnée.

— Daphnée ? m'étonné-je. Qui est-ce ?

Comme si elle avait attendu patiemment d'être sollicitée, une charmante petite chienne de race Cavalier King Charles déboule dans l'entrée, dans un état d'agitation et de timidité extrêmes. Avec son nœud rouge sur le dos, elle me fait penser à Lady, dans *La belle et le clochard*. Elle est tellement mignonne !

— Cette jolie petite chienne est avec moi depuis quelques jours, mais je crois que j'en suis déjà gaga, commente Auguste en la couvant du regard.

Devon se tourne vers moi.

— En attendant qu’Auguste devienne photographe professionnel, je m’occupe de Daphnée les jours où il travaille à l’agence.

Je hoche la tête, quelque peu déboussolée.

— Vous avez franchi le pas, à ce que je vois.

— Nous adorons les chiens, admet Auguste. Mais avec nos métiers respectifs, c’était impossible d’en adopter un. Je me donne une année pour ouvrir un studio photo et me lancer dans l’aventure en freelance. Comme ça, je pourrai passer beaucoup plus de temps avec Daphnée !

— Tu vas démissionner, toi aussi ?

Il secoue la tête et sa fossette creuse joliment sa joue droite.

— Pas tout de suite, non. Je garde mon emploi chez Francœur Immo, le temps que je me fasse un nom dans le domaine de la photographie, mais le père de Devon a l’intention de me donner moins de dossiers pour que je travaille à mi-temps.

— C’est une bonne nouvelle !

Dans l’encadrement de la porte de la salle à manger, je découvre alors une Violette guillerette aux joues toutes rouges, qui nous fait de grands signes.

— Qu’attendez-vous tous les trois ? Tabarnak ! Je ne vais pas manger toute la dinde à moi toute seule ! Et ce ne sont pas nos invités virtuels qui vont m’aider.

Mon amie éclate de rire et nous l’imitons. À nos pieds, Sherwood et Daphnée remuent la queue, tout heureux de se découvrir. Nous les laissons jouer pour rejoindre une Violette au comble de l’émotion et nous sommes rapidement présentés à ses parents, qui se trouvent de l’autre côté d’un écran de cinquante-huit pouces. Si je suis d’abord impressionnée par cette rencontre inattendue, monsieur et madame Pelletier savent vite comment nous mettre à l’aise, notamment grâce à un humour et une répartie du tonnerre.

Chapitre 18 : 25 Faubourg des étoiles

(Bougie aux fragrances d'anis étoilé, zestes d'agrumes et ambre)

25 décembre, au matin...

Il est près de dix heures lorsque je me réveille entre les bras de Devon, sur le sofa où nous avons visionné un film de Noël avant de nous endormir. Je cligne des yeux, encore assoupie, puis je redresse la tête pour le regarder. Il ne dort pas et semble me contempler depuis un moment. Son regard bleu givré brille intensément sous ses cheveux ébouriffés et ses lèvres sont entrouvertes, prêtes à m'embrasser. Je me blottis tout contre lui et il plante un baiser sur mon front.

— Joyeux Noël, me murmure-t-il au creux de l'oreille, d'une voix douce et rauque.

Du bout des doigts, je dessine machinalement des volutes sur son bras.

— Joyeux Noël.

Je demeure ainsi un moment, avec l'envie de rester là pour l'éternité. Finalement, c'est l'impatience de Sherwood qui nous décide à nous lever. Comme il tourne en rond devant nous, je me prépare en quatrième vitesse pour le sortir. Noël oblige, nous faisons quelques entorses dans la régularité habituelle des promenades.

Nous rentrons vingt minutes plus tard et je me décide à cuire des pancakes avec la préparation réservée hier au frais. Devon me rejoint en cuisine, alléché par l'odeur de la pâte qui gonfle dans ma poêle. Je l'observe de biais.

— Ne t'avise pas de me déconcentrer.

— Jamais de la vie ! se défend-il. Je veux seulement y goûter...

Je fronce les sourcils et lève une spatule menaçante.

— Ne vous avisez pas d'en chiper un morceau avant qu'ils ne soient tous prêts, monsieur Francœur !

Il rit et me prend le visage entre les mains pour m'embrasser.

— Je crois que j'adore te taquiner, dit-il en reculant juste assez pour me regarder.

Je fais la moue, faussement contrariée.

— J'espère que tu n'as pas eu la brillante idée de me suivre jusque chez moi juste pour me taquiner.

L'espace de quelques secondes, il ne dit rien et m'observe. Mes doigts se sont figés sur ma spatule, oubliant de faire les gestes nécessaires pour retourner la pâte. Sans crier gare, Devon attrape ma main et la guide pour délivrer le pancake avant qu'il ne soit carbonisé.

— Non, murmure-t-il en me dévisageant.

Ses yeux brillent d'une émotion si intense que j'en reste coite.

— En tout cas, pas seulement.

Il sourit encore et laisse échapper un long soupir de satisfaction.

— Je crois que je vais passer le meilleur Noël de ma vie, me confie-t-il en me regardant longuement.

— Ah oui ? Et pour quelles raisons ? lui glissé-je, d'un ton mutin.

— Parce que je serai en compagnie d'une personne formidable, pleine d'énergie, belle et positive.

Toujours pourvue de mon ustensile de cuisine, je croise les bras et penche la tête sur un côté, feignant d'être en pleine réflexion.

— Je me demande bien qui est cette perle rare.

Je lui décoche un clin d'œil espiègle et reporte tant bien que mal mon attention sur mes préparations culinaires.

Un silence. La main de Devon caresse doucement ma joue.

— Avril...

Je remarque un changement dans l'intonation de sa voix. Mon cœur fait un bond et je me retourne.

— Oui ?

Il soupire.

— J'ai vraiment été idiot. J'ai failli tout gâcher.

J'ignore quelle est l'expression de mon visage à cet instant, mais Devon éteint subitement le feu sous la poêle et, d'un mouvement ferme et doux à la fois, il m'attire tout contre lui et m'embrasse à nouveau. Je passe mes mains derrière sa nuque pour l'inviter à prolonger le baiser et je sens son sourire contre mes lèvres. Il me serre tout contre lui.

Quand nous nous détachons l'un de l'autre, il plonge la main dans la poche de son jean et en sort une petite boîte de velours vert.

— Qu'est-ce que... ?

— Ouvre-la, fait Devon. C'est ton cadeau de Noël.

Je me mords le pouce et souris. Comme il me tend toujours la boîte, une émotion enfantine me saisit et je l'attrape. Du bout des doigts, je caresse le

velours et soulève le couvercle, le cœur battant.

— Oh, Devon !

Mes yeux s'agrandissent à mesure que je contemple le bijou étalé sur un coussin satiné.

— Mon bracelet, dis-je d'une voix émue. Je croyais l'avoir perdu.

Devon sourit.

— C'est Valentin Snavely qui l'a ramassé, le jour où tu es tombée sur le verglas. Il me l'a remis le lendemain matin, quand je suis sorti avant Violette. Le fermoir était cassé alors je l'ai fait réparer et j'ai eu envie de... disons de le compléter un peu.

J'extirpe mon bracelet de la boîte et Devon s'empresse de m'aider à me le passer au poignet. Il fait tourner le bijou sur ma peau et désigne une nouvelle breloque.

— Une étoile, pour symboliser ta nouvelle vie et ta boutique, commente-t-il.

J'observe les pendentifs en retenant ma respiration.

— Et un sapin, dis-je ensuite.

— Et un sapin...

Je contemple mon bracelet avec un ravissement béat puis je saisis le visage de Devon pour l'embrasser.

— Je ne t'ai même pas acheté de cadeau, murmuré-je, contrite, en détachant mes lèvres des siennes.

Il me fixe intensément. La tendresse et la passion qui brillent dans son regard me donnent envie de l'étreindre encore et encore, pour ne plus jamais le laisser partir.

— J'ai déjà mon cadeau, souffle-t-il en m'arrachant un autre baiser.

Je m'apprête à définitivement abandonner mes pancakes pour me lover entre ses bras, quand Sherwood saute du canapé pour rejoindre la grande fenêtre du salon, si vite qu'il manque de se cogner contre le carreau. Ainsi positionné à son poste d'observation favori, il se met à pousser des jappements aigus tout en remuant la queue à tout va.

Devon hausse un sourcil.

— Tu attends quelqu'un ?

— Pas à ma connaissance. Et ce n'est pas Violette, elle a sa clé. De toute façon, Auguste et elle passent la journée ensemble, dans la demeure de l'allée des Brouillards.

— Hum...

Il m'attire encore un instant contre lui.

— Tu me promets qu'on reprendra ce moment plus tard ?

Je plante un baiser sur ses lèvres brûlantes.

— Noël n'est pas encore terminé ! déclaré-je en lui adressant un clin d'œil suggestif.

Il a un rire des plus séduisants et je me détache de lui à contrecœur, pour aller regarder dans la rue. Je tire nonchalamment le rideau et mon geste se fige lorsque j'aperçois les visages de mes parents, levés pour jager la devanture de la boutique. Au même moment, mon téléphone sonne et je le colle à mon oreille :

— Ma chérie ? fait une voix que je reconnaîtrais entre mille.

— Maman... mais ?

— Devine un peu où nous sommes ?

L'espace d'un instant, mes mots se bloquent dans ma gorge.

— Je vous vois. Vous êtes là ! C'est...

Émue, je retiens un sanglot et un rire mêlés.

Ma mère tourne un peu la tête vers ma fenêtre, de sorte que nos regards se croisent. Elle me fait un grand signe de la main et mon cœur bondit de joie et de trac en même temps. Je me tourne vers Devon, aussi euphorique que mortifiée.

— Ce sont mes parents ! dis-je en plaquant ma main sur l'écouteur.

Il joint l'index et le pouce pour faire le signe OK et m'adresse un clin d'œil charmeur.

Je reprends mon téléphone.

— Quand tu m'as parlé de surprise, maman, je ne pensais pas à... Enfin... je... j'arrive ! Ne bougez pas ! Je viens tout de suite vous ouvrir !

J'entends à peine les mots enjoués qui me répondent que, déjà, je file vers la porte, un Sherwood tout excité sur les talons.

— Alors ? fait une voix amusée derrière moi. Je fais quoi, moi ? Je me cache dans l'armoire ? Je sors par la fenêtre ?

Les mots de Devon m'arrachent un éclat de rire et je me retourne.

— Idiot, va ! Viens avec moi, si tu oses rencontrer mes parents.

Il me rejoint en quelques enjambées et prend mon visage entre ses mains.

— Avril, j'ai très envie de rester mais, je crois savoir que ça fait un moment que vous ne vous êtes pas vus, tes parents et toi. N'est-ce pas ?

Je note une once d'inquiétude dans sa voix et je me stoppe tout net.

— Oui, dis-je en le regardant. Pas mal de mois.

Devon passe sa main dans mes cheveux.

— Penses-tu que ma présence soit justifiée ?

Il semble hésiter et je me demande si je ne le mets pas dans une position inconfortable en lui demandant de se joindre à nous.

— J'en suis sûre.

Je marque une pause avant de reprendre :

— J'aimerais vraiment beaucoup que tu restes, mais je comprendrais aussi si tu préférerais rester en retrait. Je ne veux surtout pas que tu te retrouves dans une situation délicate. D'accord ?

Il demeure pensif un bref instant puis...

— Ce n'est pas le cas, me souffle-t-il au creux de l'oreille. En fait, je crains surtout de te mettre dans l'embarras, toi.

Je le dévore des yeux.

— Oublie ça. Ta compagnie ne m'embarrassera jamais et j'ai très envie que nous passions Noël ensemble.

Je vois ses mâchoires se décrisper et ses épaules se relâchent.

— Allons donc accueillir tes parents, murmure-t-il. Au pire, tu me feras passer pour le concierge !

Je lui donne un coup de coude.

— Mais bien sûr ! Le concierge ?

Il m'embrasse avec fougue puis nous descendons au rez-de-chaussée, avec une vivacité qui égale presque celle de Sherwood. Quel curieux et beau Noël, décidément !

J'ouvre la porte de la boutique à la volée et mes parents entrent, accueillis par les jappements exaltés de mon petit shiba. Même s'il les connaît peu, il paraît très heureux de les revoir. Et moi donc ! Une immense bouffée de joie nostalgique me submerge et les larmes me montent aux yeux. C'est en les voyant que je mesure encore plus combien mes proches m'ont manqué.

— Joyeux Noël ! claironne ma mère, tout de suite imitée par mon père.

Embrassades, accolades, tourbillon d'émotions. Que c'est bon de les retrouver !

Après ces effusions, je leur présente Devon et ce dernier propose instantanément de les aider à se débarrasser de leurs manteau et écharpe. Une attention qui semble très appréciée.

— La boutique est superbe, commente ma mère en regardant autour d'elle. J'espère bien que tu nous montreras tout ça en détail plus tard, mais en attendant je dois m'asseoir, mes pauvres pieds n'en peuvent plus de ces échasses !

Elle désigne ses escarpins, qui me font mal rien qu'en les observant.

— J'ai eu la mauvaise idée de porter des chaussures neuves pour déambuler en ville avant de venir ici.

Je grimace.

— Aïe. Allons vite nous installer confortablement.

Elle approuve l'initiative.

— Tu vis au-dessus, c'est ça ?

— L'appartement est à l'étage, acquiescé-je.

Je la dévisage un moment, comme pour me persuader qu'elle est bien là, dans cette ville, dans ma boutique, *chez moi*.

— Vous êtes arrivés à Paris ce matin ? demandé-je.

Elle secoue la tête.

— Nous avons réservé une chambre d'hôtel depuis un moment et nous avons réveillé dans le VII^e arrondissement, chez un ancien collègue de ton père, venu faire fortune à la capitale il y a quelques années. Ils ont l'intention de s'associer dans un projet de maison d'édition, ce qui pourra occuper ton père quand nous ne voyagerons pas. C'est une bonne chose, si tu veux mon avis, ajoute-t-elle à voix basse, mais le dîner était si gastronomique et si frugal que j'ai l'impression qu'il n'y avait rien à manger.

Je ne peux pas m'empêcher de rire. Éternelle insatisfaite, ma mère ne changera jamais.

— Dans ce cas, nous allons rattraper ça, lui dis-je. Vous restez pour le repas de Noël, bien sûr.

Elle m'adresse un sourire ravi et se penche pour caresser Sherwood. Puis, mon père et elle grimpent l'escalier qui mène à l'étage, tout en commentant la courbe délicate de la rampe en fer forgé. Eux qui aiment la belle architecture, ils vont être servis ici, à Paris.

Je leur emboîte le pas.

— Vous restez ici quelque temps ? dis-je en gravissant les marches.

— Deux mois. Ensuite, comme nous avons fini notre petit tour d'Asie, nous partirons pour l'Italie, claironne ma mère, aussi guillerette qu'une

adolescente énamourée.

Lorsque nous parvenons à l'étage, je fais visiter l'appartement à mes parents ; ma mère s'attarde un peu dans ma chambre et je lui propose des pantoufles douillettes – nous faisons la même pointure toutes les deux – pour qu'elle repose ses pauvres pieds échauffés. Pendant ce temps, Devon et mon père s'entretiennent à propos des monuments de Paris qu'il faut absolument visiter.

— Tu as l'air heureuse, dit ma mère d'une voix émue.

Elle me caresse les cheveux et je souris.

— Je le suis, maman. J'ai pris mes marques et je me sens bien ici.

— Le magasin est superbe. Je suis si fière de toi !

Je baisse les yeux, sentant les larmes monter.

— Ça n'a pas très bien marché au début, mais...

D'une main douce et ferme à la fois, elle me relève le menton pour que je la regarde.

— C'est parfait. Tout est parfait. On dirait que ce magasin t'attendait. Ton père aussi est fier de toi. Oh, tu le connais, il ne le dira jamais franchement. Mais il l'est vraiment.

Elle prend une longue inspiration, jette un coup d'œil vers la porte, puis se redresse avec une mine de conspiratrice.

— Ce Devon me plaît beaucoup, tu sais ? Il est très charmant, poli. C'est ton petit ami ?

Je prends une longue inspiration.

— Je crois que je suis amoureuse de lui, avoué-je après un bref silence.

Je m'attends à voir de la surprise sur le visage de ma mère, mais elle se contente de sourire, comme si elle lisait en moi comme dans un livre ouvert.

— Il semblerait que ce soit réciproque, répond-elle d'un air entendu. Je ne l'ai vu que quelques minutes, mais il y a des regards qui ne trompent pas.

Je hoche la tête, émue, et elle me presse tout contre elle.

— J'ai hâte de faire davantage sa connaissance, ajoute-t-elle lorsqu'elle se recule.

— Je lui ai demandé de passer ce jour de Noël avec nous, dis-je.

Ma mère joue machinalement avec une mèche de mes cheveux.

— Tu as bien fait. Et si nous rejoignons les hommes, maintenant ?

Des larmes de joie perlant entre mes paupières, j'opine de la tête.

— Je crois qu'ils sont en train d'établir un plan de visite de Paris.

Ma mère écarquille les yeux.

— Alors allons tempérer tout ça. Ton père se met vite en tête de tout visiter, lorsque l'on séjourne quelque part. C'est un peu bête, mais nous ne connaissons même pas Paris, alors que ta grand-tante y résidait. Quels sauvages nous étions, à cette époque.

Je ris et nous passons dans la pièce voisine, où Devon et mon père, positionnés près de la grande fenêtre du séjour, font concurrence à Sherwood lorsqu'il surveille les extérieurs. Le regard tourné vers la rue, ils paraissent concentrés, au cœur d'une conversation des plus intéressantes sur les toits de Paris.

Plus tard, un peu avant le repas de Noël, Devon me rejoint en cuisine tandis que je prépare les plats. Le menu sera essentiellement composé de petits fours, de cuisses de dinde cuisinée aux aïelles, avec une recette de sauce que Violette m'a transmise de sa tante, et de crudités – le tout préparé en amont pour ne nécessiter qu'un peu de cuisson ou d'assaisonnement.

— J'ai l'impression que tout se passe bien, dis-je sans parvenir à cesser de sourire.

Devon acquiesce et me propose son aide.

— Je veux bien que tu mettes le couvert, demandé-je, en me souvenant de la soirée passée avec les amis de Violette. Le reste est plus ou moins prêt. Une fois de plus, j'ai fait à manger pour un régiment.

Je relève des mèches de cheveux un peu folles et je ris.

Devon me prend par le bras pour me faire pivoter et m'étreint.

— Tu es encore plus belle quand tu es heureuse, me glisse-t-il au creux de l'oreille.

Nous nous fixons mutuellement, le cœur palpitant et les yeux brillants. Devon sourit plus largement et je me blottis tout contre lui, tandis que me parvient le rire franc de mon père.

L'essentiel est là, songé-je en les écoutant et en m'enivrant de l'odeur du parfum de fève tonka de Devon. C'est vraiment le plus beau des Noëls.

Epilogue

Plusieurs jours après Noël

1^{er} janvier

Bien qu'il soit près de treize heures, Paris émerge doucement de la torpeur d'une nuit de fêtes. Les rues sont plus calmes que d'ordinaire, seulement troublées par les pétarades et le ronronnement de moteurs. Dans un bus à impériale panoramique comme celui dans lequel j'avais visité Paris, plusieurs semaines plus tôt, j'aperçois des visiteurs qui lèvent mollement le nez vers les façades haussmanniennes. Les doigts fermement resserrés sur la poignée de la laisse, je guide Sherwood dans ce coin de Paris que je ne connais pas très bien et que je souhaitais parcourir en profitant de la sérénité inédite de cette journée si particulière. Comme les touristes, je lève la tête pour observer les immeubles pourvus de fenêtres étroites derrière lesquelles j'entrevois de généreux drapés en guise de rideaux. Sur les balcons aux balustrades en fer forgé, des plantes d'ornement sont disposées dans des jardinières à intervalles réguliers, apportant une touche de verdure maîtrisée à l'architecture soignée.

J'ai eu envie de faire un petit détour pour connaître davantage le IX^e arrondissement et je suis passée devant les majestueuses *Galleries Lafayette* du boulevard Haussmann et l'église de la Trinité. Puisque l'activité du magasin est lancée et que je suis épaulée par Violette, je compte bien me réserver quelques moments pour mieux connaître Paris. J'envisage aussi de retourner souvent dans le Périgord, pour des retraites créatives. Pour vivre tantôt à la ville, tantôt à la campagne.

Au terme de notre longue promenade parisienne, Sherwood et moi retrouvons la rue du Faubourg-Montmartre, tout aussi étrangement calme que les autres.

Un peu avant d'arriver à mon échoppe, je croise Émilie Timsonnet, non loin du magasin de fleurs de Valentin Snavelly. Je la salue avec entrain. Un petit sac en bandoulière sur l'épaule, la démarche hésitante, elle donne l'impression de vouloir changer de trottoir et je me demande ce qui peut bien la mettre dans l'embarras. Finalement, elle me répond par un bref signe de tête. Elle doit vraiment être timide.

— Bonne année ! lancé-je d'un ton plein d'enthousiasme, pour la mettre plus à l'aise.

Elle répond par un sourire minuscule.

— Bonne année à vous aussi.

Force est de constater qu'il y a chez elle une certaine réserve. Je ne me fais pas d'idées. Mais Sherwood n'en a que faire et réclame son attention. Elle se baisse pour le caresser.

— J'adore les chiens, dit-elle en lui flattant le poitrail.

— Sherwood semble le sentir, affirmé-je en riant.

Elle le complimente et le caresse encore un moment. Lorsqu'elle se redresse, elle prend un air gêné. Elle entrouvre les lèvres pour ajouter quelque chose, se ravise, puis cède.

— Vous savez, je suis heureuse que mon père ait abandonné ses idées de racheter votre magasin, fait-elle d'une traite. J'étais tellement mal à l'aise quand je vous ai rencontrée, la première fois.

Comme j'écarterquille les yeux, abasourdie, elle désigne le restaurant qui jouxte le *Faubourg des Étoiles*.

— Oh...

Je ne sais pas quoi répondre.

En fait, je suis sidérée.

Alors comme ça, c'était lui le client de Francœur Immo ?

— J'ai toujours pensé que c'était une mauvaise idée, ajoute Émilie en baissant la tête. Fort heureusement, un vieil ami à lui a su lui faire entendre raison et désormais il n'est plus du tout question de racheter un fonds de commerce pour développer un service de vente à emporter. À la place, mon père s'est mis en tête d'acheter un petit cinéma de quartier.

Je pense aussitôt à Adélar Francœur. Le vieil ami en question, ce ne peut être que lui.

— Ah d'accord...

Elle lève les yeux puis sourit.

— Mon père ne peut pas s'en empêcher. Il veut toujours accroître son activité.

— Son restaurant marche fort, confirmé-je. Et c'est l'un des mieux cotés dans tous les quartiers à la ronde, je crois.

Je prends le temps d'une brève inspiration.

— Il faudra que je vienne y dîner, un soir.

— Oh oui !

Émilie a une petite moue ravie et ses épaules se relâchent. J’imagine qu’elle se sent plus légère de m’avoir confié ce qui la turlupinait, probablement depuis plusieurs semaines. Lorsqu’elle fait mine de partir, je me mordille les lèvres, réfléchis à toute allure et l’interpelle.

— N’hésite pas à passer à la boutique quand tu veux, Émilie !

Elle se retourne et écarquille les yeux.

— On y sert un excellent thé aux alentours de dix-huit heures, ajouté-je. Et je crois me rappeler que Valentin Snavelly m’a dit que tu cherchais un stage. Ça te dirait de faire un essai ? Le rush de Noël se calme un peu mais il y a suffisamment de clients et d’animation pour te trouver des missions à effectuer.

Son visage s’illumine et elle hoche la tête.

— J’en serais très heureuse, merci beaucoup !

— Dans ce cas, on se voit mardi pour en parler, à dix-huit heures ?

— Je serai là.

Elle ajuste sa bandoulière avant de rire, de me remercier encore et de reprendre son chemin.

— Tu la trouves sympathique ? demandé-je à Sherwood.

Il reste un moment à la regarder partir. On dirait qu’il l’aime bien.

Quelques secondes plus tard, je contemple l’enseigne lumineuse de mon échoppe, laquelle fonctionne enfin – alléluia ! – et je souris intérieurement. L’électricien est passé réparer le dysfonctionnement et je n’ai pas résisté à l’envie d’appuyer sur l’interrupteur avant de sortir, pour juger de l’effet en rentrant. La devanture du magasin est merveilleuse et je me prends déjà à concevoir mentalement les décorations pour les vitrines de la Saint-Valentin, de Pâques, des vacances d’été ou encore d’Halloween et du prochain Noël.

Un frisson de bien-être et d’excitation me parcourt le corps et je pousse la porte de mon magasin, aussi guillerette que le grelot de l’entrée. Dès le lendemain, Violette travaillera en binôme avec moi. Elle a réussi à obtenir de son employeur un licenciement à l’amiable et elle m’a demandé de la prendre à l’essai en attendant de voir si je peux l’embaucher en CDI. Une myriade de points d’interrogation parsèment ce début d’année, mais je me sens étonnamment plus sereine que jamais. Je ne peux m’empêcher

d'imaginer notre avenir à mon amie et à moi, et les perspectives de nos vies futures m'enchantent.

Heureuse, je laisse échapper un long soupir de satisfaction. Au même moment, le carillon sonne à nouveau et Devon entre à ma suite, tout sourire.

— J'ai réussi à joindre mon frère Sebastian par téléphone, dit-il sans préambule. Je me suis dit qu'il ne rejetterait pas mon appel au moment où nous échangeons habituellement nos vœux de nouvelle année.

J'ouvre grand les yeux.

— Et ?

— Et nous avons pas mal discuté, avoue-t-il en soufflant de soulagement. Je lui ai parlé de l'agence, de ma démission, de mon projet fou de devenir écrivain. J'ai été surpris et touché qu'il m'encourage. Il a prévu de rentrer en France pour Pâques, dans son appartement du boulevard Haussmann. Je lui ai beaucoup parlé de toi et il aimerait te rencontrer. Mon père organise toujours un repas de famille, le dimanche de Pâques. D'habitude, c'est dans la maison de Houdan, mais là, ce sera à quelques rues d'ici. Il y aura aussi ma grand-mère. Ça te dirait de m'y accompagner ? Bien sûr, on a largement le temps de nous décider.

Il a lâché toutes ces informations d'un trait et j'en suis tout émue.

Boulevard Haussmann ? Et dire que j'y suis passée ce matin, prise d'une pulsion d'aventurière citadine. Décidément, je ne peux m'empêcher de voir là un signe.

Je m'approche de Devon et plante un baiser sur ses lèvres.

— Bien sûr que je viendrai. Et puisque tu parles de dîners de famille, mes parents ont appelé juste avant que je sorte, ils ont très envie de nous revoir pendant qu'ils sont à Paris. Je pense pouvoir affirmer que tu as fait bonne impression sur eux.

— C'est normal, fanfaronne Devon en me prenant par la taille. Mon charme est absolument irrésistible.

Je fais mine de le frapper pour cet orgueil dont il fait montre, mais il m'attrape le poignet et me vole un baiser.

— Tu veux les inviter quand ? me demande-t-il ensuite.

— Peut-être pour mon anniversaire ?

De ses lèvres, il effleure mon front. Ce contact me fait frissonner de plaisir.

— C'est une merveilleuse idée, je trouve.

— Moi aussi, avoué-je.

Je me défais de mon manteau et le dépose sur le bras tendu de Ben, l'ours en peluche. J'observe pensivement le magasin, mon esprit fonctionnant à plein régime. Au même moment, Violette et Auguste passent la porte du *Faubourg des Étoiles*.

— Encore bonne année ! clame ce dernier, tout sourire.

Violette l'imité, nous échangeons deux ou trois mots enjoués, puis tous deux montent à l'étage. Violette tient à changer de chaussures avant que nous nous rendions ensemble à l'allée des Brouillards, pour partager le premier déjeuner de l'année. Dans l'après-midi, nous avons prévu une petite virée, tous ensemble avec Sherwood et Daphnée, dans le grand parc du bois de Vincennes, où nos toutous pourront s'amuser sans laisse.

Quand je me retourne vers l'entrée, Devon me dévisage.

— Sur quoi est-ce que tu t'interroges, Avril Renard ? s'enquiert-il avec un sourire.

Je hausse sensiblement les épaules et embrasse les lieux d'un regard circulaire.

— Je fourmille d'idées, j'imagine un tas de choses. Je suis tellement heureuse d'être ici. Avec toi.

Je le rejoins et nos regards se croisent.

— Tu te poses tout le temps un tas de questions, souligne-t-il.

Je penche la tête sur un côté.

— C'est vrai.

— Peut-être même trop.

— Sans doute.

— Et parfois, tu n'attends même pas d'avoir les bonnes réponses.

J'émet un petit gloussement.

— Je sais...

Comme il sourcille, je l'embrasse et souris contre ses lèvres.

— ... mais je ne demanderai jamais au bonheur comment ou pourquoi il est là. Je veux juste profiter pleinement de chacun de ses cadeaux.

Remerciements de Twinkle éditions

Cet ouvrage n'aurait pas pu voir le jour sans le soutien de nos contributrices et contributeurs.

Nous dédions ce livre à :

Magali O., Aline N., Marie-Rose H., Céline Gonthier, Émilie Nal,
Sophia G., Marie Lebailly, Eugénie M., Mathilde Vargas, Émeline B.,
Sabrina Zaccardelle,
Charlotte Lebecq (@read_to_be_wild),
Ludivine et Fabien Fougeray, Julie J., Camille P.,
Éléonore C., Virginie L., Molly Weasley Du Terrier, The Witchy Luna,
Kelly R., Karine T., Marie V., Céline G., Moétia Chabrier, Valérie Y.,
Marine R., Julie B.,
Chrystelle B., Noémie A., Katia F., Cathy J., Mélody C., Isabelle H.,
Jessica O., Isabelle Hovart, Élodie S.,
Virginie A., Christelle F., Allison I., Steph et Hatchi, Kévin R. A., Dylan B.,
Magali J., Alexandra Mareschal, Vanessa Wald, Aurore B., Élodie A.,
@memeli1975, Aurore G., Hélène M., Alexandra M., Lucille C.,
Ann-Flore N., Déborah A., Manon G.,
Nathalie Weinmann, Karine B., Lucie T., Sabrina Kehres, Nelly M.,
Prescillia L., Lison L., Laura Heuslich, Julie R., Laetitia S.,
Delphine Delépine, Adélaïde L-L., Cintia B., Maritie G., Mickaël Palomo,
Cassandre B., Flavien M., Déborah C., Karine Dufez, Gwendoline C.,
Emy B., Noëlla Jardin, Jean-Philippe G., Céline Ponzo, Julie A.,
Myriam B., Angélique F., Charlotte T.,
leschroniquesdemyreadbooks, Mélanie N., Kate M., Mélanie V.,
Océane Delporte, Sarmhentaca, Marion G., Maude Elyther,
Angélique Parsy, Élodie H., Aurore B., Sandrine Faery, Virginie D.,
Lisette P., Aurélie S., Joëlle B., Gardiennedephare_bymila, Annabelle H.,
my.booklife.love, Amandine Mauries, Lorèna Szatmari,
@vivianelafeedu29, Fanny G., Aurélia D., Caroline Araminthe, Mélanie O.,

Hachille, Marie Q., Claire C., Carole S., Jade V., Cécile D., Laurie P.,
Chloé F.,
Alexandra Pfeiffer, Leslie C., Laetitia M., Élise G.,
Corentine R., Carole Van Brakel, Marion D.R., Aline T., Marina D.,
Sophie L., Melody Bouillon, Séverine G.,
Stéphanie D'A., Doriane M., Emmanuelle D., Maman Flocon,
Laetitia D.G., Anaïs P., Annie C., Océane M., Blandine L., Gaëlle B.,
Sandra D.,
Caroline M., Aurore L., Camille B., Sarah Gusmini, Cécile F., Refka F.,
Jade H., Fatma O., Élisabeth M., Ophélia P., Delphine S., Marine R.,
Aline Lebeau, Sandy M., Flora G., Carole S., Alexiane Benhamida,
Claire R., Virginie B., Sylviane B., Amandine R., Pauline Menou.,
Catherine Terraza, Virginie Correia, Gaëlle A., Charlotte B., Laetitia L.,
Morgane C., Marie V., Marine H., Christopher Langlois, Amandine L.,
Vanessa Renaud, Florent C., Chloé G., Bénédicte M.,
Basileusa et Phoenicia, Lola D., Justine C., Romain V., Jessica M.,
Gwendoline Scharre, Émilie T., Élodie S., Julie T., Yveline B., Morgane W.,
Marie-Ange M.,
ClaireMakeUpAndCo, Fanny M., Delphine O., Ludovic F., Maïté H.,
Charlotte M., Élodie Boursier, Céline Vaysse., Roxane B., Nicolas J.,
Doriane G., Martine Attard,
Ludivine C., Laura G., Isabelle F., Onilucia, Sophie M.,
Blandine Decemme, Pascal C., Morgane P., Jessica Sicot, Marjorie G.,
Amandine V., Mélanie B., Syphyde, Audrey S., Victoria C., Caroline F.,
Marjorie L.P., Marie D., Vanessa B., Magali Causse, Camille F., Karen C.,
Marie D.Z., Anne-Cécile N., Naouel W., Joy Fortin, Laura L., Aline D.,
Léa D., Ludovic D.,
Aurélié R., Maureen L., Muriel B., Nawel C., Tifany G., Lola O.,
Mylène B., Inès H., Audrey L.M., Mélanie D., Samantha P., Laetitia G.,
Élodie C., Loukiana Vivenot, Lydia P., Rebecca C., Myriam V.,
Samantha Mear, Vanessa E., Anaëlle B., Bérangère, Marie-Eve P.,
Julie Renaut, Adeline L., Pamela S., Cassandra M.,
Camille Charmot et Justine, Julie A., Gino V., Le Monde de Dada,
Marlène M., Stelly L.,
Stéphanie L.H.-Asu, Angélique R., Yohanna B.G.,

Marie-Christine D.P., Anne B., Samanta P., Aurore D., Thomas A.,
Océane D., Gwendolyn R., Emizoli, Mallaury G.,
Emma (@pages_à_pages), Alexandra L., Chloé B., Clara Merda, Céline U.,
Florian B., Johana B., Camille C., Sarah P.R., Marjory S., Stéphanie G.,
Élodie M., Laetitia Clémenceau, Elia C., Morgane M., Neyna,
Andréa Shoiseau, Déborah J., Stéphanie K., Anne-Sophie et Mathieu,
Carine M., Cécilia H., Axelle R., Chloé D., koala bouquine, Gwendoline P.,
Unpapillondanslesétoiles, Fiona Bidinost, Delphine B., Sophie M.,
Pauline S., Lucile L'H., Céline H.G., Violaine B., Lydie B.,
Gwénaëlle Degalle, Tiffany B., Isabelle B.D., Carole P., Diane C.,
Nadège V., Aude C., Amandine P., Anthony et Jason, Allistair C., Cléo L.,
Amandine P., Céline C., VuDeMesLunettes, Caroline C., Tristan C.,
Gwendoline P., Sophie D., Carine Fasbender, Annabelle C., Émilie M.,
Sandra C., Valérie Berger, Bastiaan S., Amandine J., Coralie G.L.,
Manon Amoros², Imen MH, Oonalee R., Lise Salord, Romain Beuvelet,
Laurence H., Christelle L., Marine D., Mannarino, Élodie D., Clémence T.,
Amandine Faucher, Élise V.,
Chantal Cabanach, Marine G.

Merci !

OceanofPDF.com

Remerciements de l'autrice

Ce livre n'aurait jamais vu le jour sans le soutien, les encouragements et l'aide de mes proches. Je tiens à remercier particulièrement mon adorable maman (merci pour tes conseils avisés et merci pour tout, surtout), mon papa, mes frères et ma sœur. Je vous aime fort, fort, fort. Merci à mon petit Orion (Sherwood est ton nouveau double livresque et shibesque, et je te reconnais dans chacune de ses mimiques).

Merci aux Noëls de mon enfance, qui auront toujours un goût de mandarine et de manneles. Merci aux lumières, aux lutins, aux rennes, au père Noël, à l'hiver et à Décembre (avec une majuscule, oui – si vous savez pourquoi, alors vous connaissez aussi Jack Frost, Janvier et Février).

Un immense merci à toutes les contributrices et à tous les contributeurs qui ont porté ce rêve de Noël à mes côtés. Certain.e.s d'entre vous m'ont encouragée de ses premiers balbutiements à la naissance de ce beau livre, qui devient également le vôtre.

Enfin, merci à vous toutes et tous qui lirez cette histoire et partagerez l'esprit de Noël...

OceanofPDF.com

Nos collections et nos parutions

Collection Raven Star
Là où réside l'hiver – Lætitia Arnould

Collection Creepy Star
Minuit sur Domme – Jeremy Angelo

Collection Falling Star
Solstices – Lætitia Arnould
Stories from Snowdonia – Jeremy Angelo
25, Faubourg des Étoiles – Lætitia Arnould

Collection Counting Stars
La bibliothèque du manoir (Collectif)

Collection Little Star
Gardiens de Solune – Ottavia Conteville & Amaury
Châteaurenard (à paraître)

Collection Twinkle, Twinkle, Little Star
Un shiba couleur d'automne – Lætitia Arnould
C'est le printemps, petit shiba ! – Lætitia Arnould
C'est enfin Noël, mon shiba ! – Lætitia Arnould
(à paraître)

OceanofPDF.com

Qui est Laetitia Arnould ?

Biographie

Autrice de 15 romans et également illustratrice de certains de ses albums et de couvertures de livres,

Laetitia Arnould est née au cœur des vallées vosgiennes, a toujours aimé Paris (surtout les ruelles de Montmartre) et a vécu en Bretagne avant d'habiter en lisière de forêt, entre les montagnes d'Auvergne et le Périgord. Autodidacte, elle s'inspire des saisons, de ses voyages, de ses rêves, des cultures liées à ses origines, de mythes et de folklores (notamment scandinaves), aussi bien dans ses écrits que dans ses dessins. Chez Twinkle éditions, elle signe trois romans : *Là où réside l'hiver*, *Solstices* et *25 Faubourg des étoiles*, ainsi que les trois premiers albums illustrés d'une collection très « shibesque ». Elle est également graphiste, illustratrice et maquettiste pour toutes nos publications.

OceanofPDF.com

ISBN : 978-2-493142-07-8
Dépôt légal : décembre 2022

OceanofPDF.com

Notes

[← 1]

Chu *full* contente : je suis tellement contente.

OceanofPDF.com

[← 2]

Attendre que le curé se mouche : expression québécoise pour « prendre son temps ».

OceanofPDF.com

[← 3]

Le *pitou* : le chien, en québécois.

OceanofPDF.com

[← 4]

À sa job : à son travail.

OceanofPDF.com

[← 5]

Lâcher un *call* : passer un coup de fil.

OceanofPDF.com

[← 6]

Cocooning Party = soirée cocooning.

OceanofPDF.com

[← 7]

Je suis tannée : j'en ai assez !

OceanofPDF.com

[← 8]

Avoir sa journée dans le corps : expression québécoise pour dire « être épuisé après une journée harassante ».

OceanofPDF.com

[← 9]

Cell : téléphone mobile.

OceanofPDF.com

[← 10]

La crouse : la drague, en québécois.

OceanofPDF.com

[← 11]

It's beginning to look a lot like christmas : chanson de Noël écrite par Meredith Willson, notamment enregistrée par Bing Crosby (1951). En français, ce titre signifie « ça commence à ressembler beaucoup à Noël. »

OceanofPDF.com

[← 12]

Winter evening = soirée d'hiver.

OceanofPDF.com

[← 13]

Ma matante : ma tante, en québécois.

OceanofPDF.com

[← 14]

Rester à Montréal : habiter à Montréal.

OceanofPDF.com

[← 15]

Il est ici fait référence à la maison Serpentard de l'école de magie de Poudlard, dans la saga *Harry Potter*, de J.K. Rowling.

OceanofPDF.com

[← 16]

Paroles extraites de *The Christmas Song*, chant de Noël classique écrit en 1944 par Mel Tormé et Robert Wells, enregistré et interprété pour la première fois en 1946 par Nat King Cole.

OceanofPDF.com

[← 17]

Date (se prononce à l'anglaise) : rendez-vous galant.

OceanofPDF.com

[← 18]

Magasiner : faire du shopping.

OceanofPDF.com

[← 19]

Se péter les bretelles : faire le prétentieux ou crâner, en québécois.

OceanofPDF.com

[← 20]

Référence à une réplique d'un personnage du film d'animation des studios Disney, *La Reine des Neiges* (2013).

OceanofPDF.com

[← 21]

Dear Santa = cher père Noël.

OceanofPDF.com

[← 22]

Boîte à lunch : contenant isotherme ou non, pour transporter son déjeuner ou goûter. De l'anglais *lunchbox*.

OceanofPDF.com

[← 23]

Se minoucher : en québécois, expression qui signifie « se faire des mamours ».

OceanofPDF.com

[← 24]

Avoir une maudite de belle shape : expression québécoise qui signifie « être bien fait, physiquement ».

OceanofPDF.com

[← 25]

Être habillé comme la chienne à Jacques : expression québécoise qui signifie « être habillé.e n'importe comment ».

OceanofPDF.com

[← 26]

Carol of the bells : chant traditionnel composé en 1916 par Mykola Léontovytch. Titre original : *Chytchedryk*. En français : *Sonnent les cloches*.

OceanofPDF.com

[← 27]

Se tenir le corps raide et les oreilles molles : au Québec, cette expression signifie « rester tranquille ».

OceanofPDF.com

[← 28]

Au Québec, « *de la* boisson » signifie « de l'alcool ». À l'inverse, « *une* boisson » n'en contient pas, de même qu'une liqueur, qui désigne un soda.

OceanofPDF.com

[← 29]

Season's greetings = cette expression peut être traduite en français par « Meilleurs vœux » ou « Joyeuses fêtes ».

OceanofPDF.com

[← 30]

Être en maudit tabarnak : être dans une colère noire.

OceanofPDF.com